

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

U. of ILL. LIBRARY

MAR 8 1974

TOME LXVIII — 1973

FASCICULE 1

CHICAGO CIRCLE

Pages

I	Procès-verbaux des séances de l'année 1972.
1-25	Oswald SZEMERÉNYI. La théorie des laryngales de Saussure à Kuryłowicz et à Benveniste. Essai de réévaluation.
27-75	Françoise BADER. Lat. <i>nempe</i> , <i>porceo</i> et les fonctions des particules pronominales.
77-92	Eric HAMP. Formations indoeuropéennes à second élément * - (H_0) k^w -.
93-103	Jerzy KURIŁOWICZ. Grec $\chi\tau$, $\chi\theta$, $\varphi\theta$ = v. ind $k\varsigma$, etc.
105-127	Nicolas G. CONTOSSOPOULOS. Les suffixes ethniques en grec moderne.
129-145	Wolfgang DRESSLER. Pour une stylistique phonologique du latin. A propos des styles négligents d'une langue morte.
147-186	Jean HAUDRY. Parataxe, hypotaxe et corrélation dans la phrase latine.
187-213	Olivier MASSON. Que savons-nous de l'écriture et de la langue des Cariens ?
215-248	David COHEN. Variantes, variétés dialectales et contacts linguistiques en domaine arabe.
249-253	Denise BERNOT. Unicité syntaxique de la proposition en birman.
255-268	Claude TCHEKHOFF. Parataxe et construction ergative avec exemples en avar et tongien.

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

100

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

LIBRAIRIE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
15, RUE DE LA HARPE, 15

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE HUITIÈME
(1973)

FASCICULE 1

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

75007 PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1973

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

(ANNÉE 1972)

SÉANCE DU SAMEDI 22 JANVIER 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Meder; MM. Bazin, Decaux, Faublée, Gsell, Hagège, Happ, Hazaël-Massieux, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Perrot, Rocchetti, Rosén, Ruhlmann, Sauvageot, Serbat, Sindou.

Invités : M^{mes} Guerrier, Hazaël-Massieux, D. Mercier.

Élections : Sont élus membres de la Société : M^{lle} Lucienne Deschamps, M^{me} Stella Forgue, M. Marcel Erdal.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M^{lle} Jeanne GRILLET, docteur de 3^e cycle, assistant-professeur au Massachusetts Institute of Technology (U.S.A.), 84 Prescott Street, Cambridge, Mass. 02138 (présentée par MM. Lejeune et Mahmoudian).

M^{me} Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX, assistante de linguistique générale à l'Université de Lyon, II, avenue du 159^e-R.I.A., 05 - Briançon (présentée par MM. Gsell et Sauvageot).

M. Benny Hoedoro HOED, maître-assistant associé à l'I.N.L.C.O., 28, rue des Perchamps, 75 - Paris (XVI^e) (présenté par M^{me} Cartier et M. Bazin).

M^{me} Danièle MERCIER, professeur certifié de Lettres, 2, rue Pierre-et-Marie-Curie, 75 - Paris (V^e) (présentée par MM. Mahmoudian et Sauvageot).

Annonces. M. Margueron rappelle le souvenir de notre Confrère Oronzo Parlangeli, professeur à l'Université de

Bari (Italie) et retrace la carrière de l'éminent dialectologue. M. Lejeune fait état des travaux du disparu dans le domaine des inscriptions messapiennes.

Le Président communique le programme des conférences qui seront données au Collège de France (salle 8) au cours du mois de février par M. Roman Jakobson lors de son séjour à Paris.

Exposé. M. J. FAUBLÉE, *Sur des types de dérivés constituant des nœuds verbaux et l'ordre des termes en malgache du Centre.*

En malgache, langue qui maintient un système indonésien ancien, des affixes modifient le lexème pour varier son sens, sa valeur et son emploi. Ceci a amené linguistes et enseignants à développer l'étude de la morphologie aux dépens de celle de la syntaxe.

Parmi les types de dérivés, il y a lieu de distinguer 3 groupes :

- a) Les dérivés à suffixe *-na* (*-ana*, *-ina*) et ceux à préfixe *a-*;
- b) Les dérivés comportant à la fois un préfixe et un suffixe;
- c) Les dérivés à préfixe commençant par *m-* à l'intemporel-présent.

Le premier groupe *a)* exclut toute mise en valeur de l'auteur de l'acte. Le second *b)* permet de mettre en valeur une circonstance, ou un personnage en rapport avec l'acte, qui n'est ni l'agent, ni le patient. Le groupe *c)* admet l'emphase sur l'auteur de l'acte. Dans les dérivés des groupes *a)* et *b)*, l'auteur de l'acte, s'il est indiqué, suit directement le dérivé. L'ordre est plus souple avec les formes à préfixe *m-*, comme, /1/ *miantsu* /2/ *ni bibi* /3/ *ni zaza* « l'enfant /3/ appelle /1/ le monstre /2/ ». L'ordre des termes est /1/ forme à préfixe *m-* /2/ patient et /3/ agent. Mais il est possible d'émphatiser l'agent en le plaçant en tête de phrase : *ni zaza* /1/ *miantsu* /2/ *ni bibi* /3/. L'ordre des termes est donc relativement fixé. Remplacer, dans les 2 types, *zaza* par *bibi*, c'est dire que le monstre appelle l'enfant.

Dans *izaho* /1/ *alérin* /2/ *ikaki* /3/ *hu haninareo* /4/, « je suis déposé par papa pour que vous me mangiez » l'ordre des termes est objet ou patient /1/, dérivé à suffixe *-ina* du lexème *àlitra* /2/ auteur de l'acte /3/ et complément de but /4/. On trouve le même type de phrase avec un dérivé à préfixe *a-* : *ni zaza* /1/ *apétraka* /2/ *ni uluna* /3/ *eo amurundranu* /4/ où se succèdent patient /1/, dérivé à préfixe *a-* /2/, agent /3/, puis complément de lieu.

Si l'on voulait mettre en valeur l'expression du lieu, il faudrait employer un dérivé à préfixe et suffixe b) *ametràhana* du lexème *pétraka* : *eo amurundranu* /1/ *nu* (marque d' emphase) *ametrahan'* /2/ *ni uluna* /3/ *ni zaza* /4/. L'ordre des termes devient : /1/ lieu, emphatisé, dérivé à préfixe et suffixe, auteur de l'acte, et patient. Mais cet ordre n'est pas imposé strictement. Dans la phrase *ampitain'* /1/ *ni bibi* /2/ *hu éni an-dàfi alsinanana* /3/ *izi* /4/, le dérivé à préfixe et suffixe vient en tête /1/ suivi de l'agent /2/, puis des indications de lieu /3/, puis du bénéficiaire de l'acte. La phrase signifie « le monstre /2/ lui /4/ *izi* fit traverser l'eau /1/ jusqu'à l'autre rive à l'Est /3/ ».

Une difficulté vient de la valeur des dérivés. La racine *vunu* idée de « tuer, frapper » donne *vunuina* et *mamunu*, au passé *nuvunuina* et *namunu*. *Vunuina* indique un résultat qui peut être involontaire, tandis que *namunu* est souvent un passé d'intention. *Namunu azi aho* « je l'ai tué » ou « j'ai voulu le tuer ».

En conclusion, chaque type de dérivé exclut un ordre des termes, mais en permet plusieurs autres, variant selon leur hiérarchie ou l'absence de hiérarchie qui permet certaines ambiguïtés.

Le dénombrement de la succession des types de dérivés dans un texte suivi permettrait d'associer les divers types de dérivés verbaux.

Prennent part à la discussion : MM. Hagège, Rosén, Hazaël-Massieux.

M. Hagège fait valoir que la question soulevée ici, bien connue des linguistes s'occupant de la famille d'idiomes indonésiens, est celle du choix de l'explication la plus rentable d'une caractéristique que les uns appellent topicalisation, les autres emphatisation, les troisièmes focalisation, d'autres enfin préférant parler de structure ergative. Cette question est directement liée à celle de l'ordre des éléments de l'énoncé. Il convient de distinguer entre la pertinence d'un certain ordre définie par la possibilité pour un ordre différent de faire sens lui aussi et non d'être impossible. Cela seul est intéressant, car l'ordre immuable ne peut avoir d'intérêt autre que dans l'apprentissage pratique de la langue puisqu'il ne relève d'aucun choix. Dans les cas, donc (et ils sont les plus nombreux en *tagal* ainsi qu'en *paiüwan*, langue aborigène de Formose étudiée par le linguiste américain Ferrell) où la possibilité existe de faire permuer des groupes nominaux

suffisamment marqués par des fonctionnels (ici postposés), cela autorise-t-il à renoncer à la distinction du nom et du verbe et du même coup à se débarrasser de la notion de sujet ?

M. Hagège demande s'il en est ainsi en *merne*, si la marque de focalisation est distincte de celle de l'agent, appelé souvent ergatif ?

M. Faublée répond qu'il ne s'agit pas d'un ergatif.

M. Rosén demande si l'on ne devrait pas plutôt considérer les formes verbales munies des affixes étudiés comme des formes réservées à l'emploi non-prédicatif du verbe, étant donné qu'il semble que les compléments adverbiaux préposés au verbe et « mis en relief » remplissent la fonction de « prédicat logique » (*rhème*). De cette façon, on aurait un système de langue où la prédicativité ou non-prédicativité serait exprimée à l'intérieur de la morphologie verbale, comme par ex. en égyptien ou en copte. Rappelant le français où la non-prédicativité du contenu verbal se trouve exprimée par un moyen d'expression d'origine relative, il pose la question si le même s'applique aussi aux formations traditionnellement classées comme « relatives » ou « passives » ?

M. Hazaël-Massieux se demande si l'ordre des groupes (topicalisation) n'est pas lié aux formes examinées, aux séries morphologiques (bénéfactif, lien avec certaines circonstances temporelles, etc.), enfin à la mise en valeur (niveau stylistique).

SÉANCE DU SAMEDI 19 FÉVRIER 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Macorigh, Tchekoff; MM. Bonnard, Dodier, Drenovac, Gentilhomme, Gougenheim, Gouffé, Gsell, Ch. Guiraud, Haudricourt, Herman, Hodot, Hubert, Lampach, Lazard, L'Hermitte, Lejeune, Margueron, Moïnfar, Perrot, Rivierre, Rocchetti, Rosén, Rousseau, Ruhlmann, Sauvageot, Serbat, Tarabout, Touratier.

Invités : M^{me} H. Rosén; MM. Anderson, Roussel, Sephiha, Weh.

Excusé : M. Decaux.

Élections. Sont élus membres de la Société; M^{lle} Jeanne Grillet, M^{me} Marie-Christine Hazaël-Massieux, M. Benny Hoedoro Hoed, M^{me} Danièle Mercier.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Simha AROM, chargé de recherche au C.N.R.S., 6, rue Malar, 75 - Paris (VII^e) (présenté par M^{lle} J. Thomas et M. Rosén).

M. Jochem SCHINDLER, Institut für allgemeine und indogermanische Sprachwissenschaft, Dr. Karl Lueger Ring 1, A-1010 Vienne (Autriche) (présenté par MM. Dressler et Lejeune).

Annonces. M. Lejeune informe la Société de la création de la *Revista Española de Linguística* dont le premier fascicule vient de paraître.

M. Lejeune fait ressortir que la réalisation de l'index des matières qui figure en fin de fascicule 1 du Bulletin (fascicule consacré aux articles) exige beaucoup de travail et a pour effet de retarder la parution dudit Bulletin d'au moins six semaines. Il pose alors le problème du maintien de cet index et demande aux membres de la Société de bien vouloir y réfléchir. Une décision sera prise ultérieurement, elle ne pourra avoir d'éventuelles conséquences que lors de la parution du Bulletin de l'année 1972.

Exposé. M. C. TOURATIER, *Morphonologie du verbe latin*.

Il s'agit de mettre en formules, d'une façon explicite et systématique, le signifiant des formes verbales du latin, ce qui ressortit pour partie à la morphologie et pour partie à la phonologie et à la phonétique (d'où le titre).

Pour cela, on fera une grammaire générative du verbe latin. Ceci ne veut pas du tout dire que la description se conformera par principe à la théorie qu'on appelle couramment la « grammaire générative » et qu'il serait moins équivoque d'appeler, sans raccourci, la grammaire générative transformationnelle; car une description peut être générative sans faire l'hypothèse transformationnelle, de même qu'une théorie peut être transformationnelle sans utiliser la formulation générative.

On sera amené à examiner certains points de doctrine de la « phonologie », comme celui de la désignation des phonèmes en termes de traits ou celui de la distinction entre

les traits pertinents et les traits phonétiques, pour savoir comment formaliser une description linguistique du donné phonétique latin qui a été faite avant toute formalisation, dans l'esprit du courant linguistique qui se rattache à Troubetzkoy.

Après ces considérations de méthode, on établira une combinatoire des morphèmes qui, dans une forme verbale latine, se placent après le lexème. La première règle en sera :

Aux. → (Passif) (Perf.) (Mode) (Tps) Pers. (Plur.)

mais serait réduite à :

Aux. → (Perf.) (Tps) Pers.

dans une description qui accepterait l'hypothèse transformationnelle de la grammaire générative transformationnelle.

On attribuera ensuite un ou plusieurs signifiants à chacun de ces morphèmes, en commençant par les derniers, et on formulera les règles qui rendent compte de la réalisation phonétique de ces signifiants. Ces essais de formulation soulèveront au passage quelques problèmes généraux comme celui de la désignation des traits ou de la neutralisation.

On notera, en conclusion, qu'une telle description ne peut entrer dans le cadre d'une grammaire dépendante du contexte, à cause notamment de certaines règles utilisées, et qu'il ne faut peut-être pas opposer trop catégoriquement la phonologie que propose la grammaire générative transformationnelle, à la « phonologie » faite dans l'esprit de l'École de Prague.

Intervention de M. Gsell.

M. Gsell félicite M. Touratier d'avoir abordé dans son brillant exposé quelques-uns des problèmes les plus fondamentaux de la phonologie. Il fait remarquer que M. Touratier veut se situer dans une perspective générativiste : dans celle-ci le rôle de la composante phonologique consiste à assigner une forme phonique aux morphèmes et à leurs combinaisons telles qu'elles se manifestent dans la chaîne terminale de surface. Les problèmes les plus importants concernent la représentation des morphèmes : les niveaux de traitement et la neutralisation.

En phonologie générative les morphèmes sont décrits en traits distinctifs, chaque ensemble de traits formant un phonème. M. Touratier traite tantôt des phonèmes, tantôt des traits, peut-être y aurait-il lieu d'expliquer cette parti-

cularité ? Il conviendrait d'autre part de préciser ce que l'on entend par trait distinctif : le trait est-il un trait différentiel de substance et dans ce cas « concret » ou bien est-il une fonction d'opposition (l'opposition pertinente de Troubetzkoy) et dans ce cas il appartiendrait au plan de la forme, « il serait abstrait ». Dans la phonologie pragoise et dans l'école fonctionnaliste, les deux aspects sont réunis (cf. définition du contenu du phonème par Troubetzkoy). Pour R. Jakobson, le trait distinctif est un élément différentiel perceptif et est de ce fait concret. Ses « distinctive features » sont des classes d'équivalence au niveau de la perception, donc de la substance. Si l'on considère, par contre, le trait distinctif comme une fonction d'opposition réalisée par un ensemble de marques non nécessairement apparentées dans la perception, tendance qui est la nôtre et qui est également celle de Šaumjan, Malmberg et Fant, il faut séparer soigneusement le niveau des traits et celui de leur réalisation phonétique : ceci implique une conception différente de la conception de la redondance et des allophones.

M. Gsell est alors amené à distinguer — ce qui d'ailleurs fera l'objet d'une communication — trois niveaux de représentation et de traitement : — le niveau des traits distinctifs (fonction d'opposition); — le niveau phonétique : réalisation acoustique et physiologique des traits en fonction des contraintes propres à la phonie de la langue considérée; — enfin le niveau « génératif » (que l'on pourrait aussi appeler « morphématique ») qui serait antérieur au niveau phonologique des traits et qui noterait les traits distinctifs communs à une série d'alternances morphématiques, étant donné que c'est à ce niveau que se définit la représentation sous-jacente des morphèmes, représentation qui tiendrait compte des neutralisations et des « architraits » (cf. Malmberg).

M. Gsell demande alors à M. Touratier comment il envisage dans sa morphonologie la neutralisation et comment il conçoit l'archiphonème. Il rappelle que l'archiphonème n'a d'existence que formelle ou abstraite (ensemble de fonctions d'opposition communes à plusieurs phonèmes) et qu'il faut le distinguer de sa réalisation qui est concrète et qui peut coïncider ou ne pas coïncider avec celle d'un phonème particulier.

Enfin M. Gsell, demande à M. Touratier s'il considère le rhotacisme latin comme un fait synchronique ou diachronique ?

SÉANCE DU SAMEDI 18 MARS 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Forgue, D. Mercier, Paris, Roth-Laly, J. M. C. Thomas; MM. Bazin, Bouquiaux, Campagnolo, Decaux, Drenovac, Gsell, Hagège, Lazard, Lejeune, Mandin, Margueron, Moïnfar, Perrot, J.-Cl. Rivierre, Ruhlmann, Sauvageot, Serbat, Touratier, Valentin.

Invités : M^{mes} F. Rivierre, Surugue-Tersis, M. T. Veyrenc; MM. de la Fontinelle, Monino, Reczek, Sephiha.

Excusés : M^{me} Martinet; MM. Faublée, Lafon, L'Hermitte, Martinet.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Simha Arom et Jochem Schindler.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection.

M^{lle} Paulette ROULON, attachée de recherche au C.N.R.S., 56, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 75 - Paris (V^e) (présentée par M^{lle} J. Thomas et M. Campagnolo).

M^{me} Nicole SURUGUE-TERSIS, attachée de recherche au C.N.R.S., 15, rue Lakanal, 75-Paris (XV^e) (présentée par MM. Bouquiaux et Moïnfar).

M. Yves MONINO, attaché de recherche au C.N.R.S., 56, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 75 - Paris (V^e) (présenté par M^{me} Paris et M. Bouquiaux).

M. Haim Vidal SEPHIHA, assistant à l'Institut d'Études Hispaniques, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), 62, rue de la Santé, 75-Paris (V^e) (présenté par MM. D. Cohen et Pottier).

Annonces. M. Lejeune informe la Société de la parution du premier fascicule de la revue *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata* publiée sous l'égide du C.I.L.T.A. de l'Université de Bologne.

M. Lazard annonce la parution du premier volume de la collection *Israel Oriental Studies* publiée sous les auspices de l'Université de Tel Aviv.

Exposé. M. A. HAUDRICOURT, *Sur la mutation des occlusives sonores productrice de tons en indo-européen.*

L'assourdissement de la série des occlusives sonores faisant apparaître des tons a été constaté dans un grand nombre de langues d'Extrême-Orient et d'Afrique, mais dans la famille indoeuropéenne, elle n'a été constatée qu'en pandjabi. Dans cette langue la série sonore-aspirée de l'hindi (et du sanskrit) se serait assourdie (en occlusive sourde non aspirée), les sonores-simples de l'hindi (et du sanskrit) restant sonores et au ton moyen. En Extrême-Orient lorsqu'il y a deux séries de sonores, celle qui s'assourdit est la série sonore-simple, et celle qui est stable est la série sonore-préglottalisée. Or la langue indoeuropéenne avoisinant au sud le pandjabi, est le sindhi où la série sonore-simple du pandjabi et de l'hindi est représentée par une série préglottalisée. La langue ancêtre du pandjabi et du sindhi devait donc avoir deux séries de sonores une série préglottalisée, conservée en sindhi et simplifiée ailleurs, et une série de sonores ordinaires qui s'est assourdie en pandjabi et aspirée ailleurs.

Doit-on restituer le consonantisme du sanskrit d'après l'hindi ou d'après le sindhi-pandjabi ? Dans ce dernier cas les mutations indoeuropéennes prennent une toute autre allure. C'est l'arménien oriental qui représente le stade le plus archaïque avec une série de glottalisées sourdes et une série de sonores. Le germanique en diffère par la perte de la glottalisation, ailleurs les sourdes glottalisées deviennent des sonores préglottalisées, lorsque cette glottalisation disparaît tôt, les deux séries de sonores se confondent. Lorsque ces préglottalisées se maintiennent un certain temps, les sonores-simples ont le temps de s'aspirer d'abord (stade hindi), puis de s'assourdir (stade grec et proto-latin). Le traitement des préglottalisées constaté en Extrême-Orient ($\text{ʔ}b > m$, $\text{ʔ}d > l$) pourrait d'ailleurs expliquer des faits latins ou plus anciens.

Prennent part à la discussion MM. Hagège, Gsell, Lejeune, Decaux, M^{mes} J. Thomas, Paris, MM. Lazard, Sauvageot.

M. Hagège signale la publication de Gill dans laquelle il est fait mention de l'existence d'accent et de tons en pandjabi.

M. Gsell fait valoir qu'il y aurait peut-être lieu de distinguer différents modes de « glottalisation » : préglottalisation, glottalisation synchrone (cas du français vraisemblablement,

du slave, des langues romanes), postglottalisation (tcherkesse, langues du Caucase, pour l'Afrique le hausa). Les préglottalisées — constate-t-on — sont, à quelques exceptions près, sonores, les autres types étant à la fois sourds et sonores. En outre, il conviendrait de se garder de confondre « implosive » (« injective » ou « ingressive ») avec « préglottalisées ». Dans de nombreuses langues, les « préglottalisées » peuvent être « explosives » (ou « égressives »), mais le type « implusif-injectif » avec abaissement du larynx est un aboutissant normal de la préglottalisation. M. Gsell considère que l'exposé de M. Haudricourt aboutit à formuler une nouvelle théorie de l'indoeuropéen, nos idées actuelles ayant privilégié le système phonologique du sanskrit, modèle idéal, même s'il a été modifié par la théorie des laryngales. Il y a lieu de demander à M. Haudricourt comment il envisagerait maintenant les relations réciproques des différents « dialectes » indoeuropéens. En tout cas les faits germaniques sont devenus très clairs : perte de la glottalisation opposée à sa conservation en balto-slave, grec et proto-latin.

M. Lejeune rappelle d'abord que le système des occlusives indoeuropéen comporte essentiellement une opposition ternaire des modes d'articulation (**t* / **d* / **dh*, etc.), le statut des occlusives dites sourdes aspirées (**th*, etc.) étant incertain et étant plus probablement celui de variantes des sourdes non aspirées que celui de phonèmes. Il rappelle ensuite que **t*, **d*, **dh*, etc., ne sont que des symboles conventionnels de systèmes de correspondances inégalement adéquats à la réalité phonétique (l'adéquation de **dh*, etc. ayant été souvent contestée). Ceci dit, de quelque système ternaire que l'on parte (système traditionnel ou système suggéré par l'exposé de M. Haudricourt), il faut bien admettre la réduction à un système binaire (du type *t/d*, etc.) en celtique, en baltique, en slave, en iranien et en anatolien. La suggestion de M. Haudricourt tend à présenter comme conservatrice la position de l'arménien et du germanique, novatrice celle des autres langues : la « mutation » serait alors le trait commun de la plupart des idiomes indoeuropéens. Il est difficile de départager par des arguments *a priori*, les deux théories. Les seuls arguments de fait à quoi on puisse songer seraient de nature diachronique et liés aux emprunts de vocabulaire, s'il s'avérait que le caractère « récent » (comme on l'enseigne traditionnellement) des mutations germanique et arménienne se trahisse, pour l'une ou l'autre langue, par des traitements

différents de vocables empruntés respectivement avant et après la phase de mutation.

M. Decaux rappelle que le caractère relatif des transcriptions de langues restituées existe aussi, à un moindre degré peut-être, pour les écritures attestées des langues anciennes. Il pense d'autre part qu'il faudrait insister sur le fait que la désonorisation a pu provoquer non seulement des différences tonales mais aussi (indirectement ?) des différences de timbre ou des diphtonguaisons, comme c'est le cas en khmer. Il demande enfin à M. Haudricourt si l'action de la désonorisation « précédente » que l'on a constatée notamment en latin (**aglos* > *actus*), en germanique et en slave, surtout en polonais, peut être comparée à la mutation étudiée par lui. M. Haudricourt répond que non, l'allongement était combinatoire devant la sonore (**ag-* > **āg-*) et est devenu pertinent à la désonorisation.

M. Decaux ajoute qu'il est sceptique quant à l'infailibilité des descriptions phonétiques des grammairiens anciens.

M^{lle} J. Thomas se référant aux travaux de Ladefoged rappelle qu'il est relevé en Afrique Noire des réalisations qui ne comportent ni explosion ni implosion mais une vibration particulière des cordes vocales. Elle se demande s'il ne peut y avoir passage d'un phénomène articulatoire à l'autre.

M. Gsell signale qu'il ne faudrait pas confondre « glottalisation » (fermeture glottale) avec le type phonatoire « creaky voice » de Catford et Ladefoged qui intervient surtout dans les « tons glottaux » (*stød* danois, tons glottalisés du vietnamien).

M. Hagège fait remarquer qu'il est parlé en terme de phonétique articulatoire, il conviendrait peut-être de recourir à l'acoustique.

M^{me} Paris fait état de certains dialectes du Caucase où il est attesté une série d'occlusives sonores, une série d'occlusives sourdes aspirées et une série d'occlusives sourdes fortes. Elle demande si les « fortes » doivent recevoir une interprétation préglottalisée.

M. Lazard admet que le système proposé par M. Haudricourt est le plus vraisemblable, les sonores aspirées étant plutôt rares. Enfin, il y a lieu de tenir compte de la typologie générale.

M. Sauvageot signale en peul, dialecte du Fouta Toro, l'existence, outre la série de glottalisées *ḅ, ḍ, f̣*, d'une vélaire *g* ayant statut phonologique (*g/g̣*) laquelle est relevée dans les termes empruntés ou issus de l'arabe comportant originellement un « qâf ».

M. Gsell attire l'attention sur le fait que dans les dialectes arabes le « qâf » est généralement réalisé glottalisé.

M. Hagège apporte le témoignage de l'existence d'une préglottalisée en arabe du Tchad.

SÉANCE DU SAMEDI 29 AVRIL 1972

Présidence de M. R. L'HERMITTE, 1^{er} Vice-Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Macorigh, Martinet, Mercier, Paris, Sokoloff, J. M. C. Thomas; MM. Decaux, Drenovac, Faublée, Fonagy, Gáldi, Haudricourt, Hubert, Issatchenko, Lejeune, L'Hermitte, Martinet, Margueron, Moïnfar, Perrot, Rivierre, Rosén, Sauvageot, Touratier, Vaillant, Veyrenc.

Invités : M^{mes} Chanet, Veyrenc; M. Ascanoff.

Excusés : MM. Gsell, Lafon, Lazard.

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{mes} Paulette Roulon, Nicole Surugue-Tersis; MM. Yves Monino, Haim Vidal Sephiha.

Présentations. Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M^{lle} Anne-Marie CHANET, assistante de grec à l'Université de Tours, 28, rue Berthollet, 75 - Paris (V^e) (présentée par MM. Herman et Perrot).

M^{me} Suzanne CHARRETTE, 2 ter, rue Fourier, 38 - Grenoble (présentée par M^{me} Bader et M. Margueron).

M. Witold CIENKOWSKI, maître de conférences à l'Université de Varsovie, Warszawa, Aleje Jerozolimskie 29 m. 20. (Pologne) (présenté par M^{me} Szurek-Wisti et M. Decaux).

M^{me} Rose GOETZ, Université de Nancy II, B.P. 3397, Porte Desilles, 54 - Nancy (présentée par M^{me} Bader et M. Brixhe).

M^{lle} Jacqueline PINCHON, professeur de linguistique française à l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de Paris III, 106, avenue Felix-Faure, 75 - Paris (XV^e) (présentée par MM. Perrot et Wagner).

M. Claude SANDOZ, chargé de cours de grammaire comparée à l'Université de Lausanne, 78, Chemin de la Caille, CH 2.000 Neuchâtel (Suisse) (présenté par M^{me} Bader et M. Chantraine).

CENTRE DE ESTUDOS DE LINGUISTICA GERAL E APLICADA (Anexo à Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra Portugal) (présenté par MM. Herculano de Carvalho et L'Hermitte).

Annonces. M. Perrot fait part aux membres de la Société de l'évolution favorable de l'état de santé de M. E. Benveniste qu'il a pu constater au cours d'une récente visite.

L'Administrateur communique l'invitation de l'ATALA aux conférences qu'elle organise à la Halle aux Vins, le samedi 13 mai.

M. Decaux signale la parution du tome 48 de la *Revue des Études Slaves* (daté de 1969, Imprimerie Nationale) dédié à la mémoire d'André Mazon, volume qui a tardé lors de son impression et partant dont la bibliographie n'est plus toujours à jour.

Exposé. M. A. V. ISSATCHENKO, *Sur le traitement des jers en russe. Fin d'une illusion.*

Les voyelles brèves *ĩ* et *ũ* de l'indo-européen sont reflétées en slave par des voyelles brèves spéciales, transcrites Ъ et Ь en cyrillique, qu'on appelle des « jers ».

Dans toutes les langues slaves les jers ont été éliminés. Dans certaines positions ils se sont amuïs, dans d'autres ils se sont confondus avec d'autres voyelles. Ce mécanisme assez commun a été décrit (pour le tchèque) par Havlik en 1889 et appliqué aux autres langues slaves. Les cas très nombreux où ce mécanisme ne fonctionne guère, furent « expliqués » comme « formes analogiques ».

Le but du présent exposé est de démontrer que ce sont plutôt les « exceptions » qui laissent entrevoir un traitement régulier et systématique des jers en russe. Le cadre dans lequel se manifestent les règles concernant l'amuïssement et la « vocalisation » des jers en russe n'est pas le mot, comme on le prétend, mais le morphème (radical, suffixal, préfixal).

Prennent part à la discussion MM. Vaillant, Martinet, Rosén, Decaux.

M. Vaillant fait valoir que les langues slaves attestent une transformation en *e* muet, que l'hypothèse d'un / vocalique ne doit pas être retenue car à côté de *ugl* proposé, il est relevé *ugau*. Enfin, il émet quelques réserves concernant la démonstration des faits russes.

M. Martinet évoque les faits du français, singulièrement le traitement du *e* caduc. Il constate que le *e* caduc se maintient à l'initiale pour des raisons phonétiques (ex. : ressemeler avec trois *e* caducs et ressembler avec deux *e* caducs). Il se demande ce qu'il en est du schwa en hébreu. Il signale qu'en japonais le *i* bref est tombé et qu'en arabe les voyelles brèves deviennent caduques.

M. Rosén demande quel est le statut phonologique synchronique du symbole #. Il signale qu'il n'y a aucune raison valable pour considérer le schwa comme caduc en hébreu. Il demande en outre si le schwa équivaut à l'absence de toute valeur phonologique ? — M. Issatchenko répond que le signe # ne doit pas être interprété comme un symbole phonologique mais morphologique.

M. Decaux remarque que bien des faits exposés par M. Issatchenko ont leur parallèle en polonais, mais non tous, il s'en faut, et que par conséquent une même explication ne saurait valoir dans tous les cas. Il considère qu'il faut écarter du système rythmique des jers ceux des groupes du type *TürT* (et, en polonais au moins, ceux qui entrent dans des groupes contractés). Comme à M. Vaillant, il lui semble que le facteur traditionnellement enseigné du nivellement des thèmes est quand même prépondérant.

SÉANCE DU SAMEDI 27 MAI 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Chanet, Marcellesi, Meder, D. Mercier, Paris, Roth-Laly, de Sivers, Sokoloff, Tchekoff; MM. Caprani, Campagnolo, Drenovac, Faublée, Fonagy, Gentilhomme, Gsell, Hagège, Haudricourt, Hubert, Lazard, Margueron, Métais, Moïnfar, Perpillou, Perrot, Sauvageot, Sephiha, Touratier, Tubiana, Veyrenc.

Excusés : MM. Decaux, Gouffé, L'Hermitte, Rosén.

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{mes} Anne-Marie Chanet, Suzanne Charrette, Rose Goetz, Jacqueline Pinchon; MM. Witold Cienkowski, Claude Sandoz; le Centro de Estudos de Linguistica Geral e Aplicada (Anexo à Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra), Portugal.

Présentation. Est présentée en vue d'une prochaine élection :

M^{lle} Monique BILE, assistante à la Faculté des Lettres de Metz, 52, rue Virginie-Mauvais, 54 - Nancy (présentée par MM. C. Brixhe et O. Masson).

Annonce. M. Veyrenc informe la Société de la parution de la revue roumaine *Limba Şi Literatura*.

Exposé. M. R. GSELL, *Sur le trait distinctif: unité concrète ou abstraite ?*

Le développement récent de la phonologie générative nous impose actuellement un réexamen de la notion de « trait distinctif ». Les générativistes opèrent sur des ensembles de traits distinctifs marqués des signes + ou —, les phonèmes et leurs réalisations n'apparaissent qu'à la sortie dans « la représentation phonétique systématique » comme un produit des règles de génération. La valeur de la description est ainsi déterminée en grande partie par la théorie des traits distinctifs employés par le descripteur.

Il convient dans un premier temps de retracer l'histoire de la notion de « trait distinctif » depuis Troubetzkoy. On sait que dans la phonologie pragoise la notion de « trait pertinent » n'est pas très élaborée. Troubetzkoy n'a pas eu le temps de construire une théorie générale. D'autre part ses définitions sont ambiguës, se référant tantôt à la forme (« système des oppositions phonologiques »), tantôt à la substance phonique, définie en termes articulatoires. On sait d'autre part que R. Jakobson dans une synthèse brillante a systématisé le classement des oppositions et exposé sa théorie célèbre des « distinctive features », souvent appelée binarisme. On rappellera les critiques formulées à l'égard de ce système par A. Martinet et plus récemment par G. Bes, ainsi que l'essai de systématisation des oppositions de J. Cantineau. R. Jakobson a vu dans ses « distinctive features » des unités différentielles et relationnelles qui ont une réalité dans la perception (cf. Seminar on speech Production and

Perception, Leningrad 1966). Le problème a été obscurci par le fait que de nombreux générativistes (par ex. Postal et Mac Cawley) identifient implicitement ou explicitement « forme » et « substance » et refusent de distinguer un niveau phonologique et un niveau phonétique.

On se demandera s'il ne convient pas de donner au trait distinctif une définition abstraite de « fonction d'opposition » dont la réalité est d'ordre logique, le phonème devenant alors un « ensemble de fonctions ». Cette définition se rapproche de celles de Šaumjan et de B. Malmberg et permet de dissocier nettement les différents niveaux. L'examen de quelques systèmes phonologiques, essaiera de montrer les avantages d'une telle conception et son intérêt pour la typologie phonologique.

Prennent part à la discussion MM. Haudricourt, Hagège, Perrot et M^{me} Paris.

M. Haudricourt fait valoir que les phonèmes sont des réalités objectives et que forme et substance sont solidaires.

M. Hagège constate que la formulation est une tentation constante dans l'histoire des sciences et que c'est là un problème d'épistémologie qui déborde largement les limites de la linguistique puisqu'il entre dans la définition même d'un savoir scientifique de formaliser le réel. Le danger, ici, comme le font apparaître les réserves des spécialistes de phonologie historique, c'est que, dès que l'on s'occupe de quelque chose qui bouge dans l'espace (dialectologie) ou dans le temps (description diachronique) tout est aussi important, le moindre trait peut devenir pertinent, et les formalisations les plus raffinées ne peuvent rendre compte de la complexité des faits phoniques. Poser le problème comme un ensemble de fonctions ou comme un ensemble de définitions (ce qui a été proposé par M. Lamy dans une thèse récemment soutenue à Aix-en-Provence), cela répond à une exigence de rigueur dans les démarches logiques qui a de quoi séduire mais cela ne résoud pas les problèmes du descripteur affrontant sur le terrain une langue dans sa complexité brute.

M. Perrot fait observer qu'il y a glissement du niveau de l'abstraction à un autre niveau. Le trait distinctif se situe au niveau du descripteur et non de l'abstraction.

M^{me} Paris fait remarquer que les traits pertinents, tels que l'on s'en sert pour la description du système phonologique d'une langue donnée ne s'avèrent entièrement opérants que

si l'on reste dans le cadre strictement interne d'une langue ou d'un parler ? Mais dès que l'on veut procéder à une analyse phonologique soit comparée (dialectologique), soit diachronique, le trait pertinent se révèle insuffisant, tant comme outil que comme concept. C'est ainsi que dans une situation socio-linguistique donnée, où l'on pratique le mariage exogamique et où la population féminine adulte d'un village peut donc représenter tous les dialectes de la langue, une accoutumance aux différents parlers se crée chez les enfants pour ainsi dire dès la naissance. Cette situation leur permet de comprendre tous les dialectes, même ceux pour lesquels l'intercompréhension ne serait plus possible dans une autre situation, purement géographique. Ici, l'intercompréhension non seulement ne s'opère plus à partir et grâce aux traits pertinents, en ce qui concerne la réception auditive, mais encore en dépit et par-delà ceux-ci. On se trouve dès lors à un niveau différent, qui est celui de la langue en tant que somme des dialectes ; et il resterait à déterminer ce qui, linguistiquement, permet aux locuteurs des différents dialectes d'accéder à ce niveau. — De même, dans les changements diachroniques, il semble que la force de pression qui s'exerce sur les phonèmes et qui détermine ainsi des changements en chaîne soit souvent due à un trait phonétique ou concomitant. Selon M^{me} Paris, l'expérience montre que lorsque l'on veut procéder à une analyse phonologique diachronique, le trait pertinent se révèle un outil peu ou pas du tout maniable.

SÉANCE DU SAMEDI 17 JUIN 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Bile, Cartier, Dobias-Lalou, Hocquenghem, Kyristos, Meder ; MM. J. André, Bachellery, R. Bloch, Decaux, Drenovac, L. Galand, Happ, Haudricourt, Hubert, Lazard, L'Hermitte, Margueron, O. Masson, Muljačić, Perpillou, Pinault, Sauvageot, Sephiha, Sindou, Sznycer, Tarabout.

Invités : M^{me} E. Masson et M. J. Yoyotte.

Excusés : M^{me} D. Mercier ; MM. Lejeune, Perrot.

Élection. est élue membre de la Société : M^{lle} Monique Bile.

Présentation et élection. est présenté et élue : M^{me} Catherine DOBIAS-LALOU, assistante à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), 39, quai de Grenelle, 75015 Paris (présentée par MM. Chantraine et Masson).

Annonce. L'Administrateur informe la Société de la création de la *Sociedad Chilena de Linguistica* (Casilla 2307, Concepcion, Chili) laquelle a pour objectif de favoriser la coordination et la planification au niveau national de la recherche et de l'enseignement ainsi que de la diffusion des sciences du langage.

Exposé. M. O. MASSON : *Que savons-nous de l'écriture et de la langue des Cariens ?*

Le peuple des Cariens, qui habitaient dans le sud-ouest de l'Asie Mineure ancienne, est déjà décrit comme « barbare » chez Homère (*Iliade*, 2, 867). Mais pendant longtemps, on a tout ignoré du parler des Cariens. C'est seulement au milieu du XIX^e siècle que l'égyptologue Lepsius a identifié comme rédigés en lettres cariennes des graffites non grecs, incisés sur les colosses d'Abou-Simbel (date : 591 av. n. ère). Par la suite on a découvert beaucoup d'autres graffites comparables en Égypte, puis des stèles et des objets inscrits en carien. De son côté, la Carie elle-même a livré assez tard des documents, les plus longs mis au jour surtout entre 1932 et 1949. En 1954, on a trouvé à Athènes une bilingue (grec + carien), malheureusement courte et mutilée. Enfin, en ces dernières années, les fouilles d'une mission britannique en Égypte, à Saqqara, ont livré une abondante série de pièces nouvelles, surtout des stèles funéraires. La publication de ces documents nous ayant été confiée, l'occasion a semblé bonne de tenter ici une mise au point : que savons-nous actuellement de l'écriture et de la langue des Cariens ?

Si notre documentation s'est beaucoup accrue depuis la fin du XIX^e s., la connaissance du carien n'a pas progressé. Bien des tentatives ont été faites pour déchiffrer l'écriture, et des hypothèses proposées sur le caractère de la langue, mais il faut avouer que les spéculations linguistiques sont prématurées, tant que l'écriture elle-même ne sera pas vraiment lue. Depuis les essais méritoires de Sayce (fin du XIX^e s.), on continue à tâtonner. Sayce avait cru que l'écriture

était en partie *alphabétique* (lettres identiques à celles de l'alphabet grec) et en partie *syllabique* (avec des caractères empruntés à un syllabaire chypriote ou « asianique »). Aujourd'hui, les chercheurs estiment qu'on a affaire à une écriture purement alphabétique, ce qui est plus naturel, mais non encore démontré. En effet, la valeur de nombreuses lettres (en dehors des voyelles A, O, U) demeure très discutée et il n'y a même pas unanimité sur le problème des autres voyelles (E et I), sans parler des consonnes et des signes d'aspect non grec... Comme exemple, on peut prendre l'inscription d'Athènes et montrer comment les transcriptions éventuelles ne donnent rien de satisfaisant.

Pour un déchiffrement réel, il faudra peut-être attendre de nouvelles découvertes, par exemple en Égypte. Quant à la langue, nous estimons qu'on ne peut encore rien en dire; les noms propres connus par les transcriptions grecques et de très rares gloses ne font pas croire à la présence d'une langue indo-européenne, mais peut-être s'agit-il d'une apparence ?

Prennent part à la discussion MM. Decaux, Galand, M^{me} Hocquenghem, MM. Bloch, Yoyotte.

M. Decaux considère comme sans objet les excuses présentées par M. Masson d'avoir traité un sujet non linguistique; en effet, l'étude des faits graphiques est à son avis aussi linguistique que celle des faits phonétiques. Se fondant ensuite sur l'exemple des « Ici repose Untel », le *Requiescat in pace* de nos cimetières, il se demande si la confiance que nous avons dans les stèles bilingues n'est pas exagérée. Il avance enfin l'hypothèse que la lettre carienne en forme de Φ , si fréquente et, à en juger par les exemples que nous avons sous les yeux, souvent placée en bout de ligne, est simplement un signe séparateur, par exemple de mots.

M. Galand note que l'alphabet carien apparaît relativement riche. Certains signes, dans ces conditions, ne pourraient-ils être interprétés comme des « ligatures » (signe 9 et combinaisons de 13 à 19). M. Masson fait valoir qu'il y a là une hypothèse à envisager. M. Galand s'interroge sur le caractère distinct des signes 13 (rond) et 29 (carré). Il remarque en outre que la croix (+) si fréquente et généralement interprétée *t*, ne reçoit pas ici ce type d'interprétation.

M^{me} Hocquenghem soulève le problème d'éventuels rapports entre carien d'une part et lycien et lydien d'autre part. — M. Masson fait valoir que lycien et lydien sont des

langues indo-européennes d'Asie Mineure. Quant au carien, les faits jusqu'ici relevés ne font pas croire à la présence d'une langue indo-européenne, mais peut-être est-il prématuré de parvenir sur ce point à une conclusion.

M. Bloch demande s'il n'a été recueilli aucun texte critique concernant les cariens. — M. Masson répond qu'il existe quelques gloses et quelques brèves notes.

M. Yoyotte évoque la situation particulière des cariens en Égypte formant une colonie (sorte de citoyens égyptiens de cadre militaire); il insiste sur la nature différente des graffites relevés, source de difficulté. Il s'interroge sur la valeur accordée à l'alphabet grec.

SÉANCE DU SAMEDI 18 NOVEMBRE 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Catach, Galand-Pernet, Macorigh, J. Martinet, Meder, D. Mercier, Paris, Rothenberg, Tchekoff, Tretiakoff; MM. Arveiller, Decaux, Delaporte, Eskenazi, Faublée, Galand, Gouffé, Haudricourt, Humbert, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Mańczak, Margueron, A. Martinet, Perrot, Rocchetti, Sauvageot, Sephiha, Serbat, Sindou, Veyrenc.

Invités : M^{me} L. Vedenina; M. J. Kochanowski.

Excusé : M. Hubert.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M^{me} Marguerite GUIRAUD-WEBER, assistante à l'Université de Provence, 13100 Aix-en-Provence (présentée par MM. Garde et Decaux).

M. Peter H. MATTHEWS, reader au Department of Linguistic Science de l'Université de Reading, Whiteknights, Reading, RG6 2AA, Angleterre (présenté par MM. Lepschy et Watkins).

M^{me} Lioudmila VEDENINA, professeur de linguistique à l'Université de Moscou, 53, rue Metrostroevskaïa, Moscou, U.R.S.S. (présentée par M. et M^{me} Martinet).

M. Pierre VOGLER, maître-assistant à l'Université de Strasbourg, Institut d'Ethnologie, 3, rue du Muguet, 67400 Illkirch-Graffenstaden (présenté par MM. Houis et Martinet).

M. James V. WILLIAMS, spécialiste de Ladino, 214, rue Saint-Jacques, 75005 Paris (présenté par MM. Hubert et Sauvageot).

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES LINGUISTIQUES ET PHONÉTIQUES, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), 19, rue des Bernardins, 75005 Paris (présentée par MM. Perrot et Sauvageot).

Annonces. M. Lejeune fait part du décès de M^{me} Meillet. Il souligne l'intérêt qu'elle n'a cessé de porter depuis la disparition de son compagnon à la vie de la Société.

M. Eskénazi évoque la personne et l'œuvre de notre Confrère Georges Gougenheim, décédé le 29 juillet dernier, qui fut toujours très assidu aux séances de la Société, dont il était membre depuis 1923, et qu'il présida en 1955. Il rappelle la qualité de ses études de syntaxe française, qui témoignent à la fois du sérieux du philologue et du grammairien, soucieux de présenter une bonne documentation de base, et de l'intention formalisatrice propre au linguiste. Il rappelle également l'importance des travaux consacrés au vocabulaire des textes anciens, qui le recommandent à la reconnaissance de tous les lexicologues. — M. Lejeune, au nom du Conseil d'Administration de la Société, s'associe chaleureusement à l'hommage qui vient d'être rendu. Il s'attache à évoquer le dévouement et l'efficacité dont a toujours fait preuve notre Confrère G. Gougenheim au sein de la Société.

M. A. Martinet annonce la parution aux P.U.F., dans la collection « Le linguiste » de deux ouvrages, l'un de M^{me} Jeanne Martinet, *De la théorie linguistique à l'enseignement de la langue*, l'autre de M. G. Mounin, *La linguistique au XX^e siècle*.

L'Administrateur donne lecture du programme des conférences organisées par l'ATALA au cours de l'année universitaire 1972-73 (salle 303-305, couloir 22-32, Halle aux Vins, 9, quai Saint-Bernard).

Il informe la Société de la naissance d'une nouvelle revue, le *Journal of Chinese Linguistics* (2222 Piedmont Avenue, Berkeley, California 94720) dont le premier numéro doit paraître en janvier 1973.

M. Decaux signale l'organisation d'un séminaire de linguistique automatique placé sous la direction de M. D. Hérault qui a lieu les vendredis à 17 heures et samedis à 10 h (salle 303-305, Halle aux Vins, 9, quai Saint-Bernard).

Élection de la Commission des finances. Sont élus membres de la Commission des Finances en vue de l'examen des comptes de l'année écoulée MM. Haudricourt, Humbert, L'Hermitte.

Exposé. M. W. MAŃCZAK : *Un troisième facteur essentiel de l'évolution linguistique.*

Dans l'évolution de toute langue, on distingue deux facteurs essentiels : développement phonétique régulier et développement analogique. En réalité, il y en a encore un qui n'est pas moins important : le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence. Cette notion n'est pas neuve (déjà Diez expliquait *sire* < *senior* par la fréquence), mais on ne se rendait pas compte de l'importance de ce développement qui s'applique en réalité, environ au tiers des mots qu'on trouve dans un texte (mais non pas dans un dictionnaire). Le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, consiste en des réductions anormales qui se produisent dans les éléments linguistiques les plus fréquemment usités. Ainsi s'expliquent les irrégularités dans des désinences (*cant-abat* > -ait, *cant-avit* > -a, *cant-are* > -er, *cantare habelis* > -ez), d'autres morphèmes (*franç-ois* > -ais), des mots appartenant à toutes les parties du discours (*conso-brinum* > *cousin*, *illorum* > *leur*, *meum* > *mon*, *quadraginta* > *quarante*, *sapio* > *sais*, *quomodo* > *comme*, *supra* > *sur*, *quod* > *que*), et des groupes de mots (*meum seniore* > *monsieur*). La loi du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence est une conséquence logique de la découverte de Zipf, qui a établi que plus un élément linguistique (phonème, lettre, morphème, mot) est employé, plus il est petit. Or, si le rapport juste entre la longueur d'un élément linguistique et sa fréquence subit une perturbation (par ex. la fréquence de *ille*, *habeo*, *senior* a augmenté dans les langues romanes), l'élément en question tend à s'abrèger.

Il y a 4 critères permettant d'établir qu'une réduction est due à la fréquence : 1^o le mot appartient, en principe, aux 1000 mots les plus souvent employés; 2^o au contraire des assimilations, dissimilations, métathèses, etc., qui se

produisent dans différentes langues, dans différents mots, le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, est parallèle puisque les mots le plus souvent employés sont partout plus ou moins les mêmes (cf. le fait que les noms de parenté ou les numéraux présentent des réductions dans toutes les langues); 3^o s'il y a des doublets, la forme irrégulière est plus fréquente (cf. *monsieur/monseigneur*, *Français/François*); 4^o si dans un paradigme il y a des formes régulières et des formes irrégulières, celles-ci sont plus fréquentes (cf. *ai*, *as*, *a*, *ont*, mais *av-ons*, *-ez*).

Prennent part à la discussion MM. Martinet, Decaux, Sephiha.

Après avoir noté la richesse de l'exposé, M. Martinet estime qu'il y a lieu de préciser la notion de fréquence absolue : elle ne constitue pas un critère suffisant. Ce qui compte, c'est le nombre des unités : un mot, un terme s'oppose à quelques unités et dans ce cas ses chances de réduction sont voisines de zéro. C'est l'information d'un élément qui est déterminant. Pour un minimum d'information correspond un maximum de déformation. Il évoque successivement divers problèmes posés par l'évolution phonétique des langues, la diphtongaison du latin *ē* aboutissant tantôt à *ai*, tantôt à *oi*, l'élimination de la gémination en péninsule ibérique.

M. Decaux pense avec M. Martinet que la probabilité, ou fréquence combinatoire, est dans le cas présent plus importante que la fréquence pure. Il ne partage pas le pessimisme de M. Mańczak, selon lequel les linguistes ne prendraient pas en considération le facteur fréquence dans l'évolution linguistique : ils le faisaient avant lui, et certains le font un peu plus, peut-être grâce à lui. Mais il est indéniable qu'ils ne voient généralement pas dans la fréquence une panacée; que d'ailleurs la fréquence des mots et des formes est relative, dépendant non seulement des éléments précédents, mais des besoins; qu'il est vain de parler de mots fréquents sans s'inquiéter de leur fréquence réelle et sans tirer les conséquences appelées par la science des probabilités; que plusieurs exemples donnés sont peu convaincants (pol. *człek* < *człowiek* « homo » est revenu à sa forme longue); qu'enfin au lieu de parler d'un développement irrégulier dû à la fréquence ou à la probabilité on devrait plutôt dire que les règles sont modifiées par elles et en chercher les modalités.

M. Sephiha s'étonne que le mot « usure », pendant de la notion d'étoffement, n'ait pas été évoqué. Il rappelle que

l'étoffement, phénomène compensatoire de l'usure, le plus courant recours à l'utilisation des diminutifs (cf. *apis* > *ef*, puis *é*, remplacé par *apicula* > *abeille*; de même en grec : *nerákia* « petite eau » est plus fréquemment rencontré que *neró* « eau »). Il est en outre convaincu que les problèmes de fréquence ne peuvent être isolés de ceux de l'analogie (ex. : esp. *-año* < *-ado* de *cantado*, à côté de *cantador* parfois réalisé *cantañor*). Plus net encore est l'exemple fourni par le judéo-espagnol où coexistent les deux formes *mozotros* (plus fréquente) et *nozotros* (plus savante).

SÉANCE DU SAMEDI 16 DÉCEMBRE 1972

Présidence de M. G. LAZARD, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Catach, Chanut, Macorig, Meder, Rothenberg, Tchekoff, Vedenina; MM. D. Cohen, Decaux, Drenovac, Faublée, Folena, Galand, Gauthier, Gentilhomme, Gouffé, Haudricourt, Hubert, Lampach, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Mandin, Margueron, Perrot, Sauvageot, Sindou, Touratier, Valentin, Veyrenc.

Invités : M^{mes} Guerrier, Veyrenc; M. Grolleaud.

Excusés : MM. Gsell, Séphiha.

Élections. sont élus membres de la Société : M^{me} Marguerite Guiraud-Weber, M. Peter H. Matthews, M^{me} Lioudmila Vedenina, M. Pierre Vogler, M. James V. Williams, l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de Paris III.

Présentation. Est présentée en vue d'une prochaine élection :

M^{me} Eugénie HENDERSON, professeur à la School of Oriental and African Studies, Université de Londres, Malet Street, Londres WC 1 7HP (présentée par M^{me} Bernot et M. Haudricourt).

Annonces. M. Lejeune donne des nouvelles de la santé de M. Lafon, entré en convalescence.

L'état de santé stationnaire de M. Benveniste est évoqué.

Assemblée générale

Rapport financier concernant l'exercice 1972. Au nom de la Commission des Finances, M. L'Hermitte donne lecture du rapport (comptes arrêtés le 30 novembre 1972).

Après avoir pris connaissance des comptes du Trésorier, la Commission des Finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1972 selon les plans suivants :

RECETTES

1.1.	Vente des publications.....	35.990,00
1.2.	Cotisations.....	26.182,01
1.3.	Droits versés par la Maison Dawson.....	479,40
1.4.	Subvention du CNRS.....	9.000,00
1.5.	Intérêts versés par la CASDEN.....	14.377,19
1.6.	Coupons.....	55,00
1.7.	Plus-value sur titre.....	14,30
Total des recettes.....		86.097,90

DÉPENSES

2.1.	Facture BONTEMPS du 29.02.72.....	66.405,45
2.2.	Expédition des bulletins aux membres.....	4.194,22
2.3.	Frais divers réglés par l'intermédiaire de la Maison KLINCK-SIECK.....	1.860,36
2.4.	Facture SERVANT-CROUZET.....	1.603,80
2.5.	Versement pour les frais d'impression d'un nouveau volume de la Collection Linguistique (M ^{me} Alice CARTIER).....	15.000,00
2.6.	Indemnités de fonctions.....	3.000,00
2.7.	Frais de fonctionnement et secrétariat des séances.....	1.120,00
2.8.	Frais d'administration, de bibliothèque et de trésorerie....	3.200,00
2.9.	Frais d'expédition remboursés au secrétariat.....	212,25
2.10.	Taxes, droits de garde.....	16,76
Total des dépenses.....		96.612,84
		96.612,84
		— 86.097,90

Excédent des dépenses sur les recettes :..... 10.514,94

Balance actuelle des comptes :

Disponible de 1971.....	3.393,04
Dépôts et titres à la date du 30.XI.71.....	223.095,75
Déficit au présent exercice.....	— 10.514,94
Avoir total.....	215.973,85

Cet avoir est représenté par :

Espèces.....	78,36
Compte chèques postaux.....	2.506,81
Compte bancaire à la Société Générale.....	8.407,34
Titres en banque.....	808,50
Part nominale à la CASDEN.....	50,00
Dépôt et intérêts à la CASDEN.....	204.122,84
Avoir total.....	215.973,85

L'important déficit qui apparaît au présent bilan résulte principalement des deux causes suivantes :

1) Depuis 1965 le chiffre des cotisations annuelles est constamment inférieur au montant de la facture réglée à l'imprimerie BONTemps pour les deux fascicules annuels du BSL. Il s'en faut néanmoins que cette différence ait jamais atteint, ni même approché, celle qui apparaît aujourd'hui entre les deux chiffres : 26.182,01 d'une part, et 66.405,45 de l'autre. Si le second chiffre s'explique dans une certaine mesure par le volume exceptionnel des deux fascicules du tome LXVI, il faut surtout remarquer que le prix de la feuille imprimée croît sensiblement chaque année :

998,80 F	en 1972
836,00 F	en 1971
690,90 F	en 1969
566,30 F	en 1968

Or la cotisation des bibliothèques n'a été augmentée qu'une fois depuis 1964, passant de 60,00 F à 80,00 F en 1970. Celle des membres individuels reste inchangée depuis 1969 au taux de 40,00 F.

2) Le chiffre des ventes de la Collection Linguistique baisse fortement depuis 1970 :

32.176,00 F	en 1970
24.546,00 F	en 1971
21.712,00 F	en 1972

La Société a cependant investi des sommes importantes pour la réimpression ou l'impression de titres nouveaux. Mais la courbe des ventes montre que, dans le meilleur des cas, on ne peut espérer récupérer en valeur nominale le montant de l'investissement qu'au bout de huit à dix ans. Or les frais d'impression ont doublé en cinq ans (1968-1973).

Quant aux ouvrages qui s'adressent à un public restreint, leur rapport devient négligeable au bout de deux ou trois ans : on n'a alors recouvré nominale, pour un maximum de 150 à 200 exemplaires vendus, que le quart ou au mieux le tiers de la somme initialement engagée.

La Société doit prendre des mesures pour limiter ou supprimer ces deux causes de déficit, sinon, dans deux ou trois ans, elle ne pourrait plus faire face à ses obligations financières, et en particulier, elle ne pourrait plus régler la facture de son Bulletin.

Éléments de prévisions pour 1973.

1° Coût du Bulletin.

Le devis-estimation du 28 septembre 1972 fourni par l'Imprimerie BONTemps fait apparaître une nouvelle hausse du prix de la feuille, qui passe en sept mois

de 998,80 F (prix porté sur la facture du 29.11.1972) à 1.078,70 F. Cette hausse correspond à une augmentation annuelle de 13 à 14 %, conforme à celle qui est pratiquée depuis 1968.

Si l'on calcule le coût du prochain Bulletin en négligeant les « suppléments » et « divers » et en s'en tenant au prix de la feuille, on a :

t. 1 (20 feuilles)	= 22.113,35 F
t. 2 (30 feuilles)	= 32.361,00 F
	<hr/>
	54.474,35 F

Pour le Bulletin de 1972 (tome LXVI), le même calcul donne :

t. 1 (27 feuilles 3/4)	= 27.716,70 F
t. 2 (25 feuilles)	= 24.970,00 F
	<hr/>
	52.686,70 F

On doit donc s'attendre que le montant total de la facture du tome LXVII dépasse assez nettement le montant de la facture du tome LXVI (= 66.405,45) et se situe aux environs de 70.000,00 F.

Il faut ajouter que la subvention du CNRS, qui permettait ces années dernières de compenser la différence entre le chiffre des cotisations et le prix de revient du Bulletin, n'a augmenté en 10 ans que de 1.500,00 F (de 7.500,00 F à 8.000,00 F en 1964, et de 8.000,00 F à 9.000,00 F en 1972) : augmentation infime en regard des variations constatées dans le prix du Bulletin.

Enfin les frais généraux de la Société ont fortement augmenté depuis dix ans, au point que leur total atteint aujourd'hui un chiffre de 7.549,01 F.

Il en résulte que pratiquement, dans l'établissement des plans financiers pour 1973, on peut considérer que le chiffre des frais généraux au chapitre de dépenses neutralisera celui de la subvention du CNRS au chapitre des recettes.

Or le chiffre des cotisations, même doublé, ne couvrira pas, et de loin, le montant de la prochaine facture. Il faudrait qu'en même temps le volume du Bulletin soit réduit dans des proportions importantes.

Déficit prévu pour 1973 sur le rapport « Cotisations/Coût du Bulletin » :

20.000,00 F si les cotisations sont doublées,

45.000,00 F si les cotisations sont maintenues à leur taux actuel.

2° Titres prévus pour la *Collection Linguistique* :

A. SAUVAGEOT, <i>Langue finnoise</i> (devis = 44.000,00 F).....	26.000,00 F
M ^{me} CARTIER, <i>Verbes chinois</i> (devis = 31.000,00 F).....	8.000,00 F
M ^{me} PARIS, <i>Système phonologique et phénomènes phonétiques en tcherkesse oriental</i> (devis = 37.000,00 F).....	22.000,00 F
Total.....	<hr/> 56.000,00 F

Il est difficile de faire une prévision sur le chiffre des ventes des Publications de la Société au prochain exercice. En admettant que le montant des ventes soit du même ordre que cette année (soit 35.990,00 F), il faudrait s'attendre pour 1973 à un second déficit portant sur le rapport « Vente des Publications/frais d'impression pour les nouveaux titres de la Collection Linguistique », qui se situerait aux environs de 20.000,00 F.

Soit au total un déficit prévisible variant entre 65.000,00 F et 40.000,00 F selon l'importance du relèvement des cotisations.

Ce chiffre doit être diminué du montant des intérêts versés par la CASDEN. Mais ces intérêts vont s'amenuiser rapidement au fur et à mesure des importants retraits qu'il faudra effectuer sur le dépôt actuel de 204.122,34 F (contre 222.251,55 F en 1971).

La Commission des Finances exprime au Trésorier ses félicitations ainsi que ses remerciements pour la compétence et le soin avec lesquels il a su mener à bien une tâche aussi ingrate.

Les membres de la Commission des Finances

Signé :

MM. A. Haudricourt, J. Humbert, R. L'Hermitte

M. Lejeune commentant les conclusions du rapport financier fait ressortir que la diffusion des publications de la Société devrait être considérablement améliorée. Les dépenses initiales investies dans les ouvrages de la « Collection linguistique », malgré les subventions du C.N.R.S. qui s'avèrent insuffisantes, ne sont recouvrées qu'à long terme. En outre, le coût de l'impression du « Bulletin » augmentant chaque année d'environ 15 % contribue à accuser le déséquilibre financier. Dans ces conditions, l'augmentation proposée des cotisations pour 1973 doit être considérée comme modeste.

Interventions de MM. Decaux, Touratier.

Le rapport financier est mis aux voix : il est adopté à l'unanimité.

Élection du Bureau et du Comité de Publication pour 1973.

Élection du Bureau : sont élus à l'unanimité des 32 votants :

Président : M. R. L'Hermitte.

1^{er} Vice-Président : M. C. Margueron.

2^e Vice-Président : M. D. Cohen.

Secrétaire honoraire : M. E. Benveniste.

Secrétaire : M. M. Lejeune.

Secrétaire-adjoint : M. J. Perrot.

Administrateur : M. S. Sauvageot.

Bibliothécaire : M^{me} F. Bader.

Trésorier : M. J. Veyrenc.

Élection du Comité de Publication : Le Bureau envisage de modifier quelque peu la composition du Comité de Publication pour 1973 en procédant à son élargissement. Il propose MM. C. Hagège, A. Haudricourt, G. Lazard.

Sont élus par 31 voix et 1 bulletin blanc : MM. R. Blachère, P. Chantraine, C. Hagège, Ch. Haguenauer, A. Haudricourt, G. Lazard, A. Vaillant, L. Wagner.

Séance ordinaire

Exposé. M^{me} N. CATACH, *Sur la composition par thèmes en français.*

On oppose habituellement les composés de type *syntactique* ou *endocentrique* aux composés de type *asyntagmatique* ou *exocentrique*. Mais dans l'un et l'autre cas, bien qu'à des degrés différents, le terme de la transformation du composé est d'aboutir à une autonomie globale équivalente à celle du mot simple.

Le meilleur moyen de mesurer cette transformation réside dans l'examen du 1^{er} terme : d'élément indépendant au départ, il perd de sa substance, au point de parvenir en bout de course au statut de simple élément morphologique. Il n'y a aucune frontière fondamentale entre les composés syntactiques et les composés morphologiques, les seconds étant très souvent issus des premiers.

Les critères qui entrent en ligne de compte pour mesurer la perte de substance du 1^{er} terme sont d'ordre *syntagmatique*, *paradigmatique* et *sémantique*. Il faut y ajouter les critères relevant du temps : passé, présent et futur du composé (ancienneté, fréquence, créativité).

On a dit longtemps que le français répugnait à la composition synthétique et lui préférait la composition analytique. Pourtant, la transformation du 1^{er} terme à l'état de thème est bien connue en ce qui concerne les bases verbales. Elle caractérise également la composition à base nominale actuelle dite « savante » qui coexiste avec l'autre (bombe au cobalt, cobalthérapie). Ici, le composant, à l'état de radical nu, pourvu ou non de voyelles de liaison, se transforme en « matrice lexicale », et / ou se lexicalise lui-même, soit seul, soit en servant de suffixe à d'autres thèmes. L'influence de ces nouveaux modèles de création lexicale est assez grande

pour modifier dans certains cas notre conception même du mot (truncation).

Prennent part à la discussion MM. Lejeune, Perrot, Decaux, Hubert.

M. Lejeune note une tendance à quitter le domaine de la synchronie pour celui de la diachronie. Il s'interroge sur l'interprétation accordée à *déjeuner*, considéré comme un dérivé. *Déjeuner* est synchroniquement un mot unique : il n'y a pas reconnaissance chez le locuteur du mot *jeûne*. *déjeuner* est à distinguer de *défaire* qui est clairement senti comme un dérivé. Il conteste le statut prépositionnel accordé à *coin* dans *coin couloir*. Il demande enfin s'il a été envisagé un système de notation correspondant aux exemples donnés.

M. Perrot met en doute le statut de préposition accordé à *problème* dans *problème logement*. Il se demande s'il n'y a pas confusion entre morphémisation et préposition.

M. Decaux ne voit pas dans la fixation du premier élément de *bas-bretonne* et (*un de ces*) *mal de tête* une preuve de composition, le premier étant en réalité un dérivé de *Basse-Bretagne*, le second étant un singulier, comme dans *j'ai un de ces travail* ou *je me suis fait un de ces mal*. Au contraire de M^{me} Catach, il considère que la prononciation de l' /*ɛ*/ de *portefeuille* est un signe de l'ancienneté de la soudure, la « loi » des trois consonnes étant actuellement plus réelle à l'intérieur des mots qu'en sandhi; il dit son opposition aux projets de confusion graphique des compositions du type *portefeuille* et de celui de *porte-monnaie*, où selon lui on a ou peut avoir une différence de prononciation en français non méridional, ce qui est accueilli diversement par l'assistance.

M. Hubert estime qu'il y a lieu de distinguer auteurs et usagers de la langue, ce qui correspond à deux consciences différentes. Dans *coin fenêtre*, l'usager ne s'interroge pas sur le statut prépositionnel de *coin*.

LA THÉORIE DES LARYNGALES
DE SAUSSURE À KURYŁOWICZ
ET À BENVENISTE

Essai de réévaluation

SOMMAIRE. — *Mise au point historique sur les apports respectifs de Saussure, Möller, Cuny, Kuryłowicz et Benveniste à l'élaboration de la théorie des laryngales indo-européennes.*

1. La théorie des laryngales peut être rangée parmi les acquets solides de la recherche moderne sur l'indo-européen. Dans son histoire, la place d'initiateur revient à Ferdinand de Saussure. Si son dernier ouvrage, non écrit, le *Cours* (publié en 1916) a été le fondement de la linguistique moderne¹, son premier ouvrage, écrit, le *Mémoire* (publié en 1878) a posé les bases d'une nouvelle interprétation du système vocalique indo-européen dans son ensemble.

Jusque-là, il y a unanimité complète. Mais les étapes suivantes du développement de la théorie des laryngales, et même les détails de l'étape initiale, tendent à devenir de plus en plus flous à mesure qu'on lit les ouvrages qui en rendent compte. Aujourd'hui encore, Lehmann maintient que l'assignation au pré-indoeuropéen des consonnes aujourd'hui appelées laryngales a été en premier suggérée par Saussure², alors que, contemporain et critique de ce dernier, H. Möller affirmait que les sons en question étaient vocaliques aux yeux de Saussure, mais consonantiques aux siens³.

Au crédit du même Möller, Polomé porte le passage des deux laryngales de Saussure à trois, et leur dénomination même de « laryngales », mais rien de plus⁴. Messing reconnaît,

1. Pour les détails, voir Szemerényi 1971, 34 f.

2. Lehmann 1952, 22¹; 1972a, 978; 1972b, 169.

3. Möller 1880, 492².

4. Polomé 1965, 11-13. Lehmann soutient que Möller 1879, 157 note (lire : 151 note) établit une connexion entre les sons supposés par Saussure et des

en outre, que l'intuition de Möller, reconstruisant l'antécédent pré-indoeuropéen de lat. *agō* comme *Aegō*, marquait un progrès sur la reconstruction saussurienne comme *Agō*⁵.

Dans d'autres historiques, Möller ne joue aucun rôle. Ainsi, la plus récente analyse des mérites de « Saussure indoeuropeïsta », lui donne comme successeur immédiat Cuny, au crédit de qui est même portée la troisième laryngale *E*⁶. Il est même arrivé qu'on présente la théorie laryngale en sautant de Saussure à Kuryłowicz sans mention de Möller ou de Cuny⁷. Mais, là même où l'apport de Möller n'est pas passé sous silence, il est présenté très confusément. Ainsi Pedersen parle du *H* supposé par Saussure *et* par Möller, et les crédite également tous deux de l'hypothèse que ce *H* consonantique pouvait apparaître (a) à l'initiale, (b) entre voyelles, (c) entre consonnes, (d) entre consonne et voyelle, enfin (e) entre voyelle et consonne⁸; or, même si l'on était disposé à assimiler les éléments saussuriens à un *H* consonantique, on ne peut en tout cas admettre que Saussure ait jamais envisagé autre chose que les situations (d) et (e) : les mérites respectifs des deux chercheurs ont droit à une distinction plus attentive.

Mais, outre ces réductions ou suppressions injustifiées, il arrive que les travaux des protagonistes soient présentés sans référence exacte à leur chronologie, ce qui aboutit à de véritables distorsions historiques. Selon un indoeuropéanisant cependant connu pour son souci de l'histoire, la théorie laryngaliste naquit avec Saussure, qui supposait deux sons

consonnes sémitiques, et les appela laryngales. Dans la note de Möller à quoi il renvoie, celui-ci parle de « Kehlkopfspirans » et de « Kehlkopf-*r* » mais il est douteux que ces termes aient même signification que nos « laryngales » ; en particulier, le « Kehlkopf-*r* » semble être un *r* uvulaire. De plus, la note citée ne mentionne pas le sémitique ; c'est en 1880, 492² que les sons en question sont définis comme étant très probablement « Gutturale von der Art der semitischen ».

5. Messing 1947, 171 f.

6. Vallini 1969, 38-39 ; Möller est seulement mentionné dans une note p. 38 et à la p. 42. Möller n'est pas nommé dans la formulation classique donnée par Lejeune dans son excellent *Traité de phonétique grecque* (*1955, 173) ni dans la version révisée intitulée *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* (1972, 202). Möller a « meilleure presse » chez Couvreur 1937, Tronskij 1967, 12 f. (qui, cependant, méconnaît totalement le rôle de Cuny), Keiler 1970 *passim* (voir index).

7. Cf. Desnickaja 1955, 200-202 ; aussi 212 sur la version de la théorie chez Benveniste.

8. Pedersen 1938, 182.

de cette nature; Möller en supposa cinq, qu'il compara aux laryngales sémitiques; il fut suivi par Cuny, qui pourtant n'accepta que trois laryngales; Pedersen, lui, supposa pour le pré-indoeuropéen un noyau syllabique qui différerait du *a* de Brugmann, notamment par sa nature consonantique⁹. De cette séquence le lecteur mal informé aura peine à induire qu'en fait Pedersen précéda Cuny, et qu'il changea de vues par la suite; quant à la doctrine trilaryngale, elle ne représente qu'une étape de la pensée de Cuny, lequel plus tard posa plus de laryngales que la théorie maximale de Möller; mais celle-ci, à son tour, était le développement d'une doctrine antérieure à trois laryngales.

Ni les vues réelles des premiers théoriciens des laryngales, ni les dates de leurs découvertes, ne sont présentées correctement (quand elles sont présentées) dans les exposés existants à ce jour. Qui plus est, les progrès dus aux divers chercheurs y sont très malaisément perceptibles. Or, dans le demi-siècle qui a suivi le *Mémoire* de Saussure et qui s'est clos sur le triomphe de la théorie laryngaliste, à peine plus qu'une demi-douzaine de savants ont pris part au développement de la doctrine : il est possible (et il est grand temps) d'élaborer un jugement fondé et nuancé, qui définisse les apports et les mérites de chacun des protagonistes.

2. La principale contribution de **Ferdinand de Saussure** (1857-1913) à la théorie des laryngales est le *Mémoire*, publié en décembre 1878. Si nous remplaçons ses a_1 et a_2 par *e* et *o* respectivement, comme lui-même suggère qu'on peut le faire¹⁰, ses positions sur la question¹¹ peuvent être résumées comme suit :

(1) Toute racine i.e. a *e* comme noyau syllabique, soit seul soit combiné à une sonorante¹² qui suit (« coefficient sonan-

9. Pisani & Pokorny 1953, 44.

10. Voir Saussure 1922, 137¹.

11. Saussure 1922, 127.150 f. 163.

12. « Sonorantes » est employé ici (en suivant Hockett, *Manual of Phonology*, 1955, 96) pour embrasser les « semi-voyelles » *y* et *w*, les nasales *n* et *m*, et les liquides *r* (roulée) et *l* (latérale); c'est-à-dire au sens des « sonantes » de Meillet (1937, 82). Un terme commode pour nasales et liquides est « résonantes »; Lehmann (1952, 8) l'emploie au sens de nos « sonorantes », mais la résonance est caractéristique de ces deux groupes (voir Tarnóczy, *Word* 4, 1948, 71). D'autre part, « obstruantes » est un terme utile pour comprendre à la fois occlusives et spirantes (voir Lehmann 1952, 7 et Hockett, *Manual* 96); « laryn-

tique »), ainsi *pet-*, *peik-*, *penk-*. Le noyau *e* peut alterner avec *o*, ou disparaître; dans ce dernier cas (degré zéro), ou bien la racine demeure sans voyelle (*pt-*), ou bien, si une sonorante suivait, celle-ci devient syllabique : *peik-/pik-*, *penk-/pnk-*.

(2) En addition aux six sonorantes *y*, *w*, *n*, *m*, *r*, *l*, il y avait deux « coefficients sonantiques » supplémentaires, symbolisés par *A* et *O*. Ils n'apparaissent sous leur forme pure qu'au degré zéro; au degré normal, ils se combinent avec *e* en sorte que $e + A = \bar{e}$ et \bar{a} , et $e + O = \bar{o}$; avec la variante apophonique *o*, on a $o + A = \bar{o}$ et $o + O = \bar{o}$. En d'autres termes, les voyelles longues \bar{a} , \bar{e} , \bar{o} n'ont pas d'existence indépendante, mais résultent de la contraction de la voyelle de base *e* avec *A* ou *O*. Ainsi *bheA-* = *bhā-* se manifeste dans gr. $\varphi\tilde{\alpha}-\mu\acute{\iota}$ (att. $\varphi\eta\mu\acute{\iota}$) « je dis » tandis que le degré zéro *bhA-* apparaît comme $\varphi\tilde{\alpha}-$ dans $\varphi\tilde{\alpha}-\mu\acute{\epsilon}\nu$ « nous disons »; de même *deO-* donne gr. $\delta\omega-$ tandis que *dO-* apparaît dans $\delta\omicron-\tau\acute{o}\varsigma$ « donné ».

(3) Mais même \bar{i} , \bar{u} , et les résonantes syllabiques longues \bar{n} , \bar{m} , \bar{l} , \bar{r} , ne sont pas originaires : ce sont des produits de contractions de *iA*, *uA*, *nA*, *rA*, etc.¹³.

(4) Devant voyelle qui suit, *A* et *O* s'élident, cf. skr. *soma-pā-m* « buveur de soma » (accus.), de *-peA-m*, mais dat. *soma-p-ē*, de *-pA-ē*¹⁴. — On pourrait ajouter ici que, pour rendre compte de la correspondance entre europ. *a* et indo-ir. *i* (shwa de Brugmann), Saussure pose un *A* qu'il considère comme « une dégénérescence des voyelles *A* et *O* »¹⁵.

Compte tenu de ces innovations, on sera d'accord avec le jugement de Saussure sur son *Mémoire*, confié à Streitberg en 1903, à savoir que le point central de ses recherches était le phonème *A*, tout le livre étant destiné à en déterminer la fonction dans le système vocalique i.e.¹⁶.

3. Mais la théorie saussurienne avait deux points faibles. D'une part, que *eA* pût donner à la fois \bar{a} et \bar{e} devait fatalement se révéler inacceptable, à une époque où la notion de loi phonétique allait être généralement reconnue comme le premier principe directeur des néo-grammairiens. D'autre

gales » peut alors s'employer pour des sons articulés au niveau de la glotte ou du pharynx (voir Hockett, *l. c.*).

13. Saussure 1922, 231 f.

14. Saussure 1922, 231 et cf. 190 et 35.

15. Saussure 1922, 167.

16. Streitberg 1914, 206-7.

part, il était recouru à *A* et *O* pour rendre compte des voyelles initiales de $\text{ǣ}\gamma\omega$, $\text{ǿ}\zeta\omega$: mais celles-ci sont accentuées, et il était enseigné que *A* et *O* étaient confinés aux syllabes inaccentuées de degré zéro.

Ces deux défauts furent éliminés presque aussitôt par le linguiste danois **Hermann Möller** (1850-1923).

(1) En 1879, il suggéra qu'en sus des *A* et *O* saussuriens, un troisième son, *E*, était requis pour justifier l'alternance gr. $\theta\eta$ -/ $\theta\epsilon$ - (1879, 151¹⁷).

(2) Dans ce même article de 1879, Möller faisait un premier pas vers la solution de l'autre difficulté. Le trait caractéristique des séries *a* était, pensait-il, « ein consonantisches element... welches die eigenschaft hatte, ein vorangehendes oder (im anlaut) folgendes a_1 (das in der letzten zeit der grundsprache ein \bar{a} gewesen sein wird) in reines *a* zu wandeln, und das mit vorhergehendem vocal *a* zu reinem langem \bar{a} zusammenschmolz » (1879, 150). — Il vaut d'être noté que, selon Möller, il était arrivé à ce résultat indépendamment de Saussure.

L'essentiel est ici l'enseignement qu'un coefficient *a* changé un *e* suivant en a^{18} . Mais cette très importante et irréprochable formulation du principe théorique ne conduisit Möller que bien plus tard à une formulation plus large et à son application pratique aux problèmes en discussion. En 1893, il se demandait encore avec hésitation si une consonne initiale perdue était responsable du passage de *e* à *a* dans un *aus-* qui serait alors issu de **eus-* (p. 386, note 1). C'est dans les premières années de ce siècle que sa doctrine s'affermirait. En 1906, *a-* initial et *o-* initial non apophonique sont assignés à un *e* coloré par une consonne précédente, ensuite disparue¹⁹. La formulation classique est donnée, avec les exemples, eux aussi devenus classiques, $\text{ǣ}\gamma\omega$ et $\text{ǿ}\zeta\omega$ dans la monographie de 1917²⁰.

17. Un troisième coefficient, *E*, était aussi envisagé par Fick 1880, 437-438, mais il regardait les trois coefficients comme vocaliques (438 : « von Haus aus Vocale »), si bien qu'on est surpris de voir de Mauro (1968, 295^a) compter Fick, avec prénom erroné N. au lieu de A(ugust), parmi ceux qui ont tenté d'interpréter ǣ comme une laryngale.

18. Keiler (1970, 17 note 33) pense que Möller n'était pas arrivé à cette explication de *agō* dans les années 1879-1880, mais sensiblement plus tard, et pour la première fois en 1893, 386¹ ; il méconnaît visiblement le passage cité de 1879, 150.

19. Möller 1906, 256, 287 f., 314 f.

20. Möller 1917, 4-5 et spécialement 53.

(3) Déjà en 1879, les trois coefficients étaient définis comme *consonantiques* : *A* en tant que spirante glottale sonore (die tönende Kehlkopfspirans ?), *E* en tant que symétrique sourd de *A*, *O* en tant que *r* glottal (Kehlkopf-*r* ?)²¹. Henry Sweet (1845-1912), l'archétype du Dr. Higgins dans le *Pygmalion* de Shaw, objecta aussitôt qu'une telle définition de la différence entre *A* et *O* ne lui paraissait pas fondée, suggérant « as pure hypothetical identifications » que *A* était *r* glottal ou sonore roulée glottale, que *O* était la même consonne, labialisée (*r* danois), tandis que *E* pouvait avoir été un *A* palatalisé²². Dans ses dernières années, Möller inclinait à adopter, pour *E*, la suggestion de Sweet (1917, 4¹).

Ce qui est intéressant, dans le présent contexte, est que les coefficients sont là (comme dans la théorie contemporaine) définis comme consonantiques. Car Saussure ne cessa jamais de les considérer comme vocaliques. Dans le passage cité plus haut (note 15), il parle de *A* et de *O* comme de voyelles, et ses contemporains ont clairement compris que telle était son opinion; ainsi Möller en 1880 déclarait (493 = 492²) que pour Saussure il s'agissait d'éléments vocaliques, alors que lui-même y voyait des obstruantes gutturales ou un *r* guttural. Il est dès lors impossible de soutenir que Saussure y ait vu des sonorantes²³; voir le texte cité ci-dessous sous 4.

(4) Saussure enseignait que les séquences *eA* et *oA* (en apophonie avec *eA*) se développaient en *ā* et en *ō* par contraction (1922, 137¹), se créant une difficulté du fait que les deux séquences se contractaient dans des directions opposées. Möller évite cet obstacle en admettant dès 1879 que l'élément *A* avait la propriété de changer *e* en *a* avant de se combiner avec un *a* précédent en une voyelle longue *ā*, tandis que *E* se fondait simplement en *ē* avec un *e* précédent²⁴. En 1893, les trois voyelles longues étaient expliquées comme résultant de la fusion d'un *e* fondamental avec une consonne disparue²⁵; et on le voit rester plus tard fidèle à cette thèse²⁶. Inutile de dire que c'est cette vue, et non celle de Saussure, qui survit dans la théorie moderne.

21. Möller 1879, 151¹.

22. Sweet 1881, 161.

23. Ce qu'affirme Polomé 1965, 10 (en usant du terme « résonantes »)

24. Möller 1879, 150; 1880, 493.

25. Möller 1893, 383 f.

26. Cf. 1906, VIII. XIV-XV.255; 1917, 5.

(5) Saussure, nous l'avons vu, expliquait le shwa par une « dégénérescence » des coefficients *A* et *O*, ce qui n'est guère éclairant. Möller suggéra que si ces éléments étaient des sonorantes (p.e. *r* guttural), *A* et *E* devaient être syllabiques au degré zéro, et que s'il s'agissait d'obstruantes, le shwa-voyelle résultait d'un résidu vocalique plus *A* ou *E*²⁷.

(6) En net contraste avec Saussure, Möller essaya, dès le début, de donner des définitions phonétiques de ces consonnes perdues. En 1879, il les appelait glottales (151¹), en 1880, gutturales (492²), et on le voit continuer à hésiter entre les deux termes pendant de longues années (cf. 1893, 385¹; 1906, VI, 255; 1908, 188¹, 190¹, 191³). C'est en 1911 que le terme de *laryngales* fait sa première apparition : « die von F. de Saussure für das Vorindogermanische erschlossenen » phonèmes » entsprechen den semitischen Laryngalen » (1911, VI). Mais la référence au texte de 1906, VI, 254 f. (encore que seules les dénominations « glottales » et « gutturales » y figurent) permet peut-être d'estimer que c'est à des laryngales que pensait, en fait, Möller dès 1879²⁸.

(7) Du début, aussi, Möller suggéra que ces éléments étaient « wahrscheinlich gutturale von der art der semitischen », *A*, par exemple, pouvant être assimilé à âlef (1880, 492²). En fait, comme dès 1878 il croyait à quelque espèce de parenté entre indo-européen et sémitique²⁹, il n'est pas impossible que sa première idée de laryngales i.e. lui ait été inspirée par cet arrière-plan théorique. Mais c'est seulement à partir de 1906 que la théorie d'une parenté entre les deux familles prend une importance décisive pour le problème qui nous occupe; dès lors, Möller invoque un système à cinq laryngales : *A*₁ (= *E*), *A*₂ (= *A*), *H* (entraînant aussi coloration *a*), *h* (entraînant coloration *o*), *h* (dépourvu d'effet). Corollairement était développée la thèse qu'une voyelle primitive unique *a* devenait *e* sous l'accent aigu, *o* sous l'accent grave (vue très proche de celle de Schmitt-Brandt à date récente).

(8) Au sujet du nombre des laryngales, un autre point vaut d'être mentionné, puisqu'il se manifestera à nouveau dans des discussions ultérieures. Nous avons établi (ci-dessus, sous 1) que Möller signala l'erreur de Saussure dès 1879,

27. Möller 1880, 493.

28. Ceci semble supposé par Lehmann 1952, 22¹.

29. Voir Möller, KZ 24, 1878, 520 et cf. 1906, V.

montrant la nécessité de postuler une troisième laryngale. En fait, les choses sont plus compliquées. L'argument essentiel de Möller était que le *A* de Saussure ne suffisait pas à rendre compte de \bar{e} et de \bar{a} , et que cette dualité de timbres rendait nécessaires deux coefficients *E* et *A*; mais il était moins sûr qu'il fût nécessaire de poser *O* comme troisième laryngale. Effectivement, en 1880, il déclarait clairement que, dans la plupart des exemples de Saussure, *O* n'avait jamais existé, et que peut-être ni *O* ni une série apophonique $\bar{o} : \bar{\bar{o}} : o$ n'avaient davantage d'existence. Il suggérait que \bar{o} pouvait être apophonique dans les séries *A*; ainsi, une série originaire *deA-/doA-/dA-* passant à *dā-/dō-/dā-*, le grec perdait *dā-* pour ne retenir que *dō-/dā-*, ensuite nivelé en $\delta\omega-/ \delta\sigma-$; d'autres exemples de l'alternance $\bar{o}/\bar{\bar{o}}/o$, peut-être même tous, pourraient avoir pris naissance de la même façon (1880, 493). On voit tout de suite que c'est l'idée que reprendra Pedersen et sur quoi il fondera sa théorie bi-laryngaliste dans *Hittilisch...* (1938, 179 f.).

Cependant, Möller n'était pas tout à fait sûr que ce fût la bonne explication; il était prêt à admettre, dans certains cas, la possibilité d'un élément comme le *O* saussurien, bien qu'il n'en pût trouver d'exemples (1880, 494).

4. Avant d'en venir à peser les mérites respectifs de Saussure et de Möller, nous devons mentionner brièvement une autre contribution de Saussure en dehors du *Mémoire*. Malheureusement il s'agit d'une communication orale à la Société de Linguistique de Paris (6 juin 1891) pour laquelle nous ne disposons que d'un compte rendu très succinct dans le *BSL*. Saussure exposait que dans un certain nombre de cas skr. *lh* reposait sur i.e. *l* suivi de $\bar{\bar{a}}$, normalement élidé devant voyelle : voir § 2. (4); ainsi *pr̥thu-* « large » représenterait un $*pr̥\bar{\bar{t}}u-$, de $*ple\bar{\bar{t}}a-u-$; de même, *tiṣṭhāmī*, un $*sti-s\bar{\bar{t}}-e/o-$; voir Saussure 1892.

L'observation elle-même, selon toute probabilité correcte, n'est pas en discussion ici. Mais on doit mettre en garde contre certaine mésinterprétation de la ligne de pensée de Saussure. Cuny a probablement été le premier à la commettre (1912, 119) : « la notation de M. F. de Saussure ' [esprit doux] indique clairement quelle idée il se faisait dès lors de la fonction consonantique du $\bar{\bar{a}}$ ». Mais Kuryłowicz a fait de même (1927b 202¹; cf. 1928a 217) : « De Saussure employait l'apostrophe pour souligner qu'un $\bar{\bar{a}}$ consonne disparaissait

devant voyelle ». De même encore, plus récemment, Godel (1969, 231) : « Indépendamment de Herm. Möller, et en observant seulement les fonctions des aspirées sourdes du sanscrit, Saussure avait soupçonné dès 1891 le caractère consonantique du phonème indo-européen *ə* »³⁰.

Cependant, il est démontrable que ces savants se sont mépris sur le symbole utilisé par Saussure. Il a utilisé en cette occasion le signe ' de la même façon qu'il l'avait fait dans le *Mémoire*, où il est dit (p. 231) : « Les racines *mardi*, *pavi*, *tari*, *gani*, donnent *mṛd'ú*, *páv'ate*, *tár'ati*, *gán'as*. On pouvait le prévoir : le cas est le même que pour *somap'é* = *somap^A-é*, datif de *soma-pā*, et la voyelle élidée dans *páv'a* n'est autre, comme on l'a vu, que celle qui a dû subir le même sort dans la 3^e pers. pl. *pun'ate* = *pun'nté* ». Dans tous ces cas, le signe ' marque une élision de voyelle, phénomène mentionné au § 2 (4). L'orthographe *pr'p'u-* de 1891 ne diffère en rien de l'orthographe *mṛd'u-* de 1878. Saussure n'a pas changé d'avis dans l'intervalle : les coefficients restaient pour lui des voyelles, comme ils l'avaient été dès leur conception. Qui plus est, Saussure est encore exactement du même avis en 1909. Discutant, dans l'article bien connu sur *agricola*, de la flexion des noms disyllabiques du type *grebhā-* (désormais noté *grebhō-*!) il dit (1922, 587) que la forme « a dû être principalement déterminée par la loi connue qui, dès la période primitive, avait réglé le sort général de cette voyelle, en la maintenant devant consonne et en la supprimant (au lieu de la contracter) devant une autre voyelle. « L'élision de l'*ō* » — qu'on peut se permettre un instant, pour la clarté morphologique, de représenter par un signe, alors même qu'il est peu régulier de mêler aux signes phoniques ce qui sert à rappeler un événement —, devait régulièrement engendrer pour *-grebhō-s* ... le tableau de flexion suivant... »; et il donne nomin. *-grebhō-s*, voc. *-grebhō*, acc. *-grebhō-m*, mais loc. *-grebh'-i*, gén. *-grebh'-os*, nomin. pl. *-grebh'-es*.

Il est clair que, dans ces démarches, Saussure opère avec la perte d'une voyelle, non d'une consonne. Une formulation plus précise aurait souligné que le coefficient n'était pas

30. Sturtevant aussi (1930, 149) croyait que dans la théorie saussurienne *ə* était une consonne ; Couvreur de même (1937, 299) tirait argument du signe ' pour affirmer que Saussure songeait à un shwa consonantique. Vaillant va même plus loin (1950, 241) en affirmant que Saussure avait montré que la source de certains développements était « une aspirée ancienne disparue dans les langues indo-européennes » : Saussure n'a jamais parlé d'une « aspirée ».

toujours perdu sans effet devant voyelle : un *t* précédent — et non toute occlusive comme on l'enseigne généralement aujourd'hui — était changé en aspirée en sanskrit (*th*), au moins dans certains exemples.

5. L'observation qui précède doit rester présente à l'esprit quand il va s'agir de définir, maintenant, les mérites respectifs de Saussure et de Müller en tant que Pères Fondateurs de la théorie des laryngales : nous ne devons pas, tirant abusivement avantage de notre connaissance présente d'une théorie pleinement développée, solliciter les textes de l'un ou de l'autre pour retrouver chez eux les idées qui sont les nôtres aujourd'hui.

De l'analyse ci-dessus, il résulte que les principales idées avancées par le *Mémoire* de Saussure sont les suivantes :

(a) Les racines dites à voyelle longue sont en tout point parallèles aux racines à voyelle brève : une voyelle longue est une voyelle brève *plus* un coefficient qui, se combinant avec elle, lui a apporté la longueur.

(b) La voyelle fondamentale est *e* qui peut être soit modifiée en *o*, soit perdue.

(c) Le coefficient a deux variétés, *A* et *O*; l'un et l'autre sont des voyelles, qui apparaissent au degré zéro dans leur forme pure.

Une image sensiblement différente émerge de notre analyse de l'apport de Möller :

(a) Supposant qu'il y a une voyelle fondamentale, nous sommes nécessairement conduits à la conclusion que les trois voyelles longues *ā*, *ē*, *ō* postulent trois coefficients, non deux seulement; la comparaison avec le sémitique amène d'ailleurs à un nombre plus élevé encore.

(b) Les trois coefficients sont des consonnes; le terme de laryngales évoque leur caractère phonétique.

(c) Les laryngales affectent *e* non seulement quand elles le suivent, mais aussi quand elles le précèdent; cette dernière position rend compte des types **ag-*, **od-* que les vues de Saussure ne lui permettaient pas d'expliquer.

Il est donc clair que le seul souci de Saussure était d'établir et d'interpréter le système vocalique i.e., alternances apophoniques comprises. Le *Mémoire* de 1878, dit Meillet, « a tiré

les conclusions des découvertes des dernières années et posé d'une manière définitive la théorie du vocalisme indo-européen »³¹. Pedersen a vu le *Mémoire* sous le même jour, le décrivant³² comme « the most inspired treatment of IE ablaut », où Saussure « succeeded in explaining with great skill the vowel-alternations in which IE *a* takes part ». Comme nous l'avons vu, c'est sous ce jour aussi que Saussure souhaitait qu'on vît son ouvrage : s'adressant à Streitberg en 1903 (voir note 16 ci-dessus) il décrivait le *Mémoire* comme consacré en premier lieu à déterminer la fonction du phonème *A* dans le système vocalique i.e. Et que la conception d'un tel phonème vocalique ne menât pas nécessairement à quelque forme que ce soit de théorie des laryngales est clairement illustré par le fait que Saussure ne daigna jamais faire allusion aux modifications apportées par Möller à son système — pas même en 1891 dans son article du BSL, là où il fut le moins loin de voir dans son phonème *A* une vraie laryngale —, pas plus que l'adhésion de Meillet aux vues de Saussure sur *a* ne l'amena jamais à accepter la théorie laryngale.

Combien différentes, les perspectives dégagées par l'analyse de l'œuvre de Möller! Comme nous l'avons vu, et comme nous allons le voir mieux encore, Möller a pratiquement formulé tous les principes de l'ultérieure théorie des laryngales.

Aussi pouvons-nous conclure que *Saussure* est bien le fondateur des vues modernes sur le vocalisme et le système des alternances apophoniques de l'indo-européen, mais n'est, au mieux, qu'un précurseur du laryngalisme; le véritable fondateur de la théorie laryngale est le savant danois Hermann Möller.

6. Avant de poursuivre l'examen du courant principal du laryngalisme, il est équitable de jeter un coup d'œil sur un autre savant danois dont l'intervention première, dans ce champ d'études, n'a été qu'épisodique.

Il s'agit de **Holger Pedersen** (1867-1953), compatriote de Möller, qui devait devenir son collègue à l'Université de Copenhague. Dès ses premiers travaux de 1893, il adhéra à la doctrine de Saussure et Möller, en lui apportant une

31. Meillet 1937, 473.

32. Pedersen 1962, 288 f.

modification non négligeable³³ : à ses yeux, le coefficient unique *A* était de nature consonantique (comme chez Möller), pouvant cependant fonctionner comme une sonante et apparaître alors comme *a* (européen *a*, skr. *i/ī*). A cette étape, il se contentait de répéter la suggestion de Möller sur l'appareusement de *A* à un *r* ou à un *h* ; mais le problème continue à le préoccuper : dans son fameux inventaire phonologique de l'indo-européen, il suppose que la consonne perdue était peut-être un *r* articulé en arrière, ou un *γ* (1900, 86) ; dans la décennie suivante, la spirante vélaire sonore *γ* a sa préférence (1908, 348). Davantage importe que, dans l'exposé systématique de sa théorie que donne la *Vergl. Gram. der Kelt. Sprachen* de 1909, cet élément consonantique unique (désormais noté par *g*) était présenté comme se vocalisant en (europ.) *a* entre consonnes, comme disparaissant devant voyelle, et comme se combinant avec une sonorante syllabique précédente pour donner la sonorante syllabique longue correspondante ; puisqu'une spirante unique était postulée, il fallait admettre trois voyelles fondamentales (*a, e, o*) qui se combinaient (en *ā, ē, ō*) avec la spirante devant consonne, mais demeuraient non affectées si la spirante les précédait.

Cette version personnelle de la théorie « laryngale » demeura sans écho ; trente ans plus tard elle devait être reprise avec une présentation remaniée et plus séduisante.

7. Revenant maintenant à Möller, nous devons reconnaître que, s'il a pratiquement édifié à lui seul la doctrine laryngale, il l'a fait d'abord d'une manière quasi aphoristique et non-systématique, puis, dans une phase ultérieure, a marié cette théorie, pour le meilleur et pour le pire, avec celle de la parenté de l'indo-européen et du sémitique. Ce fut un bienfait du ciel pour Möller que l'apparition d'un défenseur à la tête claire et logique en la personne du savant français **Albert Cuny** (1870-1947).

Non que leurs premiers contacts aient été très heureux. Recensant *Semitisch und Indogermanisch* de manière hostile et tranchante, Cuny rejetait la théorie en bloc³⁴. L'auteur se plaignit que ses vues eussent été déformées, et, sensible à sa réaction, Cuny, bientôt après, se borna à rendre compte objectivement des vues présentées par Möller en 1906 et

33. Voir Pedersen 1893a, 268-269 ; 1893b, 292.

34. Cuny, BSL 14 (55), 1907, CCXLIV-CCXLIX.

1908³⁵, indiquant même que si elles étaient correctes elles nous aideraient à mieux comprendre certaines questions, p. ex. la loi de Bartholomae³⁶. Une meilleure connaissance de Möller mena Cuny à une conversion : en 1912, il publie un article de revue où non seulement il rend compte des théories de Möller (notamment de la théorie laryngale), mais va au delà de son modèle sur plusieurs points importants. Ses thèses principales sont les suivantes :

(1) L'indo-européen avait trois laryngales (120-125) : c'est l'enseignement de Möller en 1879.

(2) L'idée de Möller que les laryngales étaient consonantiques reçoit appui de données distributionnelles que Möller n'avait pas aperçues (101-103) : dans une séquence sonorante +laryngale+obstruante, c'est toujours la sonorante qui se vocalise (*stera-* : *stṛatós*), d'où il ressort que la laryngale est moins vocalique que la sonorante.

(3) D'autre part, s'il n'y a pas de sonorante, la laryngale, après la chute de la voyelle, se vocalise (102, 103³) : ainsi *sāg-* représente *seAg-*, tandis que *säg-* est *sag-*, c'est-à-dire *sAg-*. Du moment que shwa est la forme vocalique des laryngales, il y avait trois shwas comme le montre le grec (120).

(4) Une (consonne) laryngale était « une sorte d'*h* dont la durée venait s'ajouter à celle de la voyelle précédente » comme dans le français *tête*, de lat. *testa*, via *tehte* (103³, 125). Les laryngales avaient aussi des caractères oraux : articulation prépalatale pour *E*, centrale abaissée pour *A*, labiovélaire pour *O* (124)³⁷.

(5) Le caractère consonantique est confirmé par la découverte de Saussure, qu'une sourde aspirée de l'indien est souvent issue de *t*+laryngale (118 sq.).

(6) Ici, Cuny ajoute une autre confirmation qui est sa propre découverte : il y a aussi en skr. des sonores aspirées issues de sonore+laryngale (119-120), ainsi *aham* de *egH-*, *mahant-* de *megH-*.

(7) Le caractère consonantique des laryngales rend compte de la perte de shwa médian dans diverses langues. Qui plus

35. Cuny, REAnc 11, 1909, 275-279 (sur Möller 1906, 1908).

36. Cuny, BSL 16 (58), 1910, 392-396 (sur Möller 1908, 1909).

37. Plus tard (BSL 32, 1931, 39) les laryngales sont définies comme suit : *E* est une palatale sourde, *A* une vélaire sourde, *O* une postvélaire sonore.

est — et c'est là encore une découverte propre de Cuny³⁸ — l'intonation rude du balto-slave est souvent due à une longueur vocalique produite par une plus ancienne laryngale, cf. lit. *béržas* « bouleau », de *bhērgos* < *bherHg*os (117).

(8) Toutes les racines sont monosyllabiques et à voyelle *e*; soit donc (si *R* note une sonorante, *C* une obstruante) une formule générale :

$$\left. \begin{array}{c} C \\ \text{ou} \\ R \end{array} \right\} e \left\{ \begin{array}{c} C \\ R \\ \text{ou} \\ RC \end{array} \right.$$

Cela signifie aussi que toute initiale vocalique est secondaire, et dénonce une plus ancienne laryngale initiale (114).

(9) Toutes les racines pouvaient être élargies par un morphème diphonémique (p. ex. *gheu-* « verser », avec *-ed-*, donnait **gheu-ed-*), d'où, par perte de voyelle, deux variantes (105-106) :

I, *gheud-* : II, *ghwed-*

(10) Cette analyse nous permet de comprendre la structure des racines à voyelle longue : ce sont des variantes II d'élargissements impliquant un morphème à laryngale (109-110). Ainsi *sthā-* est *st-eA-*, alternant de *set-A-*, l'un et l'autre élargis à partir d'une base monosyllabique *set(h)-*; pareillement, *dhē-* « placer » vient de *Hedh-eH*₁, *dō-* « donner » de *Hed-eH*₃.

On voit tout de suite que la plupart de ces thèses reparaissent dans des travaux plus récents. Cuny a fait bien plus qu'adapter les vues de Möller : il a développé ingénieusement l'édifice dont Möller avait posé les bases. Ce mérite lui demeure acquis même si plus tard il s'est laissé aller à des développements qui n'ont pas (ou pas encore ?) reçu un agrément étendu. Il n'est pas exagéré, il est en fait de stricte justice, de reconnaître que le cadre général, largement accepté, de la théorie laryngale est pour une grande part la création de Cuny. Möller est le vrai fondateur de la théorie laryngale, mais à Cuny revient le mérite de l'avoir, le premier, systématisée et développée.

38. Mais quelques doutes se font jour si l'on compare Möller 1894, 135^a.

8. A la veille du triomphe de la théorie laryngale, Pedersen présenta deux contributions à la doctrine (1926, 48¹). D'une part il était disposé à admettre que *toutes les sourdes aspirées* s'étaient formées de la manière indiquée par Saussure. D'autre part, il suggérerait que, dans de rares cas, une sonore aspirée pouvait s'être développée par contact, d'une sonore avec le degré zéro des séries \bar{a} et \bar{e} . Pour les sourdes aspirées, c'était la première fois qu'on étendait explicitement la découverte de Saussure (1891) à d'autres consonnes que les dentales; implicitement cependant le titre saussurien (mentionnant³⁹ *kh, ċh, th, th, ph*) y invitait, mais les deux seuls exemples allégués par Saussure concernaient *th*; par ailleurs, la même découverte fut faite, indépendamment, par Kuryłowicz : voir § 9 (2). La thèse concernant les sonores aspirées n'est qu'une redécouverte des idées avancées par Cuny en 1912.

9. Le triomphe final fut assuré par un jeune savant polonais, **Jerzy Kuryłowicz** (né en 1895) qui, ses études universitaires terminées, était venu travailler sous Meillet (1923-1925), puis était, en 1926, devenu privatdozent à Lwów. Dans un feu d'artifice d'articles publiés en 1927 et 1928, il donna vie à la doctrine dormante de Möller et Cuny, y ajouta diverses idées neuves, et trouva de nouveaux arguments pour la soutenir, le plus spectaculaire étant que le hittite conservait une partie des laryngales ailleurs perdues : découverte qui transforma l'hypothèse en vérité démontrée. Les points principaux sont les suivants⁴⁰ :

39. Dans le *Recueil*, on lit *kh, ċh, ch* [sic], *th, ph*; *ch*, étrange pour tout sanskritiste à côté de *ċh*, est une faute d'impression pour *īh* (que donnait, correctement, BSL).

40. Il peut importer beaucoup à l'interprétation chronologique de connaître non seulement la date de publication des travaux mais plus encore leur date de rédaction. En réponse à ma requête, le professeur Kuryłowicz m'a courtoisement communiqué (lettre du 10.XII.1972) l'ordre de succession (salvo errore, dit-il) des cinq premiers articles; j'ai ajouté un sixième article, et les dates de publication vérifiables :

	Titre	Rédaction	Publication
(a)	\bar{a} indo-européen et <i>h</i> hitt.	Juillet 1926	Déc. 1927
(b)	Les effets du \bar{a} en indo-ir.	brouillon : Janv. 1927	1927
(c)	Origine i.e. du redoubl. att.	Fév. 1927	1927
(d)	Quelques problèmes métr.	fin de 1927	1928
(e)	Le type védique <i>grbhāyāti</i>	fin de 1927	Avril 1928
(f)	Un probl. de sandhi i.e.	1928 ?	1930

On verra que l'ordre de Polomé (1965, 61) diffère de celui-ci. Mais il est, de

(1) Reprenant à son compte pratiquement tout l'édifice bâti par Cuny en 1912, Kuryłowicz, au départ, considère comme établies les relations de base suivantes (H_1 , H_2 , H_3 étant les nouveaux symboles pour E , A , O , et C symbolisant les consonnes) :

$$\bar{e} = eH_1(C); \bar{a} = eH_2(C); \bar{o} = eH_3(C)^{41}$$

Du fait que *tout mot commence par consonne*, on peut aussi dire (1927a 95; 1927c 207; 1928a 215) que

$$e- = H_1e-; a- = H_2e-; o- = H_3e-$$

(2) La dérivation des *sourdes aspirées* à partir de sourde+laryngale est reprise aussi, mais à la fois *étendue à toutes les occlusives et restreinte à la seconde laryngale* (1927b 202 f.; 1928 a 215; 1928 b 55); leur passage en iranien à des spirantes sourdes est expliqué par la survivance, bien après la fin de la période aryenne, des groupes *ph*, *th*, *kh* (1927b 205).

(3) L'explication parallèle de quelques *sonores aspirées*, avancée par Cuny : voir § 7 (6) est d'abord mise en doute parce qu'il n'est pas démontrable qu'elle se restreigne aux effets de H_2 comme le voudrait Kuryłowicz (1927b 205 f.); mais plus tard la doctrine de Cuny sera acceptée purement et simplement (1935a 53).

(4) Parmi les *idées nouvelles*, mentionnons d'abord l'observation que *l'allongement en composition* de la voyelle finale du premier membre s'explique aisément en supposant une laryngale originelle disparue devant la voyelle initiale du second membre (1927a 97 f.; 1928a 215). Ainsi, skr *dvīpa-* « île » représente *dwi-Hp-a-* de *dwi-* « deux » et *ap-* < H_2ep- « eau »; *anīka-* « visage » est *eni-Hk^w-o-* (« dans lequel il y a les yeux »), de *eni-* « dans » et *ok^w-* < H_3ek^w- « œil ».

(5) Une laryngale perdue était aussi postulée pour expli-

toute façon, surprenant que « Quelques problèmes » soit donné par lui comme publié en 1926, alors que l'article lui-même indique Déc. 1927 comme date d'achèvement (la publication est de l'année suivante). Noter, d'ailleurs, qu'on ne peut toujours se fier à l'évidence interne; ainsi « *a* i.e. et *h* hitt. », écrit six mois avant « Les effets » n'en comporte pas moins la mention (p. 95) : « Dans *Les effets...*, nous avons tâché de démontrer... », passage probablement ajouté par l'auteur sur épreuves.

La séquence ainsi établie pourra servir pour des investigations plus précises. Mais, vu la faible amplitude des écarts de temps, il nous suffira ici de considérer synchroniquement la production de ces deux années cruciales.

41. Kuryłowicz (1935 a, 30¹) n'accepte pas l'idée que \bar{o} puisse toujours être apophonique.

quer le fait curieux que la loi de Brugmann ne jouait pas dans certaines formations du sanskrit. Ainsi le contraste entre *sādaya-* « asseoir » et *janaya-* « procréer » s'éclairait en les faisant remonter respectivement à i.e. *sodeye-* et *gonHeye-* : étant suivi de deux consonnes, le *o* du dernier exemple n'était pas plus susceptible d'allongement que celui, disons, de *worleye-* > *varlaya-* « tourner »⁴².

(6) Mais le coup le plus spectaculaire fut assurément la découverte que *h* hittite continuait la laryngale i.e. H_2 (1927a 101 f.; 1928a 215; 1930, 111), cf. *hantetsi-* « premier » : lat. *ante*, *anterior*. D'autre part, H_1 ne laissait pas de trace en hittite, du moins en position initiale (1927a 104), cf. *estsi* « il est », de *He₁s-ti*.

(7) En contraste avec les exemples où le hittite a *ha-* répondant à *a-* des autres langues (ce qui implique H_{2e-}), il y a des cas où toutes les langues ont *a-* : hitt. *appa* « en arrière, derrière » en regard de gr. ἀπó, lat. *ab*. Pour ces mots, Kuryłowicz suggéra une quatrième laryngale H_4 , qui serait aussi responsable de l'aspiration saussurienne (*th* de *t*+ H_4) alors que H_2 n'aurait pas cet effet (1928a 215 f.; 1930 111; 1935a 29 f., 75, 254; 1937, 200).

(8) A partir de ce que nous savons aujourd'hui, on peut être surpris que Kuryłowicz ait nié la survivance de H_3 en hittite comme *h*; ainsi hitt. *hastai* « os » n'était pas expliqué par H_3est- , mais considéré comme une forme (à *o* apophonique) H_2ost- de H_2est- (1935a 112, 255). Lorsque Petersen se méprit et écrivit que le *h* hittite représentait selon Kuryłowicz la seconde *el* la troisième laryngale, celui-ci lui opposa un démenti irrité (1935b 26). Il est intéressant de noter que c'est encore Cuny qui en 1934 présenta la doctrine « correcte », c'est-à-dire aujourd'hui prévalente, en réclamant pour hitt. *h* la double origine H_2 et H_3 (203-205).

Mais Kuryłowicz découvrit une importante propriété de H_3 . Puisque la racine *pō-* « boire » (cf. lat. *pōlāre*) présuppose *peH₃-*, mais que son présent redoublé *pi-pH₃-e-li* apparaît comme *pibeti* dans skr. *pibati*, v. irl. *ibid*, et (indirectement) lat. *bibil* avec un aboutissement *b* de *pH₃*, il faut en conclure que la consonne sonorisante H_3 était elle-même une sonore;

42. Kuryłowicz 1927b, 206-219; 1928a, 206f. Ici, comme en d'autres cas, peu importe que Kuryłowicz se soit, depuis lors, rétracté, tandis que d'autres ont entrepris de défendre la doctrine qu'il avait avancée puis écartée.

mais ceci doit signifier que la sonorité de H_3 était phonologiquement distinctive, ce qui suppose que H_3 était en corrélation de sonorité avec un autre phonème du système; la contrepartie sourde a été, provisoirement, supposée être H_2 ⁴³.

(9) A propos du *shwa*, Kuryłowicz à cette époque maintient (à la différence de Pedersen et de Cuny) que les laryngales ne peuvent devenir syllabiques, du fait qu'elles sont des consonnes. Pour rendre compte du *shwa*, il invoque donc (comme Möller) une voyelle réduite développée par anaptyxe après la laryngale, et devenue voyelle pleine une fois la laryngale disparue (1927b 202, mais surtout 233); aux trois laryngales devraient répondre trois *shwas*, mais seul le grec l'atteste (1928a 215). Pour les vues finales de cette période, voir 1935a 29, 42, 56, 73.

(10) Les laryngales fournissent aussi une explication de la *prothèse* du grec et de l'arménien. De même que dans le mot entre deux consonnes la laryngale développait un *shwa* anaptyctique, de même une laryngale initiale devant consonne développait un *shwa* de timbre approprié si elle suivait un mot à finale consonantique : $-C HC-$ passait à $-C H_eC-$, et de là H_eC- à $\varnothing C-$. La paire H_2eug- : H_2weg- est la source de gr. $\alpha\upsilon\acute{\xi}\acute{\alpha}\nu\omega$: $\acute{\alpha}\mathcal{F}\acute{\epsilon}\acute{\xi}\omega$ « accroître »; H_2elg- dans gr. $\acute{\alpha}\lambda\gamma-$ a un correspondant à degré plein du second élément, H_3leg- , dans le grec $\acute{\alpha}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$ (1927c 207 f.). Cette solution (mais sous une forme bien moins claire) avait été entrevue par Cuny (1912 111 f.).

(11) Une dernière interprétation phonologique concerne les diphtongues longues (1927b 225-232; 1935a 36-41). Puisqu'une voyelle longue devant *i* ou *u* se résout nécessairement en $e+H$ et que H intervocalique, alors, disparaît, seules des séquences comme *eî*, *eu* sont possibles, non *ēî*, *ēu*; mais, devant voyelle qui suit, la voyelle longue subsiste, le second élément de la diphtongue étant passé à la fonction de consonne : *ēye*, *ēwe*, de *eHye*, *eHwe*. C'est pourquoi sont impossibles les thèmes *rēi-* « richesse, chose » (lat. *rēs*) et *nāu-* « bateau » (lat. *nāuis*) tels qu'on les pose traditionnellement : on ne peut avoir que **reis*, gén. *rēyos* et **naus*, gén. *nāwos*. On ne peut rencontrer de vraies diphtongues longues

43. Kuryłowicz 1928a, 215; 1930, 111; 1935a, 54-55. 254. Cette partie de la théorie de Kuryłowicz semble être généralement méconnue, bien qu'elle anticipe certains développements des années cinquante.

qu'en position finale, où elles résultent de contractions; ainsi, dans les thèmes en $-\bar{a}$, le dat. sg. $-\bar{a}i$ issu de $-\bar{a}+ei$, c'est-à-dire de $-eH_2+ei$.

(12) Enfin, étant donné que la formule de la racine monosyllabique de Cuny était destinée à un grand avenir, on notera que, presque dès le départ, Kuryłowicz a soutenu que, devant la voyelle de base e , la racine pouvait avoir jusqu'à trois consonnes, et, après elle, jusqu'à deux, le type maximal étant représenté p. ex. par *stred-* (cf. 1927b 235 f.; 1935a 84-85, 121-130). Cela est manifestement incompatible avec la structure posée par Cuny [v. § 7 (8)]. D'autre part, quand Kuryłowicz dit qu'en principe toute racine a une forme « collatérale » (et, suivant Hirt, nous pouvons les appeler *forme I* et *forme II*), p. ex. *pelH₁-* et *pleH₁-*, **H₁enk'-* et *H₁nek'-*, nous retrouvons une tradition qui remonte à Cuny : voir § 7 (9), mais l'analyse de Cuny est, sans aucun doute, plus élégante.

A considérer d'ensemble ce catalogue des contributions de Kuryłowicz à la théorie laryngale, on ne peut que demeurer stupéfait de l'ingéniosité qui s'y manifeste. Pour les mettre dans une perspective plus saisissante, on les résumera dans les formules concises qui suivent :

- (a) *trois ou quatre laryngales* (le hittite ne conserve que H_2 ; H_3 est la contrepartie sonore de H_2 ; s'il y a quatre laryngales, c'est H_4 qui cause l'aspiration; si trois, H_2);
- (b) *shwa* est : laryngale + voyelle d'anaptyxe;
- (c) *allongement à la jointure des composés*;
- (d) *exceptions à la loi de Brugmann* expliquées par les laryngales;
- (e) *prothèse grecque et arménienne* due à une laryngale initiale préconsonantique;
- (f) *pas de diphtongues longues*;
- (g) *structure des racines monosyllabiques* à deux « formes ».

On constatera que c-g sont d'une totale nouveauté et que même a-b ont reçu non seulement des formulations neuves mais des arguments nouveaux (dont h hittite). Kuryłowicz doit donc être tenu pour le premier développeur moderne de la théorie laryngale; sa découverte qu'en partie les laryngales i.e. survivent dans le h hittite fut l'apport décisif qui transforma l'hypothèse laryngale en vérité scientifique démontrée.

10. Cette théorie, élaborée par tant d'ingénieuses et laborieuses démarches en moins d'une décennie, se trouva, quelques mois seulement après la publication des *Études*⁴⁴, éclipsée par les *Origines* d'**Émile Benveniste** (né en 1902). Le chapitre IX de cet ouvrage, intitulé « Esquisse d'une théorie de la racine » présentait un système que son élégante simplicité a fait très généralement accueillir comme satisfaisant à la fois les exigences de l'esthétique et celles de l'intelligence⁴⁵; il est devenu la forme classique de la théorie laryngale, au moins en Europe. Les principaux points en sont les suivants :

(1) L'indo-européen avait *une voyelle (e) et trois laryngales*, caractérisées par leurs effets bien connus (149).

(2) De ces laryngales, le *hitile* conserve H_2 et H_3 (149).

(3) Comme les sonorantes i.e., les laryngales pouvaient aussi (*shwas*) assumer une fonction syllabique (149).

(4) La *prothèse* grecque et arménienne est due aux laryngales (152).

(5) Les *sourdes aspirées* i.e. dérivent de *sourdes* + H_2 (158).

(6) Il n'existe pas de *diphthongues longues* (167 f.).

(7) La *racine* i.e. était monosyllabique et triphonémique : *CeC* (150, 170).

(8) La *racine* pouvait être élargie par un *suffixe* diphonémique et se présentait alors (150 f.) sous deux formes :

thème I *CeC-C-*; thème II *CC-eC-*

Benveniste ne précise pas (comme nous avons essayé de le faire dans cette étude) qui sont ses prédécesseurs pour chacune de ces différentes thèses, mais donne, globalement, un très instructif catalogue des *πρῶτοι εὑρεταί* dont il a utilisé les travaux pour édifier son système : « La condition préalable à toute reconstruction indo-européenne a été fournie par la géniale découverte de F. de Saussure relative à la nature consonantique du phonème *a*. Admise et enrichie par Möller,

44. Voir Benveniste 1935, 211.

45. Cet article était écrit quand je suis tombé sur un passage de Thomas S. Kuhn (*The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago 1970, 155) concernant les arguments décisifs, « rarely made explicit, that appeal to the individual's sense of the appropriate or the aesthetic : the new theory is said to be 'neater', 'more suitable', or 'simpler' than the old ».

par MM. Pedersen et Cuny, cette théorie peut aujourd'hui passer pour établie grâce à la perspicacité de M. J. Kuryłowicz, qui a su reconnaître dans le *h* hittite deux des trois variétés du *a* indo-européen » (148).

Certaines de ces affirmations sont erronées. — Comme on l'a vu, Saussure resta toute sa vie fidèle à l'idée de sa jeunesse que les coefficients étaient vocaliques, non consonantiques; l'erreur, nous l'avons signalé plus haut, s'introduisit avec Cuny. — Erreur aussi que d'attribuer à Kuryłowicz l'idée que H_2 et H_3 survivent tous deux en hittite : nous avons rappelé avec quelle vigueur il protesta contre la méprise de Petersen à cet égard. — Enfin, si le nom de Pedersen mérite à coup sûr d'être mentionné dans tout historique de la théorie laryngale (et nous l'avons fait nous-même plus haut), il faut reconnaître que, particulièrement à cette étape, les premières positions prises par Pedersen n'ont eu aucune action sur les développements principaux de la théorie.

Ceci nous laisse avec un triumvirat : Möller-Cuny-Kuryłowicz. Et le lecteur attentif n'aura pas manqué de reconnaître que les thèses de Benveniste doivent plus à Cuny qu'à Kuryłowicz :

- (1) est la formule de Cuny : § 7 (1),
- (2) est faussement attribué à Kuryłowicz, mais revient à Cuny,
- (3) vient de Cuny : § 7 (3),
- (4) est dû à Kuryłowicz (et Cuny), voir § 9 (10),
- (5) est, au moins dans cette formulation, dû aussi à Kuryłowicz : § 9 (2), tout en venant, via Cuny, de Saussure,
- (6) est la découverte de Kuryłowicz : § 9 (11),
- (8) est en revanche à porter au crédit de Cuny : § 7 (9),
- (7) est le seul point qui, dans cette formulation, appartient en propre à Benveniste. Cuny aussi avait plaidé pour le caractère monosyllabique de la racine, mais sa formule admettait des racines comme *bheidh-*, *bheudh-*, *bherdh-*, qu'exclut la formule de Benveniste.

On ne peut guère douter que Benveniste ait connu les travaux de Cuny aussi bien que de Kuryłowicz (l'un et l'autre nommés par lui dans le catalogue ci-dessus). Il est difficile de voir sur quoi se fonde Polomé pour dire (1965, 15 note 45) : « in spite of convergent ideas, Benveniste's systematic study of the PIE root was quite independent of Cuny's tentatively

formulated views ». La formulation du « Schwebeablaut » s'accorde de si près à celle de Cuny qu'elle en peut difficilement être indépendante, surtout si l'on ajoute le nombre d'analyses de détail sur lesquelles les deux auteurs sont d'accord⁴⁶; ainsi Cuny analyse la racine *sthā-* comme forme alternante (« thème II ») *st-eA-* de *set-A-*, l'un et l'autre élargissements d'un *set(h)-* : § 7 (10), et Benveniste, à son tour (1935, 158) donne : I *set-H₂-*/II *st-eH₂-*.

En tout cas, l'admission globale par Benveniste d'une dette envers ses prédécesseurs et l'étroit accord de leurs thèses interdisent d'attribuer à Benveniste d'autre originalité que d'avoir présenté les découvertes de ceux qui l'ont précédé dans une synthèse extrêmement élégante et convaincante, qui eut la bonne fortune d'arriver à un moment où le climat général était prêt à accueillir avec faveur la nouvelle doctrine.

11. Notre enquête sur les mérites respectifs des savants qui ont peu à peu édifié la théorie laryngale aboutit donc aux nettes conclusions qui suivent⁴⁷ :

Saussure est le fondateur des vues modernes sur le système des voyelles et de leurs alternances en indo-européen, mais le véritable fondateur de la théorie laryngale est Möller. Cependant le mérite d'avoir, le premier, systématisé et développé la théorie revient à Cuny. Le triomphe de la théorie est dû à Kuryłowicz, qui non seulement fournit le fondement factuel par l'exploitation des données hittites, mais appliqua un des esprits les plus créateurs qui soient à de multiples ramifications du problème. La chance voulut que les éléments essentiels de la théorie fussent, bientôt après, intégrés par Benveniste dans une captivante synthèse.

46. Ce serait différent s'il y avait trace d'une dénégation de Benveniste, comme dans le cas des spirantes interdentes, lorsque Cuny fit observer qu'il avait donné la même explication près de vingt ans plus tôt et que Benveniste répondit : « Je regrette de n'avoir pas connu l'article de M. Cuny » (PICL 4, 1938, 265). Bien entendu, du fait que Cuny renvoyait souvent à ses travaux antérieurs (ainsi à celui dont nous parlons, dans Litteris 7, 1930, 150 f; Emerita 3, 1935, 281 f.) on ne peut exclure, même dans ce cas, que Benveniste ait été victime d'un phénomène psychologique bien connu : il aurait lu le travail de Cuny lors de sa publication, l'aurait ensuite complètement oublié, et, reprenant longtemps plus tard le problème, se serait rappelé la solution proposée par Cuny sans se rappeler qu'il avait lu cela quelque part. On sait que la mémoire peut nous jouer des tours pendables.

47. Il ne serait pas justifié d'inclure les noms de Sweet et d'Oštir dans notre catalogue final.

On peut être en désaccord avec plus d'un aspect de la théorie laryngale, et, personnellement, je m'accommode mal de trois laryngales ou plus. Mais on ne saurait nier que c'est cette forme de la doctrine qui a la plus vaste audience. Dans un de ses premiers travaux, Kuryłowicz jugeait que la dénomination de « *théorie franco-danoise* » était la plus adéquate (1927b 201). Si Saussure (malgré ses origines et sa langue maternelle, mais conformément à sa nationalité) peut en l'occurrence être exclu du monde français, nos résultats justifient la description de la théorie laryngale triomphante des années trente comme « la théorie *dano-franco-polonaise* ». ⁴⁸

Oswald SZEMERÉNYI.

Alemannenstr. 73

78 Freiburg i. Br. (Allemagne Fédérale).

RÉFÉRENCES

- BENVENISTE, E. 1935. *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris.
 COUVREUR, W. 1937. *De Hettitische H.* Bibliothèque du Muséon, vol. 5. Louvain.
 CUNY, A. 1912. *Indo-européen et sémitique*. Revue de phonétique 2, 101-132.
 — 1934. *Linguistique du hittite*. RHA II/14, 199-220.
 DE MAURO, T. 1968. F. de Saussure : *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di T. de Mauro, Bari, 2^e éd.
 DESNICKAJA, A. V. 1955. *Voprosy izučenija rodstva ie. jazykov*, Moscou.
 FICK, A. 1880. Recension du *Mémoire* de Saussure, Göttingische gelehrte Anzeigen 417-439.
 GODEL, R. 1969. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, 2^e tirage (1^{re} éd. 1957).
 KEILER, A. R. 1970. *A phonological study of the IE laryngeals*, La Haye.
 KURYŁOWICZ, J. 1927 a. *ə i.e. et h hittite*, dans : *Symbolae Grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski I*, Cracovie, 95-104.
 — 1927 b. *Les effets du ə en indo-iranien*, *Prace Filologiczne* 11, 201-243.

48. J'ai eu le plaisir de faire des conférences sur le sujet du présent article devant des auditoires dont l'attention et l'appréciation m'ont été précieuses à Saarbrücken (25.I.1973), Oxford (20.II.1973) et Londres (23.II.1973). J'en dis ici ma gratitude aux Professeurs Klaus Strunk et Anna Morpurgo-Davies, ainsi qu'au Classics Board of London University. Le professeur Lejeune a bien voulu, pour le *Bulletin*, traduire en français le manuscrit anglais ; je lui suis obligé de la peine qu'il a prise, et de diverses suggestions qu'il m'a faites pour présenter plus nettement ma pensée.

- 1927 c. *Origine i.e. du redoublement attique*, Eos 30, 206-210.
- 1928 a. *Quelques problèmes métriques du Rigveda*, Rocznik Orientalistyczny 4, 196-218.
- 1928 b. *Le type védique gr̥bhāyāti*, dans : Étrennes Benveniste, 1928, 51-62.
- 1930. *Un problème de sandhi i.e.*, PICL 1 (1928), 111-113.
- 1935 a. *Études indoeuropéennes*, I, Cracovie.
- 1935 b. *A propos de hittite h*, BSL 36, 25-27.
- 1937. *L'indo-européen connaissait-il A à côté de O?* dans : Mélanges van Ginneken, Paris, 199-206.
- LEHMANN, W. P. 1952. *Proto-Indo-European Phonology*, Austin, Texas.
- 1972 a. *Contemporary linguistics and Indo-European studies*, PMLA 87, 976-993.
- 1972 b. *The comparative method as applied to the syntactic component of language*, Canadian Journal of Linguistics 17, 167-174.
- MEILLET, A. 1937. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 8^e éd.
- MESSING, G. M. 1947. *Selected studies in IE phonology*, dans : Harvard Studies in Classical Philology 56-57, 161-232.
- MÖLLER, H. 1879. Recension de F. Kluge, *Beiträge zur Geschichte der germanischen Conjugation*, 1879, dans : Englische Studien 3, 148-164. [Polomé date l'article de 1880, mais voir Möller 1906, VI].
- 1880. *Excurs: Die Entstehung des o*, dans : Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur 7, 492-534.
- 1893. Recension de F. Bechtel, *Hauptprobleme der idg. Lautlehre* (1892), dans : Zeitschrift für deutsche Philologie 25, 366-394.
- 1894. Recension de W. Streitberg, *Zur germanischen Sprachgeschichte* (1893), dans : Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur 20, 116-140.
- 1906. *Semitisch und Indogermanisch I: Konsonanten*, Copenhagen [Polomé et d'autres datent le livre de 1907, bien que la page de titre porte 1906].
- 1908. *Die gemein-idg.-semitischen Worttypen*, KZ 42, 174-191.
- 1909. *Indoeuropæisk-semitisk sammenlignende glossarium*, Copenhagen.
- 1911. *Vergleichendes idg.-semitisches Wörterbuch*, Göttingen.
- 1917. *Die semitisch-voridg. laryngalen Konsonanten*, Copenhagen.
- OTŠIR, K. 1913. *Zum Verhältnis des idg. x-Lautes zu den semitischen Kehlkopflauten*, Anthropos 8, 165-180.
- PEDERSEN, H. 1893 a. *r-n-Stämme*, KZ 32, 240-272.
- 1893 b. *Das Präsensinfix n*, IF 2, 285-332.
- 1900. *Wie viel Laute gab es im Indogermanischen?*, KZ 36, 74-110.
- 1908. *Die idg.-semitische Hypothese und die idg. Lautlehre*, IF 22, 341-365.
- 1909. *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen I*, Göttingen.
- 1926. *La cinquième déclinaison latine*, Copenhagen.
- 1938. *Hittitisch und die anderen ie. Sprachen*, Copenhagen.
- 1962. *The discovery of language — Linguistic science in the 19th century*, Bloomington (1^{re} éd. 1931 ; original danois 1924).
- PISANI, V. & POKORNY, J. *Allgemeine und vergleichende Sprachwissenschaft — Indogermanistik — Keltologie*, Berne.
- PLOMÉ, E. 1965. *The laryngeal theory so far — A critical bibliographical survey*, dans : Evidence for laryngeals, éd. W. Winter, 2^e éd. La Haye, 9-78.

- SAUSSURE, F. DE. 1878. *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig (réimpr. 1922, 1-268) [Bien que la page de titre porte 1879, le livre parut en décembre 1878 — anticipation qui tiendrait aujourd'hui du miracle — ; voir Streitberg 1914, 206 et Saussure 1922, 1, note].
- 1892. *Contribution à l'histoire des aspirées sourdes*, BSL 7, 118.
- 1922. *Recueil des publications scientifiques*, Genève.
- SCHMITT-BRANDT, R. 1967. *Die Entwicklung des idg. Vokalsystems*, Heidelberg.
- STREITBERG, W. 1914. *Ferdinand de Saussure*, Indogermanisches Jahrbuch 2, 203-213.
- STURTEVANT, E. H. 1930. Can Hittite *h* be derived from Indo-Hittite *ǵ* ? Language 6, 149-158.
- SWEET, H. 1881. *Recent investigations of the Indogermanic vowel-system*, TPS 155-162.
- SZEMERÉNYI, O. J. L. 1971. *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft I*, Heidelberg.
- TRONSKIJ, I. M. 1967. *Obščeeindoevropskoje jazykovoje sostojanije*, Leningrad.
- VAILLANT, A. 1950. *Grammaire comparée des langues slaves I: Phonétique*, Lyon-Paris.
- VALLINI, C. 1969. *Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indoeuropeista*, SSL 9, 1-85.
-

LAT. NEMPE, PORCEO ET LES FONCTIONS DES PARTICULES PRONOMINALES

SOMMAIRE. — *Les formes non fléchies des thèmes pronominaux (comme *p^e/o) ont eu des fonctions dont la diversité s'explique par le double caractère, anaphorique et déictique, des pronoms i.e. non personnels.*

*D'origine anaphorique sont les fonctions articulatoires qu'ont remplies ces particules dans l'agencement de l'énoncé, en premier lieu comme ligateurs de phrases dans l'énoncé paratactique (des séquences particule tonique+mot enclitique [particule : lat. nempe, ou verbe atone avec « préverbe vide » : *ebheret] conservant, figé, un certain type d'initiale de phrase i.e.), en second lieu comme élément subordonnant aidant, conjointement avec le verbe tonique, au développement de l'hypotaxe; enfin, à l'intérieur de la phrase simple, comme instruments de liaison entre éléments d'un syntagme nominal (*k^we reliant des noms mis sur le même plan, et *ye les deux éléments d'un syntagme déterminatif).*

Les emplois déictiques offrent moins d'unité; parfois, ces particules introduisent un énoncé. Mais, le plus souvent, en fonction déictique, elles n'ont rien à voir avec l'organisation de ce dernier, qu'elles aient été adverbialisées en valeur « hic et nunc » (adverbes ayant pu servir de préverbes « pleins » indiquant un mouvement [lat. porceō], ainsi que de premiers membres de composés nominaux, avec valeur prédicative dans les composés possessifs), ou aient servi d'indices de mise en relief des catégories propres au terme qu'elles accompagnent, valeur casuelle des formes nominales (en fonction de pré- ou post-positions), ou modalités du prédicat verbal, des particules verbales (hitt. kan) ayant pu ainsi se préverber en valeur aspectuelle (lat. cum-).

PLAN

- § 1. Problèmes de méthode.
- § 2. Thèmes $*e/o$; $*u/we/au$.
- § 3. $*d^e/o$.
- § 4. $*s^e/o$; $*bh^e/o$; $*n^e/o$.
- § 5. $*y^e/o$; $*k^{we}/o$.
- § 6. Fonctions articulaires non subordonnantes, et initiale de phrase i.e.
- § 7. Fonction subordonnante, et tonicité du verbe.
- § 8. $*t^e/o$.
- § 9. $*ko(m)/ka(m)/ke(m)$.
- § 10. $*-pe$ et les problèmes étymologiques posés par les particules en labiale des langues anatoliennes.
- § 11. Autres attestations de $*p^e/o$.
- § 12. Conclusions sur $*p^e/o$.
- § 13. Parallélisme entre particules et préverbes dans l'agglutination avec le verbe.
- § 14. Passage des ligateurs de phrases aux préverbes vides.
- § 15. Passages des particules verbales aux préverbes aspectuels.
- § 16. Fonctions anaphoriques des particules de phrase.
- § 17. Deixis et emplois adverbiaux (adverbes, préverbes de mouvement, premiers membres de composés nominaux).
- § 18. Autres emplois déictiques : introduction d'énoncé; mise en relief de la valeur casuelle des formes nominales (pré- et post-positions), et des modalités verbales.

Appendice : le problème de la nasale de *nem-pe*.

- § 19. Formes des thèmes $*n^e/o$ et $*k^e/o$ +nasale.
- § 20. Formes pronominales en $*-a(m)$.
- § 21. Nasale ajoutée à des thèmes pronominaux de vocalismes divers.
- § 22. Essai d'interprétation des vocalismes.

1. Le latin *nempe* « certainement, assurément », qui « se place toujours en tête de la phrase, pour accompagner une affirmation ou une interrogation dont la réponse est sûre »¹ a une étymologie bien établie : cet adverbe est formé de l'association de deux particules, dont chacune est connue pour se retrouver dans d'autres formes latines, identiques ou voisines : l'une, *nem-* (tonique, qui apparaît en emploi enclitique, accolée au thème de pronom *e-* dans *enim*² et est apparentée en latin à *nam*, *num* (et *nunc*)³, l'autre, *-pe*, enclitique comme dans les autres formes latines *quippe*, *quispiam*, *quippinī*, et que nous allons proposer de rapprocher du préverbe *po-*, attesté lui aussi en latin, et marquant l'éloignement (*po-(si)nō* « mettre à l'écart », *po(a)rceō* « écarter »).

La question se pose de la légitimité sémantique d'un rapprochement entre une particule qui n'a d'autre valeur qu'emphatique, et un préverbe qui indique un mouvement. Aussi allons-nous essayer de montrer qu'à cet égard *-pe/po-* se comporte comme d'autres formes de même origine — pronominale —, et dont la confrontation va nous amener à nous servir d'une sorte d'étymologie globale fondée, non pas, comme l'étymologie traditionnelle, sur l'accord d'une forme avec le sens spécifique qu'elle revêt, mais sur celui de fonctions syntaxiques bien définies, mais à la fois diverses pour un même thème et identiques d'un thème à l'autre, avec des formes mal caractérisées. En effet, les thèmes pronominaux avec lesquels nous allons opérer apparaissent comme des signifiants monosyllabiques, soit réduits à une voyelle (**e/o*), soit bilittères, comportant une seule consonne, suivie, pratiquement, de n'importe quelle voyelle (**-i-*, anaphorique; **-e/o-*, démonstratif⁴ dont *-a-* caractérise, peut-être, le neutre pluriel, et *-u-* l'accusatif singulier : § 22) : leur caractéristique formelle la plus nette est qu'ils ne sont pas sujets à l'homonymie (au contraire de ce qui se passe pour un grand nombre de racines) : c'est une sorte de contrepartie au fait qu'ils ne sont pas distincts les uns des autres sur le plan du signifié, puisque leurs fonctions sont, pour tous, les mêmes.

1. Ernout-Meillet, *Dict. etym., s.u.*

2. *enim* < **enem* pour Ernout-Meillet, *s.u. enim*, mais **enom* pour Walde-Hofmann, *L.E.W., s.u. nempe*. L'ombrien a *ene(m)* et *eno(m)*, *ennom* « tum ». Cette particule appartient au thème de pronom **eno-* pour P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 299.

3. Ernout-Meillet, Walde-Hofmann, *s.u. nempe*.

4. Voir E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 121-130.

C'est ainsi que nous nous servirons dans notre étude des thèmes pronominaux :

— à occlusive, sourde $*p^e/_o$, $*t^e/_o$, $*k^e/_o$, $*k^{we}/_o$, ou sonore $*d^e/_o$, sonore aspirée $*bh^e/_o$,

— à semi-consonne $*n^e/_o$, $*y^e/_o$, $*w^e/_o$,

— à spirante $*s^e/_o$,

en négligeant d'autres thèmes pronominaux d'existence mal assurée ou qui nous ont paru peu utiles à notre propos, comme $*gh^e/_o$ ⁵, $*m^e/_o$ ⁶. Nous n'utiliserons, pour les pronoms examinés, que des formes non fléchies — de « particules » — en cherchant à dresser, non une liste exhaustive des formes elles-mêmes (ne retenant comme problème formel que le problème de la nasale de *nem(-pe)*, traité en appendice), mais un inventaire de leurs fonctions.

En effet, ces *particules de phrases*⁷ ont eu :

a) des *fonctions articulaires*, bien connues pour $*k^{we}/_o$ ou $*y^e/_o$, qui ont donné les relatifs⁸, mais qui, à l'origine, ne sont que des particules de phrase comme les autres⁹, ayant eu les mêmes fonctions, à savoir :

1° de conjonctions de coordination, *ligateurs de phrases* à l'intérieur d'un énoncé paratactique (e.g. $*k^{we}$ « et »), — la première de ces particules étant tonique, et suivie éventuellement d'enclitiques divers; des séquences particule tonique + mot enclitique (en seconde position dans la phrase¹⁰), subsistent dans des *conglomérats pronominaux* (ainsi lat. *nempe*, louv. *nanumpa*), et dans des formes verbales munies

5. $*gh^e/_o$ pourrait se retrouver, entre autres, dans lat. *hi-c* : voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 417.

6. $*m^e/_o$ apparaît dans skr. *ámas* (nominatif), *amúm* (accusatif) et dans l'anaphorique gr. $\mu\upsilon\nu$: E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 124.

7. La terminologie adoptée pour ces particules varie : « ligateur », E. Laroche, *B.S.L.* 53, 1957/8, p. 161 ; « sentence-connectives », C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, *passim* ; « sentence-connectors », D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, e.g. p. 22 ; « Satzpartikeln », P. Meriggi, *R.H.A.* 21, p. 1-33, W. Dressler, *A.O.* 38, 385-390, « Satzadverbien », O. Carruba, *Partikeln*, p. 10 ; « Verbalpartikeln », P. Meriggi, *l. c.*

8. Voir E. Benveniste, « La phrase relative » = *Problèmes de linguistique générale*, p. 208-222, notamment 217.

9. Voir C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 29.

10. Sur la place des enclitiques à la seconde position dans la phrase, voir J. Wackernagel, « Ueber ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung », *I.F.* 1. 1892 = *Kleine Schriften* (Göttingen 1969) 1-104.

d'un « préverbe vide » (type **é-widet* « il a vu »), conservant, figé, un certain type d'initiale de phrase i.e.;

2^o de *conjonctions de subordination*, ces particules ayant aidé au développement de l'hypotaxe conjointement avec l'emploi de formes verbales toniques (e.g. skr. *ca* « si » avec verbe tonifié);

3^o d'instruments de liaison entre noms (e.g. **k^we*: *pater materque*)

b) des *fonctions d'adverbes*, à sens temporel (**nu* « maintenant ») ou local (**k^wu* « où »), ces adverbes pouvant être employés comme premiers membres de composés nominaux, ainsi que comme préverbes à valeur « pleine » de mouvement (p. ex. éloignement, dans lat. *porceō*, hitt. *pē ḫar(k)-*),

c) des fonctions de *mise en relief*, puisqu'elles ont permis de souligner :

1^o en *pré-* ou *post-position*, la valeur casuelle d'une forme nominale;

2^o des modalités du prédicat verbal, temps (ainsi, l'augment), mode (gr. *κ(ε)(ν)*, etc.), aspect (hitt. *kan*), en fonction de *particules verbales*, et sous forme de préverbes, plus spécialement l'aspect (e.g. lit. *pa-*, tokh. *p(ä)-*; lat. *cum*).

Nous allons donc être amené à comparer des formes aussi diverses par leurs sens et leurs emplois que, par exemple :

-*pe* particule emphatique en latin / *po-* préverbe indiquant l'éloignement en latin;

δέ particule adversative en grec / -δε latif en grec / *dē-* indiquant un mouvement de haut en bas en latin / **-de-* instrument de la phrase relative celtique;

ke « et » en vénète / *κε* particule modale en grec / *ce-* préverbe de mouvement « huc » en osque; etc.

C'est que les conditions de la comparaison sont bien différentes dans le cas où l'on a affaire à un vocable pourvu d'un sens propre, et où ce sens doit concorder avec la forme pour qu'une étymologie soit bonne, et dans le cas de ces particules, d'origine pronominales¹¹, qui sont avant tout des outils gram-

11. L'origine démonstrative d'un certain nombre de particules de phrases est bien connue pour l'anatolien, où ces particules jouent un rôle particulièrement important. Voir notamment C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, 1-49; P. Meriggi, *R.H.A.* 21, 1963, 1-33; D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, 1-26; O. Carruba, *Die*

maticaux, vides de sens, relevant de « l'appareil formel de l'énonciation »¹², et n'ayant d'autre valeur que celle qui les situe dans le système de la deixis et de l'anaphore¹³. De même que les « vocables d'abord peu différenciés ont assumé progressivement des valeurs spécialisées »¹⁴, de même les thèmes pronominaux ont été affectés à des fonctions spécialisées elles aussi, d'origine tantôt anaphorique, tantôt déictique (§ 16-18).

Nous commencerons par le thème **e/o* qui, comme en latin **-pe/po-*, n'est que particule de phrase et préverbe. Nous verrons ensuite des thèmes pronominaux qui ont connu à des degrés divers les diverses fonctions définies, qu'ils manifestent surtout la fonction adverbiale (**e-*; **au-/we-*), ou uniquement la fonction articulaire et subordonnante (**ye*, **k^we*), ou les deux types de fonctions (**se*, **ne*, ou surtout **de*), ou que (**te*, **ke*), ils donnent, en outre, des particules verbales, qui sont à l'origine de préverbes aspectuels comme le sont, par exemple, lat. *cum-* ou lit. *pa-*, tokh. *p(ä)-*.

2. Le thème **e/o*¹⁵ a donné un ligateur de phrase, vivant comme tel en anatolien, enclitique en hittite, *-a-* « et », où il est en distribution complémentaire avec *-ya-* (§ 5), et tonique, *a-*, peut-être en hittite même¹⁶, sinon en palaïte¹⁷, ainsi qu'en louvite, où, pour l'emploi initial, *a-* correspond fonctionnellement au *nu-* hittite¹⁸ : l'on a là un des nombreux exemples de correspondances fonctionnelles entre des particules de formes différentes (cf. *la* louv. et *kan* hitt., § 8, etc.). Cette particule de phrase s'est sclérosée à l'initiale de conglomerats pronominaux d'autres langues (skr. *a-sáu*, osq. *e-tanto*, gr. *ἐξείνος*, etc.), et, devant verbe en position enclitique au début de la phrase, en fonction de « préverbe vide » :

Satzeinleitenden Partikeln in den idg. Sprachen Anatoliens, Rome 1969 ; F. Josephson, *The Function of the Sentence Particles in old and middle Hittite*, Uppsala 1972, p. 418-419.

12. Titre d'un article de E. Benveniste, *Langages* 17, 1970, p. 12-18 (p. 14 pour les démonstratifs).

13. Voir E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, notamment p. 124-125.

14. E. Benveniste, *Le Vocabulaire des Institutions indo-européennes* I (1969), p. 11.

15. Pokorny, *I.E.W.*, p. 283.

16. O. Carruba, *Partikeln*, p. 65.

17. P. Meriggi, *R.H.A.* 21, 1963, p. 4-7.

18. C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 15.

augment en est issu¹⁹. Et il importe de voir que l'augment n'est qu'un préverbe d'origine pronominale comme d'autres : accentué comme les préverbes²⁰, il est facultatif comme eux, et qui tient au caractère non nécessaire de la particule *e- l'initiale de la phrase, où l'on peut trouver d'autres particules ou d'autres préverbes; il n'apparaît que sur une aire dialectale restreinte comme la plupart d'entre eux; il est lié aux temps du passé en tant que particule propre aux passages narratifs, comme d'autres également (v. irl. *no-*, ou parfois *co-*, § 9, tokh. *pä-*, § 12). Il précise ainsi la catégorie du temps, comme d'autres particules pronominales précisent celle du mode (gr. *κεν*), ou de l'aspect (hitt. *kan*), parfois sous forme de préverbe proprement dit (lat. *co(m)-*, balt. *pa-*, tokh. *p(ä)-*). Il diffère d'autres préverbes, ce n'est que par son inaptitude à être séparé du verbe par une tmèse : la séquence préverbe aide+verbe en position enclitique conserve un certain type d'initiale de phrase i.e., alors qu'un préverbe plein (ancien dverbe) garde une plus grande liberté de mouvement (§ 14).

Il est intéressant de comparer à cet égard à *ě- la forme longue *ē, instrumental du même thème *e/o.

Cette forme est connue dans des conglomérats pronominaux, en position tonique (ἤ-δῆ, ἦ-(*ℱ*)έ) ou enclitique (ἐγών-η, germ. *ihh-ā* « gerade ich »), ainsi qu'à l'état isolé, notamment en védique, où d'une part elle a une valeur faiblement emphatique, et d'autre part peut articuler deux mots au sens de « et »²¹. Mais elle retiendra l'attention surtout par le fait qu'elle est employée et dans le discours direct et dans les passages narratifs (dans une étude plus poussée, il conviendrait en effet de distinguer les usages des particules en fonction du caractère stylistique du passage où elles figurent, narration, discours, énumération...). Comme particule introductrice de discours direct, elle a été employée en liaison avec un vocatif : ainsi en latin, dans des expressions comme *ē-castor*, *ē-depol*, etc., ou en baltique, où l'emploi de lit. *ē*, *ė*, lett. *e*, *ē* comme interjections allant de pair avec un vocatif permet de considérer comme étymologique le rapport, en grec, entre l'interjection ἦ et la particule affirmative ἦ : ἦ, inter-

19. C. Watkins, *Celtica* 6, p. 15.

20. Voir J. Vendryes, *Traité d'accentuation grecque* (1938), § 150.

21. A. A. Macdonell, *A Vedic Grammar for Students* (1955), p. 216 ; L. Renou, *Grammaire de la langue védique* (1952), § 437, 439.

jection de mécontentement ou d'impatience, avec vocatif (e.g. Eur., *H.F.* 906) ou sans vocatif (e.g. Ar., *Nu.* 105), est légitimement rapprochée de \bar{e} -(*castor*, etc.)²². Or $\tilde{\eta}$ affirmatif qui, en pratique chez Homère introduit un passage de discours direct, se trouve avec un vocatif, cela dans 48 (soit 22,6 %) des 212 exemples de la particule relevés par Gehring²³, et par là peut être comparé au \bar{e} de *ēcastor* (gr. $\tilde{\eta}$). Il est intéressant de voir que dans 1/10^e seulement des exemples homériques comportant $\tilde{\eta}$ le verbe se trouve en position enclitique, et est toujours séparé de la particule par un ou plusieurs enclitiques, particule et / ou pronoms (Γ 43, Z 255, O 441, 763, Λ 91, 105, Π 830, P 34, Σ 12, Υ 94, X 229, Ψ 103, 782, Ω 729; α 384, ε 286, η 270, μ 297, ν 425, π 8, π 92, σ 125, σ 389, ψ 109, 149). Au contraire, en fonction d'augment long, issu d'emploi de \bar{e} comme particule articulant des phrases d'un passage narratif, la particule est soudée au verbe, sans possibilité de tmèse, comme \bar{e} , dont elle est allophone devant \bar{w} - en grec et en sanskrit²⁴.

De plus, \bar{e} a servi de préverbe plein indiquant un mouvement vers (cf. v. p. \bar{a} « hinzu »), et, le plus souvent, en direction du sujet²⁵, par exemple dans \bar{e} - $\bar{d}\bar{o}$ - « prendre » (verbe védique \bar{a} - $\bar{d}\bar{a}$ -; second membre de composé nominal dans le nom de l'héritier collatéral lat. *hērēs*, gr. $\chi\eta\rho\omega\sigma\tau\acute{\eta}\varsigma$ < $\bar{g}\bar{h}\bar{e}\bar{r}\bar{o}$ -+ \bar{e} - $\bar{d}(\bar{a})$ -²⁶); de manière notable, l'augment long se trouve devant une initiale autre que \bar{w} - dans des verbes de mouvement : gr. $\tilde{\eta}$ - $\iota\epsilon$ de $\bar{e}\bar{i}$ - « aller », qui évoque par là skr. \bar{a} - $\bar{y}\bar{a}\bar{t}\bar{i}$, d'une forme élargie de la même racine; véd. $\bar{a}\bar{n}\bar{a}\bar{t}$ (NAS'- « atteindre ») : il y a là, peut-être, une confluence de

22. Voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 281 ; Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u. *ēcastor* ; P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u.

23. A. Gehring, *Index homericus* (réimpr. 1970). Quatre seulement des 212 exemples de $\tilde{\eta}$ affirmatif relevés par ce dernier se trouvent dans des passages narratifs (N 354, Π 46, Π 362, δ 232). Les exemples où $\tilde{\eta}$ accompagne un vocatif sont les suivants : A 232 ; B 242 ; Γ 204 ; Δ 278, 715 ; Z 518 ; H 97 ; Θ 102, 252 ; Λ 441, 765 ; M 164 ; O 830 ; P 34 ; Σ 18 ; T 56, 270, 315 ; Φ 583 ; X 229, 233, 239 ; Ω 425, 518, 749, 763 ; α 384 ; λ 618 ; μ 297, 372 ; ξ 37, 361 ; ο 486 ; π 8, 69, 346 ; ρ 264, 306, 397 ; σ 125, 389 ; τ 36, 474 ; υ 113 ; χ 151 ; ψ 183 ; ω 193, 351, 373, 426.

24. Voir sur l'augment long Pokorny, *I.E.W.*, p. 283 ; P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*² (1961), § 356 ; L. Renou, *Grammaire... védique*, § 304.

25. L. Renou, *Grammaire... védique*, § 378.

26. Voir Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u. *heres*, Frisk, *G.E.W.*, s.u. $\chi\eta\rho\omega\sigma\tau\acute{\alpha}\iota$; E. Benveniste, *Vocabulaire des Institutions indo-européennes*, I p. 84, pour le rapport sémantique entre « privé de » ($\bar{g}\bar{h}\bar{e}\bar{r}\bar{o}$ -) et « héritier ».

deux emplois, l'un de préverbe vide (l'augment), l'autre de préverbe plein « huc ». En fonction de préverbe plein, *ē- peut être soumis à la tmèse, cf. R.V. I, 16, 4 *ā mā pūṣann ūpa drava* « ô P., hâte-toi vers moi », et lat. (Carmen Arvale) *enos lasas iuuale*, si on l'interprète avec C. Watkins²⁷ *ē nos Lasas iuuale*, avec un *ēiuuare « adiuuare », composé à l'aide d'un *ē- équivalent au skr. *ā*, et qui aurait disparu par suite de l'homonymie de *e(x)*-; dans ces deux exemples, le préverbe se trouve dans des phrases à la seconde personne et avec vocatif, si bien qu'il y a peut-être, ici, confluence de l'emploi de *ē- comme préverbe de mouvement (type *ā-gā-*) et comme particule introductrice de discours direct.

Il se pourrait que, comme *ē-, *ē/ō ait connu des emplois de préverbe plein, dans des verbes comme ὁ-κέλλω, ὁτρύνω²⁸. Mais, même si l'on laisse de côté ces formes d'analyse difficile, la forme à longue a des emplois plus variés que la forme correspondante à brève : *ē apparaît, de plus, dans des syntagmes nominaux, en védique (pré- ou post-posé), avec locatif [*ā* précisant la désinence sans ajouter de valeur notable], ablatif « depuis, en partant de, hors de », accusatif (rare) avec nuance de but, ainsi qu'en balto-slave, où il est postposé au locatif (v. sl. *kamen-e*, lit. *rañkoj-e* « dans la main »). Il est enfin, premier membre de composé nominal e.g. skr. *āmanas-* « favorable », v.h.a. *amaht* « deliquium », v. sl. *ja-skudī* à côté de *skōdi* « hässlich »²⁹.

Les mêmes fonctions de particule de phrase, préverbe, élément de syntagmes nominaux, premier membre de composé, apparaissent pour les thèmes pronominaux *au-, *u-, *ue-, dont les relations morphologiques ne sont pas claires, mais qui sont apparentés entre eux³⁰ :

*au est particule tonique (cf. *αὖ*), entrant dans des complexes pronominaux notamment devant des formes du thème **l*°/° (cf. *aut* < **auti*, *αὖτις*, *autem*, *αὖτε*); préverbe marquant la séparation³¹, et employé en latin comme variante combinatoire de *ab* devant *f* (*auferō*, *aufugiō*); premier

27. *Cellica* 6, p. 38-39.

28. Voir Frisk, *G.E.W.*, s.u.

29. Voir L. Renou, *Grammaire... védique*, § 378; Pokorny, *I.E.W.*, p. 281 (où l'on trouvera, de plus, des références à la forme alternante *ō de la particule, dont nous n'avons pas tenu compte).

30. Pokorny, *I.E.W.*, p. 72-75 (3. *au *aue- *ue « herab, weg von »; 4. *au- *u- (*ue- *uo-) pronom « jener »).

31. J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax* II (1957), p. 155-156.

membre de composé nominal, privatif (lette *au-manis* « insensé »).

**w*^e/_o est particule enclitique (skr. *i-va*, *e-va* « comme »), notamment au sens « ou » (ḫ-*f*ε, lat. *-ue*, skr. *-vā*); préverbe en hittite, *we-/wa-* « her »³²; et premier membre de composés nominaux privatifs (lat. *uē-cors*, *uē-sanus*).

**awe-*, qui a donné un pronom (v. p. *ava-*, v. sl. *ovŭ* « l'un (... l'autre) » est préverbe (v. p. *ava-bar-*, skr. *ava-bharati*), et préposition avec l'ablatif en sanskrit, où on le trouve aussi comme premier membre de composé nominal.

u est particule, tonique (skr. *u-la ... u-ta* « d'un côté ... de l'autre »), et enclitique (πάλυ), et, comme telle, élément de complexes pronominaux (gr. ὁ-υ-το-); préverbe (hitt. *u-* « hierher »; v. sl. *u-* « weg, ab » : *u-běžati* « aufugere »); préposition (v. sl. *u*+génitif « von, bei »); premier membre de composés nominaux privatifs (v. sl. *u-bogŭ* « pauvre »).

3. Si les thèmes **e-* ou **we-* (**u-*, **au-*) fournissent des particules dont les fonctions se reproduisent, identiques, d'un thème à l'autre (ligateurs de phrase, pouvant être figés dans des conglomerats pronominaux; préverbes; pré- et postpositions dans des syntagmes nominaux; premiers membres de composés nominaux), l'on ne s'étonnera pas que **de*, ancien thème pronominal, se comporte de la même façon, bien que les étymologistes aient hésité à ramener à l'unité des emplois aussi divers que ceux, en grec, de δέ adversatif, -δε démonstratif (ὅ-δε), -δε latif (οἰκόν-δε)³³.

En grec, en effet, **de* est particule de phrase, δέ adversatif-additif (probablement enclitique³⁴), et peut, en tant que telle, figurer dans des complexes pronominaux, en emploi soit tonique (δε-ῦρο³⁵), soit enclitique, ainsi ἰ-δέ³⁶, ou ὁ-δε³⁷, compa-

32. On a voulu retrouver le préverbe **wo-* dans gr. ὀφείλω, en raison de l'arc. *Φοπληχοσι*. Mais cela est d'autant plus incertain que myc. *opero* « ὀφελος » n'a pas de **w-*.

33. Voir p. ex. J. Gonda, *Mnemosyne* 10, 1957, p. 102 : « it is not clear to the present author how -δε and the well-known particle δέ — the derivation of which is usually entirely obscure — could be identified by Hofmann without any explanation ». Pour E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 123, gr. δέ, δὴ appartiennent au thème de pronom démonstratif **d*^e/_o, anaphorique **di*.

34. J. Vendryes, *Traité d'accentuation*, § 99.

35. P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u.

36. C. J. Ruijgh, *L'Élément achéen dans la langue épique* (1957), p. 55-57.

37. E. Risch, *Studi linguistici in onore di V. Pisani*, II (1969), p. 831-843, fait sortir le démonstratif ὁδε de syntagmes ὁ+δέ particule adversative, au terme d'une évolution seulement amorcée en mycénien, ce qui nous paraît inutile.

nable pour la structure à δ - $\nu\epsilon$, *is-te*, *hi-c(e)*, *il-le*, etc.; $-\delta\epsilon$ est, par ailleurs, postposé dans des syntagmes nominaux où il indique un mouvement (latif : $\sigma\lambda\lambda\acute{o}\nu-\delta\epsilon$), comme le $-\delta\alpha$ de $\theta\acute{\upsilon}\rho-\delta\alpha$ qui lui est apparenté (§ 20). Hors du grec, de même **de* apparaît dans des conglomérats pronominaux (lat. *in-de*, *un-de*, ombr. *pon(n)e* < **k^wom-de*) et comme particule latine en avestique (*vaēsmān-da* « vers la maison »³⁸).

Du même thème a existé, de plus, un **dē-*, forme à longue comme **ē* (§ 2) ou **nē* (§ 4), et qui apparaît :

a) de même que **e*, **ē*, **au*, *u* (§ 2), etc., comme particule de phrase, enclitique en grec ($\delta\acute{\eta}$), où elle se trouve en seconde position dans la phrase³⁹ et figure dans des complexes pronominaux, en emploi enclitique (cf. $\acute{\eta}-\delta\eta$) et tonique (peut-être $\delta\acute{\eta}-\tau\alpha$ [§ 20], sinon p. ex. $\delta\acute{\eta}-\pi\omicron\upsilon$). Cette particule, qui peut être l'instrumental du thème de démonstratif **de/do*⁴⁰, est alors formellement identique au **dē* de l'italique et du celtique, qui appartient au même thème⁴¹, et peut, comme $\delta\acute{\eta}$, avoir été une particule de phrase figée dans des conglomérats pronominaux : en fait foi *dénique*, particule d'énumération (**dē-ne-que*) qui, de manière intéressante, se trouve⁴² tantôt en tête de la dernière proposition (**dē-* est alors tonique), tantôt après le dernier terme d'une énumération (*dē-* peut être alors enclitique lui-même);

b) comme la forme correspondante à brève, **dē* entre dans des syntagmes nominaux, en postposition (cf. $\sigma\lambda\lambda\acute{o}\nu-\delta\epsilon$) : gaul. $\beta\rho\alpha\tau\omicron\upsilon-\delta\epsilon$ « ex iudicio »⁴³ — où le nom peut être à un cas oblique en **-ū*; ou en préposition : c'est le **dē* bien connu de l'italique et du celtique⁴⁴ (lat. *dē*⁴⁵ v. irl. *dī*, v. gall. *dī*⁴⁶);

c) **dē* est, de plus, premier membre de composés nominaux, soit privatifs (lat. *dēbilis* [cf. skr. *bālam* « force »], gall. *di-anc* « segnem » soit augmentatifs (v. irl. *dī-mar* « très grand »,

38. Pokorny, *I.E.W.*, p. 18.

39. J. Denniston, *The Greek Particles* (1970), p. 240.

40. Frisk, *G.E.W.*, s.u.

41. Pokorny, *I.E.W.*, s.u.

42. Ernout-Meillet, *Dict. etym.*, s.u.

43. R. Thurneysen, *A Grammar of old Irish* (1966), § 311, p. 198.

44. Voir A. Sommerfelt, *De en italo-celtique*, Oslo 1920.

45. L'osco-ombrien *da-* (osq. *dadikalted* « dedicavit », ombr. *daetom* « delicium ») est interprété comme pouvant venir d'un **dad* fait sur **dē* d'après *ehtrad*, etc.

46. C. J. S. Marstrander, *R.I.A. Dict.*, Fasc. I, p. 128 sq.

cf. lat. *dēmagis* Non. 98 mais attribué aux « antiqui » par P.F. 62, 18);

d) il est, enfin, préverbe (comme **ě*, **no*, **to*, **ke/ko* ou **pe/po*), indiquant en particulier un mouvement de haut en bas (*descendere*).

Et la forme à vocalisme *ō* correspondante, **dō*, a les mêmes fonctions, de particule de phrase (cf. v. sl. *da* « so, und, aber, dass »), pouvant figurer dans des conglomérats pronominaux (**dō*: *endo*, [§ 3]; **dō*: *cedō*, *quandō*, et en emploi tonique dans la conjonction *dōnec*); d'élément de syntagmes nominaux en préposition (**dō*: lette *da* « bis, zu »; **dō*: v. irl. *do*, *du* + datif⁴⁷; v. angl. *tō*, v.h.a. *zuo*, v. lit. *do*), ou en postposition (ἡμέτερον δὼ H 363, avec valeur latine, comme **-da* [θύρδα] ou **-de* [ἡμέτερόν-δε]⁴⁸); de préverbe (lit. *da* < **dō*, perfectivant).

Les diverses formes non fléchies du thème de pronom **de/do* ont donc les mêmes fonctions que celles des autres particules. Dans ces conditions, pour ce qui est de gr. δέ, il ne suffit pas de relier l'un à l'autre -δε latif et δέ adversatif⁴⁹, ou -δε latif et -δε démonstratif⁵⁰, mais il faut partir d'une seule et même particule pour rendre compte des trois emplois de δέ⁵¹. De plus, il n'importe guère pour l'étymologie que δέ soit ou non une abréviation de δή⁵², les deux particules relevant du même thème. L'on remarquera cependant, que δέ, qui a le même vocalisme que γε ou τε, peut être ancien, et être à δή ce que (δ)νε est à νή.

Mais **de*/*do* a connu par ailleurs des emplois subordonnants : non seulement, en grec, -*de* apparaît postposé à un verbe initial (donc présumablement tonique) de quasi-subordonnée (type myc. *ekede*- : § 7), mais, en vieil irlandais, **-de*- se trouve

47. R. Thurneysen, *Grammar* § 832 ; Marstrander, *R.I.A. Dict.*, D^a, p. 171-176.

48. J. Wackernagel, *Vorlesungen* II, p. 157 ; E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache* (1937), p. 304 ; P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u.

49. C'est ce que font K. Brugmann, *Grundriss* II2/3, p. 999 ; Pokorny, *I.E.W.*, p. 181-183 ; Walde-Hofmann, *L.E.W.*, p. 325-326.

50. C'est ce que fait J. Gonda dans une intéressante étude (« The original value of greek -δε », *Mnemosyne* 10, 1957, p. 97-102) ; les deux emplois de la particule sont au contraire séparés par J. T. H. Hooker, *I.F.* 70, 1965-66, p. 164-171.

51. P. Persson le faisait déjà avec raison, *I.F.* 2, 1893, p. 218-219 et note 4.

52. Pour M. Leumann, *M.H.* 6, 1949, p. 85-89 (= *Kleine Schriften* [1959] p. 229-233), δέ < δή.

devant les pronoms infixes de deuxième classe (-dom-), propres à la phrase relative, ainsi qu'après la négation à la troisième p. du singulier de la copule (*nad* < **ne-de*), employée dans les phrases relatives à lénition, sans que -d- porte en lui-même de marque de relation⁵³. Et en latin *dum*, à valeur temporelle, est tantôt non subordonnant, tantôt subordonnant (« tout le temps que, jusqu'à ce que »), et *dōnec* (*dōnicum* archaïque; *dōnique*, Lucr. 2, 1116; *dōneque* Itala), conjonction de subordination (« tant que, jusqu'à ce que »), contient le thème *dō-*, tonique, accolé à d'autres thèmes pronominaux, enclitiques (**do-ne-que*, **do-ne-k^wom*).

4. Et d'autres particules ont connu un emploi subordonnant.

Le thème **s^e/o*, qui a fourni des particules de phrases, véd. *sá*⁵⁴ et *sú*⁵⁵, hitt. *šu*⁵⁶ (et *šan*⁵⁷), apparaissant dans des conglomerats pronominaux comme gaul. *so-siv*⁵⁸, et qui devient préverbe vide en vieil irlandais, où *se-* sert à infixer -*ch* (**k^we*) à *is* (*se-ch is*)⁵⁹, a valeur subordonnante dans lat. *sī* (cf. note 83). Et il en est de même pour **bh^e/o*, particule de phrase (§ 10) et conjonction (« si » en gotique, enclitique : *ga-ba-dauþniþ xǣv ápoθázvǣ*), et pour **k^wom* (§ 5)⁶⁰.

Le thème **n^e/o* a connu des emplois analogues : **ne* est particule, en position tonique (skr. *ná*, lit. *ne*, v. sl. *neže* « comme »; gr. *νή*, sous forme longue⁶¹), et enclitique, postposée à des adverbes spatiaux (lat. *super-ne*, *pōne* < **post-ne*, got. *afta-na* « par derrière », arm. *a-n-d* « là »), ou des pronoms divers (personnels : *ego-ne*), démonstratifs (ǵ-vε); la particule

53. J. Vendryes, *M.S.L.* 17, 1911-1912, p. 348-349; C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 25.

54. D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 21, a montré que véd. *sá* est une particule (et non un nominatif masc. sg. employé adverbialement, comme l'enseigne A. A. Macdonell, *Vedic Grammar*, p. 249 et 295).

55. O. Carruba, *Partikeln*, p. 63.

56. E. H. Sturtevant, *J.A.O.S.* 47, 1927, p. 174 sq.; J. Friedrich, *Helh. Elementarbuch*², p. 181; O. Carruba, *Partikeln*, p. 58. D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 21, rattache le premier membre de composé nominal **su-* (ὕψις, etc.) à cette particule.

57. D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 15-16.

58. Lewis-Pedersen, *A concise comparative Celtic Grammar* (1961), § 370.

59. C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 14.

60. Pokorny, *I.E.W.* p. 113. S. Feist, *Vergleichenden Wörterbuch der gotischen Sprache* (1939), p. 72.

61. H. Frisk, *G.E.W.*, *s.u.*; une autre forme du même thème est en grec *vai* (tokh. *nai*) : Frisk, *s.u.*

est employée (comme *num*, tonique), dans l'interrogation, postposée à des verbes (*nescis-ne*) ou des pronoms (v.h.a. *ne weist tu na* « nescis-ne », av. *ciθa-nā* « quid-ne »); et de même **no* est particule de phrase en hittite⁶², tonique et précédant d'autres particules : *napa* < **na*+*pa*⁶³; *namma* < **na*+*ma* « weiter, ferner, wieder, nochmals, dann »⁶⁴; *naššu* « entweder, auch oder », et les formes apparentées, *naššu-ma* « oder », et *našma* < *naššuma* « oder, oder wenn, ob »; et le hittite a, avec vocalisme *u* une particule de phrase très vivante, *nu*.

Cette particule s'est figée en fonction de préverbe « vide » en vieil irlandais⁶⁵, où *no-* a des emplois divers, et non seulement sert d'élément tonique sur lequel s'appuient les pronoms enclitiques, mais est employée, comme l'augment, devant les temps du passé, perpétuant ainsi le souvenir d'une ancienne particule de phrase propre aux narrations (cf. hitt. *nu*).

De plus, **n^e/o* est, comme **s^e/o* ou **d^e/o*, un instrument relationnel : non seulement il apparaît dans le complexe pronominal à valeur subordonnante lat. *dōnec* (§ 3), mais, de plus, entre dans la constitution de certaines formes relatives du celtique, en distribution complémentaire avec **y^e/o* : **no-* (tonique) est préposé aux 1^{re} et 2^e p. du singulier et à la 2^e p. du pluriel; **-yo* (enclitique) est postposé aux 3^e p. du singulier et du pluriel ainsi qu'anciennement à la 1^{re} p. du pluriel⁶⁶.

5. Le thème **y^e/o* a en effet essentiellement des fonctions articulaires (n'étant jamais préverbe, même « vide », au contraire de **no-*). A l'intérieur de la phrase simple, il a servi à articuler deux éléments d'un syntagme nominal : postposé à un adjectif, il a donné l'adjectif déterminé du balte et du slave en *-je* (type *novo-je vino* « le vin nouveau »⁶⁷), et postposé

62. O. Carruba, *Partikeln*, p. 68-69.

63. **nu-apa* pour J. Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch*^a (5960), s.u., mais **na-pa* pour D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 20.

64. J. Friedrich, *Hethitisches Wörterbuch* (1952), s.u.; O. Carruba, *Partikeln*, p. 68-69.

65. H. Pedersen, *Hittitisch*, p. 200 rapproche v. irl. *no*, gall. *neu* « ou »; sur v. irl. *no*, voir Lewis-Pedersen, *Celtic Grammar*, § 430; Thurneysen, *Grammar*, § 538; M. Dillon, *T.Ph.S.* 1947, p. 23-24.

66. Sur la phrase relative du vieil irlandais, voir R. Thurneysen, *Grammar*, § 492-504; C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 24-29.

67. A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* II (1958) § 245.

à un nom de flexion thématique, c'est-à-dire d'une flexion sans génitif originel, il a donné le génitif en **-osyo* de l'indo-iranien ou du grec, dont l'analyse **-o-syo* paraît devoir être abandonnée au profit de l'analyse **-os-yo*⁶⁸, en raison du caractère inconnu par ailleurs de **-syo*, et de la forme en *-aš* < **-os* qu'a en hittite le génitif de la flexion thématique (identique au nominatif) : **yo* (enclitique) a servi à articuler un adjectif ou un génitif au nom qu'ils déterminent⁶⁹. Dans l'énoncé paratactique, **yo* est ligateur de phrase enclitique en hittite (*-ya-* « et »), variante combinatoire postvocalique de *-a-* postconsonantique, et premier dans la chaîne des enclitiques, et particule introductrice d'énumération en mycénien, où *jo-*⁷⁰ tend à se coller au verbe enclitique, comme un préverbe (§ 13).

Ce thème a joué par ailleurs un rôle articulaire dans la phrase complexe, sous forme de particule postposée à certaines formes verbales du celtique (type gaul. *dugiionli-io* « et ils honorent » > « qui honorent »)⁷¹, et comme élément conjonctif, dans des conglomérats pronominaux (ainsi, pour nous borner au mycénien, *ote* (ὄτε) < **yo-te*, *joqi* (ῥτι) < **yo-k^wi*. L'on pourrait, il est vrai, chercher à interpréter le premier élément d'une forme comme *ote* par un pronom neutre **yod*, mais, d'une part, d'un **yod-te* l'on attendrait **ῥστε*, d'autre part un *ote* offre une structure comparable à celle d'un *dōnec* : dans un cas comme dans l'autre, une particule pronominale figure à l'initiale de conglomérats pronominaux à valeur subordonnante : le **yo-* (tonique) de *ote* peut conserver la même particule que les formes relatives du celtique, où **-yo* (enclitique) articule les propositions d'une phrase complexe, comme *-ya-* en hittite les phrases (simples) d'un énoncé paratactique.

La phrase relative du celtique offre ainsi, en distribution complémentaire, deux types d'hypotaxe, issus d'énoncés

68. Analyse **-os-yo* chez C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 16 n. 1 ; E. H. Hamp, *B.S.L.* 66, 1961, p. 225 n. 14. A la lumière de cette analyse il faudrait discuter la structure de la désinence **-eso* de génitif pronominal (sl. *česo* interrogatif, got. *þis*), étendue en germanique aux noms thématiques : **-es-o*, parallèle à **-os-yo*, avec particule *-o* ? **-e-so*, avec particule **so* ?

69. Sur la fonction articulaire du relatif, voir E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 217.

70. La particule mycénienne *jo-* appellerait une autre étude. (sur **-yo* enclitique en mycénien, voir *Minos*, N.S. XIV).

71. R. Thurneysen, *Grammar* § 509 p. 323, pose **yod* pour expliquer la particule relative **-yo* du celtique, mais C. Watkins au contraire **yo* non fléchi (*Celtica* 6, 1963, p. 28 et note 2).

constitués par des phrases juxtaposées, et liées entre elles au moyen de thèmes pronominaux non fléchis, de sens « et » : les formes à **no-* (particule tonique + verbe enclitique) conservent directement cette structure paratactique, tandis que dans les syntagmes à **-yo*, enclitique, le verbe, initial de phrase, et en cela présumablement tonique, manifeste par là le plus ancien signe d'hypotaxe : c'est par l'emploi conjoint d'un verbe tonique et d'une particule de phrase pronominale, anciennement enclitique et suivant le verbe (type gaul. *dugiionli-io*, myc. *ekede-* : § 7) qu'est caractérisée la subordination archaïque⁷².

Une structure comparable est en effet offerte par **k^we*, qui, pas plus que **y^e/o*, ne s'est adverbialisé comme premier membre de composé nominal, ni comme préverbe de mouvement : on observe là, peut-être, une tendance des pronoms soit à se sémantiser (en valeur « hic et nunc »), soit à se grammaticaliser en fonction d'outils subordonnants vides de sens.

En effet le thème **k^we/o* a fourni la particule **k^we* « et » enclitique bien connue (gr. $\tau\epsilon$, skr. *ca*, lat. *-que*, etc.⁷³), qui, à l'intérieur de la phrase simple, articule l'un à l'autre deux termes mis sur le même plan, type *paler materque* ; à l'intérieur de l'énoncé paratactique agence les unes aux autres toutes les phrases autres que la première, souvent avec concaténation (§ 16) ; à l'intérieur de la phrase complexe a eu valeur subordonnante, au sens de « si », en latin, dans des syntagmes comme *absque me (te, hoc) esset* « si cela était sans moi »⁷⁴, et en védique, où la valeur subordonnante de *ca* « si » (parfois « quand ») s'est clairement développée en

72. On sait que le verbe i.e. est atone en proposition principale, tonique en subordonnée : voir B. Delbrück, *Altindische Syntax* (Halle 1888) ; J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, p. 93-102 ; H. Hirt, *Indogermanische Grammatik V* (1929), p. 293-294. Sur la tonicité du verbe comme outil de subordination, voir Delbrück, *ibid.* ; L. Renou, *Grammaire védique* § 445 ; A. Minard, *Trois Énigmes sur les Cent Chemins I* § 101 b, 149 a ; II 858 a. Et voir J. Gonda, *Remarques sur la place du verbe dans la phrase active et moyenne en langue sanscrite* (1952), p. 74-75, sur le fait que la position initiale du verbe suffit anciennement à indiquer la subordination, la conjonction qui accompagne facultativement le verbe se trouvant originellement en seconde place (cf. Jacobi, *I.F.* 5, p. 337).

73. Pokorny, *I.E.W.*, p. 635.

74. J. Wackernagel, *Vorlesungen*, II p. 193 ; *Kleine Schriften*, p. 257-261 (« Indogermanisch -q^{ue} als alte nebensatzleitende Konjunktion »). On cessera de mettre au nombre des témoignages de **k^we* subordonnant gr. $\delta\tau\epsilon$, comme le faisait Wackernagel : myc. *ote* n'a pas de labiovélaire et *oqe* n'est pas clair.

rapport avec l'emploi d'un verbe tonifié (§ 7). Le thème $*k^{we}/_o$ a donné une autre particule, $*k^{wom}$, qui, au contraire de $*k^{we}$, peut être tonique (dans des conglomérats pronominaux comme lat. *quon-dam* : § 21), et qui a, comme $*k^{we}$, connu dans la phrase complexe des emplois subordonnants, dans des conglomérats comme lat. *dōnicum* < $*dō-ne-k^{wom}$, ombr. *arnipo* < $*ad-ne-k^{wom}$ « quoad » (par ces deux emplois, $*k^{wom}$ est comparable à $*s^e/_o$ et $*bh^e/_o$, § 4).

6. L'on a donc des thèmes pronominaux non fléchis susceptibles d'assumer des fonctions diverses, outre la fonction de particule de phrase :

$*e/_o$ donne $*e-$ « préverbe vide » (l'augment), et $*ē-$ préverbe « vide » (l'augment long) et « plein » (« huc »), ainsi que premier membre de composé nominal et postposition,

$*u/au/we$ apparaît comme préverbe, premier membre de composé nominal, préposition,

$*d^e/_o$ a les mêmes fonctions, et est, de plus, instrument de relation,

$*n^e/_o$ et $*s^e/_o$ sont préverbes vides et instruments d'hypotaxe,

$*bh^e/_o$, $*y^e/_o$ ont uniquement des fonctions articulaires, et $*k^{we}/_o$ également. L'on remarquera que, seuls thèmes connus pour articuler deux noms l'un à l'autre, $*y^e/_o$ et $*k^{we}$ le font tous deux en position enclitique, et, surtout, en distribution complémentaire : $*k^{we}$ articule deux termes mis sur le même plans, $*y^e/_o$ les deux éléments d'un syntagme déterminatif, non seulement dans les emplois grammaticalisés que conservent l'adjectif déterminé du balte et du slave, et le génitif thématique du grec ou de l'indo-iranien, mais dans certains emplois libres, où *yo* fait figure d'article défini, du type véd. *sá rátrī páritakmyā yā*⁷⁵.

Ces particules ont donc joué un rôle important dans l'articulation interne de la phrase simple, dans l'agencement de l'énoncé paratactique, puis dans l'organisation de la phrase qui devient complexe avec le développement de l'hypotaxe (si l'on définit comme complexe toute phrase comportant plus d'un prédicat, et simple toute phrase à prédicat unique).

75. E. Benveniste, *Problèmes de Linguistique générale*, p. 218.

Dans l'agencement de l'énoncé paratactique (comportant une succession de phrases simples), les ligateurs de phrase ont pour rôle essentiel de relier toute phrase autre que la première à la portion d'énoncé qui précède, le plus souvent au sens « et » : cf. $*k^w$ (lat. *-que*, etc.); $*y^o$ (hitt. *-ya-*); de $*n^o$, hitt. *nu*; de $*e^o$, hitt. *-a-*, louv. *a-*, et peut-être lat. *et* si l'on en fait un *e-+ti*⁷⁶, ainsi que skr. *ā* « und, auch »⁷⁷; de $*t^o$, v. sl. *te*; de $*bh^o$, lit. *be*, *beĩ*⁷⁸; de $*d^o$, gr. *δέ*, russ. *da*; de $*s^o$, skr. *sá*; de $*k^o$, ven. *ke*⁷⁹, gr. *καί*⁸⁰, si l'on songeait à rattacher à ce thème ces conjonctions de coordination, en raison du grand nombre de ligateurs pronominaux signifiant « et ». Mais les nuances sémantiques que ces particules expriment sont imprévisibles, et sans rapport avec la forme qu'elles revêtent : lat. *aut(i)* et *aulem*, bâtis au moyen des mêmes éléments, ont des sens différents, lat. *enim* et osq. *inim*, pél. *inum* « et », également.

Ces particules, qui ont ainsi servi à relier les phrases d'un énoncé paratactique, subsistent souvent en tête de séquences qui conservent, figées, des initiales de phrases indo-européennes.

Dans une syntaxe archaïque, en effet, une phrase (non subordonnée) comporte un premier mot tonique autre qu'un verbe (mis à part l'impératif, seule forme verbale à pouvoir être initiale et tonique en proposition non subordonnée, et alors suivi de particules simplement emphatiques : $*d^o$ (*ἄγε δῆ, agedum*); $*k^o$ (skr. *kam* auprès d'impératifs après *nú, sú, hí*; lit. *-k(i)*, russ. *-ka, -ko* : § 9) : la position, à l'initiale de la phrase, du verbe personnel révèle une tonicité qui, à elle seule, est un instrument de subordination (§ 5).

Ce premier mot tonique d'une phrase non subordonnée peut être :

— un nom (cf. myc. *damodemi pasi*, Ep 704.5, suivi d'une proposition infinitive « *δᾶμος δέ μιν φᾶσι....* »),

76. P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 247.

77. Pokorny, *I.E.W.*, p. 280-281. Voir, de plus, § 2.

78. Pokorny, *I.E.W.*, p. 113.

79. Ven. *ke* apparaît, par exemple, dans la formule fréquente sur les plaques de bronze votives du sanctuaire d'Este *a ke o *a et o **, équivalant à la formule grecque *τὸ ἄλφα καὶ τὸ ὦ* (M. Lejeune, *R.E.A.* 45, 1953, p. 60 n. 8).

80. Explication de *καί* par le thème $*ke$ chez P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 205 qui rapproche lit. *kaĩ-p*. Pour les autres explications proposées, voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, H. Frisk, *G.E.W.*, s.u.

— un pronom fléchi, A 76 σὺ δὲ σύνθεο καὶ μοι ὄμοσον,

— une forme non fléchie, préverbe ou particule⁸¹ (la différence entre les deux n'étant qu'apparente : les préverbes, quand ils sont d'origine pronominale, ne représentent qu'un emploi particulier de particules de phrases restreintes à la position tonique : § 13).

Et les enclitiques attachés au premier mot tonique apparaissent dans un ordre stéréotypé tel que, d'une part, les particules se succèdent toujours dans le même ordre (p. ex. **de*, puis **ne*, puis **k^{we}*, cf. lat. *dēnique* particule d'énumération et *dōnec* subordonnant, ou got. *nauh*, v.h.a. *noch* < **nu-k^{we}* (sans **de*), ou ombr. *arnipo* avec *ad-* et non **de* comme particule tonique, mais suivi, de la même façon de **ne* puis **k^{we}*; ou lat. *nem-pe* et louv. *na-num-pa*; etc.), et que, d'autre part les particules de phrase (mais non les particules verbales : § 15) précèdent les pronoms (enclitiques) fléchis (cf. Pl. *Tri.* 61 : *nempe enim tu, credo, me imprudentem obrepseris*), eux-mêmes éventuellement suivis du verbe (principal) atone. Le verbe est ainsi le dernier dans la chaîne enclitique; mais, s'il est le seul enclitique, il se trouve normalement après le premier mot tonique. C'est ainsi que sont conservées, figées, des initiales de phrase diverses ayant comporté comme premier mot tonique une particule, notamment :

particule tonique+particule(s) enclitique(s) : type *nem-pe*;

particule tonique+particule enclitique+pronom fléchi : ο-ῤ-τος;

particule tonique+verbe (principal) atone : type **é-widet* « il a vu » (cf. § 14).

7. Dans l'agencement de l'énoncé paratactique, ces thèmes pronominaux offrent parfois un sens que l'on peut saisir (« et », « mais », « ou », « en effet »...), sans qu'il en soit toujours ainsi (ni le *-pe* de *nempe* ni le *-ne-* de *dēnique* n'offrent la moindre prise à la traduction — c'est ce que l'on appelle,

81. On trouvera commodément résumée chez W. P. Lehmann, *Acta Linguistica Hafnensia* 12 (1969), p. 9, la doctrine exposée par C. Watkins, *Preliminaries to the Reconstruction of I.E. Sentence Structure* (*Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, Cambridge Mass. 1962 [1964], p. 1035-1045); *Preliminaries to a historical and comparative Analysis of the Syntax of the old Irish Verb* (*Celtica* 6, 1963, p. 1-59).

faute de mieux, des particules « emphatiques »). Mais dans l'organisation de la phrase complexe, les mêmes éléments n'ont pas plus de contenu sémantique que les pronoms relatifs qui en sortiront : ils servent seulement à articuler deux propositions en une phrase, à marquer l'une d'elles comme reliée, subordonnée à la première, ainsi que le montrent **no* **-yo* **-de* **-k^{we}* qui entrent dans la constitution de la phrase relative du celtique. Les outils conjonctifs multifformes qui en sortiront pourront, eux, être susceptibles d'être traduits [« quand » (avec la valeur « (hic et) nunc » des thèmes déictiques), « si », ou autrement], qu'ils aient une forme fléchie, en général d'un cas oblique tel que le locatif (cf. *ei* et la particule relative got. *(sa)-ei*, du thème **e/o*⁸², *εἰτα* conservant trace de l'emploi non subordonnant; lat. *sī* de **s^e/o*⁸³; lit. *neĩ* « comme » de **n^e/o*⁸⁴), ou une forme non fléchie (de **d^e/o* lat. *dum*⁸⁵; de **k^e/o*, v. irl. *con-* « de sorte que, jusqu'à ce que »⁸⁶; de **bh^e/o*, got. *ba*, particule conditionnelle⁸⁷), cela parfois dans des conglomerats pronominaux (cf. gr. *ὅνα*⁸⁸, lat. *dō-nec*; gr. myc. *o-te*; etc.).

Mais ce développement conjonctif ne sera acquis qu'au terme d'une longue évolution, qui s'est faite en plusieurs stades : schématiquement, le premier est l'état paratactique, où l'énoncé est constitué de phrases simples indépendantes agencées les unes aux autres par des particules de liaison, et le dernier est l'hypotaxe classique où la subordination s'exprime par un outil autonome — pronom ou conjonction —, et où les structures paratactiques plus anciennes ont laissé des traces dans l'emploi de particules « apodotiques », vides de sens, dont le seul rôle est de souligner le lien entre la subordonnée en protase et la principale en apodose⁸⁹. Mais,

82. Schwyzler, *Griechische Grammatik*, p. 557 et 683; Pokorny, *I.E.W.*, p. 284.

83. Leumann-Hofmann, *Lateinische Grammatik*, p. 284 et 288.

84. P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 294.

85. Sur le développement hypotactique de *dum*, voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 741 (avec bibliographie).

86. R. Thurneysen, *Grammar*, § 896-897; C. O'Rahilly, *Celtica* 8, 1968, p. 155-160.

87. Pokorny, *I.E.W.*, p. 113.

88. P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 228.

89. *E.g.* ω 205 οἱ δ' ἐπεὶ ἐκ πόλιος κατέθαν, τάχα δ' ἀγρὸν ἔκοντο. Sur l'emploi de particules apodotiques en grec, voir J. Denniston, *Particles*, p. 177-182. L'emploi de particules apodotiques est lié à la transformation de l'ordre principale-subordonnée, ancien dans la phrase complexe, en ordre subordonnée-principale. C'est un point auquel il conviendrait de consacrer une autre étude.

entre les deux, la dépendance entre deux phrases a été marquée par l'emploi conjoint de deux procédés, l'un — autonome —, une particule (que, dans l'énoncé paratactique, on peut trouver comme ligateur de phrase), l'autre — inclus dans le prédicat — la tonicité du verbe.

Dans une phrase comme, en védique :

imām ca vācam pratihāryathā na viśved vāmā vo aśnavat

« si, hommes, vous agréiez cette parole, elle vous procurera toutes faveurs »⁹⁰, la relation entre les deux membres de phrase est exprimée à la fois par *ca* « si » (et particule de liaison « et » en énoncé paratactique) et par le caractère tonique du prédicat. Et il en est de même, par exemple, en gaulois d'Alise-Sainte-Reine ou en mycénien de Pylos, à ceci près que nous ne pouvons qu'inférer la nature tonique du prédicat de sa place initiale de (seconde) phrase dans l'énoncé. On lit, à Alise :

Martialis Dannotali ieuru Ucuele sosin celicnon etic gobedbi dugiiontiio Ucuetin in Alisia « M. D. a consacré ce monument à U... en compagnie des prêtres qui honorent U. à A. »⁹¹; et à Pylos, Na 926 *pakaakari akitito ekedemi a₂kumijo...* à P. (phrase nominale); ἔχει-δέ μιν (telle quantité de lin) : *ekede-* (comme à Alise *dugiiontiio*) se trouve à l'initiale de la seconde phrase d'un énoncé suivi, avec valeur quasi subordonnante (« bien que », ici), selon un schéma dont le grec du premier millénaire conserve des exemples, cf. Φ 346-347 Βορέης νεοαρδὲ ἄλωήν | αἰψ' ἀνξήρανῃ · χαίρει δέ μιν ὅς τις ἐθείρη « On voit ... B. soudain assécher un verger arrosé l'instant d'avant pour la plus grande joie de ceux qui le cultivent »⁹² (quasi-subordonnée de conséquence).

Dans ces textes, le prédicat, tonique, est accompagné d'une particule qui aurait un sens « et » en énoncé purement paratactique (cf. *ca* « et »; δέ « et » en grec, mais instrument

90. L. Renou, *Grammaire védique*, § 445, p. 384.

91. Texte chez G. Dottin, *La langue gauloise* (1920). Voir E. Bachellery, *Actes du Quatrième Congrès International d'Études Celtiques = Études Celtiques* 13, 1972, p. 54 pour *dugiiontiio* (et M. Lejeune, *Annales de Bretagne* 77, 1970, p. 670 pour l'interprétation de *gobedbi* par un instrumental).

92. Traduction Mazon (Paris, Belles-Lettres, 1957). Pour des exemples comparables de δέ quasi-subordonnant, voir J. Vendryes, *M.S.L.* 17, 191 1/1912, p. 350; P. Chantraine, *Grammaire homérique* II, p. 358.

de la phrase relative en celtique; *-io* particule relative en celtique, mais *-ya-* « et » en hittite, etc.). Le rapport entre les deux phrases est assuré par le même outil pronominal en parataxe et en hypotaxe. Dans ce dernier cas, il l'est, de plus, par la tonicité du prédicat verbal.

Particule et verbe sont alors étroitement associés l'un à l'autre; ils sont accolés l'un à l'autre, et coopèrent en quelque sorte à l'expression d'un objet unique, ici la subordination. Et c'est pour souligner les modalités verbales que, sans assumer de fonctions articulaires, les particules ont pu se lier au prédicat, comme vont nous le montrer les exemples de **te*, **ke*, **pe*.

8. Le thème **t^e/o* revêt les mêmes fonctions que celles que nous avons dégagées pour d'autres thèmes pronominaux. Il sert de :

— particule de phrase (hitt. *ta*, dans la langue archaïque, celle des lois et des rituels⁹³; véd. *tu*⁹⁴, élément de conglomerats pronominaux, en emploi tonique (skr. *ta-da*, av. *ta-ḍa* « comme », got. *þauhs* (all. *doch*) < **tu-k^we*) ou enclitique (lat. *is-te*, gr. αἷ-τε),

— premier membre de composé nominal (messap. *tabara* < **to-bherā* « prêtresse »⁹⁵),

— préposition (alb. *te* « zu, bei »),

— élément subordonnant (v. angl. *pe*, v. sax. *the*, lit. *te*, arm. *t'e* « que »⁹⁶, gr. ὅτε),

— de plus, il a fourni une particule aspectuelle : louv. *ta*, lyc. *te*⁹⁷, qui répondent pour la forme à hitt. *ta* « et », mais pour la fonction, perfectivante, à hitt. *kan*⁹⁸.

93. J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*², § 316. Sur l'appartenance de *ta* au thème **to*, voir W. Petersen, *A.J.Ph.* 58, 1937, p. 309 s.; E. H. Sturtevant, *A Comparative Grammar of the Hittite Language*¹, p. 29, p. 200, *Language* 15, 1939, p. 12; 16, 1940, p. 273-284; D.J.N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 21; O. Carruba, *Partikeln*, p. 57. Critiques de H. Pedersen, *Hitt.* (1938) § 55, p. 63 sq.; *Toch.* (1941) § 3, p. 5 sq.

94. Mac Donell, *Vedic Grammar*, p. 23.

95. Pokorny, *I.E.W.*, p. 219 (et, p. 71, v. irl. *to-*, *do-* est rangé sous **ati-*, **ato-*).

96. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*³ (1936), § 10; § 108.

97. Sur l'appartenance de lyc. *te* au thème de démonstratif, voir Torp, *Lyk. Beitr.* 1, p. 13; P. Meriggi, *Kl. Forsch.* 1930, p. 417, 422; et cf. H. Pedersen, *Lyk. und Hitt.*, § 31.

98. Voir E. Laroche, *R.H.A.* 19, 1961, p. 99.

En vieil irlandais *to-* (*do-*) cumule plusieurs de ces emplois⁹⁹ : d'outil subordonnant servant de particule relative ; de préverbe vide — souvent le premier de plusieurs —, sans sens particulier (*air-sissedar* = *do-airssissedar*), ce qui perpétue le souvenir d'une ancienne particule de phrase ; mais aussi de préverbe aspectuel à valeur perfectivante (*fichid* « fights »/ *do-fich* « avenges »). Or l'emploi de préverbe pour l'expression de l'aspect, qui a pris une extension particulièrement importante en slave, est bien connu de diverses langues¹⁰⁰. Et si rien ne permet de dire que l'irlandais n'a pas développé indépendamment cet emploi (au lieu de l'avoir hérité), il est intéressant de voir que le même thème a fourni en valeur aspectuelle une particule à l'anatolien (louvite), un préverbe au celtique (vieil irlandais), alors que, d'une part, ces deux langues ont conservé en commun des emplois notables de particules de phrases¹⁰¹, et que, d'autre part, le même phénomène — emploi aspectuel d'une particule dans une langue et d'un préverbe dans une autre — se produit pour le thème **ke* (hitt. *kan*, lat. *cum*) et que, enfin, un même préverbe a pu être employé comme préverbe de mouvement dans certaines langues (lat. *po-*, hitt. *pe-*), préverbe vide (tokh. *pa-*) ou aspectuel (lit. *pa-*, tokh. *p(ä)-*) dans d'autres.

9. Il a existé, en effet, une particule **ko(m)*, **ka(m)*, **ke(m)*, intéressante et par sa forme, puisqu'elle présente dans un même état de langue des doublets avec et sans nasale précieuse pour l'interprétation de la nasale dans les thèmes pronominaux de cette sorte (§ 19), et par ses emplois de

99. M. Dillon, « History of the preverb *to* », *Eigse* 10, 1961/3, p. 120-126.

100. Sur le rôle des préverbes dans l'expression de l'aspect, voir Meillet-Vendryes, *Traité de Grammaire comparée des langues classiques*, § 449-450. Ce rôle est particulièrement étendu en slave, où l'addition d'un préverbe rend en principe perfectif un simple imperfectif : voir Meillet-Vaillant, *Slave Commun*, p. 291 ; A. Vaillant, *Grammaire comparée* III, p. 466 ; A. Mazon, *Grammaire de la langue russe*, § 146, p. 269. Des préverbes non pronominaux comme **pro-* (v. irl. *ro-* : Thurneysen, *Grammar*, § 530) ont également pu exprimer l'aspect. L'expression de l'aspect au moyen d'un préverbe a été plus développée dans celles des langues qui, à époque historique, ignorent la distinction parfait/aoriste que dans les langues du type du grec ou de l'indo-iranien, qui ont cependant pu employer des préverbes aspectuels (voir J. Brunel, *L'aspect verbal et l'emploi des préverbes en grec...*, Paris 1939).

101. Pour l'emploi comparable de **to*, **so*, **no*+pronom enclitique en hittite et vieil irlandais, voir M. Dillon, *T.Ph.S.* 1947, p. 22 ; C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 14.

particule de phrase (véd. *kam*), de particule verbale à valeur aspectuelle (hitt. *kan*, perfectivant) ou modale (gr. $\kappa\acute{\epsilon}(v)$, etc.), de pré- et postposition dans des syntagmes nominaux et pronominaux (lat. (-)*cum*), de premier membre de composé nominal, de préverbe aspectuel (lat. *cum*).

En effet, le *co(m)*- de l'italique et du celtique a été rapproché de sl. *kū* (préposition+datif), et de skr. *kām*, ainsi que de hitt. *kan*¹⁰². Or hitt. *kan* et véd. *kam* sont connus pour être apparentés entre eux d'une part¹⁰³, et de l'autre à gr. $\kappa\epsilon$, $\kappa\epsilon\nu$, $\kappa\alpha\nu$ ¹⁰⁴, $\kappa\bar{\alpha}$ ¹⁰⁵ et le hitt. *kan* lui-même pour appartenir au thème de pronom $*k^e/o$ ¹⁰⁶.

En d'autres termes, le thème $*k^e/o$ ¹⁰⁷ a les mêmes fonctions que le thème $*t^e/o$. Il est :

— particule de phrase : en védique *kam*¹⁰⁸, adverbialisé au sens de « bien » et enclitique, comme particule pratiquement vide de sens après *nú*, *sú*, *hi* ; après impératif, en balto-slave¹⁰⁹ : russ. *podí-ko* « komm her », *dáj-ka* « gieb doch », lit. *dúo-k* et *dúo-ki* « donne »¹¹⁰ ; en vieil irlandais¹¹¹, où l'usage de ce thème comme particule de phrase a laissé des traces dans l'emploi de *con-* pour introduire des indépendantes¹¹², après négation *ní-con*, *na-con*¹¹³, comme préverbe vide [cf. ci-dessous] ; en vénète et en grec si les conjonctions proclitiques de sens « et » *ke* et $\kappa\acute{\alpha}\iota$, respectivement, appartiennent à ce thème (§ 6). Cette particule figure dans des conglomerats pronominaux, en emploi tonique (lat. *ce-do*, *cēterus* < $*ke-$

102. Rapprochement avec *ku*, *kām* chez Ernout-Meillet ; avec, de plus, hitt. *kan*, chez Walde-Hofmann, Pokorny.

103. J. Wackernagel, *Allindische Grammatik*, III (1930), p. 568.

104. D'où $\acute{\epsilon}\nu$ paraît sorti par fausse coupe de EIKAN, OUKAN : K. Forbes, *Glotta* 37, 1958, p. 179-182.

105. La forme à longue $\kappa\bar{\alpha}$ peut être un instrumental du thème $*k^e/o$, en d'autres termes une forme morphologiquement comparable à $\tau\alpha\upsilon\tau\bar{\alpha}$ (cf. P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u.).

106. Voir P. Meriggi, *R.H.A.* 21, 1963, p. 28. Et D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 18, en fait une forme fossilisée d'un *-kas* enclitique (à côté du *kas* démonstratif hittite).

107. Pokorny distingue trois rubriques, l'une pour le pronom $*ke/ko$ (p. 609-610), deux pour les particules ($*ka$, $*ke$, $*kom$, p. 515-516 ; $*kom$, p. 612-613).

108. Mac Donell, *Vedic Grammar*, p. 255.

109. R. Trautmann, *Baltisch-Slavisches Wörterbuch* (1923), p. 111.

110. Pokorny, *I.E.W.*, p. 516.

111. Sur le caractère de particule de phrase de v. irl. *co n-*, voir M. Dillon, *T.Ph.S.* 1947, p. 22-23.

112. J. Vendryes, *Grammaire du vieil irlandais*, § 683.

113. R. Thurneysen, *Grammar* § 864.

etero-, gr. (ἐ)-κεῖνος < **ke-eno-*) et enclitique (lat. *ec-ce*, *hi-c(e)*), russ. *mně-ko* « mir », etc.),

— premier membre de composés nominaux (lat. *co-*, *cum-*; volsq. *co-(uehriu)*; gaul. *Co-(uirus)*; v. irl. *co n-*; v. sl. *sq-*, avec un traitement différent de celui qu'offre le préverbe (*sŭ-*) en composition avec des verbes¹¹⁴; russ. *kó-vorotŭ* « Halswirbel, Genich »; alb. *ke-*, etc.¹¹⁵,

— pré- et post-position dans des syntagmes nominaux ou pronominaux : skr. *kam*, av. *kam* suivis du datif; lat. *cum*, osq. *com* devant des noms, lat. *-cum*, ombr. **-kum** après des pronoms, à l'ablatif; v. irl. *co n-*+datif¹¹⁶; v. sl. *kŭ*, *kŭn* « vers »+datif¹¹⁷,

— élément subordonnant puisque cette particule est devenue conjonction en vieil irlandais « jusqu'à ce que, afin que, de telle sorte que »¹¹⁸,

— particule verbale, à valeur modale en grec (*κε(v)*, *κxv*, *κx̄*, *žv* qui en est issu), aspectuelle en hittite, *kan*, dont la valeur a suscité de nombreuses discussions, ayant été tenue par les uns pour locale, par les autres pour perfectivante¹¹⁹,

— *préverbe plein*, indiquant le mouvement vers (osq. *ce-bnust*); *préverbe vide*, en vieil irlandais, devant le prétérit de *ad-cí* « voir » et de *ro cluinethar* « entendre »¹²⁰, cet usage d'un préverbe vide devant temps narratif étant à comparer à celui de l'augment, ancienne particule propre aux passages narratifs, ou à celui de *to-* ou de *no-* en vieil irlandais, ou à

114. A. Meillet, *M.S.L.* 9, 1896, p. 49 ; *Études sur le vocabulaire et l'étymologie du vieux slave*, p. 45.

115. Pokorny, *I.E.W.*, p. 516.

116. J. Vendryes, *Grammaire du v. irlandais*, p. 142.

117. Meillet-Vaillant, *Slave commun*, p. 156 ; A. Vaillant, *Grammaire comparée* I, p. 204.

118. R. Thurneysen, *Grammar*, § 896-897 ; J. Vendryes, *Grammaire du vieil irlandais*, § 680-681, p. 355-356.

119. *kan*, indice perfectivant pour E. Laroche, *R.H.A.* 19 (fasc. 68), 1961, p. 30-36, indique une relation locale (« Ortsbezug ») pour A. Götze, *A.O.* 5, 1933, dont la théorie a été acceptée (avec des réserves ou des nuances) par F. Sommer, *H.A.B.* 32, 7 ; L. Zuntz, *Die hethitischen Ortsadverbien* (Munich 1936) ; H. Pedersen, *Hittitisch* (1939), mais non par B. Schwartz, *J.A.O.S.* 70, 18-24, qui voit dans la particule un connectif de phrase (réplique de Götze, *ibid.*, p. 173-178, et de Schwartz, *ibid.*, p. 179). La théorie aspectuelle a été développée par F. Josephson, *The Function of the Sentence Particles in old and middle Hittite*, Uppsala 1972 (cf. les conclusions, p. 418-419).

120. R. Thurneysen, *Grammar*, § 536 ; M. Dillon, *T.Ph.S.* 1947, p. 22 ; C. O'Rahilly, *Celtica* 8, 1968, p. 155-160.

celui de *pä-* devant prétérît du verbe « voir » en tokharien (§ 12); *préverbe aspectuel*.

En effet, de même qu'à *ta*, particule verbale perfectivante louvite, répond en vieil irlandais un préverbe *to-* perfectivant, de même à *kan*, particule verbale perfectivante en hittite, répond en latin un préverbe qui joue un rôle important dans l'expression de l'aspect, *co(m)-*¹²¹, auquel répond le préverbe slave, également employé dans le système des aspects, *sā-*. Il est notable que, alors que la valeur de hitt. *kan*, interprétée à l'origine comme locale, puis comme perfective, a donné lieu à des controverses¹²², la valeur perfective de *cum-* ait été expliquée par le fait que le préverbe était dénué de sens local : « *cum*, n'exprimant aucune espèce de mouvement, a par là même une situation particulière ». « Il n'implique jamais l'idée de déplacement, et ... à cause de cette propriété, quand le concept de perfectif a été lié à la présence d'un préverbe, c'est lui qu'on a été amené à employer de préférence »¹²³. On verra dans l'emploi aspectuel de **kom* peut-être un héritage; toujours est-il que l'expression de l'aspect au moyen d'un préverbe apparaît bien pour ce thème issu de l'emploi d'une particule verbale, restreinte à la position tonique.

10. Comme **k^e/o*, **p^e/o* a été non seulement particule de phrase, premier membre de composés nominaux, préposition, mais aussi préverbe de mouvement, préverbe vide, préverbe aspectuel, ces emplois pouvant se trouver dans plus d'une langue (éloignement : lat. *porceō* et hitt. *pe har(k)-*; préverbe aspectuel : lit. *pa-*, tokh. *p(ä)-*; préverbe vide : tokh. *pä-*), ce qui évoque la situation du vieil irlandais où *to-* est à la fois préverbe vide et préverbe aspectuel.

La particule qu'on trouve au second élément de *nempe* est attestée en latin même, dans *quippe* < **quid-pe*¹²⁴, ancienne particule interrogative, *quippinī* « pourquoi pas, certainement », *quispiam* < **quis-pe-iam*, et a une étymologie, puis-

121. Voir Brugmann-Delbrück, *Grundriss* IV, p. 147-152; D. Barbelenet, *De l'aspect verbal en latin ancien...*, Paris 1913, p. 253-287; P. Lejay, *R.Ph.* 43, 1919, p. 262-266.

122. Voir note 119.

123. D. Barbelenet, *Aspect*, p. 253 et 255, respectivement.

124. Voir Ernout-Meillet, *Dict. etym.*, s.u.

qu'on rapproche d'autres conglomérats pronominaux, attestés en lituanien (*kaĩ-p* « wie », *šeĩ-p...tėĩ-p* « so...so »)¹²⁵.

Il convient d'évoquer, en outre, une particule de phrase anatolienne, *pa*, et un préverbe **pe-*, *po-*, attesté sur une aire dialectale assez vaste (§ 11).

L'on est tenté de rapprocher, en effet lat. *nempe* et louv. *nanumpa* « nunc autem », formé de *nanun* « maintenant », qui, comprenant *na-*, particule de phrase tonique et *-nun*, en emploi enclitique comme dans *ki-nun*, gr. νυν, etc., contient deux fois le thème pronominal auquel appartient *nem-(pe)*. Le dernier élément de *nanumpa* est un *-pa* enclitique, qui apparaît groupé en louvite avec d'autres particules ou pronoms (*-pa-wa*, *-pa-ti*, *-pa-aš*, etc.), en particulier avec *na-* < **no-* (§ 4), *na-pa*¹²⁶, *na-pa-(wa)*¹²⁷, et connaît un emploi tonique (*pa-a-*, *pa-wa-*, *pa-aš*, etc.). Ce *(-)pa(-)* est une particule d'opposition faible équivalant au hitt. *-ma*¹²⁸.

Cette particule, il est vrai, a été interprétée comme valant [*-ba-*]¹²⁹, et apparentée à av. *bā*, lit. *bà*, arm. *ba*, v. sl. *bo* « denn », got. *ba* « ézuv », gr. *ὡς* « comme », d'un thème **bhe/bho*¹³⁰ qui pourrait se retrouver dans le pronom anatolien *apa-* (hitt. *apa-* louv. *apa-*, lyc. *ebe-*, pal. *-apa-*) < **ebhos*¹³¹, si l'on voyait dans ce dernier un juxtaposé dont le premier élément serait identique à celui de **e-no-* ou de skr. *asáu*¹³². Le problème est de savoir si la graphie avec *-p-* simple qu'offre *-pa-* entre voyelles (type *ša-pa*) empêche de rapprocher louv. *nanumpa* et lat. *nempe*. Or, si l'anatolien a connu, réellement, une particule à labiale sonore, au témoignage non ambigu du lyc. *-be* (*sebe* « et en outre », *tibe* « ou bien si »)¹³³, il a possédé aussi une particule à labiale sourde, au témoignage et du pal.

125. Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u. *nempe*.

126. J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*² § 38 : *nu-apa* « und, dann ». L'analyse de *nas*, etc., en **nu-as* remonte à Ungnad, *Z.D.M.G.* 74, p. 417 sq. Mais D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 20-21, analyse *na-s* (démonstratif **no* + désinence *-s*), *na-pa*.

127. Voir O. Carruba, *Partikeln*, p. 69 : vieil élément démonstratif **no*.

128. Voir E. Laroche, *B.S.L.* 53, 1957/8, p. 163-169 ; *Dictionnaire de la langue louvite*, p. 76-77 ; J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*², § 301.

129. E. Laroche, *B.S.L.* 53, p. 169 ; et voir A. Kammenhuber, *R.H.A.* 64, 1959, p. 20, sur pal. *nippa*.

130. Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 997 ; Pokorny, *I.E.W.*, p. 113.

131. E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen*, p. 72.

132. Il faut laisser de côté ici la particule enclitique hitt. *-(a)pa*, dont les rapports avec le louvite *pa-/pa* sont impossibles à apprécier : E. Laroche *B.S.L.* 53, 1957/8, p. 168.

133. E. Laroche, *B.S.L.* 53, p. 169.

ni-ip-pa-, dont le premier élément est la négation *nī-*, et dont le *-pp-* géminée à l'intervocalique peut s'interpréter en graphie cunéiforme par un *[-p-]*, et du lyc. *ne-pe*¹³⁴ dans lequel la négation est également suivie d'une particule en labiale sourde; il est tentant de voir dans le louv. *niš-paš* «is autem ne» (avec la négation *niš-* de défense) la même particule en sourde. L'anatolien semble donc avoir eu deux particules en labiale, l'une en sonore, louv. *-ba-*, lyc. *-be*, l'autre en sourde (pal. *nippa-*, lyc. *nepe*, peut-être louv. *niš-paš*), et c'est de cette particule que peut être rapproché le second élément de lat. *nem-pe*, *quip-pe*, et des formes baltiques apparentées¹³⁵.

11. Comme les autres particules, un **pe* a pu être employé en fonction de préposition, de premier membre de composé nominal, de préverbe¹³⁶.

L'albanais, par exemple, a *pa* préposition+accusatif «sans», et premier membre de composés nominaux privatifs.

Il est intéressant de voir toutes ces fonctions représentées en slave et en balte¹³⁷ (où l'on trouve *kai-p*, *šai-p*, *lei-p* avec *-pe* particule de phrase) :

**pō-* est préverbe (v. sl. *po-*, lit. *pa-*, perfectivant), préposition (v. sl. *po* «nach, an bei, über etwas hin»),

**pō* est préverbe (v. pr. *pō-*, v. sl. *pa-(mīnēti)* «se souvenir») et préposition (lit. *po*+génitif et datif «nach»; +instr. «unter»).

C'est de la même façon que le latin a à la fois *nem-pe*, *quip-pe*, *quip-pi-nī*, où la particule est en position enclitique.

134. O. Carruba, *Partikeln*, p. 101.

135. Selon R. Gusmani, *Lydisches Wörterbuch* (Heidelberg 1964), p. 112-113, lyd. *fa-* (particule de phrase à laquelle certains hésitent à rattacher le préverbe *fa-*) est apparenté à : hiér. *-pa-*, lyc. *-pe* (*-be*), cun. *-(a)pa*, pal. *-pa* (c'est-à-dire à des formes où nous avons cru devoir distinguer deux particules, l'une en sourde, l'autre en sonore).

136. Voir P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 246-247; Pokorny, *I.E.W.*, p. 54-55; **po* se retrouve peut-être, en outre, dans **poli* (av. *paiti*, v. p. *patiy*, hom. béot. lac. *ποτῖ*), qui serait alors comparable pour la structure à **kala*, **kati*, si l'on y voyait des formes apparentées à **kom/*km* (cf. Pokorny, *I.E.W.* 613)+des éléments (pronominaux ?) *-ta*, *-ti* (cf. lat. *i-ta*, § 20, skr. *i-ti*, § 21).

137. Meillet-Vaillant, *Slave Commun*, p. 505; R. Trautmann, *Balt. Slav.*, p. 203; M. Vasmer, *Russ. etym. Wtb.* II 380 [avec bibliographie]; Chr. S. Stang, *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, p. 49 et p. 287 pour les adverbes démonstratifs lit. *leipo*, *kaipo*, qui pourraient contenir un **pā* (lit. *pō*, *pa-*) enclitique.

et, en position tonique, un *po-* premier membre de composé nominal (*polubrum* < **po-ludhro-*, nom de vase sacrificiel, cf. *lauō*), et préverbe marquant l'éloignement, dans *pōnō* < **po-(si)nō* cf. *posilus* « mettre à l'écart »¹³⁸, *porceō* « contenir en éloignant », de *po* + *arceō* « contenir, maintenir, écarter ».

C'est de la même façon, encore, que l'anatolien présente non seulement une particule de phrase *-pa* (pal. *nippa*, lyc. *nepe*), mais aussi un préverbe : par opposition à *u-* (*we-*, *wa-*) qui indique le rapprochement, le hittite possède un *pe-* indiquant l'éloignement¹³⁹ :

pēda- « hinschaffen » / *uda-* « herbringen »
peia- « hinschicken » / *uija-* « herschicken »
penna- « hintreiben » / *unna-* « hertreiben »

L'un de ces composés est particulièrement intéressant : c'est *pē har(k)-* (*pē harzi* « er hält hin »; *pē-pat harkanzi* « sie halten auch hin », où le préverbe est séparé du verbe par l'enclitique *pat* « auch »), puisqu'il correspond exactement au lat. *porceō* : *arceō* a été rapproché de *har(k)-*¹⁴⁰. Lat. *porceō* / hitt. *pē har(k)-* témoignent de l'ancienneté d'un composé **pe a₂er(k)-*, et de l'emploi de **pe/o-* comme préverbe de mouvement¹⁴¹.

Le préverbe se trouve, de plus, dans des endroits du domaine i.e. où ne se rencontre pas la particule :

— à l'Ouest en Italie, non seulement en latin, mais d'une part en messapien (*hipades* < **ghi-po-des*¹⁴²), d'autre part en osque de Rossano, dans le composé nominal *πωρυος* « suffectus » qui évoque, pour le second membre, le *praefucus* « praefectus » de Bantia (*Vetter* 2, l. 23), et dont le premier membre pourrait être une forme à nasale **pom-* correspondant à **po-* comme **kom-* à **ko-* (§ 19), ou **dom* à *do* (§ 21)¹⁴³.

138. On a proposé de voir dans *poliō* « polir » un composé en **po-* ; analyse repoussée par Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u.

139. J. Friedrich, *Heh. Elementarbuch*² § 144.

140. Rapprochement de *har(k)-* et de *arceō*, Götze-Pedersen, *Muršili*, p. 50 ; Pokorny, *I.E.W.*, p. 66 ; Friedrich, *Heh. Wtb.* Autres rapprochements (non contradictoires), avec gr. ἀρξέω « écarter, protéger », arm. *argel* « empêchement », *argelum* « j'empêche », etc. : voir les dictionnaires de Ernout-Meillet, Walde-Hofmann, Chantraine. Ce sens « contenir » (comme on dit en français « contenir l'ennemi »), d'où « écarter, protéger », paraît fondamental pour ce radical **a₂er-k-*.

141. Meillet-Vaillant, *Slave Commun*, p. 505 et Walde-Hofmann rapprochent lat. *po-* de hitt. *pa-* (qui n'existe pas : le préverbe hittite est *pē-*).

142. Voir J. B. Hofmann, *K.Z.* 63, 1936, p. 267.

143. Inscription *R.V.* 28 de M. Lejeune, *Atti d. Lincei* 1971 [1972] : texte

— à l'Est, non seulement en hittite (*pē-*), mais en iranien d'une part (av. *paxrušta* « durch Anschreien, Beschwören vertreiben » [*xraos-* « schreien »]; *pazdayeiti* « schenken », causatif d'un **pa-zda-ti* (**sed-*) « sich setzen »; *pāyaoza-* « der (das Wasser) wegwogen lässt » (*yaoza-* présent « im Aufregung geraten, sich aufregen »; *yaoza-*, nom masculin « Aufregung, Inswogen bringen (des Wassers) »)¹⁴⁴, d'autre part en tokharien, où l'on trouve un préfixe *p-* devant consonne simple / *pä-* devant groupe consonantique à l'impératif, et un prétérit *pālkāt* < **pä-lkā-* (« voir »)¹⁴⁵.

Il existe donc un **pe/po*, particule de phrase attestée en emploi enclitique en latin (*nem-pe*), baltique (lit. *kaĩ-p*), anatolien (pal. *nippa*, lyc. *nepe*), et un préverbe (tonique), attesté dans la même aire dialectale (lat. *po(rceō)*, lit. *pa-*, v. pr. *po-*, hitt. *pē-*), ainsi que dans des domaines voisins (sl. *po-*, préposition et préverbe, *pa-*, premier membre de composés nominaux; osq. *πωμ-*), et, de plus, en messapien, albanais, avestique.

Le fait que l'aire du préverbe englobe celle de la particule de phrase invite à apparenter les deux, d'autant plus que **pě* et **pē-*, **pō-*, **pō-* peuvent être, les uns avec les autres, dans le même rapport formel que **dě*, **dē-*, **dō-*, **dō-* du thème **d^e/o*. L'on a, de plus, avec le même vocalisme que **nu*, **lu*, ou **su*, un **pu* (v.h.a. *fona*+datif, all. *von*, skr. *punar* « de nouveau », de **pu*+une particule du thème **no*¹⁴⁶), habituellement mis en rapport avec *apu* (arc. cypr. lesb. thess. *ἀπύ*), comme **po* avec **apo* (gr. *ἀπό*, etc.¹⁴⁷), quelle que soit la façon dont on doive interpréter ce rapport, obscur, mais qu'offrent d'autres thèmes pronominaux, comme **au/we* (§ 2), ou **an*, **anu*, **anō*/**nō*¹⁴⁸. Et l'on aurait, de plus **pi*, avec le même vocalisme que **ni* (phryg. *νι*, sinon **ni-zd-o-*, § 21), **ki* (hitt. *ki-nun*, lat. *cis*, etc.) ou **di* (§ 21), si l'on raccorderait ici le préverbe **pi* (skr. *pi-dhāna-* « qui couvre,

p. 668 ; interprétation p. 673 de *πωμφοκ* (*πωμ-* est donné comme pouvant être apparenté à lat. *po-*, mais l'auteur se demande d'où vient la nasale ; *ω* note [o] : p. 670).

144. Chr. Bartholomae, *Altiran. Wtb.* p. 819 (et 533-534) ; 884-885 ; 888 (et 1231-1232).

145. Sieg-Siegling-Schulze, *Tocharische Grammatik* (1931) § 431, p. 345-346.

146. P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 214-215.

147. Pokorny, *I.E.W.*, p. 55.

148. Pokorny, *I.E.W.*, p. 39. Cf. Bartholomae, *Altiran. Wtb.*, p. 816 : *pa° pa°* können sich zu *ai apā* verhalten wie *ai pi* zu *api* : vgl. ksl. *podati* « ἀποδιδόναι » ; et voir note 6 pour skr. *āma-/gr. μιν*.

couvercle », messap. *pi-do*¹⁴⁹, gaul. IEVRV, *εἰωρου* (3^e p. sg.), IOVRVS (3^e p. plur.) «*ā*, ont dédié » < **pi*-+*eur*¹⁵⁰) qu'on met en rapport avec **epi/opi*¹⁵¹.

12. La question se pose de savoir si **pe/po* peut appartenir à un thème qui apparaîtrait dans une langue comme un pronom de plein exercice. Il n'est pas nécessaire que la réponse soit affirmative pour que **pe/po* puisse être une particule d'origine pronominale : un thème comme **de/do*, reconnu comme démonstratif, n'offre guère de forme fléchie, hors de l'anaphorique v. pr. *din*, v. p. *dim*, peut-être de *ἀνδρα* (§ 20), et de la forme à longue **dē/dō* qu'on en interprète comme forme d'instrumental. Mais il se trouve que du thème **p^e/o* l'on a peut-être un paradigme. Du palaïte *nippa-* (*ni-ip-pa-an* acc. sg., *ni-ip-pa-as*, nomin. plur.; *ni-ip-pa-si* dat. plur.), deux analyses sont en effet possibles : soit *ni*+particule *pa*+pronom enclitique *-as*, ce qui est l'analyse de A. Kammenhuber¹⁵², soit *ni*+pronom enclitique *-pas*, de même structure (mais non de même origine) que *-apan* qui, pour A. Kammenhuber elle-même¹⁵³, est un pronom enclitique *-apa*¹⁵⁴, et non une combinaison d'une particule *-apa-* et d'un pronom enclitique *-an*¹⁵⁵. Une analyse *ni*-+*-pas* pronom serait du même ordre que celle qui voit dans *nas* un *na*+désinence *-s*, et non un *nu*+*-as* pronom enclitique¹⁵⁶.

Peut-être attesté comme pronom de plein exercice dans l'enclitique palaïte *nippa-*, le thème **pe/po* a en tout cas connu les mêmes emplois que ceux des autres thèmes pronominaux, de particule de phrase (lat. *nem-pe*, lyc. *ne-pe*), premier élément de composés nominaux, préposition, préverbe. Et en fonction de préverbe, il a des emplois analogues à ceux de **k^e/o* ou de **t^e/o* :

a) c'est un préverbe de mouvement (lat. *porceō*, hitt. *pē har(k)-*: éloignement) : cf. **ke* « huc » (osq. *ce-bnust*);

149. J. B. Hofmann, *K.Z.* 63, 1936, p. 267.

150. Pour l'analyse **pi*-+**eu-r*, voir M. Lejeune, *R.E.A.* 58, 78 sq.; *Lepontica* (1971), p. 42.

151. Pokorny, *I.E.W.*, p. 323.

152. *R.H.A.* 17, 1959, p. 82.

153. *L. c.*, p. 20.

154. Présentant la flexion nominale des pronoms comme en louvite (Otten, *Luv.*, p. 58), au lieu de la flexion proprement pronominale, à accusatif *-un*.

155. Analyse de E. Laroche, *R.H.A.* 57 (1955), p. 75.

156. Cf. D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 20-21.

b) c'est un préverbe vide, au prétérit d'un verbe « voir » (tokh. *pālkāt*), comme en vieil irlandais *co-* au prétérit de *ad-ci*, expliqué comme ancienne particule de phrase (§ 9)¹⁵⁷; et cf. v. irl. *to-* préverbe vide (§ 8);

c) c'est, comme en vieil irlandais *to-* (§ 8), en latin *cum-* (§ 9) un préverbe aspectuel, non seulement en lituanien (*pa-*), mais en tokharien, où « l'emploi du préfixe *p-* à l'impératif ... répondant manifestement pour la forme et la fonction à sl. *po-* lit. *pa-* (est) destiné sans doute à rendre perfectif l'imperfectif »¹⁵⁸.

13. S'il est évident que tous les préverbes pleins ne sont pas d'origine pronominale (p. ex. **anti* est une forme casuelle [locatif] de nom [cf. hitt. *hanza* = **hant-s* nominatif]), et si l'ignorance où nous sommes de la morphologie pronominale nous a incité à laisser de côté des formes comme **apo* (cf. **po* ?), **eni* (cf. **ni* ?), **kata* (cf. **kom/km + *-ta* ?), etc., c'est sur le rapport des particules de phrase et des préverbes pronominaux que, pour finir, nous voudrions insister.

Un premier point concerne la fixation, en un mot unique, de l'ensemble particule (/préverbe) et verbe, qui peuvent être disjoints à l'origine par un nombre plus ou moins grand de mots, non seulement enclitiques, mais aussi toniques, puisque la particule se trouve à l'initiale de la phrase (initiale absolue si elle est tonique, en seconde position si elle est atone), et que le verbe est normalement final en indo-européen. A cet égard, il y a à la fois parallélisme et opposition entre le groupe que la particule forme avec un nom, et celui qu'elle forme avec un verbe. Quand la particule accompagne un nom, le nom étant lui-même tonique à toutes les formes casuelles autres que le vocatif, c'est la particule qui est atone (pro- ou en-clitique, selon qu'elle est pré- ou postposée). Dans le complexe particule-verbe, c'est au contraire le préverbe qui est tonique, et le verbe qui est atone, à moins que le verbe, transporté à l'initiale dans des conditions spéciales (ou pour des raisons d'emphase, ou dans l'expression

157. L'on ne peut manquer d'évoquer ici **ewidet* « il a vu », seul exemple sûr d'aoriste thématique indo-européen (Thurneysen, *I.F.* 4, 1894, p. 84), et propre à l'aire à augment (gr. *ἔφιδε*, skr. *ávidat*, arm. *egit*). Doit-on attribuer l'existence relativement fréquente de verbes « voir » avec préverbe vide à l'emploi usuel d'un terme de ce sens dans les narrations ?

158. E. Benveniste, *Festschrift Hirt* (1936), p. 232.

la plus archaïque de la subordination), ne devienne tonique et soit alors suivi d'une particule enclitique (*dugiionliio*, *ekede-*, § 7), ou, s'il est composé, précédé d'un préverbe proclitique¹⁵⁹. En proposition indépendante, la fusion d'une particule (ou d'un préverbe pronominal) s'explique par deux spécialisations conjointes : celle d'une particule en emploi tonique, et celle d'un verbe (atone) qui remonte en position enclitique (dans des conditions qui resteraient à étudier).

Particules de phrases et préverbes se comportent de la même manière.

Il est bien connu que les préverbes (« pleins ») ont tendu à s'unir avec le verbe. Mais les phénomènes de tmèse qui se manifestent à l'époque historique ne font que conserver un état ancien, où le préverbe est le premier mot tonique de la phrase, et le verbe normalement final :

Φ 348 καὶ δ' ἄρα νεκρούς | κῆεν.

L'« univervation » s'accomplit ou bien quand le préverbe rejoint le verbe à la finale :

B 325 καὶ τὰ μὲν ἄρ σκίζουσιν ἀφύλλοισιν κατέκαιον,

ou bien quand le verbe rejoint le préverbe au début de la phrase :

Γ 31 κατεπλήγη φίλον ἦτορ (le verbe se trouvant alors en position enclitique).

Il n'en va pas autrement de certaines particules, alors même qu'elles ne sont jamais devenues des préverbes proprement dits. Ainsi la particule d'énumération mycénienne (*j*)o- peut : ou bien être séparée du prédicat par un mot tonique :

oapote dekasato ... KN Le 641 ὁ-ἄπωθεν δέζατο

*j*oaminisode *dido*[... KN Og 4467 ὁ-Ἀμνισόνδε δίδω[σι

(il y a là une tmèse comparable à celle qu'on peut observer pour tout préverbe)¹⁶⁰; ou bien rejoindre le verbe à la finale (cf. κατέκαιον, ci-dessus) :

oakerese PY Sn 64 (à huit exemplaires); mais ce cas est exceptionnel et n'apparaît que lorsque le groupe particule +

159. J. Kuryłowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes* (1958), p. 98.

160. On peut se demander si c'est par hasard que cette sorte de tmèse n'est attestée qu'à Knossos, alors que la soudure de la particule et du verbe est toujours accomplie à Pylos.

verbe est mis en parallèle (et opposé) à un groupe négation + verbe (*ouge akerese*, PY Sn 64 [deux exemplaires]) où le verbe est normalement final (l'emploi initial d'un groupe négation + verbe caractérisant la seconde phrase [quasi-subordonnée] d'un énoncé suivi, cf. *ouparokene[to]*, PY Ad 686). Mais, le plus souvent, particule (premier élément tonique de la phrase) et verbe (en position enclitique) sont agglutinés l'un à l'autre au début de la phrase (type *jodososi* *δ-δωσονσι, *odoke* δ-δωκε).

14. Cette structure est la même que celle qu'offrent non seulement les groupes préverbes pleins + verbe, du type *κατεπλήγη* ci-dessus, mais les groupes où le préverbe est un préverbe vide, ancienne particule de phrase, comme l'augment **e-*, en grec (ξδωκε comme *odoke*), arménien, phrygien, indo-iranien), ou *co n-*, ainsi que *no-*, *to-*, en vieil irlandais¹⁶¹ (et cf. **se-* : § 4), et *pā-* en tokharien. Et l'univerbation semble accomplie plus tôt pour ceux-ci que pour ceux-là : à époque historique, la liberté des deux éléments que sont le préverbe et le verbe est beaucoup plus grande pour les préverbes de mouvement que pour les préverbes vides.

Ainsi, l'augment **e-* n'est pas sujet à la tmèse, alors qu'en louvite la particule de phrase *a-*, qui en est le correspondant étymologique, peut se trouver à l'initiale d'une phrase dont le verbe est final, ou bien séparée du verbe seulement par un enclitique, comme en témoigne, par exemple, l'énoncé suivant :

a-la imrašša ^aIM-unli *pari tarauilla*, *a-la piyatta immarašša* (n)-^aIM-li « et pour le dieu de la steppe, il les a écrasées (les semences). Il les a données au dieu de la steppe »¹⁶² (verbes : *pari tarauilla* (composé), *piyatta*). De même le tokharien a *pā-lkāt*, avec préverbe et verbe accolés. Et en v. irlandais, *co n-* apparaît fusionné avec le verbe (*co-cual(a)e* « il entendit », *co n-accae* « il vit »), et *to-* et *no-* ne peuvent être séparés de lui que par un pronom enclitique; *e.g. na-mbeir* « il l'apporte » *na n-oig* « he slays him »¹⁶³, où l'ordre des mots est le même

161. F. Sommer, *Hethiter und Hethitisch* (1947), p. 70 ; M. Dillon, *T.Ph. S.* 1947, p. 22-23.

162. E. Laroche, *Dictionnaire de la langue louvite*, p. 154. Pour la place du verbe, la phrase louvite citée offre un bon exemple de la séquence héritée verbe final de la première phrase/verbe remontant vers l'initiale de la seconde phrase (voir J. Gonda, *Remarques sur la place du verbe*, p. 72-74).

163. C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 14-15.

qu'en hittite, avec *nu* vivant comme particule de phrase, et non préverbe : *n-an pešta* « he gave him »¹⁶⁴.

En d'autres termes, les groupes préverbe vide+verbe sont des séquences initiales de phrase figées, qui présentent l'ordre des mots que l'on attend, puisque les enclitiques se succèdent dans l'ordre particules — pronoms fléchis — verbe (§ 6) : le verbe, s'il est le seul enclitique, est accolé directement au premier mot tonique — il en est ainsi dans le type **é-widel* —, mais en est séparé, éventuellement, par une particule (type got. *ga-u-laubjats*, 2^e p. duel de *ga-laubjan* « πιστεύειν »), un pronom enclitique fléchi (lit. *su-si-eili* « se rencontrer, se réunir », *ap-mi-léidei* « tu m'as abandonné »¹⁶⁵, v. irl. *na n-oig*, lat. *Manios med fefaced*¹⁶⁶), une particule suivie d'un pronom enclitique fléchi, cf.

A 53 τιμήν πέρ μοι ὄφελλεν Ὀλύμπιος ἐγγυαλίξει

A 526 εὔ δέ μιν ἔγων,

myc. PY Ep 704.5 *damodemi pasi*.

La préverbation d'une particule s'observe donc dans des conditions différentes, selon que le préverbe est vide ou indique un mouvement. Une forme verbale munie d'un préverbe vide représente une initiale de phrase où particule (ligateur anaphorique : § 16) et verbe se succèdent selon un ordre stéréotypé tel que le verbe (anciennement final) remonte en position enclitique après un thème pronominal tonique (cf. § 9); et tous les préverbes vides sont d'anciennes particules pronominales. Au contraire, les préverbes pleins (qui ne sont pas tous pronominaux [cf. § 13]) ont fini par se souder au verbe parce que préverbe et verbe formaient une unité sémantique; mais l'ancien adverbe (issu d'une spécialisation déictique du thème pronominal : § 17) conserve, précisément en tant qu'adverbe, une liberté assez grande encore vis-à-vis du verbe dans des états de langue historiquement attestés (et qui, au témoignage du védique, durera plus longtemps en principale [préverbe tonique / verbe atone] qu'en subordonnée¹⁶⁷, où, devant verbe tonique, le préverbe est proclitique¹⁶⁸, et a perdu de son autonomie). Au cours de la dernière

164. M. Dillon, *T. Ph.S.* 1947, p. 23.

165. A. Vaillant, *Grammaire comparée* III/2, § 642, p. 647.

166. Pour des exemples de ce type, voir J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, p. 19 sq. ; 99 sq.

167. L. Renou, *Grammaire védique*, § 375, p. 316.

168. J. Kuryłowicz, *Accentuation*, p. 98.

étape qui les mènera à l'univerbation, les préverbes pleins finiront par ne plus être séparés du verbe par un enclitique (hitt. *pe-pat ḫarkanzi*) par suite d'une restriction d'emploi, qui les amènera à coïncider avec les préverbes vides, où ce schéma syntaxique est originel.

15. Le mécanisme est autre encore dans le passage des particules verbales aux préverbes aspectuels. Mais nous le saisissons mal. Une particule verbale peut, comme les autres, être tonique ou atone, par exemple en grec *ἄν/κεν*. En tant qu'atone, *κε(ν)* figure normalement à la place des enclitiques, éventuellement après d'autres particules, sans être nécessairement accolée au verbe; cf. :

A 139 ὁ δέ κεν κεχολώσεται ὃν κεν ἴκωμαι
mais Γ 56/57 ἦ τέ κεν ἦδη | λάινον ἔσσο χιτῶνα.

De manière notable, *κεν* peut se trouver, au contraire des autres particules, après pronom fléchi :

A 527 ὃ τί κεν κεφαλῇ κατανεύσω :

cela rappelle la situation du hittite, où *kan* est le dernier de la chaîne enclitique¹⁶⁹, et peut, comme en grec *κεν*, être ou non séparé du verbe : *na-at-ši ḫa-an-ni na-at-kán aš-nu-ul* « judge it for him and settle it »; et *na-aš-ma-an-na-aš-kán* LU TE-MU-ma ku-iš-ki kaṭ-la-an ar-ḫa ú-i-ya-az-zi « or if someone sends off a messenger to us »¹⁷⁰.

Quant à *ἄν* (<*κάν*, cf. note 104), il peut, de même, être ou non accolé au verbe :

Ω 654 αὐτίκ' ἄν ἐξείποι Ἀγαμέμνονι ποιμένι λαῶν
καί κεν ἀνάβλησις λύσιος νεκροῖο γένηται

« (si on t'apercevait) on irait aussitôt le dire à Agamemnon ... et alors ce sera un retard pour la délivrance du mort »¹⁷¹ ;

A 205 ἦς ὑπεροπλίσσι τάχ' ἄν ποτε θυμὸν ὀλέσση
« son arrogance lui coûtera bientôt la vie ».

Mais, bien que tonique, il n'est, pas plus que *κεν*, initial. Et l'on ne peut que constater l'accomplissement de l'univerbation des préverbes aspectuels issus de particules verbales, tels que lat. *cum*, sans pouvoir rendre compte du détail des

169. Voir E. Laroche, *B.S.L.* 53, 1957/8, p. 161.

170. F. Josephson, *Sentence Particles in ... Hittite*, p. 52, 92.

171. Voir P. Chantraine, *Grammaire homérique* II, p. 212.

faits, qui rappellent cependant ce qui se passe pour la négation : particule portant, comme les particules verbales, sur la phrase entière, la négation a tendu à se rapprocher du verbe¹⁷².

Il est manifeste, en tout cas, que, si dans l'analyse, l'on doit distinguer trois sortes de préverbes pronominaux — de mouvement, vides, aspectuels — parce que les mécanismes de leur universion ont pu être historiquement différents, en synchronie, dans un même état de langue, ils se comportent tous de la même manière, un même thème pronominal pouvant cumuler deux de ces emplois (ainsi, **ē* préverbe vide [l'augment long], et préverbe de mouvement [skr. *ā-* « huc »]; *dē-* préverbe de mouvement et aspectuel en latin; et cf. hitt. *kan* auquel ont été attribuées les deux valeurs, locale et perfectivante [§ 9]), ou les trois (**pe/po-* préverbe de mouvement en latin et hittite; préverbe aspectuel en lituanien et tokharien; préverbe vide en tokharien; **ke/ko(m)* préverbe de mouvement en osque; aspectuel en latin; vide en vieil irlandais). Et la fusion des particules pronominales — préverbées ou non (cf. myc. *jo-*) — avec le verbe ne représente qu'un cas particulier d'agglutination, à l'initiale de la phrase d'un pronom tonique et d'un verbe enclitique (type skr. *tām abravīd rājā*; gr. Thc. 1, 24, 1 *ταύτην ἀπώκισαν μὲν Κερκυραῖοι*) : il y a là un problème d'ordre des mots dont l'étude reste à faire¹⁷³.

16. La diversité d'emploi des particules de phrase semble donc s'expliquer par des caractéristiques propres aux pronoms.

Sur le plan du signifiant, elles offrent la particularité d'être tantôt toniques tantôt atones, ce qui peut expliquer, dans une certaine mesure, leur fusion avec le verbe, qui présente la même possibilité : thèmes pronominaux et verbes

172. Voir A. Minard, *La subordination dans la prose védique* (1936) § 20, p. 14. J. Gonda (*La place de la particule négative na dans la phrase en vieil indien*, Leiden 1951) a montré qu'en sanskrit **na* ou bien « se place immédiatement devant le verbe (et ce groupe se trouve généralement en fin de phrase)... cette position de la particule négative coïncide avec celle des préverbes », ou bien se trouve au commencement, assez souvent mais non toujours, suivi du verbe, ou bien à l'intérieur, alors non immédiatement devant le verbe.

173. Voir E. Kieckers, *Die Stellung des Verbs im Griechischen und in den verwandten Sprachen* (1911), §§ 5, 8, 9, 10 pour des exemples grecs, § 16 pour des exemples comparatifs.

ont tendu à se grouper à l'initiale de la phrase, qui est l'endroit où se trouve normalement la succession du premier mot tonique et des enclitiques. La séquence verbe initial (tonique)+particule enclitique marque la phrase comme subordonnée (*dugiiontiio, ekede-* : § 7), et il pourra continuer à en être ainsi, même une fois qu'en fonction subordonnante les thèmes pronominaux se seront développés sous forme de conjonctions ou de pronoms fléchis : cf. véd. *bhārad yādi* « s'il portait », hitt. *me-ma-i-ma-at ku-e-da-ni na-an-kān ha-an-ti-i Ū-UL ti-ia-zi* « (if) the man to whom he says it does not denounce him »¹⁷⁴. Au contraire, dans la phrase principale ou la proposition indépendante, le verbe atone suit normalement le ligateur de phrase, que celui-ci soit tonique et initial, ou qu'il soit enclitique, puisque, dans la chaîne des enclitiques, les particules précèdent normalement le verbe (§ 14).

Sur le plan du signifié, les emplois des particules pronominales s'expliquent par l'aptitude qu'ont les pronoms i.e. non personnels à être tantôt anaphoriques tantôt déictiques¹⁷⁵.

C'est par leur caractère anaphorique qu'on rendra compte des fonctions articulatoires des particules, parce que le rôle d'un anaphorique est de renvoyer à ce qui précède, ce que font justement ces particules, qui articulent une portion d'énoncé à celle qui précède : soit, en syntaxe paratactique, une phrase autre que la première à celle à laquelle elle fait suite, étant placée à l'initiale de cette phrase, éventuellement suivie d'enclitiques divers (*nempe*), au nombre desquels le verbe (**ēbheret*) ; soit, en hypotaxe — emploi issu du précédent — une principale et une subordonnée, conjointement, à l'origine, avec l'emploi d'un verbe tonique, auquel, dans un type archaïque de subordination, les particules — celles-là mêmes qu'on trouve dans l'énoncé paratactique — sont postposées en position enclitique (*dugiiontiio, ekede-*), tandis que, dans le type le plus courant de subordination à époque historique, les deux éléments sont toniques, et la conjonction initiale de proposition, mais, le verbe, à l'autre bout, final (il y a là un mouvement inverse de celui qui tend à accoler

174. Exemple 152, p. 34, de W. H. Held Jr., *The Hittite Relative Sentence... Language Dissertation* n° 55 (Baltimore 1957).

175. Voir E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 121-130, pour le double caractère déictique et anaphorique, des pronoms indo-européens ; et, pour la valeur anaphorique des particules, W. Dressler, *Grundsätzliches zur Funktion der altanatolischen Satzpartikeln*, A.O. 38, 1970, notamment p. 387.

au verbe la particule en fonction de préverbe). De plus, à l'intérieur de la phrase simple, une particule pronominale peut articuler deux noms, mis sur le même plan (**k^we*: *pater materque*), ou qui sont, l'un avec l'autre, dans un rapport de détermination (comme le sont une principale et une subordonnée), le déterminant étant un adjectif (sl. *novo-je vino*) ou un génitif (thématique : **-os-yo*).

Un emploi particulier de particule de phrase répond au double sens du terme anaphore — renvoi à ce qui précède, mais aussi répétition — : **k^we* peut relier entre elles toutes les phrases d'un énoncé autres que la première, en étant répété, en concaténation, dans toutes les phrases de cet énoncé¹⁷⁶.

17. Il est plus difficile de cerner les emplois déictiques de ces thèmes pronominaux non fléchis.

Dans l'un d'entre eux, ces thèmes jouent encore le rôle de particules de phrases, mais pour annoncer, et non plus pour relier : il en est ainsi des particules qui introduisent un énoncé, simple ou comprenant plusieurs phrases (comme myc. *jo-* ou hitt. *nu-*, qui se trouve parfois en tête d'un énoncé suivi¹⁷⁷). Les autres emplois déictiques apparaissent au niveau de la phrase simple, sans que l'énoncé proprement dit soit en cause.

L'un est clair : avec les valeurs « hic et nunc » qu'on peut attendre pour des éléments déictiques, ces thèmes pronominaux ont pu devenir des adverbes, temporels (*nun-c*, *iam*, *tum*, etc.), ou locaux (*un-de*). Ces adverbes ont reçu des emplois divers. Ils peuvent servir de prédicat à une phrase nominale :

A 515 οὐ τοι ἐπι δέος « pas de crainte sur toi = tu n'as rien à craindre ». Ou ils peuvent être employés comme préverbes « pleins » à valeur (locale) de mouvement, donnant au procès une orientation en quelque sorte dynamique dans l'espace, ou, encore, servir de premiers membres de composés nominaux. Préverbes et premiers membres de composés ne

176. Un bon exemple est ici l'inscription de la Colonne Rostrale où chaque phrase est reliée à la précédente par *-que*. Un autre exemple de la même structure stylistique est offert par les tablettes pyliennes du cadastre individuel Eb, où chaque tablette est reliée à la précédente par un *-qe* accolé au prédicat (*ekeqe* « ἔχει-τε »).

177. J. Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch*² § 308, p. 156.

coïncident pas nécessairement pour l'emploi. Ils peuvent le faire lorsque le composé est un nom verbal (« composé de dépendance ») : le premier terme de *dēses* « oisif » et de *dēsideō* « rester oisif » est le même. Mais certains composés gardent trace, dans leur premier membre de la fonction prédicative que peuvent avoir ces éléments¹⁷⁸ (*nūdius (tertius)* « c'est maintenant le (troisième) jour »)¹⁷⁹, et il en est ainsi des composés possessifs, au premier membre desquels une particule adverbialisée a une fonction prédicative (*cūria* < **co-wir-ya* « (unité) dont les hommes sont ensemble ») et peut prendre une valeur privative (lat. *dēmens*, lett. *aumanis* « insensé »), ou parfois augmentative (v. irl. *dīmōr* « très grand »), inconnue des préverbes proprement dits. Par ailleurs, un préverbe aspectuel comme lat. *cum* — en tant qu'il indique une modalité verbale, l'aspect (§ 9), ne peut trouver place en composition nominale. En un tel emploi, le premier membre a la valeur pleine qu'offre la particule dans les syntagmes nominaux où elle est employée comme pré- ou post-position, valeur qui est tirée de la forme casuelle qu'elle articule au prédicat en la mettant en relief : p. ex. *cum* ne signifie « avec » que parce qu'il accompagne un instrumental-sociatif, et c'est cette valeur qu'on trouve au premier membre d'un composé comme *compāniō*.

18. D'autres emplois des thèmes pronominaux non fléchis nous paraissent relever également de la deixis, mais sont plus malaisés à appréhender, témoignant pour ainsi dire d'une deixis à l'état pur : ce sont ceux où la particule a pour rôle, non plus de *relier* (comme dans le système de l'anaphore), mais de mettre en *relief*, non pas exactement le terme qu'elles accompagnent, mais l'une des catégories grammaticales spécifiques de ce dernier.

Si ce terme est un nom (ou un pronom fléchi), la particule

178. Je m'oppose donc ici à W. P. Lehmann, *Proto-Indo-European Compounds in relation to other Proto-Indo-European Syntactic Patterns*, *Acta Linguistica Hafniensia* 12/1 (1969), p. 18 : « if as we have above we relate the structure of compounds to that of verbal sentences, we might also consider the narrative... sentences. We find no nominal compounds with cognates of the well-attested sentence-connectives, such as Hittite *su, ta, nu* » : par exemple **to* est premier membre de composé nominal dans messap. *tabara*, **nu* dans *nūdius* ; pour **su*, voir note 56) ; **dē* ou **ko(m)* sont bien attestés en cet emploi, etc.

179. J. B. Hofmann, *I.F.* 42, 1924, p. 77. C. Watkins, *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, p. 1039.

en soulignera la fonction casuelle, et son association avec cette dernière lui conférera même un contenu sémantique : *-δε* est latif parce qu'il attire l'attention sur un accusatif de direction, et il en est de même pour *dē* qui signifie « à partir de » parce qu'il accompagne un ablatif de point de départ, ou pour *cum* « avec », parce qu'il va de pair avec un instrumental-sociatif. Ce n'est qu'ultérieurement que ces particules, qui précisent la valeur d'un cas, seront comprises et utilisées comme outils articulant une forme nominale au prédicat (les fonctions déictique de mise en relief et anaphorique de mise en relation se confondant alors).

Dans la fonction déictique particulière qui est celle des particules verbales, les thèmes pronominaux ont permis de situer dans le système de la deixis les modalités qui peuvent affecter le contenu de la phrase tout entière par l'intermédiaire du prédicat verbal, noyau de la phrase qui porte des indices relatifs à celle-ci¹⁸⁰. L'on comprend alors pourquoi les particules verbales ne sont pas initiales de phrase : une particule pronominale n'a à être initiale qu'en tant que ligateur ou introducteur d'énoncé. Une particule verbale ne jouant aucun rôle dans la structure de l'énoncé proprement dit, sa place se trouve ailleurs qu'au début de ce dernier, même lorsqu'elle est accentuée (cf. § 15).

Les modalités intrinsèques du prédicat que les particules verbales ont pour rôle de mettre en relief sont, sinon la voix¹⁸¹, du moins le temps — et l'on rappellera ici que c'est de l'association d'une désinence à valeur ancienne de diathèse (*-t actif) et d'un thème pronominal enclitique *-i (« épidéictique », « hic et nunc ») qu'est née la plus ancienne expression du temps (*-ti, présent actif); le mode (gr. $\kappa\epsilon(\nu)$, $(\kappa)\alpha\nu$), ou, plus souvent l'aspect (louv. *ta*/ v. irl. *to-*; hitt. *kan*/ lat. *cum-*). On ne s'étonnera pas de la fréquence des préverbes pour indiquer l'aspect : le temps et le mode ont eu des procédés d'expression inclus dans la forme verbale, affixes et désinences;

180. Cf. W. Dressler, *A.O.* 38, 1970, p. 386 : « Die Verbalmorpheme sind die bevorzugten Träger Syntaktischer Indices, und zwar nicht nur satzsyntaktischer Indices, wie die Begriffe Modus, Tempus und Aspekt vermuten lassen, sondern auch textsyntaktischer. »

181. On laissera de côté ici le problème du -r de médio-passif, expliqué à partir d'une ancienne particule (gr. $\acute{\alpha}\rho$, $\acute{\rho}\alpha$, etc.), par C. Watkins, *Indogermanische Grammatik* III/1 (1969), p. 194-197. Mais en tous cas, en védique, certains préverbes comme *ā* (et *sām*) facilitent, s'ils ne la provoquent, la voix moyenne : L. Renou, *Grammaire... védique*, § 423.

l'aspect, au contraire a pour principale expression morphologique l'emploi de préverbes¹⁸². Les modalités que soulignent ces particules verbales ne sont pas toujours tranchées au départ. B. Delbrück a remarqué il y a longtemps que gr. $\kappa\epsilon(v)$, $\acute{\alpha}v$ ont une valeur aspectuelle plutôt que modale¹⁸³, ce qui les relie plus étroitement à hitt. *kan*, formellement apparenté.

Ainsi s'explique la variété d'emplois des particules pronominales : emplois articulaires, d'origine anaphorique, de ligateurs de phrases dans l'énoncé paratactique (figés parfois comme préverbes vides), puis, avec le développement de l'hypotaxe, d'outils conjonctifs, ainsi que, parfois, dans la phrase simple, de ligateurs de noms ($*k^{we}$; $*y^e/o$); emplois divers d'origine déictique, de particules de phrases introduisant un énoncé, d'adverbes à valeur « hic et nunc », de pré- et postpositions accompagnant un nom, de particules verbales, ayant pu donner naissance à des préverbes aspectuels, de préverbes de mouvement et de premiers membres de composés nominaux, issus de particules adverbialisées. En synchronie, plusieurs de ces emplois peuvent subsister, sans que leur coexistence continue à apparaître comme encore motivée : et c'est ainsi que le latin garde un vieux thème pronominal $*p^e/o$ dans des emplois aussi différents que ceux que conservent *nempe* et *porcēō*.

APPENDICE : Le problème de la nasale de *nem(-pe)*.

19. Le premier élément de *nempe* présente une nasale qu'offrent aussi et d'autres formes du thème $*n^e/o$, et des formes d'autres thèmes pronominaux, et qui fait problème : elle a été interprétée soit comme désinence d'accusatif (masc. *-um* < *-o-m*, fém. *-am* < *-ā-m*)¹⁸⁴ soit comme particule¹⁸⁵. C'est cette dernière explication que nous adopterons, parce que, en tout état de cause, une forme à vocalisme *e* comme *nem* ne saurait être interprétée comme accusatif,

182. Voir note 100.

183. B. Delbrück, *Der Gebrauch des Conjonctivus*, p. 85, 86.

184. F. Skutsch, « Lateinische Pronominalflexion », *Glotta* 1, 1909, notamment pp. 306, 316, 319. Explication adoptée par Walde-Hofmann, ainsi *s.u. dum* (et ces finales contiendraient un suffixe d'instrumental pour H. Hirt, *I.F.* 1, 1892, 13 sq.).

d'une part, et que, d'autre part, ces formes ont des doublets sans nasale (type **ne*, **na*, **nu*, à côté de *nem*, *nam*, *num*).

L'on a donc, du thème **n^e/o*, trois particules à nasale en latin¹⁸⁶, dont chacune peut apparaître en position soit atone, après une autre particule ou un pronom fléchi, se trouvant ainsi à la seconde position qui est celle des enclitiques¹⁸⁷, soit tonique, à l'initiale, seule ou précédant d'autres particules :

a) *nem*, tonique (*nem-pe*), et enclitique (*e-nim*, ombr. *enem*),

b) *nam*, tonique (*nam*) et enclitique (*quis-nam*, *uli-nam*, *ennam* « etiamne », P.F. 66, 23), si ce dernier vient de **et-nam*¹⁸⁸,

c) *num*, tonique, seul, ou premier élément de conglomérats pronominaux (*numnam*, *numque*, *numquid*, *nuncine* < **num-ce-ne*, *nunciam*), et enclitique (*etiamnum*, etc.).

Or le thème **no* auquel appartient, entre autres, *num*, est bien connu pour avoir possédé une forme (à vocalisme *u*), soit munie soit dépourvue de nasale, en emploi tonique ou enclitique, **nu(m)*, le plus souvent employée comme adverbe de temps, « tantôt, maintenant »,¹⁸⁹ et l'on a :

**nu* : skr. *nú*, *nũ* (*nũ-tana-*), av. *nũ*, lit. *nu*, lette *nu*, gr. *vũ*, *vu*, lat. *nũ-per*, *nũ-dius*, hitt. *nu*, v.h.a., v. angl. *nu*, v. pr. *tei-nu*, tokh. *nu*, B *no* enclitique « aber, denn »,

**num* : gr. *vũv*, *vu*, hitt. *ki-nun*, lat. *nunc* < **num-que*, etc.

Il y a là un témoignage du caractère facultatif, dès l'indo-européen, de la nasale dans un thème pronominal non fléchi, caractère facultatif qui exclut toute interprétation de la nasale comme désinence d'accusatif.

Un second témoignage, qui va dans le même sens, est fourni par des particules du thème **k^e/o* qui, dans une même langue, en synchronie, apparaissent tantôt avec tantôt sans nasale :

185. Leskien, *Berichte der königl. Sächs. Gesells. d. Wissens.* 1884, p. 94 sq. ; P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 206. Et voir Ernout-Meillet, *s.u. cum*.

186. P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 199-200, 205-206.

187. Voir note 10.

188. Voir Ernout-Meillet, *s.u.* ; Pokorny, *I.E.W.*, p. 966, restituée de manière invraisemblable *nam* en **mān* (cf. gr. *μήν*, *μὲν*, etc.).

189. Voir Pokorny, *I.E.W.* p. 770 ; et, sur les formes grecques, C. J. Ruijgh, *L'élément achéen*, p. 57-67.

a) **ko(m)*, dont l'italique (lat. *com(-)* et *co-*; ombr. *com(-)* et *co-*, **ku**; osq. *com(-)*, **kum-**; fal. *cun-(captum)*; volsq. *co-(vehriu)*, et le celtique (v. irl. *com-* et *co-*, gaul. *com-* et *co-*)¹⁹⁰ montrent que la nasale a été facultative¹⁹¹, même si, dans certains états de langue, cette nasale est soit constante (hitt. *kan*, véd. *kam*, de vocalisme ambigu, *a* ou *o*), soit absente (sl. *-ko*, cf. § 9)¹⁹²;

b) **ke(m)*, dont le grec *κε*, *κεν* montrent aussi que la nasale est facultative (en termes grecs « épheleystique »)¹⁹³;

c) **ka(m)*, attesté avec nasale constante en grec, *καν*, mais qui a un correspondant sans nasale dans des complexes pronominaux comme (*αὐτί*)*κα*.

20. Ces thèmes pronominaux ont en effet connu des formes en *-a*, sans nasale, dont l'existence a été décelée par Persson¹⁹⁴. Même si, sur certains points, les analyses de ce dernier sont aujourd'hui caduques (p. ex. gr. *-θα*, à côté de *-θεν*, a un *a* < **η*: **dhη*), il est des particules à *a* ancien¹⁹⁵ : ainsi :

**ka* (à côté de *kam*, § 19) dans *ὄκα*¹⁹⁶ et les autres conglomerats pronominaux que sont *αὐτί-κα*, *ἡ-νί-κα*¹⁹⁷, qui est dans le même rapport avec *κε(ν)* que *εἰτα* avec *εἰτεν*, *ila* avec *ilem* ou que :

**na* (à côté de *nam*, § 19), attesté par *ἵνα*¹⁹⁸, *τη-νά-κις*¹⁹⁹, avec *nem-pe*;

**la* (à côté de *lam*, § 21), qui apparaît lui aussi dans des

190. Voir Walde-Hofmann, *L.E.W.* I, p. 251.

191. Cf. Ernout-Meillet, *s.u. com-* : « la nasale n'est pas essentielle... la nasale est donc ici cette nasale mobile qui figure souvent à la fin des mots i. e. sans valeur sémantique propre ».

192. Voir Trautmann, *Balt. Slav.*, p. 111 ; Solmsen, *K.Z.* 35 (1899), p. 463 ; Brugmann, *Grundriss* II/3, p. 1000. Le germ. *ga-* posant des problèmes étymologiques, nous le laissons de côté, ainsi que *κινός*, et la forme complexe **κηῖτα* (gr. *κάτα*, hitt. *kattan*, etc.), apparentée à *kan* par Pedersen, *Hitt.*, p. 158 sq.

193. M. Lejeune, *Adverbes*, p. 361 ; Pokorny, p. 516.

194. *I.F.* 2, 1893, p. 228.

195. Voir sur des formes grecques en *-α*, M. Lejeune, *Adverbes*, p. 357-360 ; p. 368 sur *-θα* < **dhη*.

196. M. Lejeune, *Adverbes*, p. 357.

197. Cf. P. Monteil, *La Phrase relative en grec ancien*. (1963), p. 296.

198. P. Monteil, *l. c.*, p. 376.

199. P. Monteil, *l. c.*, p. 296.

conglomérats pronominaux, ὅτα (lesb.)²⁰⁰, εἴτα²⁰¹, δῆτα²⁰², et dans des formes latines dont le *-a* ne saurait reposer sur **-n*, comme *ut* < **k^wu-la*, *ali-uta*, *ila*²⁰³, et qui sont à *item* (cf. *is-te*) ce que εἴτα est à εἴτε(ν) ;

**da* (à côté de *-dam*, § 21 et de *-dem*, § 21), en arcado-chypriote, dans θύραδα ἔξω Ἀραάδες (équivalent de θύραζε)²⁰⁴ avec, postposée au nom de la porte, une particule *-δα* de valeur lative comme *-δε*²⁰⁵ (§ 3); et, sinon dans le pronom cypr. ἄνδα = αὔτα²⁰⁶ qu'on rapproche de v. irl. *and* « dort », dont le *-α* peut être long et conserver une forme de féminin de **do*, en tout cas dans ἄνωδα, du moins si l'on restituait en *-α* la voyelle élidée de cette forme, qui se trouve dans une inscription archaïque de Mantinée (v^e s.), Schw. 661.17 Φοιχίας... τας ἀνῶδ' εἰσας « les maisons situées sur la hauteur » : ἄνωδα, s'il a existé, serait alors formé par postposition de *-δα* à ἄνω, et équivaldrait à l'ion.-att. ἄνωθεν, dor. ἄνωθα²⁰⁷; enfin, l'on a voulu retrouver la même particule dans le peu clair myc. *oda₂*²⁰⁸.

L'on fera donc de *nam*, *lam*, *-dam*, *κᾶν* des formes élargies par *-m* des particules en *-a* qu'offrent (ι)να, (ι)λα, (θύρ)δα, (αὔτ)κα, formes sans nasale qui sont seulement enclitiques, et, au contraire des formes en *-m*, n'ont jamais d'emploi adverbial. Dans ces formes, la nasale est à l'origine tout à fait autre chose qu'une désinence d'accusatif : ce qu'en termes grecs l'on appellerait une nasale épheleystique.

200. M. Lejeune, *Adverbes*, p. 357.

201. P. Monteil, *Phrase relative*, p. 296.

202. J. Denniston, *The Greek Particles* (1970), p. 269. Particule habituellement décrite comme combinaison de δῆ + un suffixe *-τα* ou comme « lengthened form » of δῆ (Denniston). Pour P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u., structure obscure. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* II, p. 563, n. 5.

203. Voir P. Monteil, *Phrase relative*, p. 297, n. 2.

204. Cf. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 625, n. 1 : « vl. aus *θύρσ-δα ».

205. Point n'est besoin d'y voir une réfection de *-δε*, comme le fait P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u.

206. Voir H. Pedersen, *Vgl. Gramm.* 2, p. 195. Pokorny donne des explications diverses de ce pronom, qu'on trouve p. 284, s.u. **em* (ἐνθα, ἐνθεν), du pronom **e* ; p. 37, s.u. **an*, particule démonstrative ; p. 320, s.u. **no*, *na*, forme du thème de pronom **eno*.

207. M. Lejeune, *Adverbes*, p. 327.

208. Voir Ventris-Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge 1959, p. 401.

21. Elle apparaît dans des thèmes pronominaux de vocalismes divers²⁰⁹, et l'on a, non seulement **ke(m)*, **ka(m)*, **ko(m)*, mais, de **n^e/o*:

**nam* (§ 19) et **-na* (§ 20),

**nem-(pe)* et **ne* (§ 4),

num* et **nu* (§ 19), le lat. *num* étant phonétiquement ambigu, puisqu'il peut reposer sur **nu-m* (gr. νῦν, hitt. *nu*, etc.), ou sur **no-m* (no*: v. irl. *no-*, hitt. *na-ššū*, etc.),

**d^e/o*²¹⁰ : **de* (§ 3) et *-dem*, enclitique en latin dans des complexes pronominaux (*ibidem*, *itidem*, *tandem*), ainsi que dans *pridem* et *īdem* < **is-dem*, dont l'étymologie a été discutée²¹¹,

**-da* (§ 20) et *-dam*, seulement enclitique dans des complexes pronominaux (*quidam*, *quondam*, cf. ombr. *ne-rsa* < **ne-dam* « donc »),

dum, tonique, cf. *dumtaxat* « jusqu'à ce qu'il puisse toucher », ancien syntagme dont le verbe est interprété comme subjonctif (**taxō* de *langō*), et enclitique (*dudum*, *inlerdum*, *nondum*, *uixdum*, etc.), notamment après impératif (*abīdum*, *agedum*, etc.)²¹². Phonétiquement, *dum* est ambigu²¹³, comme *num* (et *tum*). L'on a une présomption (pas davantage cependant) en faveur de l'analyse **do-m* plutôt que **du-m*, car aucun **du* (qui serait parallèle à **nu*, **tu*, **su*) n'est attesté²¹⁴, alors que le thème **d^e/o* a fourni une particule **do* très tôt combinée avec **en-* (lat. *endo-* > *indu-*, hitt. *anda*, gr. ἐνδο- au premier membre de composés nominaux), et parfois avec nasale (gr. ἐνδον, hitt. *andan*),

**t^e/o* : **te* (§ 8) et *-tem*, enclitique dans lat. *i-tem*²¹⁵, dans lequel *-tem* s'ajoute au thème anaphorique *i-*, comme *-la*

209. Cf. F. Skutsch, *Glotta* 1, 1909, p. 319 n. 3.

210. Cf. Ernout-Meillet, s.u. *quidam* : la particule *-dam* est à *-dem*, *-dum* comme *nam* à *nem(pe)*, *num*.

211. Voir Ernout-Meillet, s.u. *-dem*, *prī-*, *īdem*.

212. Voir Ernout-Meillet, s.u.

213. P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 250 : « **dom* oder urspr. **dum* ».

214. Gr. ἐνδον est refait sur ἐνδον d'après πῦν, pour M. Lejeune, *Adverbes*, p. 297.

215. Mais, pour Walde-Hofmann, *ila:item* nach *id:idem*.

216. Analyse par *-tem* chez Persson, *I.F.* 2, 1893, 205 sq. ; Skutsch, *Kl. Schr.* (= *Glotta* 1, 1909), p. 4 ; Meillet, *M.S.L.* 20 (1918), p. 91 ; non acceptée par Walde-Hofmann pour qui, à la suite de Brugmann et de Leumann-Hofmann, *autem* : *aut* comme *item* : *ila* et *quidem* : *quid*. Mais on ne saurait partir de *aut* : il est invraisemblable que la particule *-em* se soit ajoutée à *aut* < **auti* après la chute de *-i*.

dans *i-ta* ou *-ti* dans skr. *iti*, et dans *au-tem*²¹⁶, dont le doublet sans nasale apparaît dans αἶτε (et cf. *aut* <*au-ti*, avec un autre vocalisme de la seconde particule). De manière intéressante, le grec a un doublet dialectal ἔπειτε ion./ἔπειτεν dor. (à côté de ἔπειτα, εἶτα), et εἶτεν (Milet, Andanie, Lébadée), à côté de ἔπειτε,

**ta* (§ 20) et *lam*, tonique en latin,

tum, ambigu, qui peut venir de **to-m* (cf. alors, sans nasale, hitt. *ta*, v. irl. *tó*) ou de **tu-m* (cf. véd. *tú*).

Certaines séries pronominales offrent avec les mêmes vocalismes des formes dont certaines sont munies, les autres dépourvues de la nasale. Ainsi l'on a :

- de **yo*: **yam* (lat. *iam*) sans **ya*, et inversement, sans nasale,
**yu* (v. sl. *jǔ* « maintenant », et cf. lit. *jaũ*),
**yo*, enclitique et tonique (§ 5),
**ye*, enclitique (§ 5),

— de **k^{wo}:k^{wo}* (gr. πῶθεν, etc.) et **k^{wom}*, tonique (lat. *cum*, *quon-dam*; ombr. *pune*, *pone*, <*quon-de*)²¹⁷ et enclitique (ombr. *arnipo* <**ad-ne-k^{wom}* « donec, quoad »),

**k^{wu}* « où » (véd. *ká*, av. *čū*, gr. πῦ-, lat. *u-bi*, etc.)²¹⁸ et **k^{wun}* (lat. *un-de*),

**k^we* « et » (§ 5) sans **k^{wem}*, mais, inversement,

k^{wam}* sans **k^{wa}*: lat. *quam*, osq. *pan*, pél. *pam*, et élément de conglomerats pronominaux, en position tonique (lat. *quan-de*, ombr. *pane*, *pāne* <quam-de*) et atone (*quis-quam*); l'arm. *k'an* est un correspondant intéressant en ce qu'il montre que les formes en *-am* ont, pour ce thème, existé hors de l'italique (et dans sl. *kǫdǫ*, *kǫdě*, *ǫ* pourrait représenter phonétiquement *-*am*).

Ces particules — qui sont des thèmes pronominaux non fléchis — ont donc pu comporter une nasale dont la fonction est difficile à préciser. L'on remarquera cependant qu'elle apparaît volontiers dans des formations adverbialisées (*nam*, vñv, εἶτεν, *lam*, *iam*, etc.). Elle a connu une extension plus ou moins grande selon les langues : en slave, elle s'est étendue, à partir de formes où elle était héritée, comme *kǫn* (**kan*)

217. Pokorny, *I.E.W.*, p. 181.

218. Pokorny, *I.E.W.*, p. 647. Sur la forme **k^{wu}*, voir M. Lejeune, *Adverbes*, p. 294-295.

comme consonne de liaison entre toutes les prépositions et l'anaphorique ainsi que le relatif²¹⁹.

Quant aux formes à vocalisme **i*, elles n'existent guère comme adverbes pourvus d'une nasale en dehors du latin (cf. *is-tim*, etc.)²²⁰ :

de **li*, élément enclitique accompagnant d'autres thèmes pronominaux (ainsi, skr. *i-li* à côté de lat. *i-la*, *i-lem*, et **au-ti* (lat. *aut*, etc.), à côté de *au-lem*, αὔτε), le grec a αὖτις à côté de αὔτις, forme à -s adverbial, et

de **ki*²²¹, particule tonique (hitt. *ki-nun*) et enclitique (notamment dans les adverbes multiplicatifs du type gr. πολλάκι²²²), existent également une forme à -s adverbial (lat. *cis*, gr. πολλάκις) et une forme à nasale, (πολλά)κιν²²³,

mais **di* n'apparaît lui-même que comme forme flexionnelle (v. pr. *din*, v. p. *dim*, acc. sg.²²⁴),

et **ni* est, sans doublet en nasale attesté, particule de phrase en pamphylien²²⁵, et en phrygien, où elle accompagne conjonctions et relatif (αι νι κος « wenn nun ein »; ιος νι « wer irgend », cf. avec un autre vocalisme tokh. *kus ne*); enclitique dans des conglomerats pronominaux (gr. arc. τῶνι < τοιο-νι gén. sg., τοινι, ταινι dat. sg.; adverbes comme ἦ-νί-κα²²⁶, peut-être préverbe et premier membre de composé (type **ni-sd-o-*), si l'on devait y rattacher le préverbe **ni*²²⁷, en raison de l'existence d'autres préverbes pronominaux comme **pi-* (§ 11).

22. Il est difficile de préciser le rapport morphologique de ces formes à vocalisme divers entre elles. Si les formes en *-*i* sont connues pour être anaphoriques, en regard des formes

219. Voir A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* I § 83, p. 206.

220. Sur l'adverbe latin **im*, voir M. Lejeune, *Adverbes*, p. 394.

221. Forme flexionnelle de neutre correspondant à l'animé *kas* en hittite.

222. Voir P. Monteil, *Phrase relative*, p. 296. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 409, rapproche *purá cid*, mais il n'est pas nécessaire de supposer une forme en *-*d*, et le thème pronominal est ici **ki* anaphorique répondant au démonstratif **ko* (cf. E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 128), et non **kwi* indéfini, dont le traitement phonétique serait autre (cf. τικς).

223. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 620.

224. Voir E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 121-123.

225. Voir Thumb-Scherer, *Handbuch der griechischen Dialekte*, Heidelberg 1959, II p. 193.

226. Voir P. Persson, *I.F.* 2, 1893, p. 251 ; P. Monteil, *Phrase relative*, p. 296.

227. Pokorny, *I.E.W.*, p. 311, le rattache à **en*.

en *-e/o, de démonstratifs²²⁸, les vocalisme -a- et -u- ne sont pas clairs. Tout ce que nous pouvons alléguer comme excuse à notre ignorance, est qu'elles doivent être des vestiges appartenant à une époque si reculée qu'elle n'offre que peu de prises à la reconstruction. Il est en particulier imprudent d'attribuer une valeur casuelle à ces formes que nous ne connaissons que comme particules ou comme adverbes, et non comme démonstratifs de plein exercice : elles nous engagent, en tout cas, à résister à la tentation d'attribuer aux pronoms des finales casuelles en tous points analogues à celles des noms. Et, si l'on peut songer à faire des neutres pluriels de *na, *ta, *ka, *da, *k^wa, *ya²²⁹, et des cas directs singuliers non fléchis (ancêtres du nominatif animé, et du nominatif-accusatif neutre) de *ne/no, *te/to, *ke/ko, *de/do, *k^we/k^wo, l'on verra peut-être dans *nu, *tu, *ku, *yu, *k^wu (sinon *du, dont l'existence n'est pas assurée), les plus anciennes formes d'accusatif pronominal animé opposé au nominatif, peut-être ensuite hypercaractérisées comme accusatifs par adjonction de la désinence nominale -m, dans le type hitt. *kun* (cf. v. sl. *ku*), *apun* (cf. *pu, § 11), skr. *amum*, de même que le nominatif pronominal a reçu secondairement la désinence nominale *-s (*so-s : skr. *saḥ* en regard de ó, etc.) : « il semble que la distinction de timbre e : u ait eu valeur morphologique, dans un état très ancien de la flexion pronominale indo-européenne, pour réaliser l'opposition du cas-sujet au cas objet »²³⁰. Et le cas-sujet étant seulement employé en valeur emphatique dans le cas des pronoms, c'est autour de cette opposition qu'est organisée la flexion de ces derniers, et non, comme celle des noms, autour de l'opposition entre cas directs et obliques. Dans les uns comme dans les autres, la flexion a pu naître de l'emploi de deux thèmes distincts, dérivés « hétéroclitiques » dans le cas des noms, en -r (cas direct), etc. / -n (cas obliques) type ṛ̥π̥α̥ρ̥/ṛ̥π̥-ṇ̥-t, thèmes en *-o (cas-sujet) et *-u (cas-objet), dont des particules de phrase, du type *nu, gardent le souvenir, dans le cas des démonstratifs.

Françoise BADER.

8, boulevard de Courcelles, 75017 Paris.

228. Voir E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 124.

229. Instrumentaux pour P. Monteil, *Phrase relative*, p. 273.

230. E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen* (1962), p. 73.

FORMATIONS INDOEUROPÉENNES À SECOND ÉLÉMENT $^{*}-(H_o)k^w-$

SOMMAIRE. — *L'investigation étymologique détaillée de certains mots i.e. difficiles nous amène à reconnaître un élément de formation proto-indo-européen, à en préciser le fonctionnement syntaxique et sémantique, et à éclairer par là des faits demeurés jusqu'ici obscurs tant au niveau indo-européen qu'au niveau des langues historiquement attestées. Cet élément $^{*}-(H)k^w-$ est, en i.e., à la limite de l'affixation et de la composition : statut ambigu beaucoup plus rare pour les suffixes que pour les préfixes, d'où l'intérêt particulier du cas étudié. C'est l'opacité phonétique croissante de $^{*}-(H)k^w-$ qui l'a fait, finalement, basculer de la composition vers la suffixation ; cependant son rôle, en tant que suffixe, est demeuré restreint. Ces observations suggèrent que d'autres éléments (p. ex. $^{*}-(H)li-$, allongeant toujours la voyelle précédente, en latin) pourraient être justiciables d'explications analogues.*

Wackernagel (Altind. Gr. II-2, 520, 546 et surtout 152-7) avait eu, sur ce problème, des intuitions pénétrantes. Mais les discussions ici présentées permettent d'en mieux apprécier les données. En particulier, on rejettera l'idée d'un croisement de deux éléments plus anciens : la genèse du suffixe peut s'expliquer de façon unitaire.

Nous commençons par élucider les formes celtiques motrep, Rutūpīā-, Taluppius. Ceci nous mène à une recherche sur l'expression i.e. de la notion de « face », à partir du celtique et du grec, compte tenu du groupe de skr. pratyā(ñ)c-/pratīc- et de lat. antiquus. De là découlent de nouvelles conséquences quant aux descendances grecque et celtique de notre suffixe. Nous sommes alors conduit à discuter l'étymologie de sl. lice, likŭ « face » et celle de celt. $^{*}k^wāk^w_o-$ « chaque ». Celle dernière à son tour ouvre des jours nouveaux sur la structure des dérivés interrogatifs i.e. et sur une interprétation possible de lat. quālis. Finalement sont examinés les problèmes connexes relatifs à certaines formes celtiques et latines.

Cette étude est présentée ici dans une version française due à Michel Lejeune, à qui nous exprimons notre gratitude.

I) V. *Bret. (pl.) motrep* « *matertere* »

On voit clairement que ce terme de parenté repose sur le nom de la « mère », et a un parallèle en gall. *modryb*. Mais, dans le détail, la formation a été insuffisamment et incorrectement expliquée, et méconnu le type archaïque important qu'elle implique.

L. Fleuriot, DGVB 260, renvoie à LHEB 288-9, CCCG 45 et IGEW 701. Lewis-Pedersen comparent skr. *māṛkā*; acceptable en gros, ce rapprochement, par la référence à un thème en *-ā*, masque l'aspect le plus intéressant de notre forme. Pokorny, qui renvoie à un thème d'adjectif skr. *māṛka-*, est plus imprécis encore.

On a aussi prétendu poser un **māṛ_ok^wā* avec élément terminal apparenté à **ok^w* « voir ». Mais, outre que la sémantique n'est guère clarifiée par là (une tante maternelle n'est qu'indirectement « mother-like »), la théorie des laryngales montre bien à présent que la conjonction de **māṛ-* et du degré zéro de **Hok^w* donnerait **māṛ-Hk^w* > **māṛHk^w* > **mālīk^w* et aboutirait à un proto-celtique **māṛāk^w*. J'ai traité de telles formations en **-H(o)k^w* dans une communication sur ἄνθρωπος au I^{er} Congr. Int. de Mycénologie (*Atti*, t. II, 786-790).

Enfin, il convient de ne pas négliger les autres éléments du dossier, notamment gall. *modryb* (avec finale *-yb*, non *-eb*) et le pluriel gall. *modrybedd*, bret. *moerebez-ed*. Il est clair qu'on est en présence d'un nom formé comme *gwireic/gruec*, pl. *gwraged/groaguez*. C'est ce qu'a reconnu Fleuriot quand il reconstruit (Gramm. 45 § 11 IV 3 note; 107 § 39 II) **mātrapī* < **māraq^wī*. Mais une légère retouche est nécessaire car on attendrait, de là, gall. *-eib*, non *-yb¹*. Il convient d'assigner la forme alternante *modrabad* à l'analogie de *gwraged* etc., et de poser **mātrik^wī-iyās*, de **māṛk^wī* < **māṛ-k^w-iH_a*, soit donc **māler-* (au degré zéro suffixal attendu) + suffixe **-k^w* + caractérisation féminine (cf. *blwydyn/blizien*, v. irl. *Brigit*) par une marque primitivement réservée aux athématiques; voir ma communication sur v. irl. *adaig*

1. Le *ī* bretonique avait dès la seconde moitié du IX^e s., commencé à s'orthographier *e* en vieux breton; voir Fleuriot, Grammaire § 13 III. Comme *motrep* figure dans le mscr. 221 d'Orléans (pour l'essentiel, milieu du IX^e s.), le *e* pourrait raisonnablement être entendu comme continuant un plus ancien *ī*.

(Papers from the 6th Regional Meeting, CLS 1970, 482-8).

L'assignation à cette classe de féminins met donc en lumière un processus de dérivation archaïque, tout à fait approprié au sens du mot. On notera que ladite classe contient en particulier des thèmes élargis en *-k- (noms de couleurs; probablement aussi *gwreic/gruec*) et en *-n- (skr. *pātnī*, gall. *riein*, etc.). L'analyse met ici, de plus, en évidence un *-k^w-, distinct, à première vue, par sa forme et sa fonction du *-H(o)k^w- fossilisé mentionné plus haut. Mais pour apprécier avec précision la nature et le rôle de ce *-k^w- (et la relation de bret. *motrep* à skr. *māṭṛka*-), il y a lieu de considérer un certain nombre d'autres données.

II) Rutūpīā-

K. Jackson a discuté (Britannia I, 1970, 78) le nom *Portum Ritupis* (probablement loc. pl.) de l'Itinéraire d'Antonin, et (reprenant son observation de LHEB 661 sq.) souligné que la scansion latine implique que la forme brittonique a été adaptée en **Rutupīā*. J'ai tenté (Ét. Celt. XI 413) d'analyser ce nom, et de montrer comment il pourrait avoir été réinterprété, dans v.a. *Repta-ceaster*, comme un mot à **ro*- initial. Jackson remarque : « it may be that *Rutu-* is indeed « filth, mud », but the rest of the name is not satisfactorily explained ».

Je pense qu'une base *Rutu-* (cf. gall. *rhwd*) est bien établie comme apparaissant à la fois dans *Rutu-pīā*, dans gaul. *Rutu-ba*, et dans *Rulunio*. Ce dernier mot figure aussi dans l'Itinéraire d'Antonin. Jackson (*ibid.* 79) y reconnaît un nom de ville tiré d'un nom de rivière « since the river *Roden* can come from Brit. **Rulunā* », et il invoque une base **reu-* « se mouvoir vivement ». Mais il existe une analyse plus directe et plus transparente. **Rulunā* (dont on dérivera, avec Jackson, *Rulunio*) serait un hydronyme affecté du suffixe dénominatif -*nā*, si fréquent dans cette catégorie de noms propres, et impliquerait donc un nom **rutu-*.

La base définie, revenons à la terminaison, d'aspect insolite, de **Rutu-pīā*-. Elle s'éclaire si l'on y voit une adaptation latine d'un féminin en -ī. En fait, il peut même s'agir du brittonique **Rulu-p-iyā*- (avec degré plein oblique)

comme dans *modrybedd* < **mātripiyā-*, *gwaged* < **wrakiyā-* ou *blyned* < **bliniyā-* < **blidn-iā-* < **blidn-ieH_a-*.

Reste *-p-*, formant qui implique un plus ancien **-k^w-* : le féminin **rutu-k^w-iH_a* est exactement parallèle à **mātr-k^w-iH_a*.

Il est important de noter la quantité brève (garantie métriquement) du second *u* de *Rulū-* dans cette formation.

III) Taluppius

Lewis et Pedersen, CCCG 33 § 37.2, rapprochent v. irl. *arg* « goutte » de gall. *eira*, gall. médiéval *eiry* (avec *y* non syllabique), v. corn. *irch* (« nix »), bret. *erc'h* (ajouter vannetais *erh* et ses descendants dialectaux). Ils posent **pargo-*, **pargyo-*, apparenté à lat. *spargō*, gr. σπαργέω. Vendryes, Lex. ét. A-88, prend soin d'observer que l'irlandais (« goutte ») peut en effet appartenir à *(*s*)*perg-*/*(*s*)*preg-*, mais que le brittonique (« neige ») pourrait aussi bien appartenir à une désignation du « blanc » (cf. gr. ἀργός). Il invoque l'anthroponyme gaulois *Argiotalus* : le premier terme, de sens inconnu, pourrait être un *argio-* « blanc, brillant ». En faveur d'un tel thème en *-yo-*, j'ajouterais le toponyme irlandais *Airgdech*, dat. *Airgd(h)ig(h)* de **Argio-tegos*.

Il subsiste un doute sur le sens précis du premier terme de *Argiotalus* ; le composé signifiait-il (descriptivement) « front brillant » ou (poétiquement) « front neigeux ? ». Mais on ne voit pas que le second terme puisse signifier autre chose que « front ».

D. Ellis Evans, Gaul. Pers. Names 259, sous *TALO-*, indique que *-talus*, en composition, est toujours second terme, dans des noms où il est clairement le répondant du neutre irl. *t(a)ul* (originellement, thème en *-u*) et du brittonique *tal* (« protubérance, front, bosse », etc.). Qu'il y ait parenté avec irl. (masc.) *talam* « terre », skr. (neutre) *tala-* « surface plate », est un problème secondaire ; l'essentiel est de déterminer la forme du thème de notre *-talus* (ce que la transmission par voie latine rend malaisé).

Ce qu'on trouve en premier terme, c'est essentiellement *Tala-* (Evans, ibid. 260), c'est-à-dire (quel qu'en soit le sens) un plus ancien **tala-*. On notera que le toponyme ? Ταλαμίνη chez Ptolémée pourrait répondre à v. irl. *talam*.

Ces formes en *Tala-* écartées, revenons à *-talus*; en fait, nous possédons une poignée de noms en *Talu-* qui ont chance de présenter le lexème reconnu dans *Argiotalus* : *Taluba*, ? *Taluppa*, *Taluppius*. A supposer que la transmission de *Taluppa* soit correcte, la gémiation oriente vers un hypocoristique, et légitime l'identification d'un thème *talu-*. Derrière le *-ius* de *Taluppius* est soupçonnable la thématisation d'une forme en *-ī*. On ne peut qu'être frappé par le parallélisme morphologique de

Talu-ba : *Rutu-ba*
Talu-(p)pi-us : *Rutū-pīā-*

Ce qui mène à identifier un lexème **taluk*^w... signifiant « caractérisé par son front » (uel sim.).

IV) Gall. *wyneb*, bret. *enep* « face »

Le bret. *enep* s'accorde avec le v. irl. *enech*, mais le vocalisme du gall. *wyneb* a toujours fait difficulté.

Commençons par le neutre v. irl. *enech*. Thurneysen, GOI § 78, remarque que le dat. pl. *inchaib/inchuib* est inattendu, mais s'éclairerait par un *-u-* médian issu de la labiovélaire qui suit : on aurait ainsi *enech* < **enek*^{wā}- et *inchaib* < **inuk*^{wobi}. Cela pourtant n'épuise pas les questions posées par *enech*.

Nous savons que irl. *cuilén* « chiot, louveteau » (qu'il vienne de CUNIGNO- : Thurneysen, ou de **koligno-* : Lewis-Pedersen, cf. gall. *colwyn*, bret. *kolen*) doit avoir eu un *u* issu de *o* par fermeture ou conservé dans la première syllabe antérieurement à l'ouverture du *i* médian. De même, dans irl. *ibar* « if » (: *Eburo-*), *e* s'est fermé en *i* avant que le *u* qui suit ait pu être ouvert en **ō*. Cela signifie que *enech* ne peut être simplement dérivé par ces règles usuelles de **enik*^{wā}, mais paraît requérir **enek*^{wā}. Cependant, de ce dernier thème, on pourrait peut-être attendre dat. pl. **enek*^{wobi} > **enok*^{wobi} > **enchaib* (bien qu'il soit vrai que *re* devant consonnes neutres ne s'arrondit pas au voisinage de **k*^w : Thurneysen, GOI 137). Pour résoudre ce dilemme, et pour d'autres raisons que nous verrons, je propose toutefois de partir de **enik*^{wā}, d'un **enik*^{wo-}.

Aussi je suppose (suivant, en le modifiant, le raisonnement de Thurneysen) un arrondissement dû au contexte en syllabe

intérieure, analogue à celui que l'on constate en syllabe initiale après *r*; la voyelle fermée *i*, on le notera, paraît la plus sensible à cette altération. Cet arrondissement a d'abord produit une diphtongue. Puis, à l'intérieur du mot au datif pluriel, dans la syllabe la plus faible (plus tard syncopée) entre les accents primaire et secondaire, la diphtongue s'est réduite et a abouti à **u*. C'est seulement plus tard que la diphtongue instable du nominatif pluriel a été ouverte en *eo*, peut-être à cause des voyelles ouvertes du contexte, ou encore parce qu'une telle diphtongue s'est relâchée pour demeurer brève. Ensuite les autres changements interviennent selon les règles connues :

Nom. pl.	Dat. pl.
* <i>enik</i> ^w <i>ā</i>	* <i>enik</i> ^w <i>obi</i>
* <i>eniuk</i> ^w <i>ā</i>	* <i>éniuk</i> ^w <i>òbi</i>
	* <i>énuk</i> ^w <i>òbi</i>
* <i>eneok</i> ^w <i>ā</i>	
* <i>eneox</i> ^w <i>ā</i>	* <i>inux</i> ^w <i>oði</i>
* <i>eneox</i> ^w <i>ā</i>	* <i>inox</i> ^w <i>oði</i>
* <i>eñeð</i>	* <i>iñoðoð'</i>
* <i>eñeð</i>	* <i>iñəðoð'</i>
↓	↓
* <i>eñəð</i>	* <i>iñəðoð'</i>

J'estime que ces changements sont naturels, et s'accordent avec ce que nous savons, à partir d'un thème qui, à son tour, est susceptible d'explication. On notera la prédilection de ce nom neutre pour l'emploi pluriel.

Le breton *enep* (masc.) dérive tout simplement du vieux neutre pl. **enik*^w*ā*. La même finale **-ā* rendrait compte du vocalisme *-e-* du gallois *wyneb* (masc.); mais comment expliquer l'initiale *wy-* qui paraît postuler **ē-* ?

Il semble qu'une séquence i.e. **epe* laissait un hiatus en proto-celtique, à en juger par v. irl. *tee* « chaud » < **teēs(s)* < **teens(s)* < **tepen(t)s*. Cependant en brittonique il a dû y avoir contraction, et confusion avec **ē* : c'est ainsi seulement qu'on peut expliquer gall. *twym*, vann. *tuem* [tʷɛm] < **tēmm-* < **lepesmo-*. Aussi j'analyse *wyneb* comme **ēnik*^w*ā* < **eenik*^w*ā* < **ep-enik*^w*ā*.

Passons maintenant à l'analyse sémantique et morphologique de ces formes.

Morphologiquement, nous aurions donc dans **enik*^w*o-* et **ep-enik*^w*o-* des éléments adverbiaux : **en(i)* « dans »,

et un complexe de **ep(i)* « sur » + **en(i)*. On a d'autres vestiges de **epi* en celtique, et les variantes **en* et **eni* y sont bien connues. Sur cette base adverbiale, dérivation de sens directionnel (« face à ») par un suffixe qui est apparemment -k^w-, et thématisation au neutre; en gallois, préfixation intensive ou pléonastique par **epi*.

Tout cela retrouve un aspect familier sous un vêtement sanskrit (et i.e.), si l'on invoque *prā(ñ)c-* « situé à l'Est » formé sur *pra-*, *uda(ñ)c-/udīc-* « situé au Nord » formé sur *ud-*, *pratyā(ñ)c-/pratīc-* « situé à l'Ouest » formé sur *prati-*, *nya(ñ)c-/nīc-* « bas », tous dérivés d'adverbes par suffixe consistant en longueur vocalique + vélaire. Le parallèle bien connu de lat. *antīquus* met en évidence la labiovélaire (**anti* : k^w-o-).

En grec, parallèle lexical et sémantique exact dans le neutre πρόσωπον. Frisk, II 602 le tient, comme μέτωπον « front », pour une hypostase issue de **προτι-ωπ-ον*; il note de plus (ce à quoi j'acquiesce) que ce nom pourrait avoir été réinterprété comme nom verbal en relation avec *προτι-όσσομαι*. Mais je ne crois pas nécessaire de supposer une hypostase au niveau du grec. Frisk signale correctement l'existence d'un équivalent sanskrit exact, *prātīkaṃ*, composé de *prāti-* et du degré zéro de *ωπ-*. Ainsi *prātīka-* n'est qu'une version thématisée de *pratyā(ñ)c-* et prend place à côté des adjectifs mentionnés plus haut. D'autre part, nous nous trouvons en présence d'une vieille construction de date i.e. : neutre **proli-Hk^w-o-* signifiant « face ».

Maintenant que nous avons établi la construction de ce composé dérivé, nous voyons que le grec nous mène plus loin dans l'identification des éléments. A côté de la locution ἐν ὄψα, nous avons ἐν-ὠπ-ιος « en vue » et (avec εἰς < **en-s*) εἰς-ωπός; plus encore, nous trouvons même ἐπ-ωπάω « regarder » et ἐπωπή. D'où l'équation sémantique-syntaxique *enep/enech* = *πρόσωπον/prātīkaṃ*. Au niveau lexical, équations *enep* = ἐνώπιος et *wyneb* = ἐπωπή.

V) Le suffixe **H_ok^w-* en grec

L'équation ci-dessus incluant πρόσωπον est, on le sait, défectueuse quant au vocalisme ω. Les savants ont tendu à le considérer comme originel parce que ω ou ο apparaissent dans des formes apparentées. Mais c'est l'apophonie du

sanskrit qu'on devra préférer pour plusieurs raisons. Elle s'accorde avec des formes attestées dans d'autres langues comme lat. *antiquus*; mais surtout son isolement interdit de l'expliquer (comme on peut le faire pour ω) à partir d'autres formes de même famille dans la langue considérée. Je tiens donc πρόσωπον comme une réfection, tôt intervenue, de *προσῑκ^wον. Le grec, semble-t-il, a systématiquement substitué -ωκ^w- à *-:k^w- (issu de *-Hk^w-) sous l'influence des nombreux mots survivants de cette racine (ὥψ, ὄψ, ὅπεις, ὄμμα, ὄψομαι, ὀφθαλμός : voir Frisk II 407-8 s.u. ὄπωπα). Il est même possible que ὄπωπή « vue, regard, yeux » représente une remaniement de la formation ici étudiée, sur base *opi (le doublet, représenté en mycénien, de *epi : Frisk II 403-4 s.u. ὀπισθεν), ce qui est sûrement préférable à la forme à redoublement qu'on suppose; la vitalité de cette formation se manifeste donc dans la substitution de ὄπωπή à un plus ancien *ὀπῑκ^wᾱ, supposé par ὀπῑπεύω. Dans cette dernière forme (Frisk II 403), il ne peut en effet s'agir de redoublement (puisque l'ancienne labiovélaire eût donné une dentale devant i); de plus, la longueur de τ ne peut se justifier en invoquant skr. *īkṣate* « il voit » (présent qui, lui, est une forme redoublée parfaitement régulière à degré zéro radical : *H_oi-H_ok^wst-e-toi); W. Winter a tout à fait raison d'expliquer le τ du grec par un allongement dû à une laryngale (Lang. 26, 252).

On peut dès lors poser une nouvelle équation ὄπωπή = ὀπῑτεύω = *wyneb*. Noter l'usage du pluriel ὄπωπαί pour « yeux », correspondant syntactique des pluriels impliqués par gall. *wyneb* et par v.irl. *ar inchaib* « pour la protection de » (et cf. le pluriel roumain de *ochiu* au sens de « face »).

La reconnaissance de la relation πρόσωπον : ὄπωπή : ὀπῑ-éclaire une autre série du grec : nom ἐνῑπή « invective, blâme, menace », et verbe ἐνῑσσω (Frisk I 519). Le nom est, clairement, *enῑk^wᾱ; les aoristes ἐνένῑπον et ἡνῑπαπον paraissent résulter de redoublements fautifs *en-enῑk^w- et *e-enῑk^w-ak^w-; comme le note Frisk, le présent ἐνῑπτω est de formation récente, avec contamination par ἐννέπω. Quant au sens, Brugmann faisait remonter ces termes, via ὅπεις, à « regarder de façon offensive », et Porzig interprétait ἐνῑπή comme « mauvais regard ». Je pense que nous pouvons désormais confirmer et préciser ces intuitions. A la lumière du breton *enep*, nous pouvons comprendre ἐνῑπή comme ayant d'abord signifié « regard, attitude » puis, péjorativement, « regard

déplaisant, visage hostile »; c'est le glissement à une signification métaphorique qui a évité à ἐνῖπῆ de passer au vocalisme ω, et laissé place à la création d'un ἐνώπιος « qui est en face ». Je considère donc ἐνῖπῆ, phonologiquement et morphologiquement, comme le vrai correspondant de *enep*. Noter le genre féminin de ἐνῖπῆ, ὀπωπῆ, ἐπωπῆ; peut-être y a-t-il là les substituts d'anciens pluriels neutres (qui, alors, s'accorderaient avec les données celtiques).

On peut maintenant s'interroger sur la source de la productivité de -ω- dans ces formations; sans doute ὤψ etc. y ont-ils aidé, mais quel en est le point de départ? Il me semble que c'est ἄνθρωπος qui fournit la réponse, mot dont j'ai discuté ailleurs et sur lequel je reviendrai plus bas. Le vocalisme -ω- y a été le résultat fortuit de *r* vocalisé + laryngale de couleur *o*. Une fois ceci survenu dans un mot commun, et central dans le lexique, le sentiment, maintenu, de la relation de ἄνθρ- à ἀνήρ- a rendu un -ωπ- suffixal, ainsi isolé, disponible pour un transfert productif dans d'autres formations.

VI) Le suffixe celtique -k^w-

Revenons à *motrep*, *Rulŭpīā*, *enep*, considérés conjointement : en chaque cas, c'est une voyelle brève qui précède immédiatement le -p-, alors que latin, grec et sanskrit nous ont appris à attendre une longue dans cette position. En fait c'est cette longueur que nous assignons à une laryngale, laquelle, à son tour, nous assure que nous avons là une vieille forme à degré zéro dont le degré plein serait la base connue *ok^w-, d'où notre information sur la coloration -o- de la laryngale : *H_ook^w-/*Hk^w-. Déjà en i.e., cette base, en postposition, a assumé une valeur sémantique spéciale, et souvent fonctionné davantage comme un suffixe, dans des formations, notamment, directionnelles.

Or le groupe des données celtiques présente de façon cohérente un vocalisme bref, donc non-laryngal; et le celtique est une langue qui n'a plus trace (à la différence, p. ex., du grec) de la vieille base *H_ook^w- dans l'expression des notions « voir » et « œil » : les deux faits sont certainement solidaires. Si (dans la série des noms en -r-) on a gr. ἄνθρωπος, <*Hnr-H_ok^w-o-, mais celt. *motrep* <*mātr-k^w-iH_a, si (dans la série des dérivés directionnels) on a gr. ἐνῖπῆ <*eni-H_ok^w-ā mais

celt. *enep* < **eni-k^w-ā*, c'est que le celtique a remanié le suffixe **Hk^w-* en même temps qu'il perdait la base indépendante **Hok^w-*, et l'a, par élimination de la laryngale, réduit à **-k^w-*. Nous posons donc en celtique un développement préhistorique mais post-indo-européen **mātr-Hk^w-iH_a* > **mātr-k^w-iH_a* et **eni-Hk^w-ā* > **eni-k^w-ā*. Pour *Rutūpīā-* (et pour *Taluppius*) nous ne pouvons rien dire; il peut s'agir d'une formation de date proprement celtique, manifestant le nouveau statut de ce suffixe.

En indo-européen, l'élément de formation **-H_ok^w-*, originellement second terme de composé à vocalisme zéro, avait déjà évolué en un suffixe dont le rôle est restreint et, sémantiquement, assez bien défini. Gardant quelques traits de sa signification première (« voir, regarder »), il formait des dérivés marquant direction (« face à ... ») ou ressemblance, (« à aspect de ... »).

En celtique, les premiers se sont réduits à presque rien : un **eni-k^w-ā*, et peut-être, à côté, un **epi-k^w-ā* qui l'aurait contaminé en **ep-eni-k^w-ā*, d'où les formes alternantes bret. *enep/gall. wyneb*.

En celtique, d'autre part, le sens de « ressemblance » s'est largement estompé et le *-k^w-* (doué d'une légère productivité) est devenu un suffixe d'appartenance, faiblement caractérisé du point de vue sémantique, et, finalement, un formant pour un type spécial de thèmes : d'où l'apparition d'un **ru^lu-k^w-iH_a* (qui ne signifie guère plus que « la Boueuse ») dans une petite classe de féminins où les bases consonantiques en *-n-* et *-k-* étaient familières.

En sorte qu'on ne peut préciser l'ancienneté d'une formation telle que **mātr-(H)k^w-iH_a*. La forme celtique peut n'avoir aucune connexion directe avec skr. *mātrkā*. De ce dernier mot, il n'est pas possible de définir exactement la structure : il pourrait contenir un suffixe différent, le très productif *-k-* de l'indo-iranien. Si bien que la forme i.e. de ce nom de parenté nous échappe.

VII) « Face » et « regard »

Les équations plus haut établies pour les directionnels formés d'adverbe de lieu + $*H(o)k^w$ -, à savoir :

$$\left\{ \begin{array}{l} \pi\rho\acute{o}\sigma\omega\pi\omicron\nu = \textit{prátikaṃ} \\ \acute{\epsilon}\pi\omega\pi\acute{\eta} = \acute{o}\pi\omega\pi\acute{\eta} = \acute{o}\pi\iota\pi\text{-} \\ (\acute{\epsilon}\nu\acute{\omega}\pi\iota\omicron\varsigma, \acute{\epsilon}\iota\sigma\omega\pi\acute{o}\varsigma), \acute{\epsilon}\nu\iota\pi\acute{\eta} = \textit{enep} \end{array} \right\} = \textit{wyneb}$$

renvoient à trois formations $*proli-Hk^w\text{-}o\text{-}$, $*epi-Hk^w\text{-}o\text{-}$, $*eni-Hk^w\text{-}o\text{-}$, entre lesquelles il est malaisé de savoir s'il y a eu un étagement chronologique, et lequel.

Nous avons aussi noté leur forte affinité en celtique et en grec pour le pluriel (ou, par mutation, pour le féminin). Un appui inattendu nous est, à cet égard, apporté par l'arménien, où *eresk'* « face » est un plurale tantum, catégorie richement représentée, et de façon intéressante, dans cette langue (voir A. Meillet, *Études de linguistique et philologie arméniennes*, réimpression, Lisbonne 1962, 134-157 et spécialement 140); Meillet compare $\pi\rho\acute{o}\sigma\omega\pi\alpha$, $\pi\rho\omicron\sigma\acute{\omega}\pi\alpha\tau\alpha$, mais l'ensemble du dossier est plus frappant encore. Aussi n'y a-t-il pas lieu à des spéculations comme la suivante (pour *enech*) : « as the word is regularly pl. in early Irish, the original meaning was evidently brows or cheeks » (RIA, E 1932, 126). Pour les pluralia tantum de l'arménien, voir au surplus mon article « The semantics of Armenian plurals », *From Soundstream to Discourse*, Columbia, Missouri, 1972, 66-71.

On est dès lors tenté de reconstruire, au niveau i.e., des pluralia tantum : $*proliH_o k^w a H_a$ « face », $*eniH_o k^w a H_a$ « face »?, $*epiH_o k^w a H_a$ « regard ».

VIII) *Slave* lice, likŭ

Pour « face », deux thèmes sont bien attestés en slave : v.sl. *lice*, génitif *ličese* (russe *licó*, ukr. *lycé*, serbocr. *lice*, tch. *lice*) et russe *lik*, serbocr. *lik*, génitif *lika*.

Vasmer (Russ. et. Wb., s.u.) résume les hypothèses proposées. Le seul rapprochement sérieusement envisagé est avec v. irl. *lecco*, v.pr. *laygnan* « joue »; mais les considérations ci-dessus sur les noms de la « face », en particulier en celtique, l'ambiguïté du consonantisme -cc- dans la forme irlandaise, celle des deux thèmes du slave, enfin le caractère lâche de la relation sémantique entre « face » et « joue » sont autant

de raisons de n'être pas convaincu. Vasmer, d'autre part, rejette les rapprochements qu'on a suggérés avec got. *leik* « corps » et lit. *lýgus* « semblable »; il s'agit moins, à mon sens, de les rejeter que de reconnaître que l'arrière-plan de ces termes est encore trop mal éclairci pour que de telles ressemblances ne demeurent pas superficielles et vagues.

A la lumière des sections précédentes, nous suggérerons une voie d'approche toute différente. On se rappellera que sl. *lice* est neutre.

Il y a en slave une particule interrogative et conjonction *li*. Elle demeure mal expliquée. Ses significations sont variées : « ou », « d'autre part », etc.; v.sl. *i-li* traduit δὲ, οὐν, γὰρ. Vasmer (s.u.) se contente de poser **lei* ∞ **le* et d'évoquer lit. *nùli* « à présent ».

Pour ce *li* (qui peut être **lei* ou **lī*; si **lī*, par allongement de monosyllabe, ou par effet d'une laryngale ?), il existe un rapprochement possible avec lit. *lig/ligi* « jusqu'à », si, laissant de côté la parenté possible avec *lýgus* « semblable » (Fraenkel, Lit. et. Wb. s.u.) qui est possible mais ne nous intéresse pas ici, nous segmentons la préposition en *li-g(i)*, avec l'enclitique *-gi* bien connue en baltique. Sl. **l(e)i* « à l'opposé » et balt. **li* « vers » conduiraient schématiquement à un b.sl. **li* « en face » (quelle qu'en soit l'étymologie ultérieure; p. ex. **wli-*, cf. got *wlits* « πρόσωπον », etc. ?).

Ceci posé, ne pourrait-on, pour sl. *lice* (thème en *-s-*, comme *óko* « œil »!), suggérer **līk-* < **li-Hk^w-*, structure qui ressemble au type : adverbe de lieu + **H(o)k^w-* ?

Confrontant, de plus, ce **li-Hk^w-* à **eni-Hk^w-*, et nous rappelant que c'est lit. *lizdas* qui répond à lat. *nīdus*, de **(e)ni-sd-o-*, n'a-t-on pas l'impression que b. sl. **li* dériverait, de quelque façon, de **H_eni-* ?

IX) V. irl. cách, gall. pawb, sl. kakŭ; lat. quālis

Nous avons ci-dessus traité d'une série de lexèmes i.e. en **H(o)k^w-* avec le sens de « face », d'une série plus large de formations i.e. en : adverbe de lieu + **H(o)k^w-* fournissant des directionnels, et d'une structure composée fossilisée (suffixalisée) de : nom + **H(o)k^w-* marquant la ressemblance ou l'apparence; nous avons vu que le celtique, perdant la base indépendante **Hok^w-*, a réduit **-Hk^w-* à **-k^w-*; Or il semble bien que l'indo-européen n'ait (en dehors des

formations qu'on vient d'évoquer) connu aucun suffixe en *-k^w-. Nous avons vu, d'autre part, comment le proto-celtique, en même temps qu'il perdait la base indépendante *Hok^w-, avait, dans les types de formations qu'on vient de rappeler, réduit *-Hk^w- à *-k^w-; mais il n'est pas impensable qu'en celtique même, une formation héritée en *-Hk^w-, isolée sémantiquement des autres, ait pu conserver (sous forme de longueur vocalique) une trace de l'ancienne laryngale.

Ceci pour en venir à une nouvelle interprétation de l'équation, depuis longtemps admise, entre gall. *pawb*, sl. *kakŭ*, etc.

Phonologiquement, v. irl. *cách* «chaque» est ambigu; bret. *pep* doit être issu d'une variante attributive atone; mais gall. *pawb* implique clairement un proto-celtique *k^wāk^wo- «chaque», qui à son tour pourrait remonter à un i.e. *k^wōk^wo-. Sémantiquement, on doit considérer le slave *kakŭ* «quelle sorte de ?» comme plus conservateur que le celtique; ce qui est plausible, la forme celtique étant isolée dans la langue, la forme slave incluse dans une formation largement productive : russe *kakój* «quel ?» / *takój* «tel» / *inákij* «autre»; pol. *jaki* «quel ?», *jakiś* «un certain», *jak* «comment, comme» / *taki* «tel» / *inaczej* «autrement»; serbochr. *kākav* «quelle sorte de ?», *kāko* «comment» / *jāk* (en désuétude) «comme», *āko* «si» / *tākī*, *tākav* «tel» / *īnāko*, *īnāče* «autrement» / *svākī* «chaque», *svāk* «chacun». A l'origine le *k^wōk^wo- «chaque, toute sorte de» qui se manifeste en celtique était dans les réponses, le corrélatif du *k^wōk^wo- «quelle sorte de ?» qui se manifeste en slave, ce dernier ayant pu lui-même fonctionner comme une locution stylistiquement marquée et exclamative pour «toute sorte de»; cf. en serbo-croate *kāo* «comme» en regard de *kāko* «comment ? »).

Sur la formation du lexème i.e. *k^wōk^wo- «quelle sorte de ?» qu'on est ainsi amené à poser, les ouvrages de référence n'apportent aucune analyse satisfaisante. Ainsi Pokorny IEW 645 n'est pas du tout éclairant. Pedersen VKG I 187 (une source ancienne importante pour l'équation avec *kakŭ*) se borne à alléguer un «suffixe -k^wo-» (alors qu'en celtique le processus est, en fait, inverse). Vasmer (REW I 506 s.u. *kakój*) se contente de rapprocher lit. *kōks* et les formes celtiques, rapprochement que reproduit dans l'autre sens Fraenkel (Lit. EW 280, s.u. *kōks*). Sławski (Etym. słown. jęz. polsk. I 491 s.u. *jaki* segmente la forme en isolant -ak-,

qu'il compare à lat. *fer-ōx*, *atr-ōx* (d'après Niedermann IF 10 223-4 et Meillet), et en invoquant *oko* « œil » mais sans préciser la nature de la parenté dérivationnelle. Une formulation plus complète des vues de Meillet sur *atrōx* figure dans Ernout-Meillet DELL³ 97, mais sans incidence utile sur la présente recherche.

Celle-ci, pour **k^wōk^wo-* (sl. *kakŭ* « quelle sorte de ? »), et de façon analogue pour **tōk^wo-* (sl. *takŭ* « de telle sorte ») etc., suggère (avec explication de la longue par action d'une laryngale) une interprétation par **k^woHk^wo-* ou **k^weH_ok^wo-*. Nous savons que le thème interrogatif **k^we-/k^wo-* était susceptible de diverses dérivations adjectivales ou adverbiales : **k^we/o-tero-* « lequel des deux ? » et **k^we/o-ti* « combien ? » sont bien attestés. La formation de **k^wālī-* « de quelle nature ? » s'éclaire si l'on se rappelle que le suffixe de lat. *animālis*, *mortālis*, *Saturnālia*, *liberālis*, *plūrālis*, *populāris*, *auxiliāris*, *cīvilis*, *ouīle*, *tribūlis*, développe toujours un allongement vocalique et, partout où c'est possible, une coloration *a*, c'est-à-dire inclut une laryngale **H_a*; **k^wālī-* est donc **k^we/o-H_alī-*. De même, **k^we/o-H_ok^wo-* « quelle sorte de ? », c'est-à-dire « de quelle apparence ? », se présente comme la pronominalisation interrogative de la structure : nom + **H(o)k^w-* dénotant apparence ou ressemblance.

On pourra symboliser abstraitement ces structures interrogatives comme **Q-t(e)ro-* « quod-aut », **Q-ti-* « quod-numerus », **Q-H_alī-* « quod-mōlēs », **Q-H_ok^wo-* « quod-speciēs », analyse qui suggère des identifications pour certains des suffixes en cause. Il se peut que **-ti-* « numerus » soit identique au suffixe qui apparaît dans les noms de dizaines en indo-iranien et dans les noms des unités supérieures en slave et en albanais. Il se peut que **-H_alī-* « mōlēs » (cf. gr. *πῆλιχος*, lit. *kōl²*, lat. *quālis*) soit un élément final de composé fossilisé,

2. Bien que la famille complexe de sl. *kolī* appartienne aussi à cette formation, je pense que les manuels en rendent compte d'une façon assez inexacte et inutilement compliquée. Dans *kolē*, il y a sûrement une finale adverbiale; peut-être aussi dans *koli*, à moins qu'il ne vienne de *kolikŭ*. Il y a eu coexistence de *kolikŭ* et de *kolikū*. J'analyse *kolikŭ* comme **koliko-* < **koli-Hko-* avec le même élément final que dans *kakŭ* et *likŭ*; alors, *kolikŭ* serait une formation plus tardive, comme si la dérivation y était en *-k-* après que les effets de l'ancien **-Hk^w-* furent tombés dans l'oubli. À côté existait la série relative **jelī*, *jilī*, *jelikŭ*. Un croisement entre les deux séries produisit pol. *kilka*, *kielka*. Le vocalisme de lit. *kell* (selon Fraenkel, Lit. EW.236) a l'air d'une contamination due à pol. *kielka* (ou à ses antécédents). Finalement nous devons supposer que la première voyelle de *kolī*, *kolikŭ* est une réfection de **kālī-* par la pression

parallèle à *-H_ok^wo- « *speciēs* », et qui pourrait être le degré zéro de *H_ael- « nourrir, faire grandir » (lat. *alō*, v. irl. *alid*, v. norr. *ala*); le sens aurait été « de quel développement ? » avant d'être « de quelle nature ? », et c'est à partir des formes anciennement composées de : pronom + *H_ali- que se serait développé en latin le suffixe -*ālī*- d'adjectifs tirés de noms (*animālis* « qui est de la nature de l'*anima* »; etc.).

A titre purement spéculatif, on pourrait enfin se demander si *mōlē*s « dimension » (à séparer de *mōlestus*) ne serait pas un ancien composé *moH-H_al-, l'élément initial étant de même racine que celt. *māros* « grand », racine que les données comparatives invitent à poser comme *mō-.

X) V. irl. *crích*, gall. *crib*

L'exemple de *k^wāko- a montré qu'il demeure possible de trouver trace en celtique de survivances de *-Hk^w- avec longue maintenue, pourvu que la structure sémantique de la forme, divergeant très tôt, ait isolé celle-ci des autres formations de même origine.

Le vocalisme long de v. irl. *crích* « frontière », gall. *crib* « peigne », « crête », bret. *krib* « peigne » a été comparé (Pedersen VKG II 33 § 382) à celui de gr. *κρίνω*, lat. *discrīmen*; mais c'est méconnaître la forme réelle *krĩ- de la racine (gr. *κρίτος* = lat. *cerlus*) et le caractère secondaire, de causes diverses, des allongements constatés dans *κρίνω* (mais lesb. *κρίνω*) et ailleurs. Pokorny, IEW 946, tout en reconnaissant comme possible la parenté avec *kr(e)i-, renvoie à un *krēkwā- assigné à un radical signifiant « faire saillie » (619); il s'en faut que le lien sémantique soit assez précis et que le jeu des alternances vocaliques soit assez bien éclairci pour qu'un tel rapprochement soit acceptable. Vendryes parle d'allongement « populaire » (Choix d'études, 1952, p. 112) sans qu'apparaissent des motivations précises.

combinée des suffixes simples en -l- et du thème interrogatif (productif) -ko- aussi bien que du démonstratif to-. Je propose de plus d'admettre que le vocalisme de lit. *kóks* (au lieu de *kūoks) a été emprunté à celui de *kōl* (c'est-à-dire de ses antécédents). Pour la discussion proprement slave, voir Vasmer, REW I 599 et Ślawski, SEJP I 448-9, II 161-3. Pour les connexions i.e., voir aussi Stang, NTS 13, 1945, 289-292, des vues de qui on aura vu que je m'écarte sur plus d'un point, en particulier sur le vocalisme initial de *tolī* et de lit. *kellī*, et sur les suffixes en -l- et en -k-.

Il me semble que l'appartenance à **krĩ-* « diviser » peut être conservée mais doit être précisée : il s'agirait d'un **kri-Hk^wā* « diviseur », mot devenu obscur assez tôt en celtique pour avoir échappé à la réfection de **-Hk^w-* en **-k^w-*.

XI) Vestiges divers

Gall. *cyffelyb*, bret. *hevelep* « similaire » sont isolés. Pedersen les segmentait en *cyffely-b*, *hevele-p*, sans les expliquer pour autant. Si nous restituons le prototype comme **samali-k^w-* (cf. v. irl. *samail*, bret. *hañval*, lat. *similis*) nous trouvons (avec signification « d'apparence semblable ») une formation qui vient prendre place à côté de *modryb* et de *Rutupīā*.

Les abstraits brittoniques qui, en gallois, sont en *-eb*, *-d-eb*, *-in-eb* ont été discutés par Pedersen, VKG II 34; la phonologie rend *-ik^wā* plausible, mais Pedersen n'arrivait pas à rendre compte du genre masculin. Si l'on admet ici une extension (nominalisée, pour former des abstraits) de **-Hk^w-* > **-k^w-*, avec un vieux neutre pluriel, comme ceux qu'on a discutés à propos de *wyneb*, *enech*, on peut espérer comprendre à la fois la formation dans son contexte celtique et les anomalies de phonologie et de genre qui en résultent. Il y a d'autres cas sporadiques en brittonique de résolution anormale d'un genre neutre perdu. Aussi je propose pour *-eb* un plus ancien neutre pluriel **-i-(H)k^wā*.

On a déjà mentionné plus haut lat. *atrōx*, *ferōx*. L'explication traditionnelle « à face noire », « à face sauvage » est raisonnable à condition que nous voyions dans ces gloses des hypertraductions étymologiques; car en i.e. déjà le suffixe était en voie de se vider de sa force ancienne. Indiquons que l'analyse phonologique correcte, pour *ferōx* p. ex. est **ghwero-H_ok^w(^w)-s*.

Enfin (mais ceci à titre spéculatif), la relation supposée de lat. *aprīcus* « ensoleillé » à *aperiō* et de *opācus* « ombrage » à *operiō* (dans un jeu d'oppositions rappelant celui de *antīquus* à *posterus*) passerait-elle par un suffixe **-Hk^w-* ? A première vue, le *ā* de *opācus* (mais non le *ī* de *aprīcus*) paraît s'y opposer.

Eric HAMP.

GREC KT, XΘ, ΦΘ = V. IND. kṣ, etc.

SOMMAIRE. — Une revue des essais d'explication de cette correspondance phonétique. A l'avis de l'auteur il s'agit d'un problème interne du grec qui à une date préhistorique a développé une opposition privative entre la sifflante héritée s et l'affriquée ç (<t+s, t+i).

1. Tout récemment un mémoire étendu de M. Jón Gunnarson a été consacré à l'histoire de ce problème et aux solutions jusqu'ici proposées, cf. NTS 24, p. 21-82 (*On the Indo-European « Dental Spirants »*). Nous profitons de l'information recueillie par l'auteur pour présenter les questions qui se sont toujours posées aux linguistes intéressés à ce problème. C'étaient d'abord celles-ci :

1. La dentale de gr. τέκτων, φθίνω, etc., et la sifflante de v. ind. tákṣan-, kṣiṇāli, etc., continuent-elles un phonème indo-européen spécial ou s'agit-il seulement d'un changement grec du s attesté en indien et dans d'autres langues ?

2. Est-ce qu'on est en présence d'un changement purement phonétique ($s > t$), ou un facteur morphologique y a-t-il aussi été pour quelque chose ?

Dans les recherches plus récentes d'autres possibilités ont été encore prises en considération :

3. Le rapport historique κτ : kṣ peut être dû à des changements indépendants qui ont eu lieu en grec et dans les autres langues.

4. L'évolution grecque $s > t$ peut être le résultat de l'apparition en protohellénique d'un phonème nouveau identifié ensuite avec l'ancienne dentale t.

Pour ce qui est de 1, M. Gunnarson mentionne d'abord les linguistes qui ont eu recours à un phonème spécial : Collitz (š), Fick (y fricatif différent de ĵ), Pedersen (sémito-i.-e. ḏ), Van Ginneken (phonème d'origine géorgienne), Brugmann (ḫ), Cuny et Benveniste (k^s différent de ks), Allen (f = ś, etc.).

Cette manière d'envisager le problème semble aujourd'hui périmée.

La nécessité de compter aussi avec l'intervention d'un facteur morphologique a été soulevée déjà par Schleicher, puis par Pedersen, et en dernier lieu par l'auteur de ces lignes (*L'apophonie en i.-e.*, p. 366). M. Gunnarson ne semble pas attribuer une importance à ce point de vue bien que la phonologie d'aujourd'hui nous enseigne que les jointures (*junctures*) ou les coupes morphologiques peuvent restreindre l'action de lois phonétiques. Nous retournerons plus bas à cette question.

2. C'est l'étymologie hittite *tekan* « terre » = gr. $\chi\theta\acute{\omega}\nu$, v. ind. *kṣam-*, établie par Kretschmer, qui constitue le point de départ de recherches mentionnées sous 3, sur lesquelles M. Gunnarson porte ses préférences. En posant **dhǵhom-* (cf. hitt. *tekan*) on arrive d'une part à gr. $\chi\theta\acute{\omega}\nu$ par suite d'une métathèse dentale + gutturale > gutturale + dentale attestée dans $\tau\acute{\iota}\kappa\tau\omega < * \tau\iota - \tau\kappa - \omega$ (**τεκ-*). D'autre part *dhǵh* devient en v. ind. *dhǵh* > *tś* > *tṣ* > *kṣ*, cf. *viṣ* > *viṣ* (nom. sing. de *viś-*). Un autre exemple est fourni par le nom de l'ours **r̥tko-*, gr. $\xi\rho\kappa\tau\omicron\varsigma$, v. ind. *ṛkṣa-*, quoiqu'on doive s'abstenir d'y rattacher directement à la fois lat. *ursus* et hitt. *hartagga-* (v. *infra*).

Le modèle d'explication fourni par $\chi\theta\acute{\omega}\nu$, $\xi\rho\kappa\tau\omicron\varsigma$ a été exploité plus en détail par Brandenstein, Durante et Merlingen.

Brandenstein considère les groupes consonantiques KT comme des continuations soit de Ka^*T (degré zéro : KT) soit de Ta^*K (degré zéro : TK, d'où KT par métathèse). Mais il introduit \tilde{p} à titre de variante combinatoire de *t*, variante conditionnée par la structure syllabique (*kṽ* tautosyllabique en face de *kt* hétérosyllabique). Il considère donc la dentale de gr. $\kappa\tau$ comme primitive, et la sifflante des autres langues comme secondaire ($\tilde{p} > s$). Sa théorie n'étant pas justifiée par des exemples probants n'emporte pas la conviction.

Durante admet l'existence en i.e. des groupes consonantiques du type *tk*, tantôt simplifiés en *kk*, d'où *k*, tantôt passés à *ḥk*, d'où avec métathèse *kḥ*. P. ex. $\chi\alpha\mu\acute{\alpha}\iota$: $\chi\theta\acute{\omega}\nu$. Le véritable problème, celui de la différence entre $\tau\acute{\epsilon}\kappa\tau\omega\upsilon\upsilon$ et *lakṣan-*, $\phi\theta\acute{\iota}\nu\omega$ et *kṣiṇāli*, se trouve relégué au second plan, Durante visant l'origine proto-indo-européenne de la fricative \tilde{p} (admise déjà par Brugmann).

Merlingen (dans les *Mélanges Kretschmer*) compte avec l'insertion de la sifflante s entre une dentale et une autre occlusive, donc avec $lk > tsk$, parallèle i.e. $tt > tst$. Les formes indo-ir. *átka-* (av. *aðka-*), **vṛtka-* (av. *vṛəðka-*, v. ind. *vṛkká-*) seraient d'une origine plus récente. Ce qui est plus grave, il admet que dans les langues comme l'indien ou le latin (avec s correspondant à gr. t) il y aurait eu métathèse de ce tsk en kts (et de $dhsgh$ en $ghdhs$).

Entre ces deux lois phonétiques il n'y a pas, suivant Merlingen, un lien nécessaire. On trouve :

insertion de s et métathèse : en indo-ir., lat., germanique;

métathèse seulement : en grec, celtique;

absence de l'insertion et de métathèse : en tokharien, hittite, balto-slave.

Il faudrait naturellement compter aussi avec des simplifications de groupes initiaux, p. ex. gr. $\chiαμᾱί$, lat. *humus*, v. irl. *dú*, lit. *žēmė*, v. sl. *zemlja*.

Dans son raisonnement Merlingen n'introduit aucun phonème nouveau ou variante provenant de t et remontant à l'indoeuropéen (comme le font Brandenstein et Durante). C'est sans doute le mérite principal de sa contribution. Mais les lois phonétiques proposées sont facultatives et en partie douteuses (surtout le développement $lk > tsk$) de sorte qu'en les manipulant et combinant de diverses façons on peut évidemment obtenir des résultats très variés.

L'unique appui pour les théories qui ont recours à la métathèse c'est grec $τίκτω$ et les étymologies de $\chiθών$ et de $ἄρκτος$ (?). Mais on ne saurait nullement prouver que la métathèse a eu lieu ailleurs qu'en grec et en celtique et en dehors de ces deux mots ($\chiθών$ = v. irl. *dú* ; $ἄρκτος$ = v. irl. *art*). De plus, le passage d'ancien $t(>\beta)$ en s dans la plupart des langues, postulé par Brandenstein et Durante, ne nous paraît pas acceptable.

3. Deux arguments nouveaux, avancés par M. Gunnarson pour prouver l'existence de groupes préhistoriques tK , tP , etc., et de la métathèse ne sont pas acceptables non plus.

Il constate la différence de redoublement dans $\xiκτονα$, $\xiφθορα$, etc. (gutturale ou labiale+dentale), traités comme $\xiστηνα$, d'une part, et $\piέπτηνα$ ($<\piέτομαι$), $\piέπτωνα$ ($<\piίπτω$) de l'autre (l. c., p. 81). Or le traitement du redoublement dans $\piταίω$, parf. $\xiπταικα$ serait à son avis la preuve qu'on y

a affaire à un ancien groupe initial *tp-* qui a subi la métathèse ($>pt-$). En réalité il s'agit d'une différence entre un groupe *pt* non-motivé (dans *πταίω*, *πέπταικα*) et un groupe *pt* résultant d'un procès morphologique (dans *πέπτηκα*, *πέπτωκα*, bâtis sur *pet-* avec degré zéro de la racine).

En deuxième lieu les arguments métriques allégués pp. 61 et 68-71 pour prouver la position d'une voyelle finale brève du mot précédent sont spécieux. Les exemples de deuxième syllabe brève ou de huitième syllabe brève (dans l'hendécasyllabe) sont dans le RV très nombreux là où l'ancien caractère simple de la consonne initiale suivante ne saurait être mis en doute. Il ne faut pas par conséquent se fier au mètre du RV pour restituer des groupes consonantiques initiaux.

4. Dans *L'apophonie en i.e.*, p. 364 ssq. nous avons tâché d'expliquer la position spéciale du grec par l'existence d'un phonème surgi dans cette langue à l'époque pré littéraire et identifié plus tard avec *t*. Nous avons cru pouvoir reconstruire un phonème **s* provenant soit de *s* précédé d'une ancienne palatale *k̂*, *k̂h*, soit d'i.e. *i̇* assourdi après *k̂*, *k̂h*. En somme il y aurait eu coïncidence de *k̂s* (*k̂hs*) et *k̂i̇* (*k̂hi̇*) produisant un phonème nouveau **s* dans *k̂s* (*k̂hs*). Cette explication est mise en doute, à juste titre, par M. Gunnarson. Il paraît en effet qu'il ne faut pas mettre en cause un état de langue fort lointain où le grec conservait encore l'ancienne série palatale *k̂*, *ĝ*, *ĝh*.

Ce que toutefois nous maintenons c'est que la solution du problème doit être cherchée à l'intérieur du grec sans le témoignage duquel il n'y aurait presque pas de problème. Mais la métathèse (comme dans *χθών*) ne saurait servir de clef universelle de la solution.

Il doit y avoir une particularité dans la préhistoire du phonétisme grec, qui jette une lumière sur le développement des groupes *ks*, *ghs* hérités.

De l'explication avancée dans *L'apophonie en indo-européen* nous ne gardons donc ici que l'idée principale : le développement d'i.e. **ks* en *kt* dans *τέκτων*, etc. est le résultat de la naissance en grec préhistorique d'un phonème nouveau, lequel identifié à l'ancienne dentale *t* n'a laissé presque nulle part une trace directe de son articulation originale. Mais en même temps la possibilité de l'intervention du facteur morphologique (= de la dérivation), sur lequel nous y avons insisté (p. 366), ne doit jamais être perdue de vue.

5. Il paraît qu'à l'époque pré littéraire le grec a connu une opposition entre la fricative (s) et l'affriquée correspondante (ζ), l'affriquée ζ résultant de la coïncidence phonologique de $t+s$ et $t+i$. Qu'on compare la distribution primitive de ces deux phonèmes :

	à l'initiale	à l'intérieur	à la fin du mot
fricative : $sC-$; Cs^{-1}		$-s^{-2}$, $-sC-$, $-Cs-$	$-s$, $-Cs$, $-ns$, $-ls$
affriquée : $\zeta-$		$-\zeta-$	—

On voit : 1. qu'entre s et ζ il y a une *alternance*, $t+s > \zeta$ étant remplacé par s à la fin de mot, p. ex. au nomin. sing. des thèmes en dentale; 2. qu'entre s et ζ il y a un rapport membre *non-marqué* : *marqué* (de l'opposition *fricative* : *affriquée*), ζ étant exclu en position finale.

A l'origine ζ initial ou interne n'existait que devant voyelle. En effet t_i et ts , les sources de ce phonème, n'avaient pu apparaître que devant voyelle³.

Le passage $*tekson-$ à $\tau\acute{\epsilon}\chi\tau\omega\nu$, etc. est à notre avis dû à un stade intermédiaire $*tek_\theta on-$ avec k_θ provenant de l'*assimilation partielle* de s au k précédent. Le caractère occlusif de k a imposé à s l'articulation mi-occlusive de son partenaire phonologique marqué, de l'affriquée ζ . Remarquons que cette assimilation partielle de la sifflante s à l'occlusive n'était possible que lorsque s *suivait* l'occlusive. Dans $ks > k_\theta$ la partie occlusive de ζ (c.-à-d. t) avoisinait k , ce qui n'aurait pas été le cas pour $*\zeta K$ ($*tsK$) $< sK$.

Le passage ultérieur $k_\theta > kt$ a été synchrone avec la disparition graduelle de ζ du système phonologique du grec, consistant dans son identification soit avec $s/s/$, soit avec $t/t/$ (en fonction de la position dans le mot et suivant le dialecte). Cf. le tableau synoptique chez M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque* (1955), p. 90. Ainsi en position initiale ζ rend partout s , en position après k toujours t , tandis qu'à l'intervocalique on trouve $s/s/$ ou tt . Ce n'est qu'en Crète centrale du VI^e/V^e s. que l'ancienne affriquée ζ est encore attestée par la graphie.

Le passage d'i.e. $t+t > tst$ (gr. st) pourrait nous faire admettre une opposition protohellénique $-st-$: $-\zeta t-$ à l'intervocalique.

1. C = consonne occlusive.

2. $-s-$ $<$ $-ss-$ après le passage de $s > h$.

3. Devant un élément non syllabique on avait ti au lieu de t_i , et ts se serait simplifié en grec sans devenir ζ .

Elle ne changerait pourtant rien à la hiérarchie phonologique $s:\zeta$ établie plus haut. Mais autant que nous sachions personne n'a considéré ce changement comme étant synchrone avec la genèse de l'affriquée ζ ($<t+s$ et $t+i$).

Passons à l'objection principale, la conservation de ks (ici ks , gs , $\acute{k}s$, $\acute{g}s$...) dans la plupart des exemples comportant ces groupes, laquelle garde toute sa force.

6. Nous maintenons que la loi phonétique $ks > /k\zeta > /kt$ a eu une validité restreinte n'ayant agi que dans le cas de l'absence de toute coupe morphologique séparant la vélaire de la sifflante suivante. Elle a agi lorsque le groupe ks formait soit l'initiale soit la finale de la racine, et lorsqu'il n'était pas le résultat d'une transformation morphologique. Au contraire ks se maintenait quand il résultait de l'expulsion morphologique d'une voyelle intermédiaire (degré zéro), ou quand k et s étaient perçus comme appartenant à des morphèmes différents.

Les exemples de lois phonétiques qui ne valent qu'à l'intérieur de morphèmes, sont abondants. Cf. fr. *béjaune* (contre le *bec jaune* de l'oiseau) avec un traitement du groupe $(c+j)$ dû au changement de sens et à la disparation subséquente ou simultanée de la coupe morphologique; **pic vert* > *pivert*. Pol. *obwozić/ob-wozić/* « promener en voiture » : *oboz/ob-wóz/* « barricade de chariots > camp », avec assimilation $-b+w->-b-$ due au changement de sens. Russe *otjavlennyj/ <ot+javit/* « bien connu, mal famé », mais *ošutitʹ* « sentir » *ot+jutiti*, le verbe simple ayant disparu en slave⁴. En v. ind. $s > \text{ṣ}$ est parfois conditionné par le caractère (étroit ou lâche) de l'annexion de (l'élément comportant) $s-$ au morphème précédent; cf. Wackernagel *Aind. Gramm.* I, p. 234. Noter aussi la dissimilation des aspirées en v. ind., laquelle en principe ne joue qu'à l'intérieur de la racine (simple ou redoublée), cf. d'autre part *hánti* « il frappe », *ha-thá* (2^e p. pl.), dérivés *háltha-*, *bhṛ-thá-* ($<bhr_$), etc. Des consonnes doubles (= formant un groupe binaire à éléments identiques) à l'initiale ne se rencontrent en polonais que là où l'expulsion de la voyelle représente un morphe accompagnant le suffixe de dérivation ou la désinence flexionnelle. P. ex. *deszcz* « pluie », ancien gén. *dźdžu* (**džedžb*, **dždžu*);

4. Cf. lit. *jaučiu*, *jaūsti* « sentir ». Le traitement *tj* > *št* est proprement v. slave, la forme russe est *ošutitʹ/sja/*.

ssie « il suce », ssac « sucer », ssak « mammifère » < *szs-a/-ti/, cf. la racine *szs* dans pol. *o-ses-ek* « nourrisson »; *czczy* « vide, à jeun » présuppose une forme d'adjectif non-composée *teszcz conservée encore en slovène (*tešč*).

7. Mais passons aux rapprochements $/\kappa\tau/$: ks / généralement reconnus : *-kt* finale de racine : gr. $\tau\acute{\epsilon}\kappa\tau\omega\nu$ = v. ind. *tákṣan-*, avest. *tašan-*, lat. *texere*, v.h.a. *dēhsa(la)* « hache », etc. Le *s* de **teḱs* est une partie de la racine, **teḱ* ou **teḡ* n'étant pas attesté. Le dérivé $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\eta$ < **teḱsnā* a été formé avant le passage de *ks* à *kt*.

La racine de $\delta\kappa\alpha\lambda\lambda\omicron\varsigma$ est **oḱs*, attesté en indo-ir. comme forme unique pour l'œil : v. ind. *akṣi*, avest. *aṣi-*. Les formes des autres langues remontent à **oq^u* ± élargissement (en véd. *an-ak-* « aveugle »). Un **oḱ* (sans *s*) n'existe nulle part. En admettant que v. ind. *akṣi* contient une (labio)vélaire, la forme s'expliquerait, tout comme $\delta\pi\tau\iota-\lambda\omicron\varsigma$, par **oq^u/e/s-*.

Les autres exemples de *kt* < *ks* concernent l'initiale :

i.-e. *ks* : v. ind. *kṣēti*, *kṣiyāli* « demeurer », *kṣiti-*, avest. *šāēiti*, *šiti-*, gr. $\kappa\tau\acute{\iota}\omicron\varsigma$, $\kappa\tau\acute{\iota}\zeta\omega$. L'essai de faire remonter ces formes à **lḱei*, élargissement de **teḱ* (dans **teḱ-s-eti*) achoppe sur lat. *situs* « position, situation ».

i.-e. *ks* : v. ind. *kṣatrá-* « domination, règne », avest. *xšayō* « pouvoir », v. perse *xšāyaθiya-* « roi », gr. $\kappa\tau\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota$, $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\tau\eta\mu\alpha\iota$ « avoir, posséder ».

i.-e. *ks* : v. ind. *kṣaṇōli* « blesser, briser », v. perse *axšata-* « indemne », gr. $\kappa\tau\acute{\epsilon}\iota\omega$ « tuer ».

i.-e. *ghs* (centum *gh^us*) : v. ind. *kṣiṇāti*, *kṣiṇoti* « anéantir » gr. $\varphi\theta\acute{\iota}\omega$ ⁵. La fricative *s* de lat. *situs* « dépérissement,

5. Ce traitement suppose l'apparition d'une labiovélaire devant *s*. On pourrait penser à v. ind. *ghas* « consumer », élargi de (e)*i*, avec syncope de la voyelle après la labiovélarisation de *gh* (**gh^ues* + *éi* > *gh^usei*). En tout cas le lien avec **ghes* n'était plus perçu, ni en indien ni en grec. Quant au sens cf. *consumption* : $\varphi\theta\acute{\iota}\omicron\varsigma$.

Du reste les racines grecques de $\varphi\theta\acute{\iota}\omega$, $\varphi\theta\acute{\epsilon}\rho\omega$, et $\varphi\theta\acute{\omicron}\nu\omicron\varsigma$ peuvent être regardées, sous certaines réserves, comme des élargissements de **ghe/os* : **gh^us-ei*, **gh^us-er*, **gh^us-en* ; cf. plus bas **ks-eu*, **ks-es*, **ks-en*, trois élargissements de **kes* ($\xi\acute{\upsilon}\omega$, $\xi\acute{\epsilon}\omega$, $\xi\alpha\acute{\iota}\omega$). L'aspect sémantique n'offre pas des difficultés insurmontables : « consumer » d'où « faire périr », « ruiner, gâter », ou « amoindrir > déprécier », variantes dues à des élargissements différents de la racine-base **ghe/os*.

Remarquons que la parenté étymologique de $\varphi\theta\acute{\iota}\omega$, $\varphi\theta\acute{\epsilon}\rho\omega$, $\varphi\theta\acute{\omicron}\nu\omicron\varsigma$ a été plaidée déjà par Burrow, celle de $\varphi\theta\acute{\iota}\omega$ et $\varphi\theta\acute{\omicron}\nu\omicron\varsigma$ par Merlingen, bien qu'ils soient partis d'une racine différente (*dhegh^u*).

moisissure, rouille » exclut **dh(e)gh^u* posé par Burrow et Merlingen. V. angl. *dwīnan* « périr » trouve son étymologie à l'intérieur du germanique en tant qu'élargissement de **deu-* « mourir » (*du* + *t̄-*).

Bien qu'il n'y ait pas d'obstacle phonétique, peuvent être provisoirement considérés douteux — pour des raisons sémantiques — les rapprochements v. ind. *kṣārati* « couler », avest. *vī-γžārayeiti* « faire déborder », gr. φθείρω « détruire, gâter »; avest. *a-γžonvamna-* (< *a-γžanv-*) « qui ne s'amointrit pas », gr. φθόνος « malveillance, envie ».

v. ind. *ṛkṣá-*, avest. *arəša-* « ours » < **ṛkso-*. Le rapprochement avec hittite *hartagga-* (de sens toujours incertain), forme qui pourrait faire penser à **ṛtko-*, n'est pas préférable à cause du *s* de lat. *ursus* / < **orcsos* /⁶.

8. Relevons maintenant les cas avec *ks* motivé, qui se laisse expliquer par la dérivation. Au commencement de la racine il s'agit de *ks* secondaires provenant de l'expulsion morphologique d'une voyelle :

Ξάλω « carder, peigner », élargissement de **kes*, cf. slave *česati* « peigner, étriller », lit. *kasýti* « gratter, étriller », gr. κες-κέον « étoupe » : **kes* + *én-* > *ksen-*. — Proviennent de la même racine Ξέω « racler, gratter, polir », Ξόανον « statue en bois ou en pierre » (cf. ὄργ-ανον, ὄχ-ανον) : *kes* + *és-* > *kses-*; Ξύω « racler, gratter, frotter », Ξυρόν « rasoir » (v. ind. *kṣurá-*) : *kes* + *éu* > *kseu-*⁷.

Il n'est pas exclu que Ξηρός et Ξερός « desséché, décharné » au lieu d'appartenir à v. ind. *kṣārá-* « brûlant, corrodant » (étymologie traditionnelle), soient aussi des dérivés de **kes* + *é-* ou **kes* + *ér* (*ksē*, *kser*), autres élargissements de *kes*. Le développement « frotter » > « sécher » trouverait une confirmation dans la glose Ξυρόν = τομόν, ἰσχρόν, ὀξύ (Hésych.), ἰσχρόν ayant le sens de « desséché, sec, maigre »; cf. pol. *wytrzeć* « essuyer » (p. ex. « avec un torchon ») < **ter* « frotter ».

De l'autre côté la racine **ghes* « dur, sec », attestée par les dérivés v. slave *žestъ* (**ghes-to-*) « dur », v. norois *gaddr* « sol dur » (**ghos-dho-*), norv. dialectal *gadd-* (1^{er} membre

6. M. irl. *arí*, gall. *arth*, gaulois *artos* < celtique **ar/k/tos* (la même méta-thèse qu'en grec).

7. Les formes Ξάλω, Ξέ(σ)ω, Ξύω sont au point de vue de leur structure parallèles à κερδ-άλω, F-εσ-ται, ἦθ-ύω / **kerd*, **eu*, **sīdh*/.

de composé) « desséché, stérile » semble plus propre à expliquer les sens des élargissements $*ks-\acute{e}$ ou $*ks-\acute{e}r$ ($\xi\eta\rho\acute{o}s$, $\xi\epsilon\rho\acute{o}s$, cf. $\pi\omicron\tau\acute{\iota}$ $\xi\epsilon\rho\acute{o}\nu$ $\eta\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\omicron\iota\omicron$ (dans ϵ 402) « terre ferme »).

$\xi\alpha\nu\theta\acute{o}s$ « blond » et $\xi\omicron\upsilon\theta\acute{o}s$ « jaune, fauve » pourraient remonter à des élargissements de la racine $*kas$ contenue dans lat. *cānus* (< $*casnos$) « gris », v. angl. *hasu* « brun, grisâtre » : $*kas + \acute{e}n-$ > $k\acute{s}en-$; $*kas + \acute{e}u$ > $k\acute{s}eu$.

La différence entre $ks-$ ancien et $ks-$ récent peut être illustrée par $\kappa\tau\epsilon\acute{\iota}\nu\omega$: $\xi\alpha\acute{\iota}\nu\omega$. Dans le premier exemple il s'agit de la racine - base $*ksen$, tandis que $\xi\alpha\acute{\iota}\nu\omega$ remonte à $*kes$ muni du suffixe $-\acute{e}n-$.

A l'intérieur du mot l'ancienne jointure entre k et s est encore transparente dans les mots $\delta\epsilon\xi\acute{\iota}\acute{o}s$, $\acute{o}\xi\acute{\upsilon}s$, $\acute{\alpha}\xi\omega\nu$; $\acute{\alpha}\lambda\acute{\epsilon}\xi\omega$, $\acute{\alpha}(F)\acute{\epsilon}\xi\omega$. Les trois premiers sont des dérivés secondaires bâtis sur des thèmes en $-es$: lat. *decus*, *acus*, gr. $\acute{\alpha}\chi\omicron\varsigma$ (garanti par $\acute{\alpha}\chi\omicron\sigma-\tau\acute{\eta}$ « orge » et le second membre d'un composé comme $\acute{\alpha}\mu\varphi-\acute{\eta}\chi\eta\varsigma$ « à deux tranchants »); la forme - base commune de $\acute{\alpha}\xi\omega\nu$, v. ind. *ákṣa-*, lat. *axis*, etc., est un thème sigmatique $*a\acute{g}es-$ < $*a\acute{g}$ « pousser ». Dans $\acute{\alpha}\lambda\acute{\epsilon}\xi\omega$ le s est suffixal, cf. $\acute{\alpha}\lambda\chi\acute{\eta}$ « défense, force ». La forme-base de $\acute{\alpha}\acute{\epsilon}\xi\omega$, $\acute{\alpha}\check{\upsilon}\xi\omega$, $\acute{\alpha}\check{\upsilon}\xi\acute{\alpha}\nu\omega$ est $*(a)\mu\acute{e}gs$, élargissement de $*(a)\mu\acute{e}g$, $*aug$ attesté dans la plupart des langues i.-e. en dehors du grec : lat. *augēre*, got. *aukan*, lit. *áukti*. La disparition de la racine non élargie en grec doit être de date relativement tardive.

Les étymologies de $\xi\acute{\iota}\varphi\omicron\varsigma$, $\xi\acute{\upsilon}\lambda\omicron\nu$, $\xi\acute{\upsilon}\nu$ sont inconnues ou incertaines. Dans un mot comme $\xi\acute{\iota}\varphi\omicron\varsigma$ il peut s'agir d'un emprunt. Brugmann a rapproché $\xi\acute{\epsilon}\nu(F)\omicron\varsigma$ de lat. *hostis*, got. *gasts* ($*ghos-ti-$: $*ghs-\acute{e}n-$), sans que les arguments morphologiques soient contraignants.

9. Le problème traité ici dépasse les limites qu'on vient de lui assigner. Tout d'abord à côté de ks (continuant ks et gs) il y a eu khs (< i.-e. *ghs*), qui autrement que dans la langue historique a été maintenu distinct de ks en influençant la sifflante suivante et la changeant en th , cf. $\varphi\theta\acute{\iota}\nu\omega$. Ensuite si notre raisonnement est correct, le passage $ks > /k\acute{s} > /kt$, et $khs > khth^s$, consistant en une assimilation partielle de la sifflante à l'occlusive précédente, a dû opérer aussi pour ps , phs devenant pt , $phth$. En troisième lieu ce qu'on a posé pour ks , khs semble avoir été valable aussi pour $k\acute{\iota}$, $kh\acute{\iota}$, à savoir : il y a un traitement résiduaire $k\acute{\iota} > k\acute{g}$, $kh\acute{\iota} > kh\acute{g}$, avec l'affriquée

8. *phth* lorsqu'il s'agit d'une labiovélaire.

palatale sourde ζ^9 , passant à *kt*, *khth*, et un traitement plus récent de *kī*, *khī* passant à ζ , d'où *s/s/*, *tt* suivant le dialecte. Le conditionnement semble le même que pour les deux traitements de *ks*, *khs*. Exemples : **kīeino-*, v. ind. *śyená-*, avest. *saēna-* « aigle », gr. *ἰκτῖνος*¹⁰; **ghīes*, v. ind. *hyāh*, gr. *χθές*. De l'autre côté on a *σεύω* « mettre en mouvement », v. ind. *cyávate* « se mettre en mouvement » **kei*+*éu* (**kīeu*), la racine **kei* étant attesté par hom. *κίω* « aller », lat. *ciō*, *cīre* « mettre en mouvement »; *σήμερον* < **kī-āmeron*; *ἐλάσσων* < *ἐλάχ-ζων*.

Les deux traitements ne sont pas distingués après occlusive labiale, *p* et *ph* devenant toujours *pt* : *πτύω* < **pīū* comme *κλέπτω* < **klepīō*, ou *βάπτω* < **gʷaph-īō*.

Comme exemple du passage *ps* > *pt* (par l'intermédiaire de *pɕ*) on peut citer avest. *fšarəma-*, slave **sormz* « (sentiment de) pudeur ou honte », gr. *πτύρομαι* (**ptōrie/o-*) « s'effrayer », *πτυρόμος* « consternation ». Toutes ces formes se laissent expliquer par une racine i.-e. **pser*. De l'autre côté il y a *ψῆν* « gratter, racler, réduire en poussière », *ψαίω* « effleurer », *ψαίω* « couper en menus morceaux », *ψῖω* « déchirer ou couper en morceaux » < **bhes* (ou *bhos*) dans v. ind. *bá-bhas-ti* (3^e pl. *bápsati*) et *psáli* « broyer, mâcher, dévorer ». Les dérivés *ps-ē-*, *ps-er-*, *ps-ī-* sont comparables à *ks-ē-* ou *ks-er-*, *ks-ū-* dans *ξηρός*, *ξερός*, *ξύω*.

Il y a quatre solutions étymologiques¹¹ de gr. *πτ* : 1. **pt* (*p*. ex. *πτῶμα* < *pet*); 2. **tp* (*τίπτε* < **titpe*, cf. lat. *quippe*); 3. **pī* (*πτύω*); 4. **ps* (*πτυρόμος*). De façon parallèle on a pour gr. *κτ* : 1. **kt* (*p*. ex. *κτείς*); 2. **tk* (*τίκτω*); 3. *kī* (*ἰκτῖνος*; cf. *χθές*); 4. *ks* (*κτείνω*, *τέκτων*).

Il faut enfin remarquer que le celtique est le seul groupe i.-e. qui partage avec le grec les deux particularités suivantes : 1. il connaît la métathèse (v. ci-dessus n. 6); 2. il développe un phonème ζ (gaulois 𐊗) résultant d'i.-e. *t+s*, en partie

9. ζ > $\$$, assourdissement de *i* après les occlusives sourdes.

10. *ī* est prothétique comme dans *ἰχθῦς*. Quant au vocalisme, on attendrait en grec *ei* ou *oi*.

11. Mettant de côté l'alternance *π* : *πτ* à l'initiale : *π(τ)όλεμος*, *πτόλις*, etc., et les *pt*, *bd* provenant de la chute de *s/z* : *πτάρνυμαι* (< **psier*), *βδέω* (< **pzd*).

Remarquons qu'il n'y a aucun obstacle à poser de façon mécanique une initiale *tp* pour *πόλις*, etc., d'où avec métathèse *πτόλις* en grec et *p* (simplification du groupe *tp*) dans ind. *pur-* ou lit. *pilis*. Le problème véritable consiste à établir les conditions de l'alternance *πτ/π* à l'intérieur du grec.

aussi de *st* (cf. Lewis-Pedersen § 25, 5). Dans les langues historiques il est devenu *s/s/* ou *t*. Le traitement de *i* dans **gh̥ies* « hier » (gr. $\chi\theta\acute{\epsilon}\varsigma$, v. irl. *dé*) semble aussi un trait commun de ces deux branches de l'i.-e.

L'étymologie v. irl. *linaid* « evanescit » : gr. $\phi\theta\acute{\iota}\nu\omega$ s'écroule à cause de l'initiale sourde de la forme celtique. Le rapprochement avec **tā(i)* « fondre » ne laisse rien à désirer, ni au point de vue phonétique (apophonie *āi* : *ī*) ni pour le sens.

10. On s'aperçoit que la solution du problème qu'on vient de proposer, contient mainte reminiscence des recherches antérieures. Le ζ posé ici, développé en grec et en celtique, est pour ainsi dire quelque chose d'intermédiaire entre le *t* du grec et le *s* des autres langues, tout comme le *p* de Brugmann. Le groupe *kç* (*pç*) peut être comparé aux groupes *kts* (<*tsk*) de Merlingen. La différence entre i.-e. *k^s* et *ks* (Cuny, Benveniste) correspond au double traitement de *ks* en grec, dépendant de la *structure morphologique* du mot (prise en considération déjà par Pedersen et même par Schleicher). Quant au point principal notre attitude reste conservative : la dentale de certains $\kappa\tau$, $\phi\theta$ est bien la continuation, encore qu'indirecte, de la sifflante i.-e. *s*.

Jerzy KURYŁOWICZ.

Ul. Podwale 1, Kraków (Pologne).

LES SUFFIXES ETHNIQUES EN GREC MODERNE*

SOMMAIRE. — *La grande majorité des noms ethniques en grec ancien était formée à l'aide d'un suffixe ajouté au radical du toponyme correspondant. Ce même procédé de dérivation est utilisé en grec moderne, dont la variété savante (« katharevoussa », langue puriste) a gardé intact le système des suffixes ethniques du grec classique. Le grec moderne parlé (« démotique », langue populaire) a innové dans une large mesure en éliminant certains suffixes anciens, mais surtout en limitant ou augmentant la fréquence de certains autres et en s'enrichissant de deux suffixes d'origine italienne. Un grand nombre de toponymes anciens ont survécu jusqu'à nos jours, mais les ethniques correspondants ont rarement leur forme ancienne; ils ont été transformés en changeant de suffixe de dérivation.*

Nous pouvons classer les suffixes ethniques du grec ancien en quatre groupes, à savoir : 1) les ethniques avec la caractéristique *t* (-άτης, -ιάτης, -ήτης, -ίτης et -(ι)ώτης; ex. Τεγεάτης, Ραβεννάτης, Γυθεάτης, Ίάτης; Κροτωνιάτης, Σπαρτιάτης; Αιγινήτης; Σταγειρίτης, Ἀδερήτης; Ἡπειρώτης, Σικελιώτης), 2) les suffixes avec la caractéristique *n* (-ανός, -ιανός, -ηνός, -ῖνος; ex. Ἀσιανός, Κιανός, Σαρδιανός, Κυζικηνός, Ταραντῖνος), 3) les suffixes avec la caractéristique *i* (-εῖος, -αῖος, -ιος; ex. Ἀργεῖος, Δωδωναῖος, Λακεδαιμόνιος, Χῖος < Χίλος, Κῶος < Κώϊος)

* Aucun travail systématique sur la formation des noms ethniques en grec moderne n'a encore vu le jour. On dispose seulement du matériel provenant de différentes régions et îles du monde grécophone, et publié dans des revues littéraires avec de brefs commentaires linguistiques. Cf. *D. Vayacacos, Σχεδιάσμα περί τῶν τοπωνυμικῶν καὶ ἀνθρωπωνυμικῶν σπουδῶν ἐν Ἑλλάδι 1833-1962* (Esquisse sur les études toponymiques et anthroponymiques en Grèce de 1833 à 1962) in Ἀθηνᾶ 67, 1963-64, pp. 145-369 (pp. 227-229). Pour le grec ancien, classique et postérieur, nous disposons de l'ouvrage d'Étienne de Byzance, auteur du v^e siècle après J.-C., intitulé Ἐκ τῶν Ἑθνικῶν κατ' ἐπιτομήν (éd. Meinekii, Berlin 1849).

et 4) le suffixe -εύς (ex. Πειραιεύς, Θεσσαλονικεύς, Ἀλικαρνασσεύς). Les ethniques en -ας, -ης, -ος et ceux de la troisième déclinaison de la grammaire du grec ancien (les imparisyllabiques) ne proviennent pas de noms de lieux, mais au contraire ce sont eux qui ont donné le nom aux pays respectifs, par exemple Ἑλλήν > Ἑλλάς, Μακεδών > Μακεδονία, Βοιωτός > Βοιωτία, Θεσσαλός > Θεσσαλία, Πέρσης > Περσία, etc. Nous appellerons ce type d'ethniques dans cette étude « ethniques indépendants »¹. Le dépouillement des noms ethniques donnés par Étienne de Byzance (voir note *) fournit les pourcentages suivants pour chacun des groupes de notre classement : groupe (1) 22,01 %, groupe (2) 12,99 %, groupe (3) 38,3 %, groupe (4) 19 %, chiffre auquel il faut ajouter 2 %, pourcentage des ethniques que l'auteur cite au nominatif du pluriel en -εῖς. Les « ethniques indépendants » représentent les 4,72 % du total. Ne donnent des ethniques périphrastiques que 0,48 % des toponymes cités par Étienne; ce sont surtout des noms de demeures d'Athènes, comme l'auteur le signale lui-même à la page 9 de son ouvrage (à propos de Ἀδρότονον) et des toponymes périphrastiques, telle l'île de Ἀγαθοῦ δαίμονος (*op. cit.*, p. 11). Nous remarquons qu'aujourd'hui encore la périphrase est beaucoup utilisée dans les ethniques locaux en Attique (voir tab. 2).

Les ethniques du grec moderne parlé (démotique) peuvent se classer en cinq groupes comme suit : 1) les suffixes à caractéristique *t* (-ίτης², -αίτης, -ιάτης, -(ι)ώτης; ex. Ροδίτης, Κισαμίτης; Μοραίτης; Μενιδιάτης, Μυκονιάτης; Ἡπειρώτης, Βολιώτης, Ἀγραφιώτης), 2) les suffixes à caractéristique *n* (-ανός, -ᾶνος, -ιανός, -ινός, -ῖνος; ex. Σφακιανός, Κορσικανός; Καταλᾶνος, Πρεβεζᾶνος; Συριανός, Χιλιανός; Ἀρτινός, Ζακυνθινός; Ἀλγερινός), 3) les suffixes à caractéristique *i* (-ίος, -ιος, -αῖος; ex. Σαντορινιός, Πόντιος, Ἀθηναῖος³), 4) les suffixes, en réalité

1. Les « ethniques indépendants » anciens formaient leur féminin en -ίς (ex. Ἑλληνίς, Περσίς Ἰταλίς, etc.); faisaient exception les ethniques terminés en -δός, dont le féminin se terminait en -ή (ex. Ἰνδός > Ἰνδή).

2. Une partie importante des ethniques en -ίτης est constituée par les ethniques dérivés de toponymes composés, dont le second élément est le mot πόλις, ville. Ex. Φιλιππούπολις > Φιλιππουπολίτης, Ἀδριανούπολις > Ἀδριανοπολίτης, Κωνσταντινούπολις (communément appelée Πόλη, la Ville) > Κωνσταντινοπολίτης (communément Πολίτης).

3. Le toponyme Ἀθῆναι, Athènes a donné plus récemment, à côté de la forme traditionnelle Ἀθηναῖος, la forme Ἀθηνιώτης, fém. Ἀθηνιώτισσα. Aujourd'hui Ἀθηνιώτης se trouve seulement comme nom de famille et Ἀθηνιώτισσα dans le toponyme Παναγία ἡ Ἀθηνιώτισσα, Notre-Dame d'Athènes.

en très petit nombre, à caractéristique *k* (-ικός, -ακός, -ιακός ; ex. Κρητικός, Στειακός, Τηνιακός et 5) le suffixe d'origine italienne -έζος (lat. -ensis, ital. -ese, fr. -ais ; ex. Μαλτέζος, Καλαθρέζος⁴, Μιλανέζος, Λυωνέζος, Χαθανέζος). Comme en grec ancien, il y a aussi en grec moderne des « ethniques indépendants » (ex. Έλληνας, Μακεδόνας, Τσάκωνας, Θιακός, Ίταλός, Γάλλος, Σέρβος, Ίνδός, Γερμανός, etc.). Il y a également des ethniques périphrastiques, dont il sera question plus loin.

En ce qui concerne le féminin des ethniques néo-grecs, nous remarquons que les ethniques du groupe (1) forment leur féminin en -ισσα (ex. Ροδίτισσα, Κισαμίτισσα, Μοραΐτισσα, Μενιδιάτισσα, Μυκονιάτισσα, Ήπειρώτισσα, Βολιώτισσα, Άγρωφιώτισσα), ceux du groupe (2), s'ils sont paroxytons, le forment en -α (ex. Καταλάνα, Πρεβεζάνα, Άλγερεϊνα), s'ils sont oxytons, le forment en -ή (Κορσικανή, Συριανή, Άρτινή, Ζακυνθινή, Χιλιανή) ou de façon plus populaire en -ιά (Ζακυνθινιά, Πατρινιά). Les suffixes du groupe (3) forment leur féminin en -ά ou en -α (ex. Σαντορινιά, Πόντια, Άθηναία) ; ceux du groupe (4) le forment en -ιά (ex. Κρητικιά⁵, Στειακιά, Τηνιακιά). Enfin les ethniques en -έζος forment leur féminin régulièrement en -έζα (ex. Μαλτέζα, Καλαθρέζα, Μιλανέζα, Λυωνέζα, Χαθανέζα). Nous verrons plus loin la formation du féminin des « ethniques indépendants ».

L'examen comparatif des suffixes ethniques grecs anciens et modernes révèle que la langue actuelle parlée ne possède plus⁶ d'ethniques en -ήτης⁷ (sauf Αιγινήτης, directement hérité de l'antiquité), ni en -ηνός (qui d'ailleurs se prononce en néo-grec [inos], exactement comme -ινός), ni en -εύς (voir plus bas). Au contraire elle a développé les suffixes -αΐτης, -ινός (suffixe inconnu en grec ancien, mais assez utilisé en néo-grec parlé), -ιός (produit de la synizèse de -αῖος), -ιώτης et -ιανός (connus en grec ancien, mais très rarement rencontrés). Enfin, -ᾶνος et -έζος sont des suffixes d'origine italienne (cf. D. Vayacacos, *op. cit.*, p. 227) assez bien représentés en néo-grec, comme nous verrons plus loin.

4. En grec ancien et médiéval Καλαθρός.

5. L'ethnique Κρητικός, crétois, est le même que l'adjectif provenant du nom de cette île.

6. Sauf pourtant dans la région du Pont.

7. La différence entre -ήτης et -ίτης en grec moderne n'est qu'orthographique, les deux suffixes en question étant prononcés de la même façon, c'est-à-dire ['itis].

La comparaison entre suffixes ethniques anciens et modernes nous a aussi amené aux constatations suivantes en ce qui concerne les transformations intervenues. Les voici en quelques lignes :

Dans le grec actuel (langue commune) sont terminés en -αῖος des ethniques hérités de l'antiquité, comme par exemple Ἀθηναῖος, Θηβαῖος, Κερκυραῖος, Ρωμαῖος et le récent Εὐρωπαϊαῖος, mais dans la plupart des cas le -αῖος ancien s'est transformé en -ύς, par exemple Σμυρναῖος > Σμυρνύς, Μυτιληναῖος > Μυτιληνύς, etc., ou bien remplacé par -ιώτης, par exemple Βεροιαῖος > Βεροιώτης, Ἀναφαῖος > Ἀναφιώτης, etc. Sont terminés en -ιος des ethniques également hérités de l'antiquité (ex. Αἰγύπτιος⁸, Πελοποννήσιος, Μεσσήνιος, Κορίνθιος, Πόντιος, Δωδεκανήσιος, Κύπριος, etc.). La plupart d'entre eux ne viennent pas directement de la tradition orale; ils sont réintroduits dans le langage populaire par l'intermédiaire de la « katharevoussa »⁹. La grande majorité des ethniques anciens en -ιος sont remplacés dans la langue moderne par des formes autres que celle-ci. Ainsi les ethniques anciens Μήλιος, Ρόδιος, Ἀνδριος, Ἰμβριος, Ὀλύμπιος, Καρπάθιος, Πεθύνιος¹⁰, Σάμιος, Θάσιος, etc. sont devenus Μηλιάς, Ροδίτης, Ἀνδριώτης, Ἰμβριώτης, Ὀλυμπιώτης, Καρπαθιώτης, Πεθυμνιώτης, Σαμιώτης, Θασίτης, etc. Le suffixe -εύς très productif en grec ancien, n'a pas survécu à cause

8. L'évolution naturelle du nom Αἰγύπτιος a donné en grec moderne Γύφτος, fém. Γύφτισσα, signifiant aujourd'hui Gitan et, par extension, forgeron. Pour l'Égyptien la langue populaire employait les noms Ἀράβης, Arabe, et Φελλάχος, Fellah, aujourd'hui remplacés par la forme savante Αἰγύπτιος. Par influence savante on appelle Αἰγυπτιώτης le Grec d'Égypte; cf. en grec ancien Ἰταλός, Σικελός pour les indigènes de l'Italie et de la Sicile, mais Ἰταλιώτης et Σικελιώτης pour les Grecs habitant ces régions (la Grande Grèce).

9. On ne dira jamais en langage vraiment populaire Πελοποννήσιος, mais Μοραίτης (de Μοριάς, la Morée). On ne dira non plus Μεσσήνιος, mais Καλαματιανός (de Καλαμάτα, chef-lieu du département de la Messénie). Pour l'habitant de Chypre, au lieu de la forme savante Κύπριος, généralisée après la 2^e guerre mondiale par l'influence de la Presse et de l'enseignement scolaire, on employait les formes Κυπραῖος ou Κυπριώτης, connues aussi comme noms de famille. On évite également dans le langage populaire l'ethnique Δωδεκανήσιος; on emploie à sa place la périphrase ἀπό τὰ Δωδεκάνησα ou bien on désigne de manière plus précise un Dodécanésiens par son île d'origine : ἀπό τήν.... (Κῶ, Σύμη, Πάτμο, Κάσο, etc.). Seule l'île de Rhodes possède un ethnique connu de tous les Grecs, Ροδίτης, tandis que les autres îles de cet archipel ont des ethniques peu connus hors de la région (Κώτης de Cos, Χαρίτης de Chalki, Ἀστροπαλιώτης de Astypaléa, Πατινιώτης de Patmos, Συμιακός de Symi, etc.).

10. Seconde forme ancienne Πιθυμνιάτης; seconde forme moderne, rencontrée surtout dans les chansons distiques folkloriques locales pour des fins métriques Πεθεμνιανός.

de la 3^e déclinaison nominale, celle des mots imparisyllabiques. Les ethniques anciens en -εύς ont aujourd'hui des formes en -αῖος, -ώτης, -ίτης ou -ιός suivant le cas, par exemple Χαλκιδεύς > Χαλκιδαιῖος, Πειραιεύς > Πειραιιώτης, Μεγαρεύς > Μεγαρίτης, Θεσσαλονικεύς > Σαλονικιός (de Σαλονίκη, forme populaire à côté de Θεσσαλονίκη, cf. en français *Salonique*), etc. Par suite de la perte de la 3^e déclinaison les « ethniques indépendants » imparisyllabiques du grec ancien, ont aujourd'hui des formes parisyllabiques issues de l'accusatif singulier de la forme ancienne (ex. Μακεδών > Μακεδόνας, Macédonien; Αἰθίοψ > Αἰθίοπας, Éthiopien) ou bien se sont modelés sur les ethniques à suffixe (ex. Θράξ > Θρακιώτης, Thrace; Τρώς > Τρωαδίτης, Troyen, de Τρωάδα, accusatif de l'ancienne forme Τρωάς, Troie). Pour la même raison les ethniques féminins du grec ancien et du néo-grec terminés en -ις ont dans la langue démotique actuelle des formes en -ίδα, par exemple Ἑλληνίς > Ἑλληνίδα, Περσίς > Περσίδα, Γαλλίς > Γαλλίδα, Ἀγγλίς > Ἀγγλίδα, Ἑλβετίς > Ἑλβετίδα, etc. Les ethniques en -δός et Θεσσαλός font en néo-grec leur féminin en -ή, comme en grec ancien (Ἰνδός — Ἰνδή, Θεσσαλός — Θεσσαλή, etc.). On trouve parfois pour certains ethniques féminins désignant des femmes étrangères à côté de la forme populaire en -ίδα, dérivée de l'ancienne en -ις, une seconde forme populaire proprement dite en -α. Ex. Βελγίδα et Βέλγα, Belge; Σερβίδα (auj. très rare) et Σέρβα, Serbe; Βουλγαρίδα (très rare) et Βουλγάρα, Bulgare; Ὁθωμανίδα (rare) et Τουρκάλα (forme commune), Τούρκισσα (rare), Τούρκα (dans les chansons folkloriques), Turquie. Les suffixes -ηνός et -ήτης sont aujourd'hui très rares; nous n'avons relevé dans la langue commune que les exmples Τρικαληνός, Ἀρτακηνός, Ἀβυσσηνός¹¹ et Αἰγινήτης¹² venant directement du grec ancien, dans lequel -ηνός servait à la formation d'ethniques locaux en Asie Mineure et en général dans les pays du Proche Orient (-ήτης = 0,66 % et -ηνός = 6,15 % des ethniques mentionnés par Étienne de Byzance; 91 % des ethniques en -ηνός sont des ethniques locaux de villes ou de régions asiatiques). Très rare est aussi le suffixe -ῖνος (comme dans Ἀλγερινός¹³) qui pourtant était assez bien représenté en grec ancien

11. Au lieu de Ἀβυσσηνός, d'origine savante, le vrai langage populaire emploierait autrefois le nom Χαμπέτης, aj. oublié.

12. Étienne de Byzance atteste la forme Αἰγινάιος qui signifiait l'étranger installé à Égine, Αἰγινήτης étant réservé aux indigènes.

13. En vieux langage populaire Ἀλτζερῖνος, forme aujourd'hui oubliée.

(3,34 %) surtout dans la formation d'ethniques à partir des noms de villes de l'Italie méridionale et de la Sicile (colonies grecques), par exemple Λατῖνος, Ταραντῖνος, Πηγῖνος, Βρεντεσῖνος, Ἀκραγαντῖνος, Λεοντῖνος, Ἐρυκῖνος, Μεταποντῖνος, etc.¹⁴. Le suffixe ethnique italien *-ino* (comme dans *Triestino*, *Fiorentino*) n'a pas aidé *-ῖνος* à survivre dans le grec moderne. Le suffixe *-ανός* est ancien (cf. Ἀφρικανός); il a servi à la formation d'ethniques récents de la « katharevoussa » désignant surtout, comme en grec ancien, des habitants de pays étrangers (ex. Ἀμερικανός, Μεξικανός, Κορσικανός, etc.). La langue populaire emploie la plupart de ces noms en les accentuant sur la pénultième (ex. Ἀμερικᾶνος, Μεξικᾶνος, etc.). La remontée de l'accent tonique est due à l'influence du suffixe ethnique néo-grec *-ᾶνος*, provenant de l'italien *-ano* (ex. *Americano*, *Messicano*, *Napoletano*, *Padovano*, etc.), qui à son tour provient du latin *-anus* (correspondant français *-ain*). On forme avec *-ᾶνος* des ethniques désignant les habitants de villes et de pays étrangers (ex. Ἀνταλουσιᾶνος, Βραζιλιᾶνος, Καταλᾶνος, Ναπολιτᾶνος, Βενετσιᾶνος)¹⁵, bien qu'on ait aussi Πρεβεζᾶνος, l'habitant de Prévéza, ville d'Épire, chef-lieu du département de même nom. Il se peut que des ethniques en *-ᾶνος* aient été introduits directement de l'italien et hellénisés par l'addition de l'*ς* final (Ναπολιτᾶνος, Βενετσιᾶνος), mais beaucoup sont des formations grecques à partir du prototype (nom du pays) plus le suffixe *-ᾶνος* (Περουδιᾶνος, Βραζιλιᾶνος, Μεξικᾶνος). Le suffixe *-ιανός*, connu du grec classique, correspond au latin *-ianus*. Il se trouve rarement en « katharevoussa », et ceci par influence de la langue parlée (ex. Καλαματιανός, Ψαριανός), un peu plus souvent dans la langue commune parlée et connaît un essor considérable dans certains dialectes néo-grecs, en crétois notamment.

Sous *-ιος* est codifié dans notre classement le suffixe *-ήσιος*, assez souvent utilisé en grec ancien (1,2 % chez Étienne de Byzance), comme Ἰθακήσιος, Μυκαλήσιος, Μιλήσιος, Πεντελήσιος, Φιλιππησιος, Λουγδουνήσιος, etc. Il n'est pas représenté dans le grec commun actuel¹⁶; Μιλήσιος est connu des manuels scolaires d'histoire à cause de Θαλῆς ὁ Μιλήσιος, Thalès de

14. L'habitant de l'île d'Amorgos (Cyclades), Ἀμοργῖνος en grec ancien, s'appelle aujourd'hui Ἀμοργιανός.

15. En langue puriste Βενετός ou bien Ἐνετός.

16. On trouve des ethniques locaux en *-ήσιος* en Épire.

Milet. Φιλιππίσιος est connu seulement d'après le titre scriptuaire πρὸς Φιλιππησίους ἐπιστολή Παύλου, épître de saint Paul aux Philippiens¹⁷. On explique -ήσιος comme provenant du latin *-ensis* (il est vrai d'ailleurs que ce suffixe a proliféré depuis l'époque romaine), ou bien comme s'étant répandu par analogie avec des ethniques en -νήσιος, correspondant à des toponymes composés, dont le second élément est le mot νῆσος, île (ex. Ἑπτανήσιος, Δωδεκανήσιος, Χερρονήσιος, Ἀλοννήσιος, etc.).

Pour désigner les habitants d'autres pays et de villes étrangères on emploie très souvent en grec moderne des ethniques en -έζος (voir plus haut), par exemple Λονδρέζος, Londonien (de Λόντρα, Londres, forme venue de l'italien, mais aujourd'hui inusitée, remplacée par Λονδῖνο, forme savante, du latin Londinium), Νεοϋορκέζος, New Yorkais, Βιεννέζος, Viennois, Βερολινέζος, Berlinois, Κινέζος, Chinois, Γιαπωνέζος, Japonais, Σιαμέζος, Siamois, Βιετναμέζος, Vietnamien¹⁸, Κογκολέζος, Congolais, Σενεγαλέζος, Sénégalais, etc. Même dans le cas où pour le masculin on a un ethnique non terminé en -έζος, le féminin se forme en -έζα, par exemple (Πολωνός)-Πολωνέζα, Polonaise (Φιλλανδός)-Φιλλανδέζα, Finlandaise, (Σουηδός)-Σουηδέζα, Suédoise, (Νορβηγός)-Νορβηγέζα, Norvégienne etc., phénomène expliqué par le fait que souvent le masculin des ethniques étrangers entre dans la langue parlée par l'intermédiaire de la langue officielle, c'est-à-dire de la « katharevoussa » (journaux, radio, etc.), tandis que le féminin se forme chez le peuple conformément aux usages vraiment populaires de dérivation, soit du masculin correspondant soit du nom du pays ou de la ville. Souvent aux ethniques actuels en -έζος correspondent des formes en -αῖος en grec ancien et en grec moderne puriste, par exemple : Κατανέζος-Καταναῖος, Μάλτέζος-Μελιταῖος, Σιαμέζος-Σιαμαῖος¹⁹, Λυωνέζος-Λυωναῖος, Βιεννέζος-Βιενναῖος, Τουρινέζος-Τουριναῖος, Βερολινέζος-Βερολιναῖος, Χαβανέζος-Ἀβαναῖος, etc.

La prononciation dialectale dans les provinces grecques crée des variantes locales des suffixes ethniques que nous venons d'énumérer. Nous avons ainsi :

17. On trouve aussi Φιλιπεύς et Φιλιππηνός chez Étienne de Byzance.

18. La forme Βιετναμίτης, parue dans la Presse, n'a pas touché le grand public.

19. Aujourd'hui on trouve les formes Μελιταῖος et Σιαμαῖος seulement dans les expressions μελιταῖος πυρετός fièvre de Malte, et σιαμαῖαι ἀδελφαί, sœurs siamoises.

-ιώτης prononcé [i'otis] ou, selon la consonne qui précède, [j'otis] en néo-grec commun et dans les parlers méridionaux, [jots] et localement [jotf] dans les parlers septentrionaux, [okf] dans le patois de la bourgade de Plomari à Lesbos, [otfis] dans le parler du village ex-grécophone d'Aravani en Cappadoce, etc. Dans le dialecte tsakonien le suffixe en question a la forme [lota] et dans le dialecte pontique les formes [lotas] et [lotes].

-ίτης prononcé [itis] en néo-grec commun et dans les parlers méridionaux, [its] et localement [itf] dans les parlers septentrionaux, [itfis] à Aravani, [ites] en dialecte pontique, etc.

-ιάτης prononcé [i'atis] ou [j'atis] dans la langue commune et les parlers méridionaux, [jats] ou [jatf] dans les parlers du nord, [lates] en pontique, etc.

-ἄνος prononcé [lanos] dans la langue commune et les parlers méridionaux, [lanus] ou, suivant les régions, [lanuf] dans les parlers du nord.

-έτες prononcé [letes] est la forme dialectale pontique du suffixe -ήτης (prononcé en néo-grec commun [itis]). Elle est très productive dans ce dialecte (ex. Κρωμέτες, Μαναστηρέτες, Σταυρέτες, etc.).

-ενός prononcé [ɛ'nos] est la forme locale de -ινός (pron. [i'nos]) à Rhodes. Elle est très productive dans le dialecte de cette île : 55 % des toponymes y forment leur ethnique en -ενός (ex. Ἀφαντενός, Καλλιθενός, Καστελλενός). On la trouve aussi dans le dialecte pontique (ex. Ἀτρενός, Κοραξενός, Τσιτενός) provenant du suffixe ancien -ηνός. La forme féminine pontique est en -έσσα ou -έτσα (ex. Ἀτρενέσσα ou Ἀτρενέτσα).

La diglossie néo-hellénique, c'est-à-dire l'existence parallèle des deux formes de la langue, puriste et démotique, et leur interpénétration, s'observe même dans l'usage des ethniques : nous sommes en présence dans la langue parlée de doublets d'ethniques, à savoir des formes traditionnelles, ou récentes mais de création savante, employées à côté des formes modernes, d'origine souvent italienne quant aux ethniques de pays ou de villes étrangers. Du fait de la prédominance de la langue savante (katharevoussa) dans l'enseignement scolaire et universitaire et de l'emploi du style puriste dans les textes officiels imprimés ou radiodiffusés (lois, décrets, avis et annonces officielles, bulletins d'informations, commen-

taires officiels de l'actualité), des formes savantes de noms ethniques sont introduites dans le langage quotidien de tous les citoyens limitant de plus en plus les formes populaires correspondantes. Voici quelques exemples de doublets ethniques :

Πελοποννήσιος	Μοραΐτης	Péloponnésien
Στερεολλαδίτης	Ρουμελιώτης ²⁰	l'habitant de la Grèce centrale
Λέσβιος	Μυτιληνιός	Lesbien ²¹
Κύπριος	Κυπραῖος ou Κυπριώτης	Chypriote
Ναυπλιώτης	Ἀναπλιώτης ²²	l'habitant de la ville de Nauplie
Ἀγγλος	Ἑγγλέζος	Anglais
Σκώτος	Σκωτσέζος	Écossais
Οὐγγρος	Οὐγγαρέζος	Hongrois
Ἰσπανός	Σπανιόλος	Espagnol
Ἰάπων	Γιαπωνέζος	Japonais

Le choix du locuteur entre les deux formes de chaque doublet²³ est conditionné par l'influence qu'il a subie de la part de la langue puriste et de son attitude envers la fameuse « question de la langue », c'est-à-dire de la querelle entre les partisans de la langue populaire et ceux de la langue puriste. De façon générale dans la conversation naturelle et spontanée, dans laquelle entrent souvent des provincialismes, on n'enregistre que des formes populaires; dans un style recherché (allocution officielle, débat scientifique, entretien avec des supérieurs, lorsque la politesse exige un langage plus raffiné, lorsque le locuteur veut faire preuve d'un niveau élevé d'instruction), l'usage des formes « puristes » est plus fréquent. De nos jours la forme populaire de certains ethniques étrangers a pris un sens péjoratif, un caractère désobligeant : le Français se dit couramment ὁ Γάλλος, mais si le sujet parlant veut, pour

20. De Ρούμελι (< turc *Rumeli*, le pays des chrétiens).

21. Jamais Λέσβιος en langage populaire. On emploie Μυτιληνιός, de Μυτιλήνη, Mytilène, capitale de l'île. Cf. en grec ancien Ἀθηναία, Athénienne, au lieu de Ἀττική, femme d'Attique (Étienne de Byzance, p. 34).

22. De Ἀνάπλι, forme populaire de Ναύπλιον, Nauplie, auj. presque oubliée.

23. Dans les doublets cités, les formes Κύπριος, Ναυπλιώτης, Μυτιληνιός, Ἑγγλέζος, Σκωτσέζος, Οὐγγρος et Ἰσπανός sont plus usitées que leurs correspondantes de la liste. Dans les autres cas la norme ne s'est pas encore établie en faveur de l'une des deux formes.

une raison quelconque, déprécier les Français, il emploie la forme δ Φραντσέζος (issue de l'it. *francese*). De même au lieu de la forme commune δ Ιταλός, l'Italien, il dira δ Ιταλιᾶνος (de l'it. *italiano*). Même pour l'habitant de la Grèce il existe deux ethniques : δ Έλληνας (du grec ancien Έλλην), fém. η Έλληνίδα, et δ Ρωμιός, fém. η Ρωμιά, (du sens byzantin de l'ethnique Ρωμαῖος (Romain) : l'habitant de l'empire byzantin, ce dernier considéré comme continuation de l'empire romain d'Orient). L'ethnique Ρωμιός est aujourd'hui rarement employé et presque toujours avec un sens péjoratif²⁴. Contrairement à ces exemples la forme Έγγλέζος, Anglais, (de l'it. *inglese*), n'a rien de péjoratif; elle s'emploie couramment à la place de la forme puriste Άγγλος²⁵.

Le suffixe ethnique le plus usité en néo-grec commun est le -ιώτης suivi de loin par le -ίτης. Nous avons pris en considération les ethniques formés à partir de noms de provinces, de régions géographiques, d'îles et de villes (chefs-lieux de département et autres villes d'une certaine importance) généralement connus dans toute la Grèce²⁶. En ce qui concerne les ethniques étrangers, nous avons pris en considération les noms d'habitants de pays, îles, régions géographiques et

24. Dans les vieilles chansons folkloriques le Grec s'appelle aussi Γραικός (pron. [γρε' kos]). Cf. lat. *Graecus*, it. *greco*, fr. *grec*, etc.

25. Les formes populaires d'origine italienne étaient plus fréquentes autrefois, en particulier dans les récits de villageois et de marins. Ainsi, au lieu de l'ethnique actuel Πορτογάλος, Portugais, d'origine savante, on trouve dans des écrits de marins des siècles passés la forme Πορτουγέζος, issue de l'italien *portoghese*. Au lieu de Πρωσος, Prussien, forme d'origine savante, aujourd'hui apprise dans les manuels scolaires d'histoire, on trouve dans une chanson populaire crétoise qui se rapporte à la guerre franco-prussienne de 1870-71 la forme Προσιᾶνος, issue de l'italien *prussiano*.

26. Il est très rare qu'on ait des ethniques à partir de noms d'éparchie (subdivision administrative du département correspondant à l'arrondissement du département français), dans la langue commune, parce que, sauf exceptions, les noms d'éparchie sont d'origine savante (des noms géographiques anciens réintroduits pour les besoins de l'administration) et ne sont utilisés par le peuple que dans les adresses postales et autres cas semblables. En Crète seulement on rencontre des ethniques dérivés de noms d'éparchie et utilisés couramment. Il est même curieux de constater que ceux-ci ont des suffixes autres que -ιανός, avec lequel se forme la majorité des ethniques locaux de l'île (les habitants des villages et des petites régions géographiques); il y en a quatre en -ίτης, sept en -ιώτης et un seul en -(ι)νός. Quatre éparchies crétoises sur vingt n'ont pas d'ethnique correspondant, trois ont le même que leur chef-lieu et une le même que le département dont elle fait partie. En Épire aussi deux éparchies ont un nom ethnique correspondant; l'un est formé à l'aide du suffixe -ιώτης et l'autre à l'aide du suffixe -ήσιος.

villes qui sont déjà entrés dans l'usage commun et qui se sont imposés sous une forme unique. Il serait long d'énumérer ici les ethniques qui ont servi de base à notre étude. Le tableau suivant se contente de montrer la fréquence des suffixes ethniques des catégories dont nous avons parlé ci-dessus.

En ce qui concerne les ethniques locaux l'étude du matériel de notre fichier nous a amené aux constatations suivantes :

a) A part les suffixes déjà mentionnés on trouve dans les dialectes néo-grecs d'autres suffixes que nous n'avons pas inclus dans le classement donné au début de cette étude. A Chio on utilise dans la formation des ethniques locaux le suffixe *-ούσης*, fém. *-ούσaina* (ex. *Νενητούσης*, *Μαστιχωρούσης*, *Πυργούσης*, etc.); c'est probablement une forme abrégée du suffixe ancien *-ούσιος*²⁷ (1,3 % des ethniques chez Étienne de Byzance) que nous avons codifié sous *-ιος* dans notre classement des suffixes grecs anciens. Dans les dialectes micrasiatiques (du Pont, de Cappadoce, des régions ouest et sud-ouest de l'Asie Mineure) et dans les parlers de la Thrace orientale, sous l'influence du turc, se formèrent des ethniques en *-λῆς* < turc *-lı* (ex. *Μπαφραλῆς*, *Τσεσμελῆς*, *Τραπεζονλῆς*, *Σαμφονλῆς*, etc.) aujourd'hui presque oubliés²⁸. Il est à souligner que le turc qui a laissé des traces assez profondes dans certains secteurs du vocabulaire populaire néo-hellénique et dans la dérivation des mots²⁹, n'a pas influencé le système des suffixes ethniques de la langue commune ni celui des dialectes et des patois du continent grec et des îles³⁰, malgré le nombre, autrefois assez élevé, de toponymes turcs en Grèce³¹. Les suffixes *-ερός* et *-εύτης*

27. Cf. G. Hatzidakis, *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*, II, p. 72. Parmi les ethniques anciens en *-ούσιος* il est curieux de voir figurer une forme chioite : *Πηλούσιος* de *Πηλοῦς*, île près de Chio. On attendait *Πηλούντιος*.

28. Des ethniques micrasiatiques en *-λῆς* sont aujourd'hui de simples noms de famille, par exemple *Καραμανλῆς*, *Ἰσμιρλῆς*, *Προύσαλῆς*, *Μανίσσαλῆς*, *Μπούρτζαλῆς*, *Σπάρταλῆς*, etc. De même ont perdu le sens ethnique et sont considérés comme des noms de famille les noms *Βελεστινλῆς* et *Δράμαλῆς* connus de l'histoire moderne de la Grèce.

29. Qu'on pense aux suffixes *-λῆς* (du turc *-lı*, *-li*, *-lu*, *-lū*) et *-τζῆς* (du turc *-ci* ou *-ci*) et au préfixe *καρα-* (du turc *kara*, noir).

30. Plusieurs villes micrasiatiques donnent des ethniques en *-ιώτης*, par exemple *Ἀϊβάλί* (anc. *Κυθωνίαι*, aj. *Aivalik* > *Ἀϊθαλιώτης*, *Ἀττάλεια* > *Ἀτταλειώτης* (anc. *Ἀτταλειάτης*), *Βουρλά* > *Βουρλιώτης*, *Ταρσός* > *Ταρσώτης*, etc. De *Κονίγια*, nom turc de la ville d'Ikonion, on a fait *Κονιάρος* à côté de *Κόνιαλῆς*.

31. La plupart d'entre eux sont maintenant remplacés par des noms grecs, par décret de l'État. La nouvelle dénomination est utilisée presque exclusive-

locaux et la fréquence des suffixes ethniques pan-helléniques sont caractéristiques des différentes régions de la Grèce. Leur répartition intéresse la géographie linguistique du grec moderne. Nous avons déjà vu que le suffixe *-ιανός* est très commun en Crète, le *-ούσης* à Chio, le *-ενός* à Rhodes. Le matériel que nous avons à notre disposition nous montre que le suffixe *-αῖος*, ailleurs presque inexistant, est très commun dans le Péloponnèse du sud-ouest, le *-ιτης* très fréquent à Chypre, à Naxos, à Corfou, en Évyrtanie et ailleurs. Le *-ιώτης*, enfin, est le suffixe le plus usité dans presque toutes les régions de la Grèce continentale, dans la plupart des îles et à Chypre³³. Il représente 36 % des noms ethniques de notre fichier. Le tableau 2 montre des suffixes ethniques dans certaines régions et îles du monde grécophone, prises au hasard dans notre collection.

c) En ce qui concerne les formes du féminin, on trouve à Chio la forme *-ιωτῖνα*, à côté de la forme pan-hellénique *-ιώτισσα*, fém. de *-ιώτης*. La même forme, prononcée *-ιουτῖνα*, selon les habitudes phonétiques des Grecs septentrionaux, est aussi attestée dans le patois de Souffi, petite ville de

le Péloponnèse occidental, central et du sud-est *-πουλος* (ex. Παπαδόπουλος, Πετρόπουλος, Φραγκόπουλος, etc.), à Lesbos *-έλλης* (ex. Παπαδέλλης, Φραγκέλλης, Γιατρέλλης, etc.), en Thrace *-ούδης* (ex. Φραγκούδης, Ἀντωνούδης, Πλακούδης, etc.). Les Grecs de Constantinople et d'Asie Mineure et un grand nombre de Chypriotes ont des noms terminés en *-ίδης* ou *-ιάδης*, comme les patronymes grecs anciens, (ex. Μακρίδης, Χρηστίδης, Παρχαρίδης, Σαδεριάδης, Λεοντιάδης, Μιχαηλίδης, etc.). Beaucoup de Grecs d'Asie Mineure ont des noms terminés en *-ογλου*, du turc *oğlu*, fils (ex. Παπάζογλου, Μάρκογλου, Κιόρογλου, etc.). Le suffixe qui désigne les terres appartenant à une famille (champs, maisons, etc.) est *-άδικα* (prononcé [ˈaðka] ou [ˈaðka] suivant les patois locaux), *-άτικα*, *-ικια*, *-ᾶτα*, *-άνικα*, *-ιανά* ou *-έικα* suivant les régions. Quant aux prénoms (noms de baptême), nous rappelons que Μανόλης, forme populaire de Ἐμμανουήλ, Emmanuel, est très commun en Crète (17,6 % du total des prénoms de Crétois dépouillés dans notre fichier), mais il est rarissime partout ailleurs en Grèce ; Λουκάς, Luc, est très fréquent dans la partie nord-ouest de la Béotie, très rare ailleurs ; Κυριᾶκος, Dominique, assez fréquent dans la région de Limassol (Chypre) et de La Canée (Crète) est inusité ailleurs ; Στρατής, forme populaire de Εὐστράτιος, est très fréquent à Lesbos ; la fréquence de Στέλιος, forme populaire de Στυλιανός, est très élevée en Crète, où, au contraire, le prénom Παναγιώτης, très fréquent dans d'autres régions, est assez rare. La fréquence de Σταῦρος et de son correspondant féminin Σταυρούλα est très élevée dans le Magne. On pourrait multiplier les exemples.

33. Le suffixe *-ιώτης* sous sa forme albanaise *-ot* est utilisé par les albanophones de l'Italie et de la Sicile dans la formation de leurs ethniques locaux. Cf. C. Tagliavini, Gli « etnici » dei paesi albanesi d'Italia, Atti dell'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, CXXII, 1963-64, pp. 551-568.

RÉGIONS	SUFFIXES																Périphrase
Sont marquées d'un astérique les régions où nous avons mené une enquête personnelle pour recueillir le matériel	-ιώτης	-ίτης	-ιάτης	-ήτης	-ηρός	-ενός	-ινός	-(ι)ανός	-ιανος	-ἄνος	-ησιᾶνος	-ήσιος	-ούσης	-αῖος	-(ι)χός	-λήης	
*Corfou.....	26	29	1														10
Céphalonie ¹	18	2	5		5		1	2		3	16				1		20
*Ithaque.....	4	1	2		5					4							3
*Zante.....	30	2	2					1							1		
*Crète (15 éparchies sur 20).....	131	63															24
*Rhodes ²	2	10	9			27		1								1	
*Cos.....	6	1						2									
Samos ³	36	9	1						4								4
Chio ⁴	3	3							8 ^a				38				
Lesbos ⁵	27	9	8				2	33				3					1
*Thassos.....	4	2						1									3
*Andros.....	18	3	3					13									
Tinos ⁶	4	2						40									3
Naxos ⁷	21	24	5					3									
*Paros.....	2							7							1		
*Eubée (partie nord-est).....	19	4	9						4						9		10
*Athènes - Le Pirée (quartiers et faubourgs).....	20	2	1													1	14
*Attique (grande banlieue d'Athènes et Méssochia).....	19	1	1				1								1		21
Péloponnèse																	
*(partie nord-ouest du Dep ^t de Corinthe)	11	5	2				4	1		1					12		9

Tab. 2 (début)

1 et 6. Voir S. Ménardos Σ. Μενάρδος Περί τῶν τοπικῶν ἐπιθέτων τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς, Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 4, 1927, pp. 332-341.

2 et 5. Voir du même, ibidem 6, 1929, pp. 286-289.

3. Voir N. Zaphiriou (N. Ζαφειρίου), Τοπικά (ἐθνικά) ἐπίθετα τῆς Σάμου, Ἀρχεῖον Σάμου, 1, 1946, pp. 140-143.

4. Voir C. Amantos (Κ. Ἀμαντός), Ποικίλα γλωσσικά, Ἀθηνᾶ 23, 1911, pp. 479-490. (Voir notamment le paragraphe intitulé Ὀνόματα εἰς -ίτης, pp. 484-486).

7. Voir P. Zerlendis (Π. Ζερλέντης), Ναξιῶν ἐθνικά, Ἀθηνᾶ 28, 1916, pp. 297-306.

a. Les ethniques en -ιανός sont concentrés dans la partie nord de l'île.

RÉGIONS	SUFFIXES																
Sont marquées d'un astérisque les régions où nous avons mené une enquête person- nelle pour recueillir le matériel	-ιώτης	-της	-άτης	-ήτης	-όλης	-ερός	-ώριος	-άριος	-ανός	-ανος	-ανος	-ήσιος	-οστής	-αίος	-ι(ι)κός	-λής	Périphrase
*Arcadie (éparchies de Cynurie et de Mantinée).....	49	11	2			1								6			26
*Le Magne.....	27	8	15					2	2								30
Partie sud-ouest ^{ab} ..	47	43				1	3	6		6		163					1
Grèce centrale																	
*Dép ^t d'Evrytanie..	60	35	1			2	3	1		1							
*Éparchie de Domo- kos.....	13	4															3
*Éparchie de Locri- de.....	18	4				1		1				16					10
Eparchie de Xiro- mero ^a	24	5	3	2	2		3	5				2					
Épire (partie nord- ouest ^c	60	16		1		6					18	1					4
*Région de Zagori..	7	4	1			3											
Thessalie																	
*Dép ^t de Magnésie..	27	5						2									27
*Dép ^t de Karditsa..	80	23	2					1									45
*Dép ^t de Trikala...	19	4		1		1	1										29
Macédoine																	
*Dép ^t de Piéria.....	26	7				7	2										19
*Dép ^t d'Imathia (ré- gion de Roumlou- ki.....	14	2				11	2										
*Dép ^t de Cozani (partie centrale et du sud-ouest).....	35	4				8											5

Tab. 2 (suite)

8. Voir D. Georgacas - Mc Donald, Place names of south-west Peloponnesus. Mineapolis, 1967.

9. Voir J. H. Papatrechas (Γερ. 'Ηρ. Παπατρέχας), 'Εθνικά καί ἀνθρωπωνυμικά Ξηρομέρου, 'Επετηρίς 'Εταιρείας Στερεοελλαδικῶν Μελετῶν 1, 1968, pp. 244-255 (les ethniques aux pp. 244-251).

b. Éparchies de Pylie, de Triphylie et d'Olympie.

c. Département de Thesprotia et éparchie de Pogoni du département de Janina.

RÉGIONS	SUFFIXES												
Sont marquées d'un astérique les régions où nous avons mené une enquête personnelle pour recueillir le matériel	-ιότης	-ιτης	-ιότης	-ήτης	-ηότης	-εότης	-οότης	-οότης (1)	-οότης	-οότης	-οότης	-οότης	-οότης
*Dép ^t de Serrès (éparchie de Vissaltia).....	21	4					11	2					
*Dép ^t de Cavala (éparchies de Panghéon et de Cavala)	28	1					2	9				4	19
Thrace													
Dép ^t d'Evros (éparchies de Soufli et de Didymotichon).	17	1						1					46
Thrace orientale ^{10d} .	16	5	2				5	8				4	2
Pont ¹¹	9	11	1	18		8						2	6
Propontide et Bithynie.....	13	4	3		3		4	9				1	1
Cappadoce ^{12e}	9	3										7	
Asie Mineure (côte ouest) ^f	3				1			6				6	
Chypre ¹³	216	164	43					14					

Tab. 2 (fin)

10. Voir C. Hourmouziadis (Κ. Χουρμουζιάδης), Τό γλωσσικό ιδίωμα Τσακηλίου, *Θρακικά* 12, 1939, pp. 265-322 (les ethniques aux pp. 314-316).

11. Voir A. A. Papadopoulos ("Α. Α. Παπαδόπουλος), Τοπωνύμια καὶ ἔθνη ἐν Πόντῳ, *Λεξικογραφικόν Ἀρχεῖον τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 5, 1918, pp. 203-209 (les ethniques dans le paragraphe B, pp. 206-209).

12. Voir Dém. P. Fostéris (Δημ. Π. Φωστέρης), Τό Ἀραβάνιον Καππαδοκίας, *Μικρασιατικά Χρονικά* 6, 1955, pp. 323-343 (les ethniques à la page 341).

13. Voir du même, ibidem 5, 1928, pp. 282-292.

d. Les ethniques de la Thrace orientale sont relevés d'après les formes données par les habitants du village Tsakili.

e. Les ethniques de Cappadoce sont relevés d'après leur formation dans le patois du village d'Aravani. A ajouter un ethnique en -νούς et un en -ντζής.

f. A ajouter un ethnique formé avec le suffixe -ιός.

Thrace. Le suffixe -ησιᾶνος, que nous rencontrons souvent dans les Iles ioniennes, donnerait un féminin en -ησιάννα en néo-grec commun; en Céphalonie il donne assez souvent -άννα. Le suffixe ethnique féminin -ιώτισσα est remplacé par -οπούλα, pour former le diminutif désignant la jeune fille originaire d'un lieu dont l'ethnique masculin est en -ιώτης. Ceci dans la langue commune; dans le patois de Soufli c'est le suffixe -ουτούδα qui marque le diminutif ethnique féminin, ex. Σουφλιώτης (masc. gr. mod. com.), Σουφλιώτ'ς (masc. patois local), Σουφλιώτισσα (fém. gr. mod. com.), Σουφλιουτίνα (fém. patois local), Σουφλιωτοπούλα (fém. dimin. gr. mod. com.), Σουφλιουτούδα (fém. dimin. patois local).

La prédominance de tel ou tel suffixe suivant les régions explique le fait que nous avons souvent pour un même toponyme plusieurs formes d'ethniques³⁴. Ainsi pour Πύργος, chef-lieu du département de l'Élide, nous avons l'ethnique Πυργιώτης, tandis que pour Πύργος, village du département d'Iraklion en Crète et village de l'île de Tinos, nous avons Πυργιανός. Pour Πυργί, village de Chio, nous avons l'ethnique Πυργούσης, tandis que l'habitant du village Πυργί en Céphalonie s'appelle Πυργησιᾶνος. Σκάλα, ville de Chypre, donne Σκαλιώτης, mais Σκάλα, village de Céphalonie, donne Σκαλησιᾶνος³⁵.

Pour l'habitant d'une région, d'une île ou d'une localité, on a souvent dans le parler local un ethnique différent de celui qu'on utilise ou qu'on aurait utilisé dans la langue commune. On distingue deux cas :

34. Le fait que le suffixe ethnique est conditionné par l'usage local peut s'observer aussi en grec ancien. On en trouve une multitude d'exemples chez Étienne de Byzance. C'est pourquoi pour le même toponyme on a souvent deux ou trois formes d'ethnique. En grec moderne ce polymorphisme est assez rare pour les ethniques locaux, sauf dans le Péloponnèse du sud-ouest.

35. On trouve chez Étienne de Byzance des commentaires concernant l'expansion géographique des suffixes ethniques de l'époque. Ainsi on voit que -εύς caractérise les ethniques en Lycie, Cilicie et Phrygie (c'est-à-dire les ethniques micrasiatiques), -ήσιος est répandu en Gaule et en Italie du Nord (ex. Αὐελωνήσιος, l'habitant de l'actuelle Avignon, Λουγδουνήσιος l'habitant de l'ancien Lyon, Βιεννήσιος, l'habitant de Vienne (Isère), Ραβεννήσιος, à côté de Ραβεννάτης (forme purement grecque) l'habitant de Ravenne, Βερουνήσιος l'habitant de Vérone, etc.). Le suffixe -άτης est fréquent en Italie et chez les Arabes, -ίτης en Libye et aussi chez les Arabes, -ῖνος et -ανός sont caractéristiques des ethniques italiens, -ηνός est répandu en Arabie, en Égypte, en Perse, dans les Indes et dans toute l'Asie (cf. le grand nombre d'ethniques en -ηνός dans l'Asie Mineure du nord-ouest : Κυζικηνός, Ἀρτακηνός, Ἀβυδηνός, Ἀνδερηνός, Ἀδραμυττηνός, Ἀπαισηνός, etc.).

1) *Même nom sous forme différente.*

L'habitant de Σέρρες (Serrès), ville de Macédoine, s'appelle communément Σερραῖος et localement Σιρριώτ'ς (pron. [si'rjots]).

L'habitant de Νάουσα (Naoussa), ville de Macédoine également, s'appelle en néo-grec commun Ναουσαῖος, mais localement Νιουστ'νός (pron. [nau'stnos]), parce que la ville s'appelle dans le parler de la région Νιάουστα.

L'habitant de la ville macédonienne de Κοζάνη (Cozani) s'appelle communément Κοζανίτης; dans le parler local il s'appelle Κουζανιώτ'ς (pron. [kuza'nots]).

L'habitant de la Sainte Montagne (Athos), en grec "Αγιον Όρος, s'appelle communément 'Αγιορείτης. En Chalcidique on emploie la forme 'Αγιουρήσιους (pron. [aju'rifus]).

Le Chypriote s'appelle communément Κύπριος (forme puriste généralisée) ou Κυπραῖος (forme populaire, auj. rare); il est appelé en dialecte de son île Κυπριώτης (prononciation locale [dzipri'otis]), forme non inconnue en Grèce.

2) *Existence de deux noms différents.*

L'habitant d'Iraklion en Crète (Candie) s'appelle dans toute la Grèce 'Ηρακλειώτης. En Crète il s'appelle Καστρινός, parce que les Crétois appellent la capitale de leur île Κάστρο (= forteresse).

L'habitant d'Αλικαρνασσός (Halicarnasse), petite ville de la côte micrasiatique du sud-ouest, s'appelle en néo-grec commun Αλικαρνασσιώτης (en grec ancien Αλικαρνασσεύς); dans le parler local il s'appelle Πετρουμιανός, de Πετρούμι, nom local de la petite ville. Il s'appelle aussi Μπουντρουμιανός, de *Bodrun*, nom turc de la localité.

L'habitant de la ville chypriote Λάρνακα (Larnaca), Λαρνακιώτης en néo-grec commun, s'appelle en chypriote Σκαλιώτης, parce que la ville s'appelle localement Σκάλα (= escale [des bateaux]).

Dans le cas des toponymes étrangers, remplacés par des noms grecs par décret de l'État (Comité des toponymes), nous assistons au phénomène suivant : les gens continuent, localement, à employer dans le langage quotidien, et souvent dans leurs écrits de caractère privé (lettres, etc.), la vieille dénomination et à former d'après elle l'ethnique correspondant. En voici quelques exemples :

"Αμφισσα, ex-Σάλωνα (pron. locale Σάλουνα), chef-lieu du département de la Phocide. L'habitant Αμφισσιώτης en grec mod. commun, Σαλουνίτ'ς localement.

Λαμία, ex-Zητούνι (du turc *zeitun* = oliveraie), chef-lieu du département de la Phthiôtide. L'habitant Λαμιώτης en néo-grec commun (Λαμιεύς en grec ancien), se disait localement Ζητουνιαίτ'ς, forme aujourd'hui très rare.

Έδεσσα, ex-Βοδενά, chef-lieu du département de Pélla (Macédoine). L'habitant, Έδεσσαῖος en néo-grec commun, s'appelle localement Βουδινιώτ'ς, nom devenant de plus en plus rare aujourd'hui. Chez les réfugiés de la Thrace orientale installés dans la région, on entend la forme Δισίτ'ς (pron. [ði'sits]) de *Έδεσσίτης. Les mêmes emploient Σαλουνικίτ'ς, au lieu de la forme commune Σαλονικιός, pour désigner l'habitant de Salonique et Γιαντισίτ'ς au lieu de Γιαντισιώτης pour l'habitant de la ville de Γιανιτσά (départ. de Pella).

Πιζώματα, ex-Μπόστανι, village du département de l'Imathia (Macédoine); l'habitant est toujours appelé Μπουστανίτ'ς.

Νέα Σελεύκεια, ex-Ντοῦσκο, village en Thesprotie (Épire); l'habitant s'appelle Ντουσκαλίτης (forme allongée; on attendrait Ντουσκιώτης³⁶).

Άσμήνι, ex-Ποτόκι, village d'Eubée; l'habitant s'appelle toujours Ποτοκιώτ'ς localement.

Χαράδρα, ex-Ντρέστενα, village de l'éparchie de la Cynurie (Péloponnèse); l'habitant s'appelle aussi bien Χαράδραῖος que Ντρεστενιώτης.

Pour mieux illustrer ce phénomène, nous citons le cas de l'éparchie de Vissaltia du département de Serrès (Macédoine orientale), où sur 37 villages 23 ont changé de nom. Pour beaucoup d'entre eux le vieux nom ethnique continue à être en usage surtout chez les personnes âgées. Si nous tenons compte des anciens noms des villages, les suffixes ethniques dans cette éparchie ont la fréquence suivante (à comparer avec celle des noms modernes correspondants donnée au tableau 2) : -ιώτης 13, -ινός 17, -λής 5, -ιανός 1, -ίτης 1, périphrase 1.

Les ethniques locaux du type que nous avons appelé « indépendant » sont très rares en grec moderne : 0,74 % dans

36. On assiste parfois au phénomène d'allongement d'un ethnique local. Citons quelques exemples : Κιοῦρικα, village d'Attique, l'habitant Κιουρικατιώτης; Σκουρπού, village de l'Acarnanie, l'habitant Σκουρτιανίτης; Ζέλι, village de la Locride, l'habitant Ζελιαναῖος; Καλοπόδι, village également de la Locride, l'habitant Καλοποδιανῖος, etc.

notre fichier contre 4,72 % en grec ancien chez Étienne de Byzance. Au contraire les ethniques périphrastiques ont un pourcentage assez élevé : 11,4 % dans notre fichier contre 0,48 % en grec ancien toujours d'après Étienne de Byzance. On peut les diviser en trois catégories : a) ceux qui correspondent à des toponymes dont un ethnique monolectique serait difficile à prononcer³⁷, b) ceux qui correspondent à des noms de petits hameaux ou à des localités tirant leur dénomination du nom de la famille qui les a fondés³⁸, et c) ceux qui correspondent à des noms de villages de plaine de la Grèce du Nord. Ce dernier cas est particulièrement intéressant, croyons-nous, pour la géographie linguistique néo-hellénique. En effet un grand nombre de villages de la Thessalie, de la Macédoine et de la Thrace ne donne pas naissance à des ethniques. On emploie alors la périphrase « από τό ... » (= de ...), correspondant à la périphrase ethnique des Grecs anciens « ἐκ ... », pour désigner l'habitant³⁹. Il est vrai que les parlers grecs septentrionaux ne sont pas tellement favorables à la dérivation et à la composition de mots, tandis qu'au contraire ils appellent généralement des constructions du type από + accusatif, qui remplacent très souvent les formes du génitif. Cependant la formation périphrastique des ethniques locaux dans les régions de la plaine de la Grèce du Nord doit, à notre avis, être attribuée à un facteur extralinguistique. Les toponymes dépourvus d'ethnique sont, presque toujours, des villages habités par des Grecs réfugiés de l'Asie Mineure, de la Thrace orientale et de la Bulgarie du Sud-est, donc par une population non indigène et en même temps non homogène. Donner un nom général à une population mélangée n'aurait pas de sens; on emploie donc

37. Pour éviter la cacophonie la langue remédie souvent en créant des formes d'ethniques abrégées. Dans le département d'Iraklion en Crète p. ex. l'habitant du village Γέργερη s'appelle Γεργιανός au lieu de Γεργεργιανός et l'habitant du village Άγιοι Δέκα s'appelle Άιδοκιανός au lieu de Άγιοδεκιανός. De même à Chypre nous avons pour Ξυλιᾶτον, village de la région de Morphou, Ξυλιώτης au lieu de Ξυλιατιώτης, pour Μουτταγιάκα, village de la région de Limassol, Μουτταῖτης au lieu de Μουτταγιακίτης, pour Τρυπημένη, village de la région de Κέρυνια, Τρυπανιώτης au lieu de Τρυπημενιώτης, etc.

38. C'est le cas des ethniques périphrastiques du Magne, de Céphalonie, de Corfou, de Cythère, de Samos et parfois de la Crète occidentale.

39. Les Saracatsans, tribu autrefois nomade de Thessalie, utilisent la périphrase beaucoup plus que les sédentaires de cette province pour désigner les habitants des villages de la région.

la périphrase « ceux de ... ». Avant 1923, c'est-à-dire avant l'installation des réfugiés, ces villages étaient habités entièrement ou du moins en majorité par des musulmans, émigrés en Turquie après l'échange des populations (1923), ou bien ils n'existaient pas (régions couvertes d'étangs, de lacs, etc.).

Sous l'influence de la langue de l'enseignement (langue officielle, « puriste »), le suffixe -έζος qui, comme on a vu, aide à former des ethniques étrangers a cessé d'être productif

VILLES		SUFFIXES													
		-ιώτης	-ίτης	-ιάτης	-ιανός	-ινός	-ίνος	-(ι)ᾶνος	-ανός	-τος	-ήσιος	-έζος	-αίος	Indép.	Περίφρ.
Πόρτο	Porto.....	10		2	21	2			1	1		6			43
Μαδρίτη	Madrid.....	5			15	44		2	1			2	1		8
Βαρκελώνη	Barcelone....	7	12		3	1		1		12		38			10
Τάρας	Tarente.....	3	1		14	18	37					6	2	1	6
Τεργέστη	Trieste.....	5			25	27	13	1		4		2	3		10
Γενεύη	Genève.....	6	10	1	5	1		2				19	1		31
Ζυρίχη	Zurich.....	20	1		14	14		1		1			2		27
Μασσαλία	Marseille....	58			4	2		1				25		1	
Τουλούζη	Toulouse....	14			38	10		4		2			4		10
Μονακό	Monaco.....	16	2		6	5						7	1	8	40
Μπορντώ	Bordeaux....	12			11	2						10	2	2	42
Στρασβούργο	Strasbourg... 10				35	14				4		5	1		16
Ἀμβούργο	Hambourg... 11				35	21	1		1			7		1	7
Μόναχο	Munich..... 11	6			2	3						8			48
Βρυξέλλες	Bruxelles.... 42				11	1		2				3	4	4	16
Ἀμβέρσα	Anvers..... 12				47	13		3				1		1	8
Βαρσοβία	Varsovie.... 19	20			32							12	1	1	5
Πράγα	Prague..... 14				19	26			2	2	1	3	3		15
Βελιγράδι	Belgrade.... 37	7			4	14				1		13			8
Σκόπια	Skopje..... 19	2	5		37			1				5	4		12
Σόφια	Sofia..... 10	1	4		52							1			15
Βουκουρέστι	Bucarest.... 20	1	1		29	11	2	4		5					14

Tab. 3

dans le sentiment linguistique des Grecs, de la jeune génération en particulier. Il persiste, bien sûr, dans les ethniques ainsi formés et communément utilisés, mais le langage populaire ne crée plus de formes nouvelles en -έζος que rarement.

Il préfère employer les suffixes ethniques grecs. Les ethniques Κογκολέζος, Congolais, Ούγκαντέζος, l'habitant d'Ouganda, et Βιετναμέζος, Vietnamien, parus ces dernières années, ne sont pas d'origine populaire; elles ont été créés et sont diffusés par les moyens de communication sociaux. Il faut même remarquer que les deux premiers n'ont pas touché le grand public grécophone. La forme Ἀμβουργέζος, l'habitant de Hambourg, que nous avons relevé dans la Presse athénienne il y a peu de temps, n'a pas eu de lendemain. Une enquête directe menée par nous auprès de personnes d'origine et d'instruction diverses a prouvé le recul de -έζος au profit des suffixes grecs. Nous avons posé aux sujets de notre test cette question : « Comment appelleriez-vous l'habitant de chacune des villes étrangères suivantes ? » Une liste de 22 villes européennes assez connues de tous, mais peu souvent mentionnées dans la conversation de chaque jour, accompagnait cette question. Le sentiment linguistique personnel seul pouvait guider les personnes interrogées pour la formation des ethniques correspondants. Nous avons mis un soin particulier à ce que la formation de ces mots soit naturelle et étrangère à l'influence d'une forme savante qui pouvait éventuellement exister pour certaines villes de notre liste. Or, -έζος ne constitue que 9,4 % des formes enregistrées, tandis que le pourcentage s'élève à 26,17 % parmi les ethniques étrangers déjà en usage commun « standardisé ». L'enquête a démontré aussi que les sujets provinciaux (83 % des personnes interrogées) ont utilisé les suffixes qui servent à la formation des ethniques locaux de leur province d'origine : le suffixe -ιανός par exemple a été employé très fréquemment chez les sujets crétois, tandis que la forme périphrastique a été largement utilisée par la Macédoniens, surtout par ceux d'entre eux qui sont d'origine micrasiatique ou thrace. D'autre part il est intéressant de constater que les noms de villes terminés en ο (Πόρτο, Porto; Μπορντώ, Bordeaux; Μονακό, Monaco; Μόναχο, Munich) ont le plus souvent donné un ethnique périphrastique (51,8 % des cas) et que seule la ville de Barcelone a donné un pourcentage assez élevé (42,7 % des réponses) de la forme en -έζος. Dans la formation des ethniques en -έζος à partir des toponymes Μασσαλία, Marseille, et Μπορντώ, Bordeaux, une influence de la forme française correspondante n'est pas exclue : ce sont des marins et des personnes qui connaissent le français qui nous ont donné les formes Μαρσεγέζος et Μπορντελέζος.

La forme Γενεῶζος, l'habitant de Γενεύη, Genève, est due à l'influence de Γενοῶζος, ethnique très connu par tous les Grecs, signifiant l'habitant de Gênes (en langue « puriste » Γενοάτης).

Nicolas G. CONTOSSOPOULOS.

3, rue Gélonos
601 Athènes (Grèce).

POUR UNE STYLISTIQUE PHONOLOGIQUE DU LATIN
A PROPOS
DES STYLES NÉGLIGENTS D'UNE LANGUE MORTE*

SOMMAIRE. — *La phonostylistique qui, jusqu'ici, n'a exploré que les variations phonétiques massives, mais régulières, qu'on constate dans les langues vivantes, doit être appliquée aussi à l'étude des langues mortes. Dans ce but, l'auteur tend à déployer l'appareil méthodologique et typologique d'une telle entreprise en s'occupant de quelques processus phoniques du latin selon leurs distributions stylistiques et, entre autres, par la méthode des mots clefs. La phonostylistique pose d'importants problèmes pour la chronologie des lois phonétiques.*

1. Dans les manuels et travaux sur la phonétique historique du latin¹, on trouve des différenciations sporadiques entre formes de débit rapide (formes *allégro*) et de débit lent (formes *lento*). La linguistique structurale n'a pas continué dans cette direction, mais dans le cadre de la phonologie générative, plusieurs études sur les styles négligents ou de débit rapide ont paru récemment².

* Je dois exprimer ma reconnaissance à M. Schindler pour des remarques critiques et à M^{me} Hirsch et M. Corthals pour des corrections grammaticales et stylistiques. Les abréviations sont celles de la Bibliographie Linguistique.

1. Tels que F. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2^e éd., Winter, Heidelberg 1914.

2. Pour les langues indo-européennes voir : Anglais, Ch.-J. Bailey, *Vowel Reduction and Syllabic Sonorants in English*, Working Papers in Linguistics (Hawai) 3, 2, 1971, 35-104 ; idem, *Tempo and Phrasing*, *ibid.*, 105-114 ; A. M. Zwicky, *Auxiliary Reduction in English*, LIn, 1, 1970, 323-336 ; idem, *Notes on a Phonological Hierarchy in English*, dans : R. P. Stockwell - R. Macauley, *Historical Linguistics in the Perspective of Transformational Theory*, Indiana University Press, 275-301. Allemand : W. Dressler et al., *Phonologische Schnell-sprechregeln in der Wiener Umgangssprache*, Wiener linguistische Gazette 1, 1972, 1-29. Français : Y.-Ch. Morin, *Low-Level French Phonology*, Ann Arbor, Phonetics Lab 1971 ; N. Jones, *Fast Speech in French*, Columbus, OSU, M. A. Thesis 1973 (cp. R. A. Hall, *Colloquial French Phonology*, Studies in Linguistics 4, 1946, 70-90). Espagnol : J. Harris, *Spanish Phonology*, MIT Press, Cambridge 1969.

Selon des conceptions génératives récentes, ce sont les règles (morphologiques et) phonologiques synchroniques qui transforment la morphologie en phonétique. Quant aux styles phonologiques divers (*lento* et *allégre* p. ex.), leur «input» morphologique (ou morphophonologique) est à peu près identique, mais leurs «outputs», c.-à-d. les réalisations phonétiques (ou allophoniques) peuvent être assez divergentes. Alors les règles phonologiques doivent être différentes dans chaque style phonologique. Bien qu'elles relèvent des mêmes processus phonologiques (en principe universaux et naturels), elles diffèrent dans leurs degrés de généralité : Les règles des styles plus formels³ sont plus restreintes, comme il convient à une prononciation réfléchie, précise et hyperarticulée. A l'autre bout de l'échelle des styles phonologiques, les règles des styles plus négligents et informels⁴ sont plus naturelles, c.-à-d. moins limitées dans leur application, comme il convient au langage familier dans des situations informelles⁵. Ainsi la phonostylistique fait partie de la sociolinguistique.

2. Une langue morte pose de grands problèmes pour une description des styles phonologiques :

1° La réalité phonétique nous échappe.

2° Il n'y a pas de documents des styles les plus négligents, car l'acte même d'écrire constitue déjà une situation assez formelle. Et même l'attestation des styles intermédiaires (mi-formels, mi-négligents) est assez insuffisante⁶.

Grec moderne : K. Kostas, *Sunday Greek*, PCLS 4, 1968, 130-140. Breton : W. Dressler, *Allegreregeln rechtfertigen Lentoregeln. Sekundäre Phoneme des Bretonischen*, Innsbruck 1972 ; idem, *Essai sur la stylistique phonologique du breton*, Annales de Bretagne 80, 1973. Pour le russe cp. les travaux phonétiques de G. A. Barinova, *Redukcija glasnych v razgovornoj reči*, dans S. S. Vygotskij-M. V. Panov, *Razvitie fonetiki sovremennogo russkogo jazyka*, Moscou, Nauka 1971, 97-116 ; idem, *Redukcija i vypadenie intervokaln'nych soglasnych v razgovornoj reči*, ibid. 117-127, ainsi que pour le persan moderne M. A. Jazavary, *Observations on Stylistic Variation in Persian*, PICL 10, 3, 1970, 447-457.

3. Et, en général, en même temps d'un débit moins rapide donc la désignation *lento*.

4. Et, en général, d'un débit plus rapide, donc la désignation *allegro*.

5. Voir A. M. Zwicky, *On Casual Speech*, PCLS 8, 1972, 607-615 ; W. Dressler, *Methodisches zu Allegro-Regeln*, Akten der 2. Internationalen Phonologietagung (Wien 1972) ; D. Stampe, *The acquisition of phonetic representation*, PCLS 5, 1969, 443-454 ; G. Drachman, *Phonology and the Basis of Articulation*, Die Sprache 19, 1973, 1-19.

6. Voir J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*, 3^e éd., Winter, Heidelberg 1951.

3° On ne peut imaginer ni différenciation ni distribution stylistiques quelconques de nos textes qui correspondraient aux réalités phonostylistiques.

Alors il ne reste qu'une reconstruction indirecte, un travail de longue haleine auquel cette étude pourrait servir comme d'une sorte d'initiation. A mon avis, la méthode d'une telle reconstruction est tripartite :

1° Il faut comparer soigneusement les styles formels et moins formels documentés par nos textes et faire des extrapolations provisoires pour les styles non documentés, en se basant sur le principe : plus un style est négligent, plus ses règles phonologiques sont généralisées (moins restreintes).

2° On doit analyser attentivement des mots clefs, émergés à la surface de nos textes comme témoins isolés des styles négligents submergés. Ensuite on doit rapprocher ces analyses des extrapolations provisoires précédentes.

3° Il ne faut tirer de conclusions qu'à la lumière des réflexions typologiques sur la phonologie des styles négligents en général et des langues apparentées en particulier.

3. Quelques exemples pour la première étape méthodologique : Dans la langue de Plaute on peut distinguer trois styles dont les propriétés métriques vont de pair avec le degré de formalité linguistique : I style des sénaires iambiques (*diverbia*), II *cantica* (iambes, trochées, anapestes), III *mixtis modis cantica*⁷. Or, le style le plus élevé (III) ne connaît guère d'exemples de l'abrègement iambique, tandis que les styles I et II fourmillent d'exemples de ce processus qui est typique des débits rapides⁸. Ainsi la thèse de H. Leppermann⁹ a pu se borner, sans inconvénients, aux styles I et II de Plaute. Cp. la distribution analogue de la synizèse (voir § 5). Ou bien l'élision est plus aimée par les poètes comiques et tragiques que par les poètes épiques¹⁰. Malheureusement,

7. H. Happ, *Die lateinische Umgangssprache und die Kunstsprache des Plautus*, Glotta 45, 1967, 60-104.

8. Voir H. Drexler, *Die Jambenkürzung*, Olms, Heidelberg 1969, et le compte rendu de J. Soubiran, *Gnomon* 43, 1971, 408-411.

9. *De correptione vocabulorum iambicorum, quae apud Plautum in senariis atque septenariis iambicis et trochaicis invenitur*, Muenster 1890.

10. J. Soubiran, *L'élision dans la poésie latine*, Klincksieck, Paris 1966, p. 43, 559 ss.

dans les travaux sur l'ancienne poésie latine, on ne trouve pas de statistiques qu'on pourrait utiliser ici.

Une différenciation stylistique des inscriptions aussi nette que celle de la langue de Plaute ne serait possible qu'avec l'aide d'un épigraphiste spécialisé. Mais voici les résultats d'un sondage très grossier sur -s final dans le petit recueil de E. Diehl¹¹. Parmi les inscriptions sacrales (à l'exception des inscriptions des affranchis), j'ai compté 119 inscriptions avec préservation complète de -s et seulement 23 avec pertes de -s, tandis que parmi les inscriptions funéraires trouvées à Tusculum et près de Praeneste (n. 472-537), les chiffres sont 7 (préservation complète) et 32 (pertes). Les inscriptions votives (n. 226-253) semblent y occuper une position intermédiaire : 19 (préservation) et 5 (pertes). Et si je ne me trompe pas, il n'y a qu'une seule inscription (n. 265) avec perte de -s parmi les lois et décrets rassemblés dans le recueil de Diehl. A propos de la restitution classique et post-classique de -s dans la majorité des styles cp. le sort du -d final suédois¹²; une telle restitution ne peut pas être seulement une normalisation consciente de la langue littéraire¹³.

Pour des exemples isolés de la monophthongaison de *ai* et *au* et de la syncope « romane » (§ 5) voir l'étude de E. Campanile, *Il latino volgare in età repubblicana*¹⁴.

Or, on serait tenté de faire, pour le latin préclassique, les extrapolations suivantes : Plus le style est familier et négligent, moins les processus de l'abrègement iambique, de la « synizèse », de l'élisio, de la syncope, des monophthongaisons, de l'affaiblissement de -s final sont limités.

Naturellement la base de ces extrapolations est assez faible. D'abord il s'agit plutôt de calculs approximatifs que de statistiques. Puis les styles ne sont pas de vrais styles phonologiques, mais des styles mixtes et, dans le cas de la poésie,

11. *Alllateinische Inschriften*, 3^e éd., de Gruyter, Berlin 1930.

12. Voir T. Janson, *Reversed lexical Diffusion and Lexical Split: Loss of -d in Stockholm*, *PILUS* 16, 1973, 8-25.

13. Pour les normalisations non-phoniques cp. dernièrement G. Neumann, *Sprachnormung im klassischen Latein*, *Jahrbuch des Instituts für deutsche Sprache* 1966/67, 88-97.

14. Première partie de *Due studi sul latino volgare*, *L'Italia Dialettale* 34, 1971, 1-64. Cp. pour l'anglais négligent Bailey, *WPL* 3, 2, 92 ss. et pour l'allemand Dressler, *Methodisches* § 4, et l'étude de T. Gay, *Effects of Speaking Rate on Diphthong Formant Movements*, *JASA* 44, 1968, 1570-1573.

des styles artistiques. D'autre part on ne devrait pas exagérer le caractère artificiel du style ou des styles p. ex. de Plaute. Car les styles les plus formels de toutes les langues manquent de naturel, même s'il s'agit du langage oral. En plus, la généralisation (ou bien la perte de restrictions) dans des styles toujours moins formels (ou bien plus négligents) n'est pas rectiligne. Enfin la nature de cette généralisation n'est pas quantitative : Ou bien les résultats d'un processus sont plus drastiques ou les environnements des règles sont généralisés, etc. En raison de ces réserves, la formulation de nos extrapolations provisoires restait très vague.

4. La base théorique de l'analyse des mots clefs est la suivante¹⁵ : C'est un fait général que, souvent les mêmes processus phonologiques se présentent comme des règles généralisées (règles dites « majeures ») dans les styles négligents et comme règles restreintes et exceptionnelles (règles dites « mineures ») dans les styles formels d'une même langue. C.-à-d. la forme et les effets de la règle y sont plus limités et, souvent, elle n'est appliquée qu'à des mots isolés. Dans ces mots ou formes, des lois phonétiques historiques (régulières) sont anticipées. Cela s'accorde très bien avec le concept de B. Wang et de son école¹⁶ qu'au début, une loi phonétique agit sur des mots isolés et ne se généralise que plus tard. Quant à l'étiologie de ce phénomène (voir à la fin de ce paragraphe), je veux anticiper que les formes phoniques de ces mots isolés représentent des emprunts des styles formels faits aux styles négligents. On doit y ajouter que quelques-unes de ces règles mineures, plus tard, ne se sont jamais généralisées considérablement.

Si des lois phonétiques historiques pouvaient être anticipées dans des mots quelconques, la méthode fondamentale de la régularité des changements phoniques serait à tout jamais enlevée à la linguistique historique. Heureusement ces anticipations, d'ordinaire, ne concernent guère que des mots grammaticaux ou mots outils et des terminaisons et affixes dérivatifs et flexionnels¹⁷.

15. Voir Dressler, *Methodisches* § 10 (surtout § 10.4).

16. Voir dernièrement M. Chen, *The Time Dimension: Contribution toward a Theory of Sound Change*, FL 8, 1972, 457-498. Cp. la nouvelle théorie des ondes de Ch.-J. Bailey.

17. Cp. W. Dressler - A. Grosu, *Generative Phonologie und indogermanische Lautgeschichte*, IF 1973, § 7 ; C. Karstien, *Festschrift Streitberg*, 1924, 400-407 (avec litt.).

Sans tenir compte des développements ultérieurs dans les langues romanes, on peut mentionner parmi les pronoms p. ex. l'abrègement généralisé de *ego*, *mihi*, *tibi*, *sibi*, la réduction de *mihi* à *mī*¹⁸, l'élision de *-c(e)* dans *hic*, etc., la contraction dans *non*, *nullus*, *nil*, *nemo* (avec perte de *h*), *ecum*, *eccos*.

Un problème qui peut intriguer le phonostyliste, c'est l'origine des *-d* dans les accusatifs *mēd*, *tēd*, *sēd*. S'agit-il d'une analogie d'après les ablatifs, due à l'amuïssement de *-d* final ? A ce propos F. Sommer (*Handbuch* 411) fait remarquer : « Doch tritt letzteres (sc. *d*) im Acc. schon zu einer Zeit auf, wo sonst von dem Schwund des *-d* tatsächlich noch nichts zu merken ist, sodaß es zweifelhaft bleiben muß, ob die Dublette *mē* - *mēd* im Abl. früh genug existiert hat, um die Schöpfung eines akkusativischen *mēd* hervorzurufen. » Cette objection perd de sa valeur au vu de la théorie phonostylistique : Il est vraisemblable que la règle $d \rightarrow O/\bar{V} - \#$ ¹⁹ soit entrée en vigueur d'abord, et avant que n'en témoignent les inscriptions, dans les styles négligents, de sorte qu'une valeur sociologique fut attribuée à cet amuïssement²⁰. Cette opposition sociolinguistique se serait étendue à l'accusatif à voyelle longue de *mē*, *tē*, *sē*, de sorte que les inscriptions archaïques ne documentent que les nouvelles formes de style assez élevé, *mēd*, *tēd*, *sēd*.

Parmi les conjonctions et particules, on cite souvent l'élision généralisée dans *-v(e)* (*neu*, *seu*), *-ne* (*ain*, etc.), *-que*, *atque*, *neque*²¹. Les formes de parenthèse *sīs*, *sullis*, *sōdes* qui montrent une perte de *[w]* intervocalique et une contraction avancées, l'emportent sur les variantes *si vis*, *si vullis*, *si audes* déjà chez Plaute (et dans tous ses trois styles). Cp. W. Mańczak²² (aussi pour des adverbes et prépositions).

18. Cp. H. Drexler, *mihi-mi*, *Maia* 20, 1958, 321-365 ; 21, 1969, 17-70. Pour un développement synchronique russe limité aux pronoms cp. Barinova, *Redukcija*, p. 117.

19. Plus tard généralisée en $d \rightarrow O/ - \neq$. Cp. pour l'anglais Zwicky, *Phon. Hierarchy* § 5 et pour le persan Jazavery, *PICL* 10, 3, 450 s.

20. Cp. les travaux sociolinguistiques de W. Labov sur l'anglais, en dernier lieu : *On the Use of the Present to Explain the Past*, *PICL* 11.

21. Si G. Jucquois (*Les doublets du type ac/atque et l'accent en latin*, *AC* 40, 1971, 691-693) insiste sur la distinction entre élision et apocope, il n'a raison que pour la formulation exacte de ces règles mineures pour les styles formels (reproduites dans la distribution orthographique).

22. *Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence*, Cracovie 1969, 45-68.

Pour les noms de nombre, déjà R. Turner²³ a proposé que *vīginti* anticipe une lénition romane de [k] > [g]. On doit ajouter le *d* irrégulier de *quadraginta*, cp. grec mod. σαράντα, etc. Chose curieuse que, vraisemblablement, le même développement se trouve aussi dans *digitus* < **dikitos*. Chose encore plus curieuse : Le développement ultérieur de ces mots (au moins des deux premiers) dans les langues romanes comporte une chute complète de -g-, -d-, laquelle est aussi « irrégulière » que la lénition latine. Pour les premiers exemples épigraphiques de la lénition romane voir Campanile²⁴.

R. Gauthiot qui a consacré sa thèse²⁵ aux traitements spéciaux des finales a constaté la singulière faiblesse des désinences. Bien qu'y jouent des facteurs d'ordre morphologique et même sémantique²⁶, on peut établir que le développement phonique de désinences et suffixes anticipe, parfois, des changements généraux postérieurs. Ainsi les monophthongaisons de *ae* et *ei* flexionnels semblent précéder les changements correspondants dans les lexèmes, quoique les témoignages ne soient pas abondants ou faciles à interpréter (à cause d'influences dialectales)²⁷. Beaucoup plus clair est le cas des accusatifs pluriels où le développement *Vns* > *Vs*²⁸ s'est produit dans une époque préhistorique, à la différence du sort de *trans*, *consul*, etc.

Parmi les terminaisons verbales, on peut citer les chutes vocaliques précoces ou préhistoriques dans *dic*, *duc*, *fac*, *em*, *vel*²⁹, *cette*, dans la flexion de *ferre* et *posse*, et dans

23. *Anticipation of normal sound-changes in Indo-Aryan*, TPS 1937, 1-14 ; cp. pour le germanique, W. Horn, *Beobachtungen über Sprachkörper und Sprachfunktion*, Festschrift Behaghel, Heidelberg 1924, 58-82 (p. 59 s.) ; cp. J. Endzelin, *Zur sekundären Konsonantenstimmhaftigkeit in einigen Zahlwörtern*, ZVS 65, 1938, 134-137, qui, pourtant, explique les exemples latins par des dissimilations.

24. *Due studi* 58-60 ; cp. la discussion sceptique de H. Weinrich, *Sonorisierung in der Kaiserzeit?* ZRP 76, 1960, 205-218. La lénition est encore un processus vivant des styles négligents en espagnol (Harris, *Span. Phon.* 30 ss.) et en italien (cp. P. Meriggi, *Zum Lautwandel*, Proceedings of the 5th Internat. Congress of Phonetic Sciences, 1965, 412-414).

25. *La fin de mot en indo-européen*, Geuthner, Paris 1913. Cp. pour le russe négligent, Barinova, *Redukcija* 113.

26. Cp. aussi les considérations de P. Kiparsky, *Explanation in Phonology*, dans : S. Peters, *Goals of linguistic theory*, Prentice Hall, Englewood Cliffs 1972, 189-227.

27. Voir déjà A. Ernout, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Champion, Paris 1909, 55 ss ; mais variation dialectale et variation stylistique (dans notre sens) peuvent aller de pair, cp. Dressler, *Methodisches* § 4.

28. Pour les principes de ce développement voir § 5.

29. Cp. E. Fraenkel, IF 41, 1923, 396.

l'origine de l'imparfait (*vehēbam* issu de **weg'hesi bhwām*³⁰), cp. aussi le changement généralisé de *-*ti* à -*t*. C'était un tour de force de C. Touratier³¹ d'essayer de formuler une règle homogène pour la perte de [w] intervocalique. Car ce processus est bien étalé : Effectué très tôt dans *vīta*, *lātrīna*, *aetas*, etc. comme une règle conditionnée normale³² (cp. *sīs*), il a créé des variantes stylistiques (contrecarrées par l'analogie morphologique) dans la morphologie verbale des temps. À l'époque de Cicéron (orator 47,157), des formes comme *nōsse*, *iūdicāsse* semblent avoir été les seuls usitées, sauf dans les styles les plus élevés. Cependant les précurseurs des formes romanes *disturbāt* (pour *disturbāvit*) n'émergent qu'avec Lucrèce³³. Une telle progression étalée est typique pour des changements phonostylistiques, qui, parfois, n'ont pas abouti à une généralisation complète (ici à la chute générale de *v* intervocalique, qui n'est intervenue que dans une partie des dialectes romans).

Pour citer un suffixe dérivatif, la dissimilation, très restreinte, de -*ālis* en -*āris*³⁴ est un précurseur des dissimilations de liquides bien plus fréquentes dans le latin vulgaire de l'époque impériale.

Il est un autre domaine où les styles formels empruntent facilement aux styles négligents, celui des formes d'allocution³⁵, voir les chutes vocaliques dans *pol*, *edi*, *medi*, *domnus*, *domna*; quelques interjections ont été mentionnées déjà. Les abrègements extrêmes qui peuvent se propager, dans les allocutions, jusqu'aux styles formels, ont découragé des linguistes de s'en occuper³⁶, mais on ne

30. Cp. W. Dressler, *Kratylos* 10, 1965, 195 (avec litt.).

31. *Morphonologie du verbe latin*, BSL 67, 1972, 139-174 (notamment p. 163-165, 172 s.).

32. Cp. Sommer, *Handbuch* 160 ss. ; *Kritische Erläuterungen zur Lateinischen Laut- und Formenlehre*, Winter, Heidelberg 1914, 48 s. ; A. Maniet, *L'évolution phonétique et les sons du latin ancien*, 2^e éd., Nauwelaerts, Louvain 1955, 101 s.

33. Cp. dernièrement K. Alpers, *Zu Valerius Flaccus* 1,45, *Glotta* 49, 1971, 260-264.

34. Cp. W. Dressler, *An Alleged Case of Nonchronological Rule Insertion: flōrālis*, *LIn* 2, 1971, 597-599 ; idem, *Nochmals zur Regelanordnung in lat. flōralis*, *Sprache* 19, 1973.

35. Cp. J. Svennung, *Anredeformen*, Lund 1918 ; E. Fraenkel, *Zur Verkürzung von Fluchausdrücken, Begrüßungsformeln, Verwandtschaftsbezeichnungen und zusammengesetzten Zahlwörtern im Baltischen*, *REIE* 2, 1939, 34-46 ; cp. Zwicky, *PCLS* 8 § 6 ; Dressler et al., *wlg* 1, 20.

36. Cp. W. M. Lindsay, *Early Latin Verse*, Oxford 1922, 74 : « only an amateur linguist would seek to elicit laws of language from slurrings like our 'good bye' for 'good be with ye'. »

doit pas oublier que de tels abrègements sont fréquents et réguliers dans les styles les plus négligents³⁷. L'aporie ne réside, donc, que dans la documentation des langues mortes.

Une analyse bien différente de nos mots clefs est donnée par W. Mańczak³⁸ qui avoue, lui même (*op. cit.*, p. 69) : « Bien entendu, une « Allegroform » correspond à ce que nous appelons une forme à développement irrégulier dû à la fréquence. » Mańczak y poursuit sa thèse simpliste³⁹ d'une corrélation causale entre fréquence d'utilisation et changement irrégulier dans une manière très sélective (cp. Posner, *loc. cit.*, p. 442), et en négligeant des explications rivales. Bien qu'il concède lui-même (p. 90 s.) que la corrélation synchronique entre fréquence et simplicité ou brièveté (loi de Zipf) soit loin d'être rigide, il s'adonne, comme les adhérents de la glottochronologie, à la manie des statistiques empiriques, sans donner une raison théorique valable pour l'existence d'une telle corrélation statistique. Les champions de la fréquence semblent croire à une certaine usure des mots⁴⁰ : Plus un mot est usité, plus sa forme phonique serait détériorée. Mais, abstraction faite du caractère douteux de cette métaphore en général, cette corrélation de Mańczak est en contradiction flagrante avec une autre loi établie par Mańczak lui-même⁴¹ : « Les éléments linguistiques plus fréquemment usités évoluent, en général, plus lentement que ceux qui sont employés plus rarement. » Puis Mańczak accepte des changements irréguliers quelconques (cp. Posner, *loc. cit.* 442 s.) et il ne peut pas prédire dans quelle direction un mot fréquent dévierait du développement régulier. En outre ou bien il ne donne pas de statistiques exactes ou bien il croit que la distribution statistique de variantes, p. ex. chez Plaute⁴², réfléchit assez fidèlement les fréquences dans

37. Cp. p. ex. Dressler et al., *Phonol. Schnellsprechregeln*.

38. Dans plusieurs travaux, notamment : *Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence*, Cracovie 1969.

39. L'extrême simplification est relevée dans le compte rendu de R. Posner, *Lingua* 25, 1970, 440-445. La dernière phrase du livre de Mańczak, avec laquelle je me trouve en désaccord total, est très révélatrice : « Nous croyons que la vérité, tout au moins la vérité en matière de linguistique, est toujours simple. »

40. Cp. R. Anttila, *An Introduction to Historical and Comparative Linguistics*, Macmillan, New York 1972, 187 s.

41. *Évolution phonétique et « rendement fonctionnel »*, RRL 15, 1970, 519-537 (p. 536) ; cp. l'approbation de A. Graur, *Fréquence et évolution*, RRL 16, 1971, 7 s.

42. Voir *Jambenkürzung im Lateinischen*, Glotta 46, 1968, 137-143.

la langue parlée. Enfin il traite les textes comme une entité homogène sans tenir compte des différences stylistiques.

Cependant notre théorie de l'emprunt des styles formels aux styles plus négligents n'accepte, dans des formes « irrégulières », que des changements qui reflètent un processus « naturel »⁴³ et, plus précisément, une règle qui soit plus généralisée que ne l'est la règle correspondante dans le style formel donné. Puis je postule une dichotomie des mots en mots lexicaux (à la rigueur) et grammaticaux (p. ex. les verbes auxiliaires et performatifs y sont inclus, aussi que les suffixes et désinences)⁴⁴. Les mots d'emprunt interne (emprunt fait des styles formels aux styles informels) qui n'entrent pas dans le deuxième groupe sont rares (p. ex. *digilus* et, peut-être, quelques formes d'allocution). Ici la fréquence joue un rôle, mais voici pourquoi⁴⁵ :

1° Le choix du style phonologique qui convient à une situation de parler donnée, dépend, entre autres, de la familiarité des éléments de la situation : Plus ces éléments sont familiers, plus le style choisi est négligent.

2° La familiarité d'un élément est, largement, fonction de la fréquence avec laquelle celui qui parle rencontre cet élément.

3° Les mots qu'on utilise font partie des éléments constitutifs d'une situation de parler (acte de parole).

4° Si l'on utilise un mot, très fréquemment, dans sa forme négligente, la généralisation de cette forme est facile à comprendre.

Voici les raisons pour une corrélation (faible) entre fréquence d'un mot et sa forme phonique qu'on tend à utiliser. Naturellement ni Mańczak ni moi, nous ne pouvons expliquer pourquoi tel mot fréquent ou grammatical est soumis à un traitement irrégulier (ou à être emprunté dans sa forme négligente) plutôt que tel autre mot fréquent ou grammatical⁴⁶.

43. Dans le sens de D. Stampe, *The Acquisition of Phonetic Representation*, PCLS 5, 1969, 443-454.

44. C.-à-d. cette dichotomie ne relève pas de la structure superficielle, mais de la structure profonde, où les désinences sont encore des entités autonomes.

45. Cp. Dressler et al., *wlg* 1, 6 ss.

46. C'est le fameux 'instantiation riddle' (Y. Malkiel) des sciences historiques.

5. Si nous nous tournons vers les processus eux-mêmes, nous devons constater que la non-reconnaissance de la polystylisticité d'une langue a poussé les savants à se poser de fausses alternatives : P. ex. l'*h*⁴⁷ a-t-il été prononcé ou non, et si oui, la prononciation a-t-elle été forte ou non ? A mon avis c'est une question de styles, l'amuïssement de *h*⁴⁸ se propageant des styles négligents aux styles formels⁴⁹. En tout cas l'*h* était prononçable, à la différence de l'antiquité tardive, où l'on introduisait les graphies *michi*⁵⁰ et *mici*.

Quant à la genèse de voyelles nasalisées dans les styles négligents, W. F. Wyatt, dans son compte rendu⁵¹ de W. S. Allen⁵², a émis l'opinion que les développements de *Vn* avant fricative (*s*, *f*) et de *Vm* final sont parallèles. A mon avis, c'est le même processus, pour les raisons suivantes : 1^o les confusions de *n* et *m* avant consonne⁵³ et l'identité de *com-*, *con-* et *co-* (pour le cas analogue de *cum* cp. CIL I² 1702 *cu ameiceis*). 2^o les développements de *quem* > esp. *quien*, *sum* > ital. *son(o)*, etc. (cp. le sort identique de *rem* et *nōn* en français). 3^o dans les inscriptions archaïques, il semble exister une forte corrélation entre les traitements de *ns* et *-m* final : Si *n* est préservé, c'est, en général, aussi le cas de *-m*; si *n* manque avant un *s*, il y a toutes chances qu'aussi des *-m* finales manquent. 4^o Velius Longus (Keil VII 78) nous renseigne : « *-m* plenius per *-n* quam per *-m* enuntiatur ». 5^o Le *n* de *ns* de même que *-m* final (sauf dans les monosyllabes) ne laissent pas de traces dans les langues romanes. L'orthographie quasi constante des finales avec *-m* (très rarement avec *-n*) s'explique par l'analogie des monosyllabes et, peut-être, des styles très formels où *-m* était encore prononcé tel quel.

D'ordinaire, on n'a pas reconnu l'homogénéité de ce

47. Cp. déjà E. Seelmann, *Die Aussprache des Latein*, Henninger, Heilbronn 1885, 262 ss.

48. Pour ce processus naturel qui se manifeste d'abord dans des styles négligents cp. Zwicky, *LIn* 1, 326 s.; Dressler et al., *wlg* 1, 26.

49. Cp. Soubiran, *L'élision* 87 ss.; G. Kortekaas, *Arrius en zijn uitspraak van hei Latijn*, Hermeneus 40, 1969, 269-286.

50. Une influence du modèle grec est suggérée par M. Leumann, *Glotta* 36, 1958, 127.

51. *Lg* 42, 1966, 664-669 (p. 667); cp. J. Safarewicz, *Historische Lateinische Grammatik*, Niemeyer, Halle 1969, 40 s., 76 s.

52. *Vox Latina*, Cambridge University Press 1965.

53. Voir Seelmann, *Aussprache* 276-278; E. Richter, *Beiträge zur Geschichte der Romanismen*, Niemeyer, Halle 1934, 67-69, 117 s.

processus en raison des différences de structure morphologique (phonotactique) : 1° *n* latin ne se présente en finale de mot que dans les monosyllabes *nōn*, *an*, *in*, etc.⁵⁴, et dans les noms en *-n* au nominatif où le *-n* était soutenu par l'analogie des autres cas^{54a} : Alors on ne doit pas s'étonner que le *-n* final des ces deux catégories se soit amui beaucoup plus tard que le *-m* flexionnel (mais au même temps que le *-m* des monosyllabes). (Pour la perte de *-n* final flexionnel cp. peut-être l'accusatif *Rhodine* CIL I² 1012). 2° *m* ne se trouve pas immédiatement avant fricative (c.-à-d. sans qu'une joncture morphologique intervienne).

Il semble que le processus latin s'est déroulé comme c'est le cas dans beaucoup d'autres langues pour Vn^{55} : $VN^{56} > V\tilde{V}$ (vocalisation de N)⁵⁷ > \tilde{V} (contraction)⁵⁸ > \tilde{V} (dénasalisation)⁵⁹. Le dernier stade est généralisé dans les langues romanes, sauf dans les monosyllabes.

Bien que le traitement différent de ce processus dans les styles latins différents ne fasse pas de doute⁶⁰, il semble presque impossible de formuler des règles précises pour un débit donné⁶¹. Probablement, dans bien des styles et époques, le processus était conditionné par les environnements. Pour la position interne nous avons à nous tenir aux paroles de Priscien (I 38) : « *m* obscurum in extremitate dictionum sonat, ut templum; apertum in principio, ut magnus; mediocre in mediis, ut umbra ». Il semble que les affaiblissements de *m* et *n* avant occlusives homorganes étaient parallèles⁶², tandis qu'en position intervocalique *m* et *n* étaient bien préservés. Or, on trouve un certain parallèle en position finale dans les inscriptions archaïques : *-m* (soit [m] ou [\tilde{V}])

54. *vidēn*, *ain*, etc. sont dérivés par apocope.

54 a. Cp. la préservation de *-s* final dans les mots tels que *genus*.

55. Cp. Dressler, *Essai* § IV et *Allegroregeln* § III avec litt.

56. Le majuscule *N* signifie *n* et *m*.

57. Ce stade, peut-être n'a jamais apparu à la surface phonique.

58. *-Vm* se comporte en métrique à peu près comme *-Ṽ*, cp. Allen, *Vox* 30 s. (critiqué par R. O. Fink, *A Long Vowel Before Final M in Latin?* AJPh 90, 1969, 444-452) ; Soubiran, *L'élision* 241. Ici entre aussi le fait que *-Vns* n'est jamais réduit à *-V* dans les inscriptions, car *-s* final n'est pas omis après une voyelle longue.

59. Cp. § 4 pour les accusatifs *-Ṽs*.

60. C.-à-d. dans les débits négligents le processus était plus avancé et drastique, cp. Soubiran, *L'élision* 48 ; Sommer, *Handbuch* 246 ; Allen, *Vox* 30 ; cp. l'anglais Zwicky, *Phon. Hierarchy* § 0.2.

61. Cp. le scepticisme de M. Leumann, *Glotta* 27, 1939, 67 s.

62. Cp. Seelmann, *Aussprache* 276 ss.

est beaucoup mieux préservé avant des mots qui commencent avec voyelle qu'avant initiale consonantique. Néanmoins dans des styles négligents et surtout en juxtaposition (*animadverto*) et composition, l'élision totale de *-Vm* était possible avant initiale vocalique, comme W. Schumaker⁶³ vient de souligner en renvoyant au passage où l'*Auctor ad Herennium* (3.21) compare *domum ilionem* avec *Domilius*.

Dans le domaine des chutes vocaliques tout est à refaire. Pour une partie du problème, la syncope, l'article pionnier de H. Rix⁶⁴ a mis en relief la multiplicité des facteurs, laquelle est si typique pour la chute vocalique d'autres langues quand l'extension de la syncope varie selon les styles : Ainsi Rix a mentionné des facteurs grammaticaux ou morphologiques⁶⁵, rythmiques⁶⁶, stylistiques⁶⁷, la genèse de nouveaux groupes consonantiques⁶⁸. Tout cela demande une analyse philologique et diachronique détaillée ainsi qu'une comparaison avec l'apocope (et l'élision). C'est au fond le même processus, bien que les règles de chaque style puissent diverger entre la syncope et l'apocope, pour laquelle 1^o les environnements phonologiques ne peuvent être reconstruits que très partiellement, et 2^o pour laquelle les règlements morphologiques doivent différer. Enfin, on doit tenir compte

63. *Final Vowel plus -M: A Note on the Reading of Quantitative Latin Verse*, *AJPh* 65, 1970, 185-187.

64. *Die lateinische Synkope als historisches und phonologisches Problem*, *Kratylos* 11, 1966, 156-165.

65. Cp. Dressler, *Allegroregeln*, p. 53 ss. et *Essai* § 6 et *Methodisches* § 5; Zwicky, *PCLS* 8 § 4,5; Dressler et al., *Phonolog. Schnellsprechregeln*.

66. Voir déjà la première loi de G. Bottiglioni, *Il dileguo delle breve atone interne nella lingua latina*, *Annali delle Università Toscane* NS 7/8, 1924, qui, d'ailleurs (p. 29, 31, 40, 68 s. du tirage à part), contraste des formes *allegro* (avec syncope) et *leno* (sans syncope); cp. Dressler, *Allegroregeln*, 578 et *Essai* § 5 s.; Barinova, *Redukcija*, 100 ss.

67. Cp. Campanile, *Due studi* 37 ss. Cp. le type *dixti* (règle V → 0/s — s; pas d'haplologie) qui est plus typique pour le style I de Plaute que pour le style II. La chute vocalique est encore une variable phonostylistique en français, voir Morin et Hall, *loc. cit.* (note 2); cp. pour l'anglais Zwicky, *Phonol. Hierarchy*, Bailey, *Vowel Reduction* (et sa nouvelle théorie des ondes), pour le gallois Zwicky, *PCLS* 8, 609 et 613 et M. Oftedal, *La chute de voyelles et de syllabes inaccentuées en gallois parlé*, *EC* 13, 1973, pour le suédois S. Eliasson, *Unstable Vowels in Swedish: Syncope, Epenthesis or Both*, *Studies for Einar Haugen*, Mouton, Hague-Paris 1972, 174-188, pour le persan Jazavery, *PICL* 10, 3, 450 s.; cp. les notes 69, 65 ss.

68. Cp. Dressler, *Allegroregeln* 58 et *Essai* § 6; G. A. Barinova - V. V. Ševoroškin, *Regul'arnye i neregul'arnye sočëtanija soglasnyx v russkom jazyke*, *Problemy strukturnoj lingvistiki* 1971, Nauka, Moscou 1972, 334-341.

du fait typologique⁶⁹ que, du point de vue phonologique, l'affaiblissement vocalique (le changement de timbre y inclus) est très souvent une phase intermédiaire entre préservation et chute vocaliques.

La perspective phonostylistique nous déconseille aussi une autre sorte de séparation stricte, c.-à-d. la séparation chronologique. P. ex. Campanile⁷⁰ veut séparer la perte de *v* intervocalique des époques républicaine (e.g. *lātrīna*) et impériale (*rius* au lieu de *rivus* dans l'*Appendix Probi*)⁷¹. Rien n'interdit la supposition que cette différence de généralisation soit moins une différence chronologique que stylistique, l'époque impériale permettant une propagation plus forte des propriétés des styles négligents.

La théorie phonostylistique permet des perspectives nouvelles pour la recherche de tous les processus de valeur stylistique, voir les processus mentionnés aux §§ 3 et 4 ou bien le problème d'assimilation en joncture⁷² (*adcurro* vs. *accuro*) ou bien la formation de semi-voyelles (*Cerialia* CIL I², app. 354) anticipée par la synizèse⁷³.

6. La théorie phonostylistique a bien des conséquences pour toutes les recherches chronologiques⁷⁴ qui, jamais en linguistique historique, ne peuvent se passer des *argumenta ex silentio* (au moins pour les styles négligents).

Ainsi l'utilisation des emprunts⁷⁵ pour la datation des changements phoniques est bien plus délicate que ne croient quelques savants. P. ex. la diphthongue dans v.h.a. *keisur*

69. Voir P. Miller, *Vowel Neutralization and Vowel Reduction*, PCLS 8, 1972, 482-489; Dressler, *Allegroregeln* § 5 et *Essai* 5 s.; Dressler et al., *wlg* 1, 16 ss.; Barinova, *Redukcija* 97 ss.; Bailey, *Vowel Reduction*.

70. *Due studi*, p. 33 s.; cp. F. Solmsen, *Studien zur lateinischen Lautgeschichte*, Strasbourg 1894, 36 ss.

71. Cette réduction doit remonter à une époque où *v* était encore semivocalique. Pour le processus naturel [w] → O cp. Zwicky, *LIn* 1, 326 s.

72. Cp. pour l'espagnol Harris, *Spanish Phonology*, 8 ss.; pour l'anglais Bailey, *WPL* 3, 2, 54 ss.; pour l'allemand Dressler et al., *wlg* 1, 21 ss.; pour le grec moderne Kazazis, *Sunday Greek*.

73. Ce rapport est admis par V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, Klincksieck, Paris 1963, p. 47, et Allen, *Vox* 51 (désapprouvé par M. Leumann, *Glotta* 62, 1964, 92). Ce processus est encore très important en français (cp. Morin, *op. cit.* 108 ss., Hall et Jones, *loc. cit.* (note 2)), en espagnol (Harris, *Span. Phon.*) et en breton (Dressler, *Allegroregeln* § 4.5 et *Essai* § 4).

74. Cp. Dressler, *Methodisches* § 10.5.

75. Cp. W. Dressler, *Zum Aussagewert der Lehnwortphonologie für die Abstraktheitsdebatte*, *Sprache* 19, 1973, 125-139, § 11.

(all. *Kaiser*) ne nous montre le manque de monophthongaison dans *Caesar* que pour les styles les plus formels, car un tel emprunt ne se fait pas dans la phonologie des styles négligents.

D'autre part, si A. Meillet⁷⁶ exclut l'origine grecque de *menta* (depuis Caton) à cause de l'*e* vis-à-vis de $\mu\acute{\iota}\nu\theta\eta$, on doit riposter que le changement *i* > *e* n'est pas inconnu à l'ancien langage négligent⁷⁷. Ou bien Meillet⁷⁸ nie un développement phonétique dans la forme *ceresium* (dérivation d'une variante de *cerasum*), mais ce mot a pu pénétrer dans la langue latine avant Lucullus ou bien on y voit la continuation de l'affaiblissement vocalique dans quelques styles.

De cette manière les emprunts ne sont des témoins nets ni du début ni de la fin de l'agissement d'une loi phonétique. Ainsi A. Rocco⁷⁹ tire des emprunts tels que *calamus* la fausse conclusion que la syncope⁸⁰ et l'affaiblissement vocaliques auraient cessé d'agir respectivement dans les iv^e et iii^e siècles. Or, Meillet (*op. cit.*, 112) remarque très justement que, depuis le iii^e siècle, « le grec était si présent partout qu'on l'employait tel quel », c.-à-d. les emprunts grecs, d'ordinaire, formaient une couche spéciale⁸¹ de la phonologie latine.

L'autre soutien de la chronologie absolue des changements phoniques, c.-à-d. les documents écrits, ne nous montre le *terminus ante quem* que pour les styles du document donné, pas pour « le latin » (entier). De notre discussion il s'ensuit que la situation est encore pire pour la chronologie relative. Toutes les disputes⁸² sur la question, laquelle des règles (comme le rhotacisme, la dissimilation des liquides, la syncope, l'affaiblissement des voyelles atones) débute ou cesse d'agir la première, sont difficiles à décider, car on ne peut guère

76. *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 3^e éd., Hachette, Paris 1933, 86.

77. Cp. Campanile, *Due studi* 26 ss.

78. *Op. cit.* 90, mais voir G. Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana*, Einaudi, Turin 1966, I 33.

79. *Die Chronologie der griechischen Lehnwörter im Allatein*, thèse Vienne 1943.

80. Cp. au sujet de *caltha* S. Frei-Korsunsky, *Griechische Wörter aus lateinischer Überlieferung*, Juris, Zurich 1969, 73.

81. Cp. la discussion chez Dressler, *Lehnwortphonologie* (notamment § 3,5).

82. A. Goetze, *Relative Chronologie von Lauterscheinungen im Italischen*, IF 41, 1923, 78-150 ; J. B. Hofmann, *Festschrift Streitberg*, 1924, 374 ss. ; H. Pedersen, *Remarques préliminaires sur les conditions et la chronologie de la syncope latine*, MSL 22, 1922, 1-5 ; A. C. Moorhouse, *Observations on Chronology in Sound-Changes in the Italic Dialects*, AJPh 61, 1940, 307-329.

déterminer exactement la différenciation des styles (avec leurs chronologies respectives) et les emprunts faits d'un style à l'autre⁸³.

Un autre type d'arguments chronologiques, sérieusement affaiblis par la phonostylistique, concerne l'influence des substrats. Les arguments qu'il y aurait trop de temps entre l'exposition du latin régional aux lénitions celtiques et la première documentation de la lénition du roman occidental ou bien entre l'extinction de l'étrusque et l'attestation de la *gorgia toscana* deviennent moins valables. Car si on se rend compte que, d'abord, de telles influences de substrat ne concernent que les tyles négligents des couches populaires, on ne doit pas s'étonner que la propagation hypothétique de ces influences puisse atteindre les styles de nos documents très tard.

La chronologie différente des débuts de lois phonétiques dans les styles différents peut expliquer, au moins partiellement, un phénomène qui a intrigué beaucoup de linguistes depuis E. Sapir et W. Schulze : Les développements parallèles, mais indépendants dans les langues apparentées⁸⁴. Car l'indépendance d'un développement dans deux langues peut se limiter aux styles formels connus par nos documents, tandis que, dans les styles négligents, les processus parallèles peuvent remonter au temps d'une langue-mère commune. D'autre part on peut éviter l'appel exagéré à la théorie des ondes.

Ainsi nos changements phonostylistiques trouvent beaucoup de parallèles dans les langues italiques et même celtiques : Syncope et apocope sont beaucoup plus répandues en italique et celtique qu'en latin, mais la différence devient un peu moins impressionnante si on pense à l'influence retardatrice et réactionnaire de la langue littéraire qui ne pouvait pas se manifester autant en italique et celtique qu'en latin.

Le changement $e \rightarrow i \rightarrow \dot{i} / -V$ se retrouve en osque et en ombrien.

La monophthongaison de *au*, *ai* est typique pour l'ombrien,

83. Déjà la phonologie générative classique, avec son concept de règle synchronique, rend la chronologie relative plus difficile. Cette difficulté est appréciable, même si on ne considère que des règles vraiment phonologiques, dites « vivantes » (pas de règles morphonologiques ou lexicalisées).

84. Cp. l'article de Moorhouse (note 82) qui insiste sur les processus parallèles (notamment *op. cit.*, 327 s.).

le volsque, le marsien, le falisque et, en partie, pour le vieux celtique.

L'*h* est instable aussi en osque et en ombrien.

n avant *s* final s'est perdu en osque, ombrien, marrucin, volsque, en position interne en sabin, marsien, falisque, et, partiellement dans les autres langues italiques et en celtique; la tendance à l'amuïssement avant les occlusives est partagée par le falisque, l'ombrien, et, comme tendance mineure, par l'osque (les mutations celtiques sont assez différentes).

Les finales nasales ont tendu à s'amuïr en ombrien, le *-m* en osque (surtout à Pompéi), en pélinien, vestinien, marsien, falisque, et en gaulois.

Enfin *-d* final (IE **-t*) s'est amuï en ombrien, volsque (peut-être élymien), partiellement en pélinien et en falisque (tardif).

Ainsi nous voyons que la phonostylistique rend la vie de l'historien des langues encore plus dure. Mais espérons qu'elle contribuera autant au renouveau de la phonologie historique⁸⁵ qu'elle le fait actuellement pour la phonologie générative synchronique.

Wolfgang DRESSLER.

Institut für Sprachwissenschaft,
Universität Wien,
Luegerring 1
A 1010 Wien (Autriche).

85. Je ne soutiens ni que tous les changements phoniques commencent dans les styles négligents (p. ex. pas ceux qui sont dus à des hypercorrections), ni que tous les changements phoniques commencent dans les styles différents à des dates éloignées l'une de l'autre, ni que des emprunts internes soient nécessaires.

PARATAXE, HYPOTAXE ET CORRÉLATION DANS LA PHRASE LATINE

SOMMAIRE. — *Refusant comme illusoire et simpliste l'explication directe de toute hypotaxe à partir de « la parataxe primitive », on montre comment divers types de subordonnées sortent d'une même structure corrélatrice, le « diptyque normal » (lat. qui...is), par inversion, suppression du corrélatif, modification de la segmentation, etc. Le hittite confirme cette hypothèse en montrant dans le diptyque normal le passage de l'indéfini (i.-e. *k^wi-) au relatif: lat. qui...is est originaire, is... qui, vir qui, etc. ne le sont pas. Cette structure corrélatrice apparaît également originelle dans les autres dialectes i.-e., qu'elle soit exprimée par des corrélatifs différenciés (*yo... *to-) ou indifférenciés (*to... *to-, *yo... *yo-). L'étymologie du corrélatif *to- fournit une confirmation supplémentaire.*

L'absence de concordance entre les relatifs et conjonctions des diverses langues i.-e. ne doit pas faire conclure à l'inexistence de la phrase complexe en i.-e. et à des créations dialectales: la phrase complexe a existé en i.-e.; dans les dialectes elle a subi des renouvellements formels.

1. L'origine de l'hypotaxe.

Toute subordonnée est issue soit d'une *création* à partir d'une ancienne indépendante juxtaposée, ou d'une combinaison nouvelle de morphèmes préexistants aboutissant à une signification nouvelle (fr. *sans que*), soit d'une subordonnée antérieure dont elle représente la *conservation intégrale* (lat. *vir qui* → fr. *l'homme qui*) ou le *renouvellement formel* (lat. *quia*: fr. *parce que*).

Dans les présentations diachroniques de la phrase complexe des langues indo-européennes anciennes¹, c'est au premier

1. A. Ernout, F. Thomas, *Syntaxe latine*, 2^e éd. 1953 (cité ET); L. R. Palmer, *The Latin Language*, 1954; (M. Leumann) J. B. Hofmann, A. Szantyr, *Lateini-*

de ces trois types d'évolution qu'on pense le plus souvent. Faute de concordances formelles entre les diverses conjonctions de subordination d'une langue à l'autre, on renonce à envisager le second dans la plupart des cas. Temporelles, causales, concessives et plus encore complétives apparaissent comme des créations indépendantes de chaque langue. Quant au troisième², on n'ose guère l'utiliser en reconstruction, faute de preuves. Si l'on ignorait que le latin construisait des causales en *quia* et en *quod*, on s'imaginerait que les causales françaises en *parce que* sont issues d'une création, à partir de morphèmes préexistants, *par*, *ce*, *que*, réunis pour exprimer un lien logique jusqu'alors inconnu ou inexprimé, alors qu'il s'agit seulement du renouvellement formel des causales antérieures. De proche en proche, on aboutirait en suivant cette voie à cette conclusion paradoxale que le latin ignorait à peu près complètement la subordination. L'importance exagérée attribuée au phénomène de création est une des illusions les plus difficiles à éviter de la reconstruction. On ne tient compte que du changement visible en oubliant la permanence cachée : ainsi, à ne considérer que l'évolution *habeo factum* → *j'ai fait* on pose une création dans le paradigme verbal ; mais si l'on réunit les trois termes du processus, *feci* → *habeo factum* → *j'ai fait*, on fait apparaître un renouvellement formel, c'est-à-dire un type d'évolution qui ne comporte pas de modification profonde au niveau du signifié, en tout cas n'implique pas la création d'une catégorie nouvelle et son corollaire, l'absence de cette catégorie dans l'état de langue antérieur. De même, *le livre de Pierre* est à décrire comme le renouvellement formel de *liber Petri* et pas seulement comme la grammaticalisation de la préposition *dē*. C'est-à-dire que l'essentiel est le renouvellement du syntagme nominal, et non l'évolution sémantique allant de l'idée de descente ou de chute (*dē* « du haut de ») à divers rapports abstraits et jusqu'à la relation subjective ou objective, *la crainte des ennemis* ; toutes valeurs déjà présentes, comme on sait, dans le génitif latin.

sche Grammatik II, 1965 (cité LHS) ; pour le grec : E. Schwyzler, A. Debrunner, *Griechische Grammatik* II, 1950 ; J. Humbert, *Syntaxe Grecque*, 3^e éd. 1960 ; P. Chantraine, *Grammaire Homérique* II, 1953 ; P. Monteil, *La Phrase relative en Grec ancien*, 1963.

2. Illustré par A. Meillet, *Le renouvellement des conjonctions*, p. 159 et suiv. (*Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, section historique et philologique*, 1915-1916). *Linguistique historique et linguistique générale*, p. 159 et suiv.

Dans le domaine de la subordination, l'effet de cette illusion se manifeste dans l'importance exagérée qu'on attribue à la « parataxe primitive » et au « passage de la parataxe à l'hypotaxe ». A en croire les manuels en usage³, l'indo-européen n'aurait connu de la subordination qu'une forme de la phrase relative, et encore sans qu'on puisse en reconstruire le signifiant avec certitude, vu que le relatif est ici **yo-* et là **k^wo-*, le premier servant ailleurs d'anaphorique, le second d'interrogatif et d'indéfini. Cette conception de la phrase indo-européenne est aussi peu vraisemblable que celle d'un latin qui ignorerait le relation génitive et la catégorie du parfait.

2. De la parataxe à l'hypotaxe.

Le passage de la parataxe à l'hypotaxe est un cas particulier d'une tendance très générale à la rection et à la grammaticalisation.

Un verbe « vouloir » est souvent accompagné d'un optatif de souhait : *adjuvet! volo* « qu'il aide! je le veux », de même qu'il est souvent accompagné d'un datif final, véd. *tām vṛṇe ūlāye* « je le choisis pour (qu'il m')aide »⁴. Sans que rien

3. B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen* 3 (= *Grundriss der vgl. Gramm. der idg. Spr.* V3) (cité Delbrück) admet l'existence de la relative en i.-e. et l'emploi du thème **yo-* comme relatif. De même A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues i.-e.*, 8^e éd., 1937 qui conclut en ces termes son exposé sur la phrase complexe : « Les relatives sont les seules subordonnées qu'on ait des raisons de tenir pour i.-e. Les autres types de subordonnées, et notamment les phrases conditionnelles, ont des formes différentes dans chacun des dialectes. Il est donc permis de penser que le groupement des phrases était, le cas échéant, indiqué surtout par la manière de prononcer, comme il l'est dans le groupe fr. *il vient; je le chasse.* » H. Hirt, *Indogermanische Grammatik* VII (1937) renvoyant à un article de Hermann KZ 33, 481 met en doute le caractère i.-e. commun de l'emploi de **yo-* comme relatif (§ 96), ce qui le conduit à supprimer cette dernière forme de phrase complexe de l'i.-e. Inversement, O. Szemerényi, *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft* (1970), p. 194, conclut à l'antiquité de l'emploi du thème **k^wi-* comme relatif, « wogegen das Relativum **yos* eine Neuerung der Satemsprachen und der Griechischen darstellt. » : l'i.-e. posséderait donc une phrase relative.

F. Sommer, *Vergleichende Syntax der Schulsprachen*, 3^e éd., 1931, admet l'existence de la subordination « au sens large » en i.-e. (la relative, et les subordonnées dont la conjonction introductrice est fondée sur le relatif) (p. 106-107), renvoyant à une période antérieure la « parataxe primitive » (p. 105).

4. On sait que ce type de syntagmes a subi une réinterprétation qui a conduit à la proposition infinitive. *volō/eum adjuvare* « je veux qu'il aide » comme *jubeo hunc/abire* « je le mets en mouvement pour qu'il parte » en *jubeo/eum abire* « j'ordonne qu'il parte » (cf. P. Perrochat, *Recherches sur la valeur et l'emploi de l'infinitif subordonné en latin*, p. xiv).

ne change au niveau des signifiants, la structure de l'énoncé se modifie profondément quand à l'analyse en deux phrases se substitue l'analyse en une phrase :

I. Phrase 1 *volo* ; phrase 2 *adjuvet*.

II. Phrase unique *volo adjuvet* (verbe modal et son régime).

Un verbe peut aussi évoluer en conjonction de subordination : *licet venias* « c'est permis, tu peux venir » devenant « même si tu viens ». L'évolution comporte ici un degré de plus. Ce type d'évolution affecte également des adverbes (*dum*), et des syntagmes (*quamvis*).

A part ces quelques cas évidents de création d'une forme nouvelle de subordination à partir d'une parataxe, on a souvent des raisons de douter de cette explication. Ainsi, comment décider que *timeo ne veniat* « je crains qu'il ne vienne » est issu d'un *timeo* ; *ne veniat* ! paratactique, plutôt que de la simplification de *timeo ut ne veniat* également attesté ? Il s'agirait là d'un processus tout différent⁵.

Un exemple usuel du passage de la parataxe à l'hypotaxe est le développement de l'interrogation indirecte dont on présente ainsi le schéma⁶ :

I. Parataxe *Quis venit ? Nescio* « Qui vient ? Je ne sais pas » ;

II. Hypotaxe *Nescio quis venit* (puis *veniat*) « Je ne sais qui vient ».

Or, ce schéma d'évolution n'est pas le seul possible : si le latin classique distingue l'interrogatif *quis* du relatif *qui* (d'ailleurs partiellement), ces deux pronoms sont confondus à l'origine, si bien qu'en latin archaïque une interrogative indirecte comme *videamus qui hinc egreditur* (Plaute) peut aussi bien s'interpréter à partir d'une phrase à relative « Voyons celui qui sort d'ici » qu'à partir d'une parataxe

5. ET § 341 ; LHS § 291 (*nē* remplaçant i.-e. **mē*). Une conservation pure et simple de **ne* ancienne négation de phrase est peu probable ; mais si le partenaire positif en *ut* préexiste, l'emploi de *nē* comme amalgame de la conjonction et de la négation ne peut être qu'un renouvellement formel de *ut non*.

6. ET § 316 notent « Il n'était pas non plus toujours facile de distinguer l'interrogation indirecte de la relative... surtout lorsqu'il y avait enclave de l'antécédent. » mais, comme LHS § 293 n'envisagent que l'origine paratactique. Delbrück § 136 et Meillet-Vendryès § 935 signalent les deux origines possibles des interrogatives indirectes. Sur l'unique exemple homérique de relatif introduisant une interrogative indirecte, cf. Monteil, p. 64 et suiv.

« Voyons! Qui sort d'ici? ». Le grec, dont le relatif et l'interrogatif sont distincts, connaît les deux tours. De même le vieux-slave :

Mt. 26, 70 οὐκ οἶδα τί λέγεις
ne věmĩ čĩto glagoleši

Luc 22, 60 οὐκ οἶδα ὃ λέγεις
ne věmĩ ježe glagoleši

« On voit que les traducteurs se déterminent d'après le grec, note Vaillant, *Manuel du vieux-slave*, p. 342, mais le tour proprement slave est ici l'interrogatif. » Le gotique offre au contraire des exemples indépendants de relatif, là où le texte grec a l'interrogatif : J. 6,6 αὐτὸς γὰρ ᾔδει τί ἔμελλεν ποιεῖν est traduit *iþ silba wissa þatei habaida taujan*. Le relatif est bien attesté en indo-iranien, ainsi en védique RV I 170 3 *vidmā hi te yáthā mánah* « car nous savons comment est ton esprit »; I 164 34 *pṛchāmi yátṛa bhúvanasya nābhiḥ* « je demande où est le nombril de la création » (cf. Renou, *Grammaire de la langue védique* §§ 450 et 454).

L'origine paratactique des conditionnelles semble évidente; elle paraît imposée par l'étymologie (que nous ne mettons pas en doute) de *sī* comme locatif singulier du thème pronominal **so-*/**swo-*⁷ :

quiesce, si sapis (Plaute) : « sei ruhig, so du bist klug » LHS II p. 658, la corrélation *sī* ... *sīc* (ou *ita*, *tum*, *igitur*) étant évidemment secondaire. Il existe en effet au moins deux parallèles hors de l'italique : les conjonctions conditionnelles du grec et du baltique. Gr. *εἰ* est, comme on sait, le locatif singulier de **e-/o-* (le plus ancien anaphorique, cf. *infra*, p. 181) et lit. *jėi* celui de **yo-* qui en baltique, comme en slave, est un anaphorique. La conjonction correspondante du lette, *ja*, doit être, comme le suggère Endzelin, *Lettische Grammatik* p. 825 n. 3, le locatif féminin du même thème; il évoque en tout cas le doublet *ai* de *ei* et (avec une légère différence

7. Ainsi J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* (cité Pokorny), p. 884 (Thème **s(w)e-*, homophone, mais différent, de celui du réfléchi). Meillet, dans A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine*, s.v. évite le terme de locatif, et P. Chantraine, *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque*, s.v. présente comme incertaine l'origine de gr. *εἰ*. Ces réserves me semblent excessives : **ey* (gr. *εἰ*), **sey* (lat. *sī*), **yey* (lit. *jėi*) sont bien les formes de locatif masc. ou neutres des thèmes **e-/o-*, **so-*, **yo-*.

dans le thème) osq. *svai* en face de lat. arch. *sei*. Mais à côté de *jéi*, le lituanien emploie *kàd*; à côté de *ja*, le lette emploie *kad* : or, cette conjonction, issue de **k^wod*, cas direct neutre singulier du relatif baltique, correspond à la plus ancienne conjonction conditionnelle du védique, qui est *yád* : RV. 8 44 23 *yád agne syám ahám tvám* « si, ô Agni, j'étais toi ». Dès le R̥gveda, *yád* est déjà concurrencé par *yádi* qui l'emporte définitivement dans la prose védique. Ces observations convergentes conduisent à reconsidérer l'origine de lat. *quod sī* : bien qu'il n'apparaisse qu'une fois chez Plaute, et que son emploi se développe par la suite et en particulier chez Cicéron, il n'est pas évident que ce soit une création récente : Un *quod* explétif se rencontre ailleurs (*quod etsī*, *quod cum*, *quod quia*) mais plus tard, et visiblement d'après le modèle de *quod sī*. Or, on imagine mal la genèse de la forme dans un état où *sī* est déjà la conjonction conditionnelle. Il faudrait supposer *quod* originellement explétif. Au contraire, le processus est clair si *quod* est originellement la conjonction conditionnelle (« si »), tandis que *sī* est encore un adverbe anaphorique (« ainsi, donc, dans ces conditions »). Pour reprendre l'exemple cité plus haut, *quiesce, si sapis* « tiens-toi tranquille, alors tu es sage » aurait eu pour équivalent dans un parler plus soutenu *quod si sapis, quiesce* « si donc tu es sage... ». Que *quod sī* ait été ensuite réinterprété, que la valeur conditionnelle ait été entièrement reportée sur *sī*, *quod* devenant explétif est un type d'évolution banal; le simple n'est pas toujours primitif, le complexe n'est pas toujours secondaire. Dans cette hypothèse, le processus d'évolution qui conduit aux conditionnelles en *sī* ne serait pas à décrire comme une création, mais comme le renouvellement d'un tour hypotaxique ancien⁸.

3. La corrélation.

La corrélation se situe à mi-chemin entre la parataxe et l'hypotaxe. Comme dans la parataxe, les deux parties de l'énonciation sont grammaticalement indépendantes l'une de l'autre; aucune des deux n'est à considérer comme subor-

8. Ceci n'est qu'une suggestion, qui a en sa faveur le parallèle baltique, et contre elle l'absence de parallèle en grec où *εἰ* semble primitif.

Le hittite offre un exemple de renouvellement formel de la conjonction hypotétique : à l'ancien *takku* (régulièrement employé dans les Lois) succède dans les textes « classiques » *mān*, ancienne conjonction temporelle.

donnée. C'est pourquoi la corrélation s'exprime parfois par des signifiants identiques mis en parallèle, fr. *tel père, tel fils*. Mais il existe entre les deux parties un lien de fait ou de raison qui selon les systèmes peut rester implicite comme dans l'exemple français, ou explicite comme dans sa traduction latine *qualis pater, talis filius*.

Il est certain, et d'ailleurs universellement admis⁹, que la corrélation est un type syntaxique ancien. Elle constitue la base de la phrase complexe du védique¹⁰ et de l'iranien ancien¹¹, avestique et vieux-perse. Elle est partout¹² vivante dans les proverbes et maximes; et les langues modernes la conservent dans cet emploi. En latin, c'est une structure vivante et productive dont les signifiants se sont renouvelés à plusieurs reprises. On distingue en effet trois niveaux chronologiques dans la forme des corrélatifs :

1^o La forme la plus ancienne est constituée par les thèmes **k^wo*... **to*- : ainsi dans *cum... tum, quam... tam, quantus... tantus, quot... tot, quotiens... totiens*. Ce matériel corrélatif est étymologiquement apparenté à celui du baltique, lit. *kàs... tàs* « qui... is », *kóks... tóks* « qualis... talis », *kaĩp... taĩp* « ut... ita », *kiek... tiek* « quantum... tantum »¹³.

9. Tous les manuels la signalent au chapitre de la morphologie, mais ne donnent que peu d'importance à la structure syntaxique correspondante. Meillet, *Introd.* p. 377 ne la distingue pas des divers types de proposition relative, la présence d'un corrélatif étant facultative et la place respective des éléments étant libre, « simples applications du principe de la liberté de l'ordre des mots ». LHS § 298 signalent simplement que la forme héritée est en latin **to*- : **k^wo*-. Palmer la signale à propos de *cum* (p. 334). Pour le grec homérique, Monteil, p. 55 et suiv.

10. B. Delbrück, *Altindische Syntax* (= Syntaktische Forschungen, V), 1888 ; J. Wackernagel, *Altindische Grammatik* III, § 257, pour le RV. : W. Porzig, *Die Hypotaxe im Rigveda I IF* 41 (1923), p. 210 et suiv. ; pour la prose : A. Minard, *La Subordination dans la Prose Védique*, 1936.

11. Dans son étude sur la relative de l'avestique, H. Seiler (*Relativsatz, Attribut und Apposition*, 1960) s'intéresse essentiellement à la structure de la proposition relative, non à celle de la phrase comportant une relative : diptyque et ses variantes, ou phrase à relative complément de son antécédent.

Sur la phrase relative du vieux-perse, cf. R. G. Kent, *Language* 20 (1944), p. 1-10 (résumé *Old Persian Grammar* § 261 et suiv.). Mais l'étymologie indiquée dans le lexique sous *hya-* est à rejeter : cf. W. Brandenstein-M. Mayrhofer, *Handbuch des Altpersischen*, p. 69, et lex. sous *haya-* = av. *hō, yō*, véd. *sá, yá*, avec soudure du relatif au corrélatif, cf. lat. *tamquam*.

12. Une grande partie des inscriptions phrygiennes est constituée d'un « diptyque normal » *ios ni* (ou *ioske*, ou *ios*) *semoun knoumanei kakoun addaket, ios ni...* « quiconque endommage cette tombe, celui-là... », cf. O. Haas, *Die phrygischen Sprachdenkmäler* 1966, p. 75.

13. LHS I § 202 a.

2^o Une forme peut être plus récente (?), en tout cas limitée au latin, se rencontre dans *ubi... ibi, unde... inde, ut... ita*¹⁴.

3^o La forme vivante *qui... is* avec les conjonctions qui en proviennent directement, *quod... id, quo... eo, quomodo... eodemmodo, quoad... usque eo*. Dans ce schéma comme dans le précédent, le corrélatif est *i- : il a été substitué à *to- comme dans le doublet *izei* du relatif gotique *saei*¹⁵.

La forme de base de la corrélation est ce qu'A. Minard dans *La Subordination dans la Prose Védique* nomme le diptyque normal, celui où la proposition introduite par le relatif précède la proposition introduite par le corrélatif ou anaphorique. (Relatif et corrélatif pouvant être adjectifs, pronoms ou conjonctions (resp. adverbess) c'est-à-dire formes casuelles figées ou formes invariables dérivées de ces thèmes.) « La subordonnée précède normalement la principale ... L'inversion du diptyque se laisse presque toujours expliquer. » (p. 9)¹⁶.

4. Modifications externes du diptyque.

L'inversion est la modification externe la plus importante que subisse le diptyque; quelle qu'en soit la raison, que ce soit une recherche de l'expressivité, une nécessité rhétorique, etc., l'inversion est toujours significative. L'ancienne littérature iranienne confirme pleinement les conclusions tirées par A. Minard de la prose védique. Il suffira de comparer le style solennel, mais uni, des inscriptions des souverains achéménides, où prédomine le diptyque normal (relatif, *taya-... ava-*, comparatif *yaθā... avaθā*, temporel *yaθā... pasāva*, etc.) au style tendu des gāthās qui use largement du diptyque inverse¹⁷.

La prose védique reprend d'ordinaire le relatif par un corrélatif : *yāvat* par *tāvat* « aussi longtemps », *yāthā* par *tāthā* et plus souvent *evām* « de même », *yātra* par *tāt* « là, alors », *yādi* par *evā* « ainsi, dans ces conditions ». On voit

14. LHS I §§ 108 et 201.

15. LHS I § 202 a.

16. Monteil p. 58 (à propos de II 56) considère — à tort, selon nous — le « diptyque normal » comme issu d'une inversion.

17. Cf. en particulier les strophes du type de Y. 32 10 *hvō mā nā sraṇā mōran-daṣ yō acistam vaēnaḥhē aogədā* « Oui, cet homme pervertit les mots, qui proclame que le pire à voir, c'est... ». Mais le diptyque normal est très fréquent aussi, et susceptible d'emplois rhétoriques.

que le corrélatif n'est pas toujours apparenté étymologiquement au relatif. La cause en est soit (pour *yádi*) dans le caractère récent du relatif, et même de la corrélation, soit d'ordinaire dans le remplacement du corrélatif apparenté par un nouveau corrélatif, ainsi *evám* substitué à *táthā* comme corrélatif de *yáthā*. L'origine expressive de cette substitution ne fait aucun doute.

Dès l'origine pour *yádi*, secondairement pour les autres conjonctions, le corrélatif peut faire défaut (sauf pour *yáthā* qui en a toujours un). Cette absence, assez rare, est d'ordinaire significative. Encore est-elle souvent atténuée par la présence d'un pronom en tête du deuxième membre.

Telles sont, décrites d'après l'étude d'A. Minard, les principales modifications externes du diptyque.

5. Modifications internes du diptyque.

Il arrive souvent que les modifications les plus profondes soient les moins apparentes : celle qui a le plus profondément affecté la corrélation est aussi la plus cachée. C'est une modification de la segmentation, qui s'est certainement traduite par des différences prosodiques, et qui pour cette raison ne peut apparaître dans des langues mortes. Soit un diptyque normal, à relatif adjectif, *vir qui... is* « lequel homme... celui-là » : il suffit d'une faible pause entre *vir* et *qui* pour que soit réalisée la structure entièrement nouvelle de la relative complément de son antécédent, *vir, qui... (is)* : dès lors, la relation *qui...is* devient secondaire et peut même cesser d'exister.

L'une des formes de la relative nordique présente l'intéressante particularité d'un pronom relatif qui a sa fonction dans la proposition principale, et non dans la subordonnée qu'il introduit¹⁸.

Kringla heimsins, sú er mannfólkit byggvir, er... (Heimskringla I)

« Le disque du monde, où l'humanité habite, est... »

La raison de ce statut paradoxal est dans une modification de la structure que souligne la segmentation prosodique

18. Les exemples sont empruntés à K. G. Chapman, *Graded Readings and Exercises in Old Icelandic*, p. 32. Exposé d'ensemble sur la relative nordique, A. Heusler, *Altisländisches Elementarbuch*, p. 158 et suiv. La nature initiale de *er* (particule invariable ou forme fléchie ?) est discutée : cf. *infra*, § 9.

notée par la virgule; le type ancien est en effet avec un relatif invariable *er*, le pronom ou adjectif *sa* constituant ou déterminant l'antécédent.

Frá hverjum er saga sú, er hann segir? (*Fóstbroeðra saga* 23)
« Au sujet de qui est cette histoire qu'il raconte ? »

L'étape suivante, qui consiste à donner au nouveau relatif la marque de sa fonction dans la relative (et qui a été réalisée par le gotique, l'anglais et l'allemand), est une pure et simple « régularisation » : l'essentiel est accompli dès le changement de segmentation.

Ces différentes modifications — internes et externes — de la structure du diptyque conduisent aux différents modèles de subordination attestés en latin.

6. Les subordonnées latines issues de la corrélation.

*Les relatives*¹⁹.

Le latin conserve le diptyque normal, dont il fait même grand usage dans les passages rhétoriques : *quos ferro trucidari oportebat, eos nondum voce vulnero* (Cic.) « des gens qu'il aurait fallu massacrer par le fer, je ne les blesse pas encore par la parole ». Avec relatif et corrélatif : *quibus diebus Cumae liberatae sunt obsidione, isdem diebus Ti. Sempronius prospere pugnât* « les jours pendant lesquels Cumes est libérée du siège, T. S. remporte des succès au combat ». Le diptyque inverse est, comme en védique, employé en valeur expressive, ainsi souvent dans les expressions proverbiales : *Tanti est, quanti fungus putidus* « Il vaut autant qu'un champignon pourri » ou, avec corrélatif supprimé, *caelum, non animum mutant, qui trans mare currunt* « Ils changent de climat, mais non d'état d'esprit, ceux qui vont au delà des mers ». Du diptyque inversé, avec soudure du corrélatif au relatif procèdent les incisives comme *sin a vobis, id quod non spero, deserar* (Cic.) « Mais si je suis abandonné de vous — ce que j'espère n'arrivera pas ». La soudure des deux éléments est un phénomène ancien cf. *infra, tanquam*, et n. 11.

19. ET § 331 : peu explicites (aucune indication sur le passage de la valeur d'interrogatif-indéfini à l'emploi de relatif). Palmer, p. 332 considère que **kwo-* est le substitut d'un plus ancien **yo-* (anaphorique devenu relatif dès l'i.-e.), mais sans préciser les modalités du renouvellement formel envisagé. LHS § 298 (et en particulier *Zusätze*, p. 555) rappellent les deux théories principales, celle qui part de la valeur indéfinie et celle qui part de la valeur interrogative (« die Interlokutorthorie »). Ils écartent à juste titre cette dernière.

Le passage du statut corrélatif à l'hypotaxe (relative complément de son antécédent) s'est réalisé dans des phrases comme *Germani qui trans Rhenum incolunt* qui peut aussi bien se segmenter *Germani qui* (avec relatif adjectif) que *Germani, qui* (avec relatif pronom). On notera accessoirement que la phrase, quelle que soit la segmentation adoptée, est ambiguë (« Les Germains, qui (tous) habitent de l'autre côté du Rhin » ou « Ceux des Germains qui... »). La relative de forme nouvelle se trouve combinée au diptyque originel dans *Magna vis est conscientiae, quam qui neglegent se ipsi indicabunt* (Cic.) « Grande est la force de la conscience; ceux qui la négligeront se dénonceront eux-mêmes ».

La relative évolue vers diverses fonctions adverbales par ellipse de l'antécédent, fonction sujet *sunt qui* « il est des gens qui », ou complément *Xerxes praemium proposuit, qui invenisset novam voluptatem* « X. proposa une récompense (pour celui) qui aurait inventé un nouveau plaisir ». D'autre part, toutes les formes de relatives sont rendues équivalentes à des conjonctives par l'emploi du subjonctif, que ce soit en valeur pleine (prospective) *Fenum condito quod edint boves* (Caton) « il faut rentrer du foin, pour que les vaches aient à manger » ou en valeur vide (« subjonctif de subordination ») *Amant te omnes mulieres, qui sis tam pulcher* (Pl.) « Toutes les femmes t'aiment, toi qui es si beau ».

On voit se réaliser dans la relative l'ensemble du processus qui mène du diptyque normal aux formes les plus évoluées de la subordination.

*Les subordonnées en quod (et quia)*²⁰.

Leur lien avec les relatives est évident à tous les niveaux : un diptyque normal comme *quod... acies... circumvenerant (hostem)... hoc vos scituros non credunt* « le fait que l'armée avait encerclé (l'ennemi), cela, ils ne croient pas que vous le saurez » donne déjà le modèle du futur *scio quod* « je sais que ». *Hoc* est l'objet de *scio*, mais *quod* n'a pas de fonction dans la proposition qu'il introduit. Il suffit d'une ellipse du corrélatif pour que la proposition devienne une complétive complément d'objet de *scio*.

20. LHS § 309 et suiv. Pour *quia*, Palmer, p. 333-334 utilise comme parallèle l'évolution de lat. *quare* au franç. mod. *car*. Ce parallèle n'est pas probant : entre l'interrogatif latin et la conjonction causale française moderne, il y a l'emploi ancien au sens de « donc ». Le rapport n'est pas immédiat.

Quelle que soit la fonction de la proposition, le tour doit se décrire comme une nominalisation : *quod legem... tuli* (Cic.) est la nominalisation de *legem ferre* comme le sera ultérieurement *legislatio*. Ce *quod* nominalisant est fréquemment employé en diptyque inverse : *nullum ei detraxit quod alienae erat civitatis* (Nep.) « Ses origines étrangères lui ont fait beaucoup de tort ».

Détaché de la corrélation, la proposition introduite par *quod* est apte à fournir un sujet aux verbes d'événement accompagnés d'un déterminant adverbial *bene, male evenit, accidit, fit quod* (mais *evenit ut, accidit ut, fit ut*), un objet à *addo, praelereo, mitto, bene ou male facio* : ces deux emplois répondant aux deux valeurs possibles, nominatif sujet et accusatif objet du corrélatif *id* ellipsé.

La troisième valeur casuelle que peut avoir originellement le cas direct d'un pronom neutre est celui d'un instrumental (véd. *tát* = *téna*, BSL/ 1970 p. 78); de cette valeur relèvent les emplois en dépendance d'un verbe de sentiment comme *doleo, gaudeo, angor*, etc. ainsi que les emplois libres du *quod* causal. Le diptyque de base est toujours *quod... id*, mais *id* valant *ob eam causam*; cette dernière forme est d'ailleurs attestée en diptyque, *Aristides nonne ob eam causam expulsus est, quod praeter modum justus esset*? « A. n'a-t-il pas été banni pour cette raison qu'il était juste à l'excès? »

La filiation des emplois de *quod* qui se présente toute entière sous nos yeux en latin permet de supposer pour la préhistoire de *quia* un schéma d'évolution de même type, plus probable que le « *warum*? *nun...* » de LHS II 315.

*Les subordonnées en cum*²¹.

Le diptyque *cum... tum* est maintenu en latin, mais son emploi s'est modifié : de la relation temporelle il est passé à la relation la plus générale qui s'exprime par la coordination. Ainsi : *Cum omnis juvenlus... eo convenerant, tum navium quod fuerat... coegerant* (Cic.) « non seulement tous leurs hommes jeunes étaient venus là..., mais ils avaient rassemblé ce qu'ils avaient de vaisseaux » (ET § 434).

Le diptyque normal à corrélatif ellipsé a donné la tempo-

21. LHS § 332 et suiv. Palmer, p. 334-335. A l'évolution subie par *cum... tum* (ET § 434) de la corrélation à la coordination, il existe un parallèle : le thème **yo-* qui a fourni le relatif i.-ir., etc. a fourni aussi la conjonction « et » du hittite (-*ya*), du tokharien (-*yo*) et du gotique (*jah*), comme **kwo-* la conjonction **-kwe*.

relle ordinaire, *cum tacent, clamant* (Cic.) « en se taisant, ils crient ».

L'inversion du diptyque est visiblement un effet de style (insistance) dans : *tum denique... nostra intellegimus bona, quom... ea amisimus* « nous ne comprenons vraiment notre bonheur que lorsque nous l'avons perdu » (ET § 359) : noter l'effet d'insistance souligné par *denique*. Le diptyque inversé, avec rapprochement (mais non soudure) du relatif et du corrélatif donne le modèle d'une relative de temps complément de son antécédent : *praedones qui tum, cum bellum maritimum (Pompeio) gerendum datum est, toto mari dispersi vagabantur* (Cic.) « les pirates qui, au moment où le soin de la guerre fut confié à Pompée... » (ET § 359), et avec antécédent nominal, *id tempus cum* « le temps où ».

De même que les autres relatives, celle-ci admet le subjonctif de subordination : *in id saeculum... cum Graecia... esset* « en un siècle où la Grèce était... ». La suppression de l'antécédent produit le *cum historicum*, *Athenae cum florent*, « à l'époque où Athènes était florissante »; *cum*, pourrait-on dire, se charge du contenu du terme ellipsé.

Les temporelles ordinaires (non relatives) admettent également le subjonctif de subordination; elles expriment alors des relations causales, *quae cum ita sint* « puisqu'il en est ainsi », ou, avec substitution de corrélatif (ou plutôt création d'un nouveau diptyque) des relations d'opposition, *Graecia cum jamdiu excellat in eloquentia, tamen* (Cic.) « La Grèce, bien qu'elle se distingue depuis longtemps dans l'éloquence... »

Note sur le cum inversum.

Bien que sans aucun rapport avec l'inversion du diptyque, le *cum inversum* présente un intérêt tout particulier pour la présente étude. Il convient d'abord de le définir plus exactement qu'on ne le fait d'ordinaire.

On parle de *cum inversum* dans une phrase où le procès logiquement principal est exprimé dans la subordonnée, le procès secondaire étant exprimé dans la principale. L'inversion consiste en ce que la hiérarchie exprimée (plan du signifiant) est inverse de la hiérarchie conçue (plan du signifié). Ainsi : *Vix agmen... processerat, cum Galli... flumen transire non dubitant* (César) « à peine l'armée s'était-elle avancée que les Gaulois n'hésitent pas à traverser le fleuve ». S'il y a inversion, ce n'est pas parce que l'action de la temporelle

est « postérieure à celle de la principale », comme l'affirment ET § 360 d; on aurait également un *cum inversum* dans le cas d'actions simultanées, *agmen procedebat, cum...* ou même dans le cas où l'action de la temporelle serait antérieure : *agmen processurum erat, cum...* « l'armée se disposait à traverser, quand... ». Il y a inversion en ce que le procès logiquement principal, et comme tel exprimé au temps primaire (présent ou parfait), est dans la subordonnée, tandis que le procès logiquement subordonné, et comme tel exprimé au temps secondaire, imparfait ou plus-que-parfait, est dans la principale.

Le caractère « logiquement principal » de la subordonnée introduite par le *cum inversum* est parfois marqué par la présence d'adverbes *anaphoriques*, *interea* ou *interim* : *Caedebatur virgis in medio foro... cum interim nullus gemitus audiebatur* (Cic.) « il était battu de verges au milieu du forum... et pendant ce temps on n'entendait aucun gémissement ».

Considéré par rapport au diptyque, le *cum inversum* se définit donc comme le remplacement du corrélatif (*tum*) par le relatif (*cum*) : cette substitution est identique à celle qui produit le *relatif de liaison*²².

*Les subordonnées en ut*²³.

Le diptyque normal est fréquent dans les expressions comparatives, comme : *ut sementem feceris, ita metes* « comme tu auras semé, tu récolteras ». Avec nouveau corrélatif (cf. véd. *yáthā... evām*), *Pausanias*, ...*ut virtutibus eluxit*,

22. Le français a également un « *quand inverse* » : « Nous étions à l'étude quand le proviseur entra » (G. Flaubert, début de *Madame Bovary*) ; mais ce peut être le reflet indirect du *cum inversum* (comme aussi le *kad inverse* du lituanien et du lette). Quant au *when inverse* de l'anglais, il est plus vraisemblable qu'il représente le substitut d'un *then*, c'est-à-dire un authentique « *relatif de liaison* » : le système relatif fondé sur *wh-* est récent en anglais, où il a remplacé des systèmes reposant sur des anaphoriques, cf. §§ 9 et 10.

23. LHS § 340 considèrent la valeur locale (fort mal attestée) de « où » comme la plus ancienne. C'est évidemment exclu si l'on part du diptyque *ut... ita*, puisque l'équivalence de lat. *ita* au skt. *iti* garantit l'antiquité du sens de « ainsi ». Toutefois, il faut reconnaître que le système *u-* : *i-* est par ailleurs local : *ubi* : *ibi* et *unde* : *inde*. Et la valeur locale est originelle pour le thème **kʷu-*. Mais ceci n'implique pas la nécessité d'une origine locale pour les diverses valeurs de *ut* : comme pour l'interrogatif *kuθa* « comment » de l'Avesta récent, qui remplace la forme gathique *kaθā*, il peut s'agir d'un renouvellement formel. C'est dans ce sens que Meillet interprète l'évolution, cf. EM 1338 et (pour la filiation des emplois latins à partir de « comment, en quelque manière »), p. 1336-1337.

sic viliis est obrutus (Nep.) « s'il est vrai que P. brilla par ses qualités, il fut également chargé de vices » (ET § 352). On notera accessoirement qu'ici, comme souvent dans la prose védique, le sujet commun aux deux propositions est « tiré du diptyque » (Minard, *Sub.* p. 27 et s.). Toujours en valeur comparative, mais avec inversion expressive (formule d'invocation) *ita me di ament, ut te amo* (Plaute) « puissent les dieux m'aimer comme je t'aime! ». Le diptyque inverse, avec corrélatif *sic* et soudure, a donné naissance à une nouvelle conjonction, *sicut* (cf. *tanquam*).

Avec le subjonctif en valeur pleine (prospective), le diptyque inverse a procuré l'expression de la conséquence (l'inversion étant motivée ici non par un désir d'expressivité, mais par une tendance à l'harmonie entre l'ordre grammatical et l'ordre logique). Ex. *Ita paravi copias facile ut vincam* (Plaute) « j'ai préparé mes troupes de manière à vaincre facilement » (ET § 342).

Affirmer que « le tour inverse *ita... ut* des propositions consécutives n'était pas d'origine comparative » (ET § 352), en ajoutant « *ut* y développe *ita* comme complétif » est poser le problème à l'envers : *ita... ut* n'est pas plus issu d'un modèle complétif (tout à fait secondaire, cf. *infra*) que des comparatives : il est tout simplement issu du même diptyque, inversé, que les comparatives, le subjonctif rendant compte de la différence de sens. De même, les consécutives védiques utilisent le matériel corrélatif de la comparaison, avec l'inversion du diptyque et le subjonctif dans la subordonnée : *tathā me kuru yathā aham imām senām jayāni* « arrange it so for me that I may conquer this army » (AB) (Macdonell, *A Vedic Grammar for Students*, p. 241)²⁴.

A vrai dire, le subjonctif n'est pas le seul facteur à considérer; c'est le seul apparent. Mais il y a aussi le rapport sémantique entre les procès reliés : ceux des exemples précé-

24. L'illustration que donne Ernout EM, p. 1337 du passage de la parataxe à l'hypotaxe dans cet emploi est illogique : selon lui, *ita milites instruit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originellement « il rangea ses soldats ainsi ; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi » ; c'est-à-dire que *ita* réfère au contexte antérieur, ou à une situation déjà connue, mais n'a aucun rapport avec *ut*. Et c'est ici qu'est l'illogisme ; car si « d'une manière ou d'une autre » les soldats pouvaient supporter le choc... à quoi bon les disposer « ainsi » ? On verra plus bas (§ 7) pourquoi il est impossible de considérer les séquences de ce type comme primitives, et pourquoi il faut les considérer comme des diptyques inversés.

dents (*parare copias* et *vincere*) sont des procès orientés dans le même sens; lorsqu'il s'agit de procès antagonistes, *ita... ut* a valeur restrictive: *ita probanda est clementia, ut adhibeatur severitas* (Cic.) « la clémence doit être approuvée, à la condition que l'on y adjoigne la sévérité » (ET § 344-1). Le parallélisme de deux procès d'orientation contraire aboutit naturellement à la restriction de l'un par l'autre : il faut donc ici encore poser un diptyque, et non une parataxe où « *ut* servait simplement d'introducteur à des subjonctifs... » (ET, *l.c.*).

Du diptyque normal ou inverse avec le subjonctif à valeur optative dérivent les finales, par substitution du corrélatif *eō*, *ideō* ou *ob eam rem* à *ita* : Après d'un comparatif, *ut* est lui-même remplacé par *quo* (= *ut eo*). Il est curieux de trouver comme corrélatif d'une conjonction finale un adverbe visiblement issu d'une forme d'ablatif (— instrumental) : les finales semblent issues d'une différenciation à partir de « prospectives » indifférenciées, le *but* exprimé dans la subordonnée étant repris comme *cause* (de l'action du sujet) dans la principale. Il ne s'agit donc pas d'une substitution stylistique de corrélatif, mais d'une substitution motivée par le sens, et d'origine psychologique. La différenciation a été confirmée par la liaison qui s'est établie avec la négation (puis conjonction négative) *nē*.

Il ne faut donc pas considérer comme exemplaire l'origine parataxique des finales en *nē* : outre ce qui peut revenir à une simplification secondaire de *ut nē* (attesté à date ancienne), une indépendante *ne veniat!* « qu'il ne vienne pas! » ne s'est changée en une subordonnée causale « pour qu'il ne vienne pas » qu'en devenant le partenaire négatif d'un *ut veniat* préexistant, à la faveur d'une différenciation.

Du diptyque normal avec remplacement de *ita* par *tamen* provient l'expression de l'opposition hypothétique, *ut desint vires, tamen est laudanda voluntas* (Ovide) « à supposer que les forces manquent, cependant l'intention est à louer » (ET § 383). Ici encore, le tour n'est pas à tirer des comparatives historiques; mais que *ut* remonte ici à une « particule indéterminée » (« en quelque façon » ET *ibid.*) ne va pas à l'encontre d'un diptyque ancien — bien au contraire. Car cette valeur est justement à la base du diptyque en *ut... ita*, même comparatif : *ut sementem feceris, ita metes* « tu sèmeras d'une façon ou d'une autre — tu récolteras de même ».

Dégagées du diptyque, les propositions en *ut* peuvent

demeurer en position de complément libre en exprimant diverses relations plus ou moins proches de la comparaison, comme le temps (ET § 357) ou la cause (ET § 352); elles peuvent aussi entrer dans la dépendance de certains verbes auxquels elles fournissent soit un premier complément, soit un sujet.

Les finales (subordonnées en *ut* avec le subjonctif prospectif) entrent dans la dépendance de nombreux verbes comportant dans leur sémantisme un trait prospectif (verbes de volonté, d'ordre, de prière, etc.); elles passent au statut de complétives, perdant leur contenu propre de finales par dissimilation sémantique²⁵.

L'emploi des subordonnées en *ut* avec le subjonctif (négation *nōn*) comme sujet de verbes d'événement est plus difficile à justifier. Considérée telle qu'elle se présente, une phrase comme *est ut Antipho culpam in se admiserit* (Térence) « c'est un fait qu'A. ait commis une faute » (ET § 310), offre une structure paradoxale, dont on voit mal comment elle a pu se constituer. L'énoncé d'un fait réel (*est ut*) est réalisé sur le mode de l'éventuel, le subjonctif. On s'explique bien qu'un subjonctif perde sa valeur propre; non qu'il prenne une valeur opposée. Mais il suffit de poser comme forme de base un diptyque normal pour que le paradoxe disparaisse : *ut A. culpam in se admiserit, (ita) est* : l'énonciation d'une éventualité envisageable (« qu'A. ait commis une faute ») est reprise et confirmée par l'affirmation de son bien-fondé (« c'est vrai »); c'est là un effet rhétorique très banal. La seule inversion du diptyque suffit pour que le tour soit constitué — et que la structure en devienne paradoxale. De là proviennent également les tours explicatifs comme *haud decorum facinus facis ut me irrideas* (Plaute) « tu fais une chose indigne en te riant de moi » (ET § 310-2) : il faut aussi partir d'un diptyque normal, poser une inversion expressive et la suppression du corrélatif : *ut me irrideas, (ita) haud decorum facinus facis*. C'est ainsi que *ut* en est venu à « développer un substantif, ou un pronom neutre » (ET, *l.c.*) tendant comme les précédentes conjonctions, vers un emploi relatif (cf. *tempus cum*).

Un curieux emploi cicéronien, à la limite de la régularité, illustre bien cette utilisation du mode éventuel pour l'énoncé d'un procès non-éventuel, et le passage de la comparaison

25. BSL, 1970, pp. 80-81.

(*ut... ita*) à la relation objet (*ut... id*): *De deis neque ut sint neque ut non sint habeo dicere*, curieuse expression qui fait penser à un incorrect *dicere ut*. Il s'agit, comme le signalent ET § 310-3, d'une traduction du grec (qui a ὅς). Telle qu'elle se présente, la phrase semble relever de l'emploi précédemment évoqué, *ut desint vires*; ce serait l'équivalent d'un diptyque *ut sint, ut non sint, (ita) nihil habeo dicere* « qu'ils existent ou non, je n'en puis rien dire »; mais comme *habeo dicere* exige un objet, on tend forcément vers l'interprétation symbolisée par *ut sint, ut non sint, id non habeo dicere*, donc à un *dicere ut*: cette ambiguïté figure l'évolution que nous proposons de restituer pour *est ut, verum est ut*, etc.

Les deux extrêmes de l'évolution sont réunis dans le tour *tantum abest ut* (1) ...*ut* (2) « tant s'en faut que ... que ... » qui allie une complétive sujet d'un type inconnu en dehors de cette expression, *abest ut* (1) « le fait que... s'est éloigné » à un diptyque inverse *tantum* (substitut de *ita*) ...*ut* (2).

*Les subordonnées en quam*²⁶.

Bien plus que les conjonctions précédentes, *quam* est resté lié à la corrélation: que ce soit le diptyque normal *quam magis... tam magis* (Plaute, Bacch. 1091) ou le diptyque inverse *tam magis... quam magis* (Virg. Géorg. 3.309).

Du diptyque inverse avec soudure du relatif et du corrélatif est issue la conjonction *tanquam* (cf. n. 10).

Du diptyque inverse sort également, mais indirectement, l'emploi prépositionnel de *quam* pour introduire le complément du comparatif: *major quam Paulus* est en effet bâti à l'image de *tam magnus quam Paulus*.

Quanquam est à l'origine le partenaire à valeur généralisante de *quam*. Comme *quam*, *quanquam* a eu pour corrélatif *tam* (cette corrélation est attestée à époque ancienne) puis *tamen*, qui est facultatif; dégagée de la corrélation, *quanquam* devient une conjonction concessive « quoique ».

Quam est la conjonction qui illustre le plus clairement l'origine corrélatrice de l'expression de l'hypotaxe; c'est celle qui a conservé, à côté de ses emplois dans la corrélation un emploi d'adverbe indéfini *quam facete* « bien joliment », *quam familiariter* « bien familièrement »; combiné au préfixe intensif *per-*, elle donne *perquam*. Nous considérons que cet emploi dérive immédiatement de la valeur la plus ancienne

26. Palmer, p. 336-337; LHS 317 et suiv.

et la plus fondamentale, celle dont on peut tirer toutes les autres, y compris l'emploi en corrélation. *Quam* est initialement « dans une certaine mesure »; la valeur augmentative n'est que le reflet d'un emploi exclamatif; la valeur de « combien? » résultant purement et simplement de l'emploi interrogatif. D'autre part, mis en parallèle (en corrélation) avec un *tam* « dans la même mesure » il était apte à devenir un élément relatif, puis conjonctif.

Quam, confirmant certaines suggestions de *ut*, fournit donc le schéma de l'évolution à restituer pour la subordination latine dans la majorité des cas : 1 indéfini → 2 relatif (en diptyque normal; modifications de ce diptyque) → 3 *conjonction de subordination* (emplois libres; emplois régis).

7. Confirmation des précédentes analyses.

On doit se demander s'il est bien nécessaire de rapporter les diverses formes de la subordination latine au seul diptyque normal de la prose védique. Ne peut-on pas considérer comme aussi ancien le diptyque inverse, la relative complément de son antécédent, et la conjonctive en emploi libre? Faut-il imaginer un état de langue où toutes les phrases complexes étaient bâties sur le même modèle? Inversement, est-il légitime de comparer un système corrélatif **k^{wo}-* et un système corrélatif à relatif **yo-*?

Avant de répondre à toutes ces questions, il est indispensable de réexaminer la terminologie usuelle : relatif, corrélatif, anaphorique ne sont pas des termes univoques. En effet, on parle d'anaphoriques en fonction de relatif (en germanique et chez Homère), et inversement de relatif de liaison, c'est-à-dire de relatif en fonction d'anaphorique, en latin. D'autre part, si dans le diptyque normal, le corrélatif a fonction de *résomptif*, il a au contraire fonction d'*annonciateur* dans le diptyque inverse²⁷.

27. Depuis Apollonios (cité J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax* II, p. 84) on distingue deux fonctions principales pour les pronoms, la fonction déictique et la fonction anaphorique, c'est-à-dire celle de référent contextuel. En ce sens, le relatif est lui-même un anaphorique. Dans l'usage moderne, le terme n'est appliqué qu'au corrélatif, comme lat. *is*, ET § 214, LHS § 105d; mais il n'est pas évident que les deux orientations possibles d'un anaphorique — l'orientation rétrospective ou résomptive et l'orientation prospective ou annonciatrice — soient également anciennes pour un même pronom. Cf. aussi Monteil, p. 27 et suiv.

On ne saurait décrire, à plus forte raison reconstruire un système syntaxique en érigeant ces notions mal définies en universaux de l'expression. La seule méthode praticable est de déterminer le contenu originel des éléments de relation utilisés et de reconstruire les schémas-charnières, où tout en conservant leur valeur ancienne ces éléments occupent déjà les fonctions qui seront les leurs à époque historique. Or, le système corrélatif $*k^{wo} \dots *to-$ est très facilement interprétable à ce point de vue : on sait que le futur relatif $*k^{wo}-$ est d'abord un interrogatif-indéfini. On le sait, mais on n'en tire pas toutes les conséquences.

Nous examinerons donc le diptyque en donnant successivement à $*k^{wo}-$ ses deux valeurs « pleines » pour faire apparaître le modèle initial, et restituer l'évolution qui a mené à la fonction de relatif²⁸.

On s'aperçoit immédiatement que la valeur d'interrogatif ne peut en aucune façon avoir servi de point de départ. En effet, dans cette hypothèse, le diptyque reposerait sur une question suivie d'une réponse, ce qui implique deux interlocuteurs ou un dialogue fictif. Mais dans les deux cas, une question « qui... ? » appelle en réponse une information externe (« Pierre, Paul... ») et non une référence contextuelle (« lui »). Comment aurait-on pu tirer un modèle corrélatif d'une énigme védique comme VS I 6 *kās tvā yunakti sā tvā yunakti* « Qui t'attelle ? — C'est lui qui t'attelle » ? On peut être assuré que ce n'est pas à partir d'énoncés de ce type qu'est sorti le modèle corrélatif du latin et du balte.

En revanche, la filière qui mène de l'indéfini au relatif est évidente; elle l'est, lors même qu'elle ne s'est pas réalisée, par exemple en avestique Yt 19 53 *āaḥ vō kasciḥ mašyanqm...* *xʰarənō axʰarətam isaēta, aθaurunō hō rātanqm raoxšni. xšnuḥm isāṇhaēta* « quiconque d'entre vous, mortels, désirerait

28. La solution correcte du problème est déjà exposée par Delbrück, *Vgl. Sy.* III § 183 renvoyant à Brugmann *IF* 4 229 (réfutation de l'origine « dialoguée » de la relative introduite par $*k^{wo}$).

Elle est adoptée LHS § 298 Zusatz a (p. 555). Aucune indication sur ce problème chez ET. Formulation ambiguë MV § 752, et surtout § 926 : « l'emploi de l'interrogatif en fonction de relatif est attesté dans les langues slaves et en moyen-iranien ». Certes, un renouvellement formel de la relative à partir de l'interrogatif est possible, l'interrogation indirecte étant l'intermédiaire cf. *supra* § 2. Mais non une création. Les relatifs anglais mod. *who*, all. *wer*, identiques aux interrogatifs, ne sont pas pour autant des « interrogatifs en fonction de relatifs » : le renouvellement formel s'est fait à partir d'indéfinis comme mha. *swer* (vha. *sō uuer sō*), va. *swā hwā swā* « quicumque ».

la Gloire insaisissable, il recevrait l'éclatante récompense des dons de l'Atharvan ». Il n'est pas besoin d'imaginer la filière puisque le hittite nous la met sous les yeux. Considérons les deux phrases suivantes, tirées toutes deux des Annales des Dix Ans de Muršiliš : III 77 et suiv. *İR.MEŠ-YA-wa-za kweš daš nu-war-aš-kán I-NA URU Kaška kallanta pehulet nu-war-aš-mu arha uppi*. Götze (*Die Annalen des Muršiliš*, p. 91) traduit « Meine Diener, die du behalten hast, und die du nach der Kaskäer-Stadt hinabgeführt hast, die schicke heim zu mir! » III 83 et suiv. *nu-mu-mahhan¹ Pihhuniyaš eniššan EGIR-pa IŠ-PUR nu-mu İR-MEŠ-YA EGIR-pa Ū-UL pišta nu-ši zahhiya paun*. Götze p. 91 « Und wie mir da Pihhuniyas in dieser Weise zurück schrieb, und mir meine Diener nicht zurück gab, zog ich zum Kampfe mit ihm ». De tels « triptyques »²⁹, si fréquents dans les textes hittites, posent un problème au descripteur, même s'ils se laissent comprendre et traduire sans difficulté. Comment en effet doit-on les segmenter ? Il y a conflit entre deux critères, l'un purement formel : *kweš.../nu-aš... nu-aš*, et de même *mahhan.../ nu... nu*, l'autre logique, et souligné par la différence de mode dans le premier exemple, de personne dans le second : *kweš... nu-aš.../nu-aš* et *mahhan... nu.../nu* ; c'est sur cette seconde segmentation que reposent les traductions. La solution consiste à refuser le dilemme. Le triptyque hittite ne fait problème que si on se réfère implicitement au système relatif et corrélatif des langues classiques, et dont nos langues modernes ont hérité. Il suffit de donner à *kwi-* et *mahhan* leur valeur d'indéfinis³⁰ pour que la difficulté disparaisse : III 77 est littéralement « Tu as pris des sujets à moi, puis tu les as emmenés à la ville de Kaska ; maintenant, renvoie-les moi ! » et III 83 « puis, à un moment donné, P. me répondit en ces termes, puis il ne me renvoya pas mes sujets, alors je partis en guerre contre lui ». Dans ce système, un élément nouveau (mentionné pour la première fois) est signalé comme tel par une marque, que l'on peut nommer un « indéfini », et que l'on nomme un relatif, si l'on ne considère que

29. L'expression n'est pas limitative ; le nombre des propositions introduites par *nu* est souvent bien supérieur à trois. Sur la relative hittite, cf. W. H. Held, *The Hittite Relative Sentence, Language Dissertation* 55, 1957.

30. *kwiš* indéfini, cf. J. Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch* I (2^e éd. 1960), 253 (*UL kwiš* « personne » ; *mān kwiš* « si quis » ; *kwiš* répété « l'un... l'autre ») ; *mahhan* non conjonctif : A. Goetze, *Die Annalen des Muršiliš*, p. 246 : « ... *mahhan* als Adverbium im Hauptsatz ».

la liaison avec le dernier anaphorique³¹. Le hittite confirme donc ce qu'on savait sur l'origine indéfinie de l'emploi relatif; mais on peut également tirer de ce qui précède deux conclusions importantes. La première est que le moment essentiel du processus qui mène de l'indéfini au relatif est dans le fait même du diptyque, c'est-à-dire dans la structure binaire de l'énoncé commencé par un indéfini. De fait, s'il est arbitraire d'analyser comme des diptyques les phrases hittites précédemment citées, on trouve également en hittite de véritables diptyques, bâtis comme ceux de la prose védique, ainsi dans le même texte, I 12 *kwiš A-NA GIŠGU.ZA A-BI-ŠU ešať nu-wa apaš karu LÚKALA-anza ešať* « celui qui s'est assis sur le trône de son père, celui-là était jadis un héros ». Nous tenons ici la situation charnière, celle où un même élément peut s'interpréter aussi bien comme un indéfini que comme un relatif. La seconde est que la forme fondamentale du diptyque est celle du diptyque normal de la prose védique; le diptyque inverse en est forcément le retournement, puisqu'il est impossible de l'interpréter en donnant au relatif sa valeur initiale d'indéfini. En conséquence la valeur originelle du corrélatif est bien la valeur résomptive, et non la valeur annonciatrice.

8. Le diptyque *yo-... *so-/ *to-.

Il nous paraît possible d'appliquer ces conclusions au diptyque à relatif *yo-, bien que la valeur « pleine » de *yo- ne se laisse pas restituer³². Outre sa fonction de relatif, on ne connaît à *yo- que celle de ligateur d'un syntagme nominal, dans le type indo-iranien représenté par av. *Miθrō yō vouru.gaoyaoitiš* « Mithra aux vastes pâturages ». E. Benveniste BSL 1957-58 (*Problèmes de linguistique générale*, p. 208 et suiv.) y voit la fonction originelle de *yo-, refusant à juste titre de considérer comme primitive la relative complément de son antécédent, du type *ayám yó jajāna rōdasi* (PLG, p. 214) « celui-là, qui a engendré ciel et terre ». A vrai dire, le caractère secondaire de la concordance entre le type indo-iranien *miθrō yō vouru.gaoyaoitiš* et

31. Rapprocher la construction latine *qui.../ et is.../is* (le relatif), au lieu d'être répété, peut être repris par *et is*), cf. ET § 332.

32. J. Gonda, *The Original Character of the Indo-European Relative Pronoun *jo-*, *Lingua* IV (1954) 1-41, discuté Monteil, p. 40 n. 1. Sur la répartition dialectale des thèmes *yo-, *kwo- et autres, cf. W. Porzig, *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets*, p. 173.

l'adjectif déterminé (flexion longue) du slave et du baltique ne semble pas en faveur de son antiquité, d'autant que l'emploi le plus éloigné de la relative (avec **yo-* et l'adjectif accordés au substantif) est le plus récent. Quoi qu'il en soit, on peut restituer au moins dialectalement un type de phrase nominale introduite par **yo-* apposée à un substantif. Ceci posé, comment s'est effectué le passage à la phrase verbale ? E. Benveniste parle d'extension, mais sans indiquer les modalités de cette extension. Or, pour le problème dont nous nous occupons, là est l'essentiel. Faut-il imaginer simplement une introduction secondaire de la copule d'après le modèle des autres phrases nominales devenant des phrases à verbe *être* ? Nullement : cette introduction ne modifierait en rien la nature de **yo-*; s'il n'est pas relatif au départ, il ne le devient pas ainsi : *Miθrō yō vouru.gaoyaoiliš* étant originellement une phrase nominale apposée à un substantif, « Mithra, lui aux vastes pâturages » deviendrait tout simplement une phrase verbale apposée au substantif, *Miθrō yō asti vouru. gaoyaoiliš* « Mithra, il a de vastes pâturages ». **yo-* conserverait sa fonction ancienne, comme en lituanien où il a fourni le pronom de la 3^e personne, *jis*. Pour que **yo-* devienne un relatif, il a fallu et il a suffi qu'il soit repris par un anaphorique : RV *yé te pánthāḥ* n'est guère plus que « tes chemins » mais dans RV I 35 11 *yé te pánthāḥ... tébhir no adyá pathibhiḥ... rákṣa naḥ* « tes chemins... par ces chemins aujourd'hui (viens) à nous, protège nous ! » ; la reprise de *yé* par *tébhiḥ* en fait un relatif, et le syntagme nominal *yé te pánthāḥ* mis en parallèle et à égalité avec un syntagme prédicatif devient par là l'équivalent de *yé te sánli pánthāḥ* « les chemins que tu possèdes ». Face à *reván* « riche » *yó reván* est à peu près « le riche », comme lit. *turlingàsis* en face de *tūrlingas* ; mais *yó reván... sá naḥ siṣaktu* RV I 18 2 « lui (qui est) riche, qu'il nous accompagne ! » lui donne le statut d'une proposition *yó reván (ásti)*. En un mot, pour **yo-* comme pour **k^{wo-}*, c'est la structure binaire qui crée la corrélation et le corrélatif qui crée le relatif.

9. L'anaphore.

A côté de la phrase corrélative, on restitue une phrase fondée sur l'anaphore, sans relatif. On en connaît une forme simple en grec homérique et en vieux-perse³³, où une phrase

33. Kent, *OPG* § 312 ; Brandenstein-Mayrhofer lex. sous *nāman-* ; E. A. Hahn, *Naming Constructions in Indo-European Languages*, p. 57 et suiv.

nominale d'existence-locale est reprise par un anaphorique local : *Sikayauvaliṣ nāmā didā Nisāya nāmā dahyāuṣ Mādaiy avada-ṣim avājanam* « (Il est) une forteresse nommée S., (il est) une province nommée N. en Médie — c'est là que le tuai » (DB I 58-59); ces « Naming Phrases » (*nāmā* est un élément constitutif du tour) sont suspectes d'influence araméenne, mais les exemples grecs semblent garantir l'antiquité et le caractère i.-e. du tour, par ex. Hymne à Apollon I, 300-301 :

Ἀρχοῦ δὲ κρήνη καλλίροος, ἔνθα δράκαιναν
κτεῖνεν ἄναξ, Διὸς υἱός

« Toute proche est la source aux belles ondes où le Seigneur, fils de Zeus, tua le Dragon femelle » (C. Guiraud, *La phrase nominale en grec ancien*, p. 181). On remarque la traduction de ἔνθα par « où » : ἔνθα est un « anaphorique qui est devenu relatif » (Chantraine, *Dict. étym.* sous ἔνθα). La traduction conforme à la structure réelle de la phrase serait « Il y a à proximité une source... c'est là que le Seigneur... ».

Nous rejoignons ici le problème de « l'article en fonction de relatif », expression doublement fautive qu'on trouve encore chez Chantraine *Grammaire homérique*, I, p. 277 et II, p. 166 : il s'agit d'un anaphorique en fonction d'anaphorique³⁴. Considérons Σ 80-82 : ἀλλὰ τί μοι τῶν ἥδος, ἐπεὶ φίλος ὦλεθ' ἐταῖρος, Πάτροκλος, τὸν ἐγὼ περὶ πάντων τῶν ἐταίρων, ἴσον ἐμῇ κεφαλῇ · τὸν ἀπώλεσα ... P. Mazon traduit : « Mais quel plaisir en ai-je, maintenant qu'est mort mon ami Patrocle, celui de mes amis que je prisais le plus, mon autre moi-même ? Je l'ai perdu... », rendant le premier τὸν par un relatif, le second par un anaphorique (*le*). Ce qui est parfaitement normal pour un traducteur, qui doit respecter les habitudes stylistiques de sa propre langue. Mais Chantraine, *Grammaire homérique* I, p. 277-278 commente : « le mouvement conduit à considérer τὸν comme relatif en 81, comme démonstratif en 82 ». Or, que représente cette notion de « mouvement », sinon la construction conforme aux habitudes stylistiques du grec ultérieur — et du français ? Considérer que les deux propositions introduites par τὸν sont sur le même plan, faire donc de la première une incise : « — Je le prisais plus

34. C'est la conclusion de Monteil sur **to*-relatif chez Homère : « (**to*) voit son emploi à peu près totalement restreint aux cas où se rejoignent et s'équivalent anaphore et énoncé relatif » (p. 73).

que mes autres amis — » est conforme aux habitudes stylistiques homériques, telles qu'elles sont décrites II, p. 352 : « La liberté du mouvement de la phrase homérique apparaît dans l'emploi de parenthèses qui interviennent et ralentissent le mouvement de la phrase, mais fournissent, sous forme paratactique, l'explication de ce qui suit. » Nous avons rencontré un problème analogue avec le « triptyque » hittite.

Qu'ici ou là, la tradition manuscrite hésite entre δ et $\delta\varsigma$ (II, p. 167) ne prouve que l'ancienneté de cette erreur d'appréciation.

Dans les langues germaniques anciennes³⁵, la situation est analogue, mais plus complexe. C'est que les traducteurs des Écritures ont dû forger un outil linguistique capable de rendre aussi littéralement que possible la phrase grecque ou latine, à partir d'un système tout différent. Ainsi trouve-t-on en gotique tous les schémas de phrase du grec, y compris le diptyque normal, Mt. 5 19 *saei nu galairiþ aina anabusne... sah minnista hailada in þiudangardai himine* traduisant littéralement $\delta\varsigma \epsilon\acute{\alpha}\nu \omicron\upsilon\tilde{\nu} \lambda\acute{\upsilon}\sigma\eta \mu\acute{\iota}\alpha\nu \tau\acute{\omega}\nu \epsilon\tilde{\nu}\tau\omicron\lambda\acute{\omega}\nu$... ἐλάχιστος κληθήσεται ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν.

Les parallélismes de structure que l'on constate, par-delà les fortes divergences formelles, entre le système relatif et conjonctif des dialectes germaniques anciens montrent qu'ils se sont constitués indépendamment, mais sur un modèle identique et à partir d'un système commun; ce système était lui aussi fondé sur l'anaphore.

Le relatif gotique *saei* est constitué de l'anaphorique *so-/*to- suivi d'une particule qu'on interprète ordinairement comme le locatif singulier du thème pronominal *e-/*o-. Formellement identique à la conjonction $\epsilon\iota$ du grec, *ei* signifierait originellement « in dem Fall, bei dem Umstand, da, so » (Feist, *Vgl. Wb. der got. Spr.* sous *ei*)³⁶. *Sa-ei* est donc originellement « alors, lui » comme hitt. *n-aš* (*nu-aš*). Contrairement au latin, le gotique a eu des « relatives détermina-

35. Delbrück, *Vgl. Sy.* III, ch. XLVI; Hirt, *Handbuch des Urgermanischen* III § 188 et s.; M. M. Guxman, *Sravnitel'naja Grammatika Germanskix Jazykov* III, p. 330 et suiv.

36. Il ne faut pas prendre littéralement l'expression de « particule relative » qu'on emploie souvent pour désigner got. *ei*. Un parallèle comme celui que propose Delbrück, *Vgl. Sy.* 3, p. 348 entre skt. *tād āhar yād* et got. *þamma daga ei* est secondaire; toutes deux signifient « an dem Tage, als », mais le syntagme indien est originellement relatif (par inversion d'un diptyque) tandis que le syntagme gotique est anaphorique (« alors, à ce jour »)..

tives », compléments de leur antécédent *avant* de former des diptyques. Mt. VI 19 *ni huzdjaiþ izwis huzda ana airþai þarei malo jah nidwa frawardeiþ* « ne vous amassez pas de trésors sur terre, où la mite et la rouille détruisent » représente un emploi originel, puisque « où » y vaut « car là »; au contraire, *ibid.*, 21 *þarei auk ist huzd izwar, þaruh ist jah hairto izwar* « là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » ne peut être qu'un emploi secondaire, car « où » ne peut y équivaloir à « et là, car là ». On peut dire qu'ici le « diptyque normal » a été obtenu par inversion. *Saei* n'est donc pas à l'origine un relatif, pas plus que *sa auk* ou *sah*, qui traduisent parfois le relatif grec, lorsqu'il signifie « et lui » :

L II 37 (*jah was Anna praufelis...*) *soh þan widuwo jere ahtautehund jah fidwor, soh ni afiddja fairra alh fastubnjam* και αυτη χηρά ως έτων όγδοήκοντα τεσσαρων, ή ουκ άφίστατο από του ιεροϋ νηστείας. C'est sans doute par identification au relatif grec, et extension à tous ses emplois à partir de ceux où il se trouvait lui correspondre que *saei* est devenu un relatif.

Un autre système s'est constitué, à partir de la seule particule (*de* en anglais³⁷, *er* en nordique³⁸). Le gotique en a quelques exemples : k. XII 17 *ibai þairh hvana þizeei insandida* μή τινα ών απέσταλκα προς ύμās *hvana þizeei* au lieu de *hvana þize*, *þansei*, est à analyser en synchronie *hvana þize* « un de ceux », *ei* (relatif invariable) « qui ». Cet emploi est à considérer comme ancien là où la particule n'est pas « annoncée » par le pronom *sa/þa-*, qui est, on l'a vu, un anaphorique et non un annonceur. Pour cette raison, le tour nordique évoqué *supra* § 5 n'est pas originel; ou plutôt, il ne l'est que là où *sa/þa-* réfère à un élément antérieur (du contexte ou de la situation), où par conséquent le lien entre ce pronom ou adjectif et la particule *er* est tout à fait secondaire.

Il est naturel que ces tours anaphoriques aient été réinterprétés comme équivalents à la relative gréco-latine.

37. Malgré la différence d'origine, va. *þe* (ancien instrumental de **to-*) tient dans la relative anglaise une place identique à celle de *ei* dans la relative gotique. Et, pas plus que got. *ei*, ce n'est en soi une « particule relative ».

38. L'étymologie de *er* est discutée : mais qu'on y voie avec Prokosch suivi Guxman, p. 332, un reflet de **yo-* ou avec J. de Vries, *Altnordisches etymologisches Wörterbuch* sous *es* (qui en est la forme ancienne) l'équivalent de got. *is*, lat. *is*, ce serait, contrairement aux précédents, un *nominatif*; ce qui rendrait compte directement de la particularité signalée *supra* § 5, mais mettrait la relative nordique à part (elle n'aurait comme parallèle approximatif que la relative gotique en *izei* Delbrück, *Vgl. Sy.* III §§ 169-170 Hirt, *Hdb.* III, p. 199).

Le mécanisme de la réinterprétation est bien connu; il est visible en anglais moderne : entre *he came to a river; that was broad and deep* et *he came to a river that was broad and deep* la différence se limite à l'importance *plus ou moins* grande de la pause entre *river* et *that*; il y a donc *continuité* entre l'anaphorique et cet emploi du relatif. Le véritable changement se réalise lorsque l'ancien anaphorique est étendu aux autres fonctions du relatif. On voit la différence avec la situation en grec homérique, où deux systèmes coexistent l'un corrélatif (**yo*...**so*/**to*-), l'autre anaphorique (**so*/**to*-). Ce second système, devenu résiduel, puis abandonné, a été interprété *par les grammairiens* anciens et modernes par rapport au premier. Il n'y a que peu d'exemples de réinterprétations effectives, c'est-à-dire entrées dans la langue (ἐνθα « là » → « là où »). En germanique, il y a eu réinterprétation effective, favorisée par la confrontation avec un modèle étranger, et en particulier par les nécessités de la traduction. C'est ainsi que l'anaphorique a rejoint le relatif gréco-latin au terme extrême de l'évolution de ce dernier, c'est-à-dire lorsqu'il rejoint l'anaphorique. *He came to a river; that was broad and deep*, tour anaphorique originel, se trouve rejoindre le relatif de liaison latin *venit ad flumen; quod erat latum altumque*, qui est l'emploi le plus éloigné des origines du relatif latin (cf. *conclusion*).

10. La corrélation d'anaphoriques³⁹.

Le vieil anglais et (pour le seul pronom-adjectif) l'allemand jusqu'à l'époque actuelle présentent des schémas corrélatifs à base d'anciens anaphoriques : all. *der... der* « qui... is » v.a. *dæt... dæt* « id... quod » (conjonctif), *ǣr... ǣr* « avant... que », « plutôt... que » *dā... dā* « quand... alors », *dȳ... dȳ* « d'autant plus... que », *nū... nū* « tum... cum », *nō... nō* « de même que... de même » (F. Mossé. *Manuel de l'anglais du moyen âge*, I 1, p. 162). On penserait à une influence extérieure si le tour ne se rencontrait là où justement l'original n'a pas le schéma corrélatif, ainsi Bède, Hist. Eccl. II 12 (Mossé, p. 237) *þā hē þā his word gehȳrde, þā clypode hē* traduisant :

39. Monteil, p. 69 et suiv. discute les exemples possibles de corrélation d'anaphoriques en grec homérique; il les considère comme peu concluants. Ces exemples montrent en tout cas comment un relatif *peut* sortir d'un anaphorique par le seul fait qu'il est repris par un second anaphorique.

exclamavit auditis sermonibus ejus. Ce tour, on le voit, ne doit rien au modèle latin, ni directement, ni sans doute indirectement, le latin ignorant la corrélation à corrélatifs identiques. D'autre part, pour rendre le diptyque, le vieil anglais comme le gotique utilise son « nouveau relatif » *sē de*, repris par l'anaphorique *sē* : Mt. V 19 *sodlice se de hyt ded 7 lærd se bið mycel genemned on heofena rice* « qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno caelorum ».

S'il ne s'agit pas de l'imitation d'un modèle étranger, comment expliquer ce paradoxe d'une corrélation d'anaphoriques ? Il n'est pas question de postuler une double valeur, anaphorique et annonciatrice (ou anaphorique et relatif) pour le thème **sa-/*pa-*, comme le fait implicitement F. Mossé pour l'allemand : « la liaison ou corrélation entre la principale et la subordonnée relative s'est tout d'abord faite en répétant simplement en tête de la prop. relative le démonstratif contenu dans la principale ». Seule l'ambiguïté du terme « démonstratif » permet cette affirmation. Lorsque quelques lignes plus bas, il explique l'origine de l'emploi de *der* comme relatif, c'est à partir de la valeur *anaphorique* « dans des phrases comme *durch den palās drāte: der lūhte algemeine* : vivement à travers le palais : celui-ci brillait de partout » (*Manuel de l'allemand du moyen âge*, p. 185). La valeur *annonciatrice* n'apparaît que par l'inversion du diptyque : elle est la *conséquence* (indirecte d'ailleurs), et non la *cause*, de la corrélation. On partira donc d'anaphoriques : l'exemple cité *supra* illustre parfaitement non seulement l'origine de l'emploi relatif, mais aussi l'origine de l'emploi annonciateur (d'où corrélatif) de *der*. En effet, l'article est d'abord un anaphorique (ici, *den* note le caractère « connu, déjà mentionné » du palais); mais, dès que *der* devient relatif, la fonction de *den* devient *aussi* celle d'un annonciateur. Ici, le processus est inverse de celui que nous avons dégagé des systèmes corrélatifs **yo-...*to-* et **k^wo-...*to-* : ici, c'est le relatif qui transforme l'anaphorique en annonciateur. Cette fonction annonciatrice de *der*, historiquement secondaire, a la particularité d'être latente : elle s'exprime par l'accent d'insistance (*dër Mann, der...*). Cette particularité rappelle l'origine contextuelle de la fonction : *der* est par nature anaphorique, et doit sa fonction secondaire d'annonciateur à la présence d'un relatif. L'accent de phrase a pour fonction d'exprimer cette liaison *der... der* qui impose au premier la fonction d'annonciateur. On peut faire des obser-

vations analogues en vieil anglais : reprenons un peu plus haut l'exemple précité de la traduction de l'Histoire Ecclésiastique de Bède par Alfred *þā hēt sē cyning swā dōn. þā hē þā...* traduisant librement *Quod cum iubente rege faceret, exclamavit...* L'original latin a un diptyque (à corrélatif zéro) en *cum*; la traduction anglaise a deux indépendantes commençant par *þā*. On voit comment la segmentation peut aussi bien détruire la corrélation que la constituer, comment l'abandon de la structure binaire fait immédiatement s'évanouir, avec le diptyque, la fonction relative, comment en un mot on peut passer de l'hypotaxe à la parataxe. Ce qui prouve a *contrario* que la structure binaire est tout dans la corrélation. Séparés de leur contexte par une segmentation de nature stylistique par ex., les deux derniers termes d'un triptyque hittite formeraient⁴⁰ un diptyque du même type que ceux de l'anglais et de l'allemand, *nu-mu* İR-MEŞ-YA EGIR-*pa* Ū-UL *pišta* *nu-ši zahhiya paun* « comme il ne me renvoyait pas mes sujets, alors je partis en guerre contre lui » : ce serait l'exacte contrepartie de v.a. *ulon odwendan hīl nū mōnna bearnum, þæt heofon.rīce, nū wē hīt habban ne mōlon* « allons en détourner les enfants des hommes, de ce royaume céleste, puisque nous ne pouvons pas l'avoir » (La Genèse, 403-404, cité Mossé, p. 191). On voit par là que le modèle corrélatif est originel en germanique : il est donc certain que la constitution des relatifs et conjonctifs du type v.a. *sē þe* « qui », *þælle* (*þæt*+*þe*) « que », etc. est un fait de renouvellement formel, non de création.

Il est probable que le slave⁴¹ a connu un système analogue, mais utilisant le thème **yo-*. En effet, la corrélation d'époque

40. Cette éventualité ne semble pas s'être réalisée en hittite, où le diptyque s'est maintenu sous la forme *mahhan... nu*.

41. A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* II, p. 423 : « Le balto-slave a confondu deux pronoms différents de l'indo-européen : le relatif **yo-* (...) et l'anaphorique **i-*. » Outre qu'on ne connaît pas de corrélation **yo-...*i-* par ailleurs il serait étonnant qu'elle se soit développée en slave, où la phonétique tend effectivement à rapprocher les formes, alors que l'anaphorique ancien **to-* est bien représenté. Il est donc *a priori* probable que **yo-* et **i-* se sont confondus parce qu'ils avaient la même fonction, celle d'anaphorique. En tout cas, il n'est pas possible de s'appuyer sur la comparaison du relatif vieux-perse (p. 429) : le relatif vieux-perse est issu de l'unification d'un syntagme *ha-/ta-+ya-*, ce qui n'a rien de commun avec la convergence et finalement l'identification des thèmes **yo-* et **i-*.

D'autre part, peut-on parler de balto-slave à ce sujet ? Le baltique, s'il présente des similitudes importantes avec le système slave, possède également un système corrélatif inconnu du slave, cf. *supra* § 3.

historique est constituée d'un corrélatif représentant *yo- (et, au nominatif, *to-), et d'un relatif constitué du représentant de *yo- suivi d'une particule (v. sl. *že*). On pourrait penser que c'est cette particule qui dès l'origine porte la fonction relative; mais il n'en est rien. Plusieurs conjonctions bâties sur le thème du relatif ignorent la particule *že* ou ne l'ont qu'à titre facultatif. Ainsi v. sl. *jegda(že)* « quand » *jeli* « alors que », *jelima* « puisque », *jako* *ѣѣ*, *ide(že)* « où ». Mais il serait tout aussi illusoire d'attribuer à *yo- en slave la fonction relative, puisque nous constatons qu'il a valeur d'anaphorique, en distribution complémentaire avec *to-. Cette fonction anaphorique est d'ailleurs celle de *yo- dans la flexion longue de l'adjectif; l'assimilation de *yo- en cette position à l'article défini du français serait abusive : certes, ils ont en commun leur emploi dans la substantivation d'un adjectif, *desętę* « les dix », en face de *desęte* « dix » ou *zųlyję že i dobry* « et les mauvais et (les) bons » (leur premier seul est à la forme longue). Mais dans un emploi comme *vų gradų naricajemyi Nainų* « dans une ville appelée Naın », c'est seulement la fonction anaphorique qui permet de comprendre la genèse de l'expression : il ne peut s'agir que d'une anaphore « dans une ville, elle appelée N. », tour comparable aux « incisives » homériques. Cet anaphorique a évolué comme le représentant de *to- en germanique vers la fonction de relatif, le schéma d'évolution apparaissant même dans l'adjectif long sur thème de participe : *za jelerę kramolę byvųšęję vų gradę* « pour une certaine sédition qui avait eu lieu dans la ville » (Ces divers ex. empruntés à A. Vaillant, *Manuel du vieux-slave*, I, p. 166). Il est donc probable que le système repose sur une *corrélation d'anaphoriques*, la fonction relative et l'orientation du diptyque étant ultérieurement marqués par la particule *že*, en attendant la création, comme aussi dans les langues baltiques, d'un nouveau relatif à partir de l'indéfini.

À côté du système *k^{wo}...*to-, qui est celui de la plus ancienne corrélation en latin, il reste en balte des traces d'un système comparable à celui du slave.

Ainsi le lituanien a les conjonctions *jėi* et ses dérivés *jėib*, *jėib* *jėigu* et *jeng* (auj. disparue); *jōg*; *juō*. Mais ce système est-il fondé sur un *yo- relatif ? Il nous semble aisé d'en tirer la conclusion opposée.

1° Pas plus que lat. *sę* et que gr. *ę*, auxquels il est en tout parallèle, lit. *jėi* n'a jamais été le « relatif » d'un corrélatif.

Certes, de même qu'en latin il s'est constitué secondairement une corrélation *sī... sīc* (§ 2) il s'est constitué en lituanien une corrélation *jėi... tai*⁴². Comme pour lat. *sī*, gr. *εἰ*, l'origine paratactique de l'hypotaxe ne fait ici aucun doute; mais l'existence de *kād* (§ 2) garantit qu'il existait une expression hypotaxique de la relation conditionnelle, antérieurement à l'expression parataxique qui a été à l'origine du *renouvellement formel* (d'ailleurs partiel, puisque *kād* est resté vivant dans cet emploi).

2^o Les formes issues de *jėi* : *jeib* introduit, dans la langue des xvi^e-xvii^e siècles « des subordonnées de but, de condition et (très rarement) de concession⁴³. Ceci prouve que la valeur n'est pas celle d'un relatif, mais d'un anaphorique résomptif, « ainsi » : ceci est évident pour l'emploi conditionnel, dans lequel *jeib* est un simple doublet de *jėi* (*ieib Christus nekeles, swiets butu prapules* « si le Christ n'était ressuscité, le monde se serait écroulé »). Mais comment tirer de cette valeur celle de but, qu'on trouve par ex. dans *mus tarnus tawa stiprink jeib welns mus ne sugautu* « fortifie-nous, nous tes serviteurs, pour que le diable ne nous prenne pas! » ? C'est évidemment impossible; il faut partir de : « fortifie-nous... qu'ainsi le diable ne nous prenne pas (*sugautu* étant un subjonctif) ». A. Kurschat distingue de cette conjonction, accentuée *jeīb* une conjonction *jėib* qui signifie « pourvu que » sens proche de celui de *jėi* et qui par ailleurs se combine

42. Nous ne pouvons souscrire à ces affirmations d'A. Vaillant, *Grammaire Comparée des langues slaves* II, p. 428 : « L'état des langues baltes, qui est tardif, n'est pas à comparer à celui du vieux-slave, mais il est semblable à celui des langues slaves modernes. Du relatif **yo-* et de ses dérivés, il subsiste quelques conjonctions, lit. *jėi*, *jeī* « si », *jō-g* « que »... Le relatif est en lituanien *kuřs*, de *kur-is* fém. *kuri*, par juxtaposition de l'anaphorique *jīs* à *kuř* « où »... ». *Kuris* n'est que le nouveau relatif lituanien; l'ancien, qui est *kās* et a pour corrélatif *tās* est à mettre en parallèle avec le plus ancien système corrélatif latin (**kwo*... **to*-) et non avec les innovations des langues slaves modernes, qui consistent dans un renouvellement formel de l'hypotaxe slave en **yo-* par les représentants de **kwo*-. D'autre part, si l'on considère **yo-* comme fondamentalement relatif en balte, il faut admettre que l'anaphorique *jīs* qui en est le reflet direct comme un emploi généralisé de « relatif de liaison ».

43. On répète que *jėi* est « le locatif du pronom relatif **yo-* » mais sans montrer comment le sens de « si » peut être issu de celui — inévitable dans cette hypothèse — de « là où ». Quant à l'origine de *tai*, elle est discutée, cf. E. Fraenkel, *Litauisches etymologisches Wörterbuch*, s.v. : *tai* a deux valeurs, dont l'une est celle d'un cas oblique (« ainsi, alors ») et l'autre celle d'un nom.-acc. nt. de *tās* (« cela »). En tout cas, ni la forme, ni les emplois ne font supposer une ancienne corrélation *jėi... tai* « ubi... ibi ».

aux indéfinis pour exprimer la généralisation, *jėib kàs* « si quis ». Quant à *jėig*, *jėigi*, *jėigu* ce ne sont que des doublets de *jėi*.

3^o *jeng* était une conjonction finale qui se construisait avec le subjonctif, et aussi avec le futur, comme le note D. Klein *Grammatica lituanica* (V *De constructione conjunctionum*)⁴⁴ *jeng ilgay giwesi ant žemes* « ut diu vivas super terram ». Ce détail révèle que la conjonction n'est à l'origine qu'un adverbe, « ainsi » : « ainsi, tu vivras longtemps sur la terre ».

4^o *jōg* (auj. doublet de *kād* consécutif) était dans l'ancienne langue une conjonction importante : chez Vilentas⁴⁵, son emploi le plus fréquent (45 ex.) est celui d'une conjonction complétive, après les verbes dire, montrer, promettre, etc. Comme toujours, c'est là un emploi secondaire dont on ne peut rien tirer pour la reconstruction ; mais il en existe deux autres, l'un causal (17 ex.), l'autre consécutif (5 ex.). Il faut immédiatement noter le caractère contradictoire de cette double valeur : la relation consécutive est logiquement l'inverse de la relation causale. Et ceci est essentiel pour l'interprétation syntaxique. L'emploi consécutif ne peut être issu que d'un anaphorique résomptif « inde » : 5.25 *tada bus zmones apsinkintas, iog newiena isch tu gerai nealmjs* « then people will be burdened, so that they will not remember any of them well ». Au contraire, l'emploi causal ne peut être que relatif dès l'origine : 36.19 *Diekawoju, tau Tiewe... iog mane sche diena maloney apsaugoiey* « I thank you, Father, ... that you mercifully protected me this day » et surtout (en diptyque inverse) 51.1 *a daello bus wadinta wirischka, iog isch wira ischimla jra* « and she will be called « of man » because she has been taken from man ». La corrélation *dėl* *tō...* *jōg* n'est ni stable, ni, semble-t-il, ancienne. Mais il reste que nous devons postuler une valeur double, relative et anaphorique, *unde* et *inde*, pour *jōg*. Cette situation, exceptionnelle dans le système syntaxique lituanien, fait penser

44. *Pirmoji Lietuvių Kalbos Gramatika 1653 Metai* (Vilnius 1957). J. Palionis, *Lietuvių Literatūrinė Kalba XVI-XVII a.*, p. 202 relève cette construction, qu'il estime « tout à fait insolite, archaïque ».

45. G. B. Ford, *The Old Lithuanian Catechism of Baltramiejus Vilentas* (1579) à qui sont empruntés les exemples et les données chiffrées. *Jōg* est constitué du gén.-(abl.) du thème **go-* suivi d'une particule *-g* (p. 149).

à la corrélation d'anaphoriques que nous avons supposée en slave, et dont il est au moins un exemple en lituanien.

5^o La corrélation d'anaphoriques est directement attestée pour *juō*⁴⁶ : *juo daugiau juo geriau* « d'autant plus, d'autant mieux », équivalent à *kuo daugiau tuo geriau* conforme au système régulier de la corrélation du lituanien. La contamination secondaire des deux produit *juō... tuō* où *juō* prend exceptionnellement la place d'un relatif, comme ind. *yá-* dans une corrélation *yá... tá-*. Le thème **yo-* n'a donc, semble-t-il, jamais été affecté de façon stable à la fonction relative en baltique; certes, il était parfaitement apte à l'être comme il l'a été sporadiquement et comme en slave, en grec et en i.-ir. Il lui aurait suffi d'être repris en diptyque par **to-*; s'il ne l'a pas été plus souvent, c'est simplement parce que **k^{wo}-* était déjà installé dans cette fonction. Ce qui est commun et originel, c'est la structure corrélatrice.

Conclusions.

Les quelques indications qui ont été tirées de l'examen des principaux systèmes de phrase complexe dans les langues i.-e. anciennes nous semblent permettre de mieux situer la subordination latine.

Le *relatif de liaison* ne représente pas un emploi originel : ce qui précède permet de l'affirmer avec certitude. Il suffit pour s'en convaincre de tenter de donner à *qui* sa valeur première d'indéfini⁴⁷. Mais l'incertitude subsiste sur la genèse de cet emploi : nouvelle segmentation d'une relative (c'est-à-dire l'évolution qui mène de l'anaphorique au relatif en anglais, etc. mais inverse), substitution stylistique du relatif au corrélatif (comme pour le *cum inversum*) ou trace d'un remplacement ancien du thème **yo-* dans tous ses emplois par le thème **k^{wo}-* ? Seule est exclue la conservation d'un tour originel, le thème **k^{wo}-* n'ayant jamais par ailleurs la valeur résomptive.

Les types attestés en i.-ir. *yé té pánlhāh* « tes chemins », av. *Miθrō yō vouru.gaoyaoiliš* (§ 8) sont représentés dans quelques formules comme *qui Castor et Pollux* (Varron)⁴⁸,

46. Instr. sg. de *jis*. Les trois types de corrélation cités d'après *Dabartinės Lietuvių Kalbos Žodynas* sous *juō*.

47. Ainsi LHS § 308 (réfutant justement Hirt *IG*, VII, 133 et suiv.).

48. LHS § 223 b y voient un emploi elliptique, donc secondaire. Mais Benveniste donne de bonnes raisons de considérer les expressions de ce type comme des archaïsmes (*PLG*, p. 220).

ou *divi qui potes* « les dieux puissants ». Ici, encore, *qui* ne peut pas être originel : mais comme le tour est sûrement ancien, il faut y voir le renouvellement formel d'un tour où l'élément pronominal était autre, par ex. **yo-*. Même remarque pour les syntagmes hittites du même type cités par Benveniste, *l. c.*

Ce fait, auquel on joindra le précédent, renvoie à un état plus ancien que celui auquel remonte dans son ensemble le système latin de la corrélation, de la relative et de la subordination. Nous voyons que **k^{wo-}* a pu très tôt se substituer mécaniquement à un élément plus ancien : il est donc possible que, là même où il a son emploi est parfaitement justifié par sa valeur initiale d'indéfini, il s'agisse du renouvellement formel d'un plus ancien relatif, comme va. *sē þe* par *who*. A part les quelques subordonnants qui remontent à des adverbes étrangers à la corrélation comme *dum*, tout s'explique à partir de structures préexistantes comme notamment le « diptyque normal » et de ses modifications internes comme le changement de segmentation, ou externes comme l'inversion, la modification du corrélatif, sa soudure avec le relatif ou sa suppression. A l'opposé, on voit se constituer secondairement de nouveaux diptyques. On constate donc de nombreux renouvellements formels, mais peu de créations et rien en tout cas qui témoigne en faveur de l'existence d'un système où la parataxe aurait été le statut normal de la phrase.

Le statut normal du système auquel remonte, au moins pour sa forme, l'hypotaxe latine, est la corrélation. Mais à côté de ce « diptyque normal » où un indéfini **k^{wo-}* se trouvait identique à (et apte à remplacer) un relatif, nous savons qu'il existait d'autres structures, comme celle de la phrase à anaphore, qui peut aboutir à un résultat identique avec un matériel différent. La conclusion à tirer de ces observations n'est pas l'inexistence de la phrase complexe en i.-e., mais son instabilité formelle, garantie de l'importance de son emploi : c'est parce que la phrase complexe était en usage que ses signifiants se sont usés et ont été fréquemment renouvelés.

Les signifiants de la corrélation laissent deviner une plus lointaine préhistoire de la phrase complexe; on a de bonnes raisons de croire que plusieurs pronoms de l'i.-e. remontent à des constructions, dont le premier membre était à l'origine une particule de phrase.

1^o Le corrélatif de *yá-* n'est pas toujours *tá-* en védique : les formes inaccentuées du thème *a-* servent également de corrélatif; A. A. Macdonell, *A Vedic Grammar for Students*, p. 297 le définit « an unemphatic correlativ ». Dès lors, il faut le rapprocher de l'anaphorique hittite *a-*. Mais comme l'anaphorique hittite est toujours précédé d'une particule de phrase, *nu* dans les textes « classiques », et *ta* dans les textes anciens, il devient possible d'analyser le pronom i.-e. **tó-* en une particule de phrase **t(o)* suivie d'un pronom **o-*. On a identifié un **tó* particule en grec, en slave, etc. et peut-être faut-il voir un reflet de cette situation originale dans le fait, signalé par A. Minard, *Sub.* 437 que le corrélatif zéro de *yálra* est fréquent, mais que « dans la plupart des cas le mot initial de l'apodose est une forme du thème *tá-* de démonstratif anaphorique ...*tásya* était vraisemblablement senti comme *tád asya* ».

2^o Le nominatif animé de l'anaphorique est partout supplétif : ainsi l'anaphorique slave **yo-* a pour nominatif **tos* : de même déjà l'anaphorique i.-e. **to-* a pour nominatif **so*. Mais **so* ne peut pas être un ancien nominatif, puisqu'il lui manque la désinence caractéristique du nominatif animé, **-s* : il s'agit d'une particule de phrase que reflète non seulement le *sá* initial figé du védique (Minard, *Sub.* § 98 et suiv.), mais aussi la particule hittite archaïque *šu* (J. Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch* I (2^e éd. 1960) § 317).

Le tableau suivant⁴⁹ illustre la genèse des anaphoriques à partir des particules de phrase soudées à d'anciens pronoms :

Particules de phrase	Particule+ancien pronom > nouveau pronom
Hitt. <i>nu</i> , v.irl. <i>no</i> v.sl. <i>nŭ</i>	Hitt. <i>n-aš</i> (<i>nu-aš</i>)
Hitt. anc. <i>ta</i> , celt. <i>to</i>	Hitt. anc. <i>t-aš</i> (<i>ta-aš</i>), i.-e. <i>*to-</i>
gr. τὸ(vŭ), v.sl. <i>to</i>	
Hitt. anc. <i>šu</i> , véd. <i>sá</i>	I.-e. <i>*so-</i> (fléchi en v.lat. et en gaulois).

49. Le tableau résume les conclusions de l'étude de V. V. Ivanov, *Obščeeindoeuropejskaja praslavjanskaja i anatolijskaja jazykovnye sistemy*, p. 186 et suiv., fondée sur les observations de M. Dillon, *TPS* 1947, 22 et suiv., F. Sommer, *Hethiter und Hethitisch* (1947), p. 70 et C. Watkins, *Preliminaries to the reconstruction of Indo-European sentence structure* (*Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, 1964).

Ces divers faits confirment nos analyses qui par des voies purement syntaxiques aboutissent également à considérer les modèles historiques comme issus non d'une création, mais du renouvellement formel dans la majorité des cas de modèles préexistants.

La méthode comparative, dans sa plus stricte application, ne permet guère que d'aller du même au même, de superposer des formes identiques pour en reconstruire l'étymon et conclure par là à l'existence du signe correspondant en i.-e. Mais elle ne permet pas de reconstruire des structures dont la forme a changé. Ainsi pour l'infinitif : l'impossibilité de superposer les formes historiques d'infinitif lat. *ferre*, gr. φέρειν, skt. *bhártum*, etc. « porter » interdit de reconstruire un « infinitif i.-e. », dans le sens où l'on reconstruit un « participe présent i.-e. » **bhér(o)nt-* (lat. *ferent-*, gr. φέροντ-, skt. *bhára(n)t-*) « portant ». De l'inexistence d'une forme commune à celle de la structure ou de la catégorie correspondante, il n'y a qu'un pas. On l'a souvent franchi, mais jamais avec autant d'assurance que Meillet dans le chapitre de l'*Introduction* sur « l'union de plusieurs phrases » (p. 371 et suiv.), chapitre tout entier consacré à montrer comment une langue peut se passer de phrases à subordonnées, que ce soit en utilisant des participes, des noms verbaux, etc. ou en juxtaposant les phrases « comme elles le sont dans le *veni vidi vici* de César. » (p. 371).

De ce que chaque tour hypotaxique remonte en dernière analyse (c'est-à-dire parfois par-delà un nombre important de renouvellements formels) à une parataxe, on a bâti, en projetant dans une synchronie illusoire ces diverses parataxes, une mythique « parataxe primitive », à laquelle il n'a pas été difficile de trouver des parallèles dans certaines formes rudimentaires de l'expression. Cette illusion a été dénoncée par Meillet lui-même dans une étude extrêmement intéressante et dont les conclusions ont été trop souvent oubliées : « Si l'on connaît très peu de conjonctions indo-européennes, ce n'est donc pas nécessairement parce que l'indo-européen ne liait pas les phrases, parce qu'il usait, comme l'on dit, de la « parataxe » ... Les conclusions *ex silentio* sont toujours dangereuses en grammaire comparée; ici, elles conduiraient à une grossière erreur. » (*Ling. Hist. et Ling. Gén.* I, pp. 162-163). La théorie du renouvellement formel est clairement exposée p. 168 : « Un point important, qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que, dans toutes les

langues où l'on observe le passage de mots au rôle de conjonction ou de relatif, il existait déjà des conjonctions et un relatif et que, par suite, ces mots n'ont eu qu'à se conformer à des modèles existants. On se représente trop souvent ce passage comme une véritable création à expliquer de toutes pièces; en réalité, il ne s'agit jamais que de renouvellements; ». Ces conclusions sont en accord avec celles de R. T. Lakoff, *Abstract Syntax and Latin Complementation* (1968) : les systèmes syntaxiques, dans leur structure profonde, changent beaucoup moins que ne le fait croire l'examen de la structure superficielle (cf. p. 219). Mais l'idée n'est pas neuve : elle remonte, par-delà Meillet, à Brugmann, *IF* IV (1894), p. 229 et suiv., auquel renvoie Meillet p. 169.

Mais peut-on, sans tomber dans l'excès inverse, affirmer l'existence de la phrase complexe en i.-e. et en reconstruire quelques formes ? En effet, *aucun* subordonnant pas même le « relatif » *yo-, que pourtant Meillet lui-même admettait, ne peut être considéré comme originel dans sa fonction. Substituer *k^wo- à *yo- comme on l'a fait n'est pas plus légitime⁵⁰. Il est donc exclu — comme pour l'infinitif — de reconstruire des *signifiants* ; mais l'étude syntaxique, appuyée par la reconstruction plus poussée des formes permet de postuler l'existence de formes complexes de la phrase i.-e.; elle permet aussi d'en tracer les contours et d'en induire les fonctions.

Sur la base des analyses précédentes, on considérera que l'i.-e. possédait deux types principaux de phrases complexes. L'un est *narratif* : la phrase hittite en donne une image. Elle se définit par rapport au récit : un élément signalé comme nouveau, ou constituant un jalon dans la narration (hitt. *kwiš*, *mahhan*, ailleurs une « Naming-Phrase », ou un syntagme nominal à ligateur interne) est repris par une série indéfinie d'éléments anaphoriques-résumptifs introduisant des éléments secondaires de la narration : hitt. *n-aš*, *nu*, i.-e. *t-o-, etc. Ce n'est pas une simple énumération (*veni, vidi, vici*), mais une présentation structurée dans laquelle les procès sont hiérarchisés. L'importance de ces points de repère chronologiques est garantie par leur intégration aux formes verbales où ils deviennent, dans une part importante du domaine i.-e., des augments (i.-ir. gr. arm.

50. O. Szemerényi, *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft* (1970), p. 194.

phryg. *e-; v. irl. no-). L'existence de cette structure explique que le renouvellement formel ou parfois la création de subordonnées se soit faite à partir de l'anaphore résomptive, que ce soit pour aboutir à des systèmes à corrélatifs différents (*yo...* *to-*, **k^wo...* **to-*) ou identiques (**yo...* **yo-*, **to...* **to-*).

Cet aboutissement commun suppose une structure pré-existante commune, le diptyque; on peut, par opposition à la précédente, la définir comme *rhétorique*. Deux procès sont mis en relation directe; la symétrie de la forme souligne l'expression du rapport. Ce qui importe n'est pas le sens du terme « introducteur » (le futur « relatif »), mais le fait pur et simple d'être repris par un second, et d'être mis en relation binaire; la meilleure preuve en est apportée par les diptyques à base d'anciens anaphoriques qui, contrairement à ce qu'on pourrait attendre de leur valeur première, constituent des diptyques identiques à ceux qui sont constitués au moyen de corrélatifs différenciés.

Il est possible de reconstruire l'évolution de ces deux types de phrases et leurs interférences. Rappelons quelques points essentiels :

1° Le seul élément commun aux deux types et à tous les dialectes est **to-*.

2° Cet élément, issu d'une particule **t(o)* résomptive (« et puis, alors ») suivie d'un pronom **o-*, est de son origine même résomptif.

3° C'est lui qui en dernière analyse donne la valeur relative aux divers éléments qu'il reprend en structure binaire, que ce soit l'« article défini » **yo-* ou l'indéfini **k^wo-*, **k^wi-* ou même un **to-* précédent.

4° Le facteur essentiel de changement est l'inversion du diptyque, quels qu'en soient les motifs, stylistiques ou autres. L'inversion a un effet direct et immédiat : le résomptif **to-* devient un annonceur; l'élément repris (**yo-*, **k^wo-*, **to-* ou le substantif qu'ils accompagnent) devient un élément annoncé, pourvu d'un antécédent.

L'inversion exerce également une influence indirecte : des interférences se produisent entre les deux types de phrases.

1° Le relatif adjectif d'un diptyque normal peut être réinterprété comme relatif pronom, introduisant une relative

complément de son antécédent. Il est d'ailleurs impossible dès lors de tracer une limite précise entre ces deux structures.

2^o Par rapport au diptyque normal, la phrase anaphorique peut être appréciée comme une phrase à relatif zéro :

*yo- ... *to-
ø ... *to-

*to- demeurant résomptif. Mais par rapport au diptyque inverse, elle ne peut être appréciée que comme une phrase à annonceur zéro :

*to- ... *yo-
ø ... *to-

On voit comment dans ces conditions *to- peut être réinterprété comme l'équivalent d'un relatif, puisqu'il occupe la même position dans le système. Ici encore, il est impossible de tracer une limite précise entre le *to- anaphorique et le *to- nouveau relatif : la différence est graduelle, et nombreux sont les syntagmes susceptibles des deux interprétations comme on le voit en grec homérique. A partir de cette identité de fonction, l'anaphorique peut s'étendre sur le domaine entier du relatif ancien, et même l'éliminer totalement; il peut même être utilisé comme relatif d'un diptyque normal, ce qui donne naissance à la corrélation d'anaphoriques. C'est ce qui a dû se passer en germanique : on ne pourrait expliquer l'extension d'emploi de l'anaphorique, s'il ne s'était substitué à un relatif préexistant, avec l'appui du modèle gréco-latin. L'«anaphorique en fonction de relatif», lorsqu'il l'est en réalité et dans toutes les fonctions d'un authentique relatif, suppose une structure corrélatrice préexistante. Une influence extérieure peut accélérer l'évolution; elle ne peut en être la seule cause. Le tour n'est primitif qu'en apparence : il représente le renouvellement formel et non la création d'un système relatif. Il reste peut-être des traces morphologiques d'un ancien relatif *yo-, cf. n. 38, dans la « particule relative » v. isl. *er*.

Inversement, *yo- peut empiéter sur le domaine de *to- comme on le voit en slave et partiellement en balte. Là aussi, la corrélation d'anaphoriques (indifférenciés, puis secondairement différenciés) a succédé à une corrélation de type indo-iranien et grec. Il ne faut pas s'étonner de voir un système différencié (par ex. *yo-... *to-) céder la place à un système indifférencié (*to-... *to- ou *yo-... *yo-) : à la

corrélation latine *qualis... talis, quantus... tantus* a succédé la corrélation française *tel... tel, tant.... tant* : ce second type a l'avantage du parallélisme total de l'expression. Et s'il se révèle des inconvénients à l'usage, il est aisé de différencier le relatif par l'adjonction d'une particule.

On partira donc d'un système où coexistent, comme en grec homérique, la phrase anaphorique et la phrase corrélatrice.

Forme rhétorique, le diptyque devait dès l'origine subir des modifications analogues à celles qu'on connaît à époque historique. Certes, il est théoriquement possible que les locuteurs n'en aient jamais tiré d'autres formes d'hypotaxe, et se soient contentés de participes ; mais il serait surprenant qu'à partir d'un tel état, et en l'absence de structures pré-existantes, le latin et le balte, l'indo-iranien et le grec aient indépendamment développé, à partir du seul diptyque, en suivant des chemins parallèles, des systèmes hypotaxiques aussi proches. Cette conception, que dément l'expérience linguistique, repose essentiellement sur une fausse idée que l'on se fait du niveau de civilisation des indo-européens : de même qu'on leur refuse le nom verbal⁵¹, dont le caractère abstrait serait incompatible avec leur mentalité concrète, de même l'absence de phrase complexe paraît naturelle à qui considère les indo-européens comme des « primitifs » : illusion que Meillet dénonçait à la fin de son article : « Si les éléments de liaison des phrases, et en particulier les conjonctions de subordination, diffèrent pour la plupart d'une langue indo-européenne à l'autre, cela ne tient pas nécessairement, on le voit, à ce que l'indo-européen aurait été une langue peu civilisée, pratiquant seulement la juxtaposition des phrases. »⁵².

Jean HAUDRY.

10, rue Denis-Garby
69630 Chaponost (Rhône).

51. BSL 1971, p. 111.

52. *Linguistique historique et linguistique générale*, p. 174.

QUE SAVONS-NOUS DE L'ÉCRITURE ET DE LA LANGUE DES CARIENS ?*

SOMMAIRE. — *État de notre documentation sur le carien (avec, en appendice I, discussion de la bilingue d'Athènes). — Tentatives récentes de lecture et de déchiffrement des inscriptions (avec en appendice II, bibliographie des années 1932-1972).*

Comme on le sait, le vieux peuple des Cariens, qui habitaient dans le sud-ouest de l'Asie Mineure, entre les Lydiens et les Lyciens, a été connu très tôt par les Grecs et considéré comme assez original; en effet, dans l'*Iliade* (II, 867), Homère définit les Cariens comme « barbarophones », avec une épithète qui ne s'applique chez lui à aucun autre peuple.

Malheureusement, les auteurs grecs, dont la curiosité linguistique était peu développée¹, ne se sont pas souciés d'expliquer cette « barbarophonie » en nous transmettant quelques lignes de carien ou quelques renseignements précis; à part quelques gloses, de valeur inégale, les sources classiques ne nous apportent aucun secours².

A. La documentation

Un premier problème posé par le carien est donc celui de sa documentation. Les instruments de travail dont on dispose actuellement sont les suivants : 1) l'essentiel est fourni par les inscriptions en écriture carienne — stèles, graffites, objets divers — à côté desquelles on peut ranger de trop

* Cet article et ses deux appendices développent une communication présentée le 17 juin 1972 devant la Société de Linguistique de Paris et dans des conférences aux Universités de Cologne et Sarrebruck (avril 1973).

1. Sur ce point, voir M. Lejeune, *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, VIII, 1949, p. 47-61.

2. Pour l'histoire de la Carie à l'époque classique, on dispose d'un exposé récent par Gabriele Bockisch, « Die Karer und ihre Dynasten », *Klio*, 51 (1969), p. 117-175.

rares monnaies locales; 2) si les auteurs grecs ne nous ont pas livré de textes cariens, les historiens et surtout les inscriptions grecques de la Carie hellénisée nous font connaître un bon nombre de personnages, dont les noms sont le plus souvent très reconnaissables, par leur aspect plus ou moins étrange; 3) enfin, il existe quelques gloses cariennes.

1) D'une manière inattendue, ce n'est pas en Carie même que l'on a d'abord identifié des inscriptions cariennes, mais en Égypte; ceci s'explique par la présence au pays des Pharaons de nombreux mercenaires cariens, venus avec des Ioniens au début du VII^e siècle. Ainsi l'égyptologue Richard Lepsius, séjournant en 1844 à Abou-Simbel, a-t-il pu relever et identifier comme cariens des graffites rédigés dans une écriture originale, qui n'est ni grecque ni phénicienne; il a été confirmé par la suite que ces graffites sont l'œuvre de mercenaires cariens et datent de l'an 591³.

Ultérieurement, des graffites ou inscriptions en carien ont été relevés sur différents sites de la Nubie et de l'Égypte : à Bouhen, point le plus méridional, puis, en remontant vers le nord, dans la région dite de « Silsile », à Thèbes, à Abydos. D'autre part, un certain nombre de petites stèles inscrites, évidemment funéraires, sont venues de la région de Memphis-Saqqara. L'importance de Memphis pour les Cariens d'Égypte était déjà connue par l'existence d'un quartier carien, le *Καριχόν*, dans cette cité, dont les habitants étaient dits « Caromemphites » ou *Καρομεμφῖται*⁴. En ces dernières années, une série de découvertes est venue confirmer l'importance de Saqqara, où devait exister une nécropole carienne (non encore localisée) : l'expédition britannique dirigée par le regretté W. B. Emery a mis au jour, dans des souterrains, plusieurs dizaines de stèles à texte carien, intactes ou fragmentaires, qui avaient servi de matériel de remploi⁵.

Pour la Carie elle-même, la situation a évolué très lentement. Au milieu du XIX^e s., on ne connaissait qu'un bref texte carien de l'extrême sud du pays (épitaphe de Taşyaka). D'autres documents sont apparus peu à peu, mais c'est surtout entre 1932 et 1949 qu'une dizaine d'inscriptions, plus impor-

3. O. Masson, **53**, p. 29-31 (pour la plupart des livres ou articles cités dans ces pages, les chiffres gras renvoient à la liste bibliographique de l'*Appendice II*).

4. O. Masson, *ibid.*, p. 27-28.

5. La publication de ces documents m'a été confiée par l'Egypt Exploration Society (Londres). Voir déjà **53**, p. 34-35 ; **54**, **55**, **57**.

tantes, ont été découvertes; le texte le plus long demeure une inscription trouvée au sud, à Kaunos, en 1949. L'ensemble a été publié ou republié par Louis Robert en 1950, **14**, et recueilli, avec des dessins et un tableau des signes, par Louis Deroy, en 1955, **23**. Ultérieurement, de brefs textes cariens ont été trouvés à Sardes, **44**, à Smyrne, **37**, peut-être à Didymes, **53c**; l'apparition de nouveaux documents à Chalketor, **51**, et encore à Kaunos, en 1972⁶, montre que le sol de la Carie réserve encore des surprises.

D'autre part, en 1954, une découverte étonnante a eu lieu en Grèce même, à Athènes : celle d'une base inscrite de la fin du VI^e siècle, portant une inscription grecque funéraire de trois lignes (dont une signature d'artiste), accompagnée d'une ligne en carien. On aurait pu attendre d'un tel document la solution du problème de l'écriture carienne, mais ce texte laconique (et malheureusement incomplet) n'a pas encore livré son secret⁷.

2) Nous connaissons de nombreux noms de Cariens, qui ont été transmis en transcription grecque, soit par des historiens comme Hérodote — originaire lui-même d'une cité carienne, il avait un père d'ascendance carienne, *Lyxès*, et un oncle nommé *Panyassis* —, soit par des inscriptions grecques de la Carie, dont la plus riche, *Sylloge*⁸, 46, est une inscription d'Halicarnasse où apparaissent de nombreux hommes porteurs de noms cariens⁹.

Ces noms avaient déjà attiré l'attention du premier érudit qui se soit consacré à l'étude du carien, A. H. Sayce⁹. Ils ont été recueillis récemment, au milieu des autres noms « indigènes » de l'Asie Mineure, dans l'excellent ouvrage de L. Zgusta réservé à l'onomastique de cette région¹⁰. Quelques exemples suffiront à montrer le caractère original de ces noms. Il y en a qui sont assez célèbres, comme ceux de Mausole, plus exactement *Maussóllos*, de *Lygdamis*, de *Panyassis* ou de *Pigrès*. Moins familiers et souvent curieux sont des noms comme *Ktouboldos*, *Kuatbes* fils de *Ponussóllos*, *Arliômos*

6. Fragment de trois lignes, trouvé durant les fouilles germano-turques que dirige le Prof. Baki Ögün ; la publication doit être donnée par le présent auteur dans la revue d'Ankara, *Anadolu-Anatolia*.

7. Voir plus loin, et surtout l'Appendice I.

8. Détails et bibliographie chez O. Masson, *Beitr. Namenforschung*, 10 (1959), p. 159-170.

9. *Trans. Soc. Bibl. Arch.* IX, 1 (1887), p. 121-122.

10. *Kleinasiatische Personennamen*, Prague, 1964.

filis de *Kulbelemis*, *Panablêmis*, *Paraskôs*, *Paraudigos*, *Seskôs*, *Sibilôs*, *Sesôlès* filis de *Sudulêmis*, etc. Tous ces noms donnent bien une impression de « barbarophonie », si l'on peut dire, mais ce matériel est encore difficile à utiliser, car aucun de ces exemples, pourtant bien caractéristiques, n'a été retrouvé avec certitude dans un texte en écriture carienne¹¹.

3) Sur le chapitre des gloses, on peut passer assez rapidement. Le matériel est d'une valeur très médiocre : certaines gloses sont le résultat d'interprétations erronées des modernes¹², et pour d'autres, le caractère vraiment carien ou l'interprétation transmise ont pu être contestés. Nous ne sommes pas sûrs que *ταδα* signifie réellement « rocher » en carien¹³; les termes *σουα* « tombeau » et *γελα* « roi », donnés pour l'étymologie du toponyme *Σουαγγελα*, ainsi que *άλα* « cheval » et *βανδα* « victoire » pour celle de la ville d'*Αλαβανδα*, tous ces mots demeurent actuellement incontrôlables¹⁴. Ainsi, le bilan est ici très décevant.

B. Les tentatives récentes de lecture et de déchiffrement

Déjà dans le dernier quart du siècle dernier, avec un matériel très restreint, on a essayé de lire et de comprendre le carien. C'est l'orientaliste britannique A. H. Sayce (1845-1933) qui a été le pionnier dans ces recherches, et l'on peut dire aujourd'hui que, s'il n'a pas réussi à comprendre vraiment le carien, ses successeurs n'ont guère mieux fait que lui. En tout cas, ses publications et ses lectures ont eu une grande importance et sont toujours dignes de discussion¹⁵. Étant donné les difficultés de l'écriture carienne, où plusieurs

11. Le résultat le plus intéressant, toutefois, est celui qui a été proposé par le savant soviétique V. V. Ševoroškin. Considérant le signe important $\textcircled{\text{O}}$ comme une liquide, *λ* (ou bien *L*), il retrouve dans deux inscriptions un radical *λυξε-* qui correspondrait au nom *Lyxès*; voir *Nestor*, 1963, p. 282 sq. et divers travaux, 36, p. 182 et 329, et ailleurs. Mais il semble que cette lecture demeure encore trop isolée.

12. Par exemple, la pseudo-glose *κύδα*; voir 6 et la réponse de J. Friedrich en 1942.

13. Cf. L. et J. Robert, *La Carie*, II, 1954, p. 82-83 (avec bibliographie).

14. Voir notamment les tentatives dans 4, 7, 7a, 12, 29, etc. G. Neumann, *Untersuchungen zum Weiterleben hethitischen und luwischen Sprachgutes...*, 1961, p. 76-79, n'a pas pu apporter d'éléments nouveaux dans ce domaine. O. Carruba, *OLZ*, 1965, p. 557-558, a tenté quelques rapprochements avec le hittite.

15. Voir Masson-Yoyotte, 24, p. ix-x; Ševoroškin, 36, p. 22-29.

caractères inconnus de l'alphabet de type grec demeurent encore un sujet de perplexité, on ne peut lui reprocher d'avoir considéré ce répertoire comme un mélange de lettres *alphabétiques* et de signes à valeur *syllabique*¹⁶. Cette conception, développée plus tard par F. Bork et W. Brandenstein¹⁷, n'a été abandonnée qu'à partir de 1951 environ, après une intervention brève mais décisive de la part de H. Th. Bossert¹⁸.

A la suite de Sayce, on ne peut ici qu'énumérer les noms des savants qui se sont occupés, plus ou moins longuement, du problème carien : Kretschmer, Torp, Sundwall, F. Bork — dont les lectures hardies ont eu un succès immérité —, W. Brandenstein, A. Mentz, Bossert et son disciple Steinherr, H. Stoltenberg. Jusqu'aux environs de 1964, l'histoire de toutes ces tentatives a d'ailleurs été relatée par V. Ševoroškin, **36**, p. 31-88¹⁹.

Mais, depuis cette époque, d'autres travaux ont été publiés, qu'il vaut la peine de faire connaître plus en détail.

1) A partir de 1962 et jusque vers 1969, V. Ševoroškin a publié sur l'écriture et la langue des Cariens une abondante série d'articles, ainsi qu'un livre important, *Issledovanija...*, paru en 1965, **36**. Il n'est pas possible de décrire ici toutes les propositions du linguiste russe²⁰. Les postulats principaux de ses travaux sont, d'une part, le caractère entièrement alphabétique de l'écriture, et de l'autre, l'appartenance du carien au groupe des langues indo-européennes dites « anatoliennes » (hittito-louvite, lycien et lydien), qui serait démontrée par les lectures obtenues.

Contrairement à bien d'autres tentatives, celle de Ševoroškin paraît raisonnable : les discussions philologiques sont judicieuses et les comparaisons linguistiques sont intéressantes, sinon toujours convaincantes. Peut-on alors parler d'un véritable déchiffrement ? Il ne le paraît pas, car l'ensemble

16. *Trans. Soc. Bibl. Arch.* IX, 1, p. 128 : ces signes viendraient d'un « old Asianic syllabary » apparenté au syllabaire chypriote ; cf. O. Masson, *Les inscr. chypriotes syllabiques*, 1961, p. 30-31.

17. Essai de classification chez Brandenstein, **4**, colonne 144.

18. Chez Steinherr, **15**, p. 332, à propos de la plus grande inscription de Kaunos : « Es handelt sich um eine reine Buchstabenschrift... ».

19. Cet historique est entièrement rédigé en russe.

20. J'ai essayé de donner, *Appendice II*, la liste chronologique de ses travaux, en indiquant brièvement le contenu de chacun ; il s'y trouve, naturellement, de nombreuses répétitions et certaines hypothèses formulées au début ont été abandonnées par la suite.

des lectures ne donne pas une impression d'évidence, et les noms d'homme cariens dont il a été question plus haut ne se retrouvent pas de manière tangible²¹.

Comme spécimen des lectures de Ševoroškin, voici la transcription et la traduction²² d'un texte complet de Kaunos, D 14²³, sans doute une épitaphe : (1) *sfes : s̄tesa* (2) *s : msuLozL* (3) *nadL : nkoL*, ce qui signifierait « Eigenes Grab des MsuLoz (des Sohnes) des verehrten Nad ». Au début, la comparaison de *sfes* avec le lydien *śfē-* « propre, personnel » est intéressante; les autres interprétations restent plus ou moins hypothétiques, bien qu'un nom « Nad- » trouve un certain appui dans l'existence d'un Carien Ναδυς²⁴.

2) En 1965, le linguiste américain Robert Shafer, spécialiste du tibéto-birman et qui s'était déjà occupé du lycien, publie un article sur le carien qui se veut révolutionnaire, 39. Ce travail, qui semble avoir été hâtivement rédigé, sans plan déterminé²⁵, est plus prétentieux que constructif. L'auteur ne se prononce pas sur le caractère de l'écriture : les valeurs suggérées sont ordinairement alphabétiques, mais on rencontre des transcriptions comme **H** valant *to*²⁶ et très bizarrement, **Ŧ** rendu par *br* (???)²⁷. Surtout, il y a des contradictions étranges : le **F** serait un *t* ou plus exactement un *t*²⁸, mais est transcrit ailleurs *w*, donc suivant la tradition²⁹; à l'occasion, on constate qu'une même lettre reçoit deux valeurs différentes dans la même inscription³⁰.

Il n'y a donc pas lieu d'insister sur cette tentative, qui est un coup manqué; un spécimen des interprétations de Shafer sera d'ailleurs donné plus loin, à propos du texte bilingue d'Athènes.

21. Pour une exception possible, voir note 11, au sujet du nom de *Lyxès*; également ci-dessous « Nad- » et note 24; cf. Ševoroškin, 53b, p. 349.

22. D'après 50, p. 153; pour la commodité typographique, je transcris comme *L* le signe rendu par un *lambda*.

23. Je renvoie par « D » aux inscriptions de Carie recueillies chez Deroy, 23, et par « F » au recueil antérieur de Friedrich, 1.

24. Zgusta, *Personennamen*, § 1008 a.

25. Il manque un tableau regroupant les valeurs proposées, que le lecteur est obligé de dresser lui-même, non sans peine.

26. P. 409, pour la bilingue d'Athènes (voir Appendice I).

27. P. 410, pour le fragment de Kindya (où le mot βροτοῖς de la seconde ligne en grec est naïvement pris pour l'équivalent d'un nom « carien » *M-br-o-t-a-s*).

28. Voir p. 403, puis p. 413, 419.

29. Ainsi p. 407 (transcription des inscriptions).

30. Le **M** vaudrait *s*, puis *m* dans l'inscription d'Athènes, p. 409.

3) En 1966, un autre savant soviétique, J. V. Otkupščikov, de l'école de Léninegrad, a publié une petite brochure consacrée aux « inscriptions cariennes d'Afrique »³¹, 40. Il s'agit à nouveau d'une tentative assez aventureuse, visant à faire table rase des essais précédents et qui aboutit à un résultat paradoxal : l'écriture carienne serait en fait une forme d'alphabet grec et la langue elle-même serait du grec...

Partant du fait incontestable que la majorité des lettres cariennes sont identiques aux lettres grecques, Otkupščikov simplifie radicalement le problème, en distinguant des formes dites « fréquentes » et d'autres dites « rares »³²; ainsi l'*alpha*, Α, aurait une variante Λ, le □ serait la forme « fréquente » en face de Η, et de même le ϣ en face de Ϝ (?). Certaines de ces prémisses seraient acceptables, si elles étaient soutenues par des interprétations plausibles. Malheureusement, les résultats obtenus sont particulièrement décevants. Les textes sont transcrits directement en lettres grecques; en voici deux exemples, 40, p. 24.

Sur la base de l'Apis de bronze du Musée du Caire, F 45, on lirait :

(a) ΣΑΦΑΣΙΕΝ ΑΦΥΟΚ ΗΕ (b) ΣΑΦΗΣΙΕΝ Μ[Ε]ΛΣΟΔΟ.

Et sur le reliquaire pour des reptiles, au même musée, F 40, on aurait :

ΡΑΦΥΛΕΟΝ : ΘΕΟ ΥΜΝΤΑΚΗ : ΕΙΚΟΝΟΙΤΗΚ[Ε] ΙΥΝΚ.

En dépit des efforts déployés par l'auteur pour retrouver dans le premier texte une forme de verbe grec à l'optatif en -ειεν et dans le second des mots grecs bizarrement transformés, on aura peine à conclure autrement que par un scepticisme total devant la langue qui nous est proposée...

4) En 1966 et 1967, le linguiste italien P. Meriggi, bien connu par ses travaux importants dans le domaine des langues anatoliennes, s'est occupé dans deux articles de certains problèmes posés par le carien. Il ne s'agit pas d'une étude d'ensemble, ni d'un essai de déchiffrement, mais de prises de position, d'une part au sujet de l'écriture apparemment asianique que Meriggi propose de dénommer « presque

31. Il s'agit, naturellement, des textes d'Égypte et de Nubie; il vaudrait mieux, dans ces conditions, parler de la « vallée du Nil ».

32. Ainsi dans le tableau des signes donné au début, p. 2.

carienne » ou « para-carienne »³³, et d'autre part, au sujet des théories de V. Ševoroškin, dans **41** et **43**.

Le premier article contient notamment deux tableaux de signes intéressants pour nous, le tableau III, avec les signes qui figurent sur les objets d'origine égyptienne, et le tableau IV, pour l'écriture de la Carie même, **41**, p. 86-91; ils sont accompagnés de remarques utiles sur un certain nombre de signes³⁴.

Dans le second article, P. Meriggi passe en revue quelques propositions faites par F. Steinherr, **15**, et surtout discute quelques nouvelles lectures présentées par V. Ševoroškin³⁵ en 1964, dans **35**. Ainsi, on notera qu'il est disposé à accepter une valeur $\frac{1}{2}$ (ou τ) pour le signe parfois appelé « double lambda » λ ³⁶; en revanche, il est sceptique (p. 227) à l'égard de la valeur λ ou L pour le signe Φ , à laquelle Ševoroškin attache tant d'importance³⁷.

Pour donner une idée des transcriptions de Meriggi, on peut reproduire ici celle qu'il donne pour l'Apis du Caire, F 45, mais sans traduction :

(a) *mavaóen*: *avnok*+é (b) *mava(!)óen* | *sl-modó*

5) Enfin, dans l'été de 1971, un égyptologue de Berlin-Ouest, K.-Th. Zauzich, a présenté devant le congrès des papyrologues de Marbourg un bref rapport sur un nouveau déchiffrement du carien. Ce texte n'a pas encore été publié, mais quelque temps après Zauzich a fait paraître une brochure, **57**, dans laquelle il a pu exposer plus en détail les résultats obtenus.

Le point de départ est intéressant pour la méthode : il s'agit d'utiliser les rares documents d'Égypte qui comprennent deux textes, une partie égyptienne (hiéroglyphique)

33. Il s'agit de trois tablettes d'origine incertaine, en écriture inconnue, dont deux ont été publiées par F. M. Böhl, *Arch. Orientforschung*, 8 (1932-1933), p. 173-174, et une troisième par J. Friedrich, *Kadmos*, 3 (1964), p. 156-169, avec étude d'ensemble sur les signes. Étant donné l'incertitude qui entoure ces objets, je préfère les laisser entièrement de côté.

34. Par exemple, p. 87, note 18, au sujet du signe \mathfrak{G} : « Dieses Zeichen...ist vielleicht das einzige sicher gelesene unter der Zusatzzeichen, und zwar längst als eine e-Laut erkannt »; p. 90, note 26, le rapprochement entre les signes \mathfrak{C} et \mathfrak{F} (6 et 7 du tableau IV) ; à ce sujet, voir plus loin, p. 204.

35. P. Meriggi n'a pas pu utiliser le livre de Ševoroškin, **36**.

36. Ce signe ou ses variantes valant *re* dans le syllabaire chypriote, c'est cette valeur syllabique qui avait été acceptée, tant bien que mal, depuis Sayce.

37. Voir en dernier lieu (contre Meriggi) Ševoroškin, **50**, p. 156 sqq.

et une partie carienne. Or, dans quatre de ces textes, la partie hiéroglyphique n'omme des personnages dont le nom égyptien commence par un *p*. Dans le premier, A = F 43 (stèle de Sydney), en donnant au signe carien $\Delta\Delta$ ³⁸ la valeur *p*, on obtiendrait, pour le deuxième mot, une lecture *p-a-t-ē-a-s-s*³⁹ qui équivaldrait au nom égyptien *Peleēsis*. Ensuite, dans B = F 45 (Apis du Caire), on aurait au début de chaque ligne un nom *p-a-t-a-l-e-m*, qui ne correspondrait pas tant au nom égyptien qui est lu traditionnellement *prim*⁴⁰, mais à une forme différente *ptr-īm(-j)*, sur laquelle les égyptologues auront à se prononcer⁴¹. Sur le texte C = F 51 (base de Neith), le nom en carien *p-e-t-l-n-ī-lh* transcrirait l'égyptien *p³ -dj-nj.t*, avec l'insertion d'un *l* qui pourrait traduire une prononciation particulière du *n* (?). Enfin, en D = F 46 (stèle de Lausanne), un premier nom *p-s-ē-m-t-k-ou-l-n-ī-lh* représenterait assez bien l'égyptien *psm³lk-c.wj-nj.t*, avec de nouveau l'insertion d'un *l*; ajoutons que dans la partie carienne, Zauzich « corrige » le signe 9, ordinairement lu comme \mathfrak{d} , c'est-à-dire *r* dans son système, pour le remplacer par un \mathfrak{E} valant selon lui *n* et qui convient évidemment mieux pour son équation.

Ces propositions peuvent paraître suggestives, notamment pour A et C, et malgré quelques « coups de pouce ». Cependant, en laissant provisoirement de côté les résultats obtenus quand on transfère ces valeurs sur d'autres mots, il faut remarquer que l'alphabet carien est placé sur une sorte de « lit de Procuste », afin que les valeurs désirées apparaissent. Ainsi le *a* est exprimé par **A** dans le texte A, etc., mais par un **F** dans C (suite du texte); le *e* est rendu par **E** dans B, signes 6 et 20, mais aussi par **Γ**, signe 23; à cette dernière

38. Longtemps rendu comme syllabique, *me* ou *mi*, ce signe est lu comme *m* par Steinherr, Ševoroškin et Meriggi.

39. Je transcris en caractères latins; Zauzich transcrit d'abord en capitales latines, puis en minuscules grecques, le mot étant alors bizarrement précédé d'une sorte de « déterminatif » *k* (valant « karisch »), ainsi : $\kappa\text{Πατησσο}$.

40. Par exemple Masson-Yoyotte, 24, p. 42.

41. A ce sujet, Jean Yoyotte veut bien m'indiquer son opinion, que je résume ici. Les graphies du type *ptr* supposées pour un tel nom par Zauzich, qu'elles contiennent le verbe *ptr* « regarder » ou le pronom *ptr* « qui, quoi », ne sont que des graphies *historiques* (cf. français *Lefebvre*, etc.). En effet, dès le Moyen Empire, le *t* est tombé dans la prononciation réelle (et le copte n'en a pas gardé la trace). De ce fait, le nom supposé en *Ptr-* aurait déjà été prononcé sans *t*, et il serait gratuit de vouloir retrouver cette dentale dans le nom carien censé lui correspondre.

forme répondrait **C** pour *e* dans **C**, signe 2. Même laxisme pour d'autres formes : ainsi le **M** aurait la valeur habituelle *s* en **D**, **E**, **J**, **N**, **O**, **P**, etc., mais serait simplement *m* ailleurs, et parfois dans la même inscription⁴².

L'utilisation de ces valeurs pour d'autres mots a naturellement conduit Zauzich à des hypothèses portant sur le vocabulaire. Il convient alors d'examiner un terme qui est important et dont la présence dans nos textes serait fort plausible, un mot signifiant « fils ». Il aurait la forme *ir* dans les textes **A**, **B**, **C**, **H**, **L**, **N**, avec les variantes *ul(yl)* en **I**, *ur(yr)* en **D**, *us(ys)* en **Z**.

En fait, il s'agit d'une *finale* **X** **Θ** extrêmement fréquente dans les textes cariens, où l'on voyait autrefois une sorte de suffixe⁴³, mais que Ševoroškin a voulu identifier comme une particule enclitique, soit « démonstrative », **35**, p. 77, etc., soit « wörterverbindende », **50**, p. 164⁴⁴. Pour sa part, Zauzich, p. 10, y verrait un mot « fils », qu'il commente ainsi : « Möglicherweise ist also $\kappa\iota\rho/\upsilon\rho/\upsilon\lambda$ eine Nebensform mit einer Rhotazismus zur Nebenform $\upsilon\varsigma$ von griechisch $\upsilon\acute{\iota}\omicron\varsigma$ 'Sohn' ... Die Nebenform $\upsilon\varsigma$ — s. Liddell-Scott s.v. — kommt wohl auch in **Z** 4-5 vor⁴⁵ ».

La comparaison avec une forme grecque ne doit pas surprendre, car Zauzich, un peu comme Otkupščikov, voit dans notre carien⁴⁶ tout simplement un dialecte grec. Soit, mais dans le cas présent, quel serait le point de départ ? La forme $\upsilon\varsigma$ n'est peut-être pas très familière en grec. Vérification faite, il s'agit d'un *hapax* attique du *vi*^e siècle, $\hbar\upsilon\varsigma$ ou $\hbar\upsilon\varsigma$, dans une dédicace métrique, **IG**, **I**², 663 ; on le considère

42. Le nombre de dessins qui sont transcrits par *s* ou *t* dans le tableau (p. 38) est inquiétant à première vue, mais l'auteur prévient loyalement (p. 33) : « Den Lautwert etwa der verschiedenen T- oder S-Laute genauer zu bestimmen ist mir noch nicht gelungen. »

43. Sayce, *Trans. Soc. Bibl. Arch.*, **IX**, 1, p. 142, lisant *h-e*, y voyait une finale d'adjectif ; Brandenstein, **4**, col. 145, lisant *p-e*, propose un suffixe, sans valeur déterminable.

44. Dans le second article, Ševoroškin, p. 164, évoque rapidement « heth. -*ha* 'und' » ; pour le fonctionnement de l'enclitique « et » dans les langues anatoliennes, voir E. Laroche, *BSL* 53, 1 (1957-1958), p. 172-173 (hittite -*a* et -*ya*, louvite -*ha*, hiéroglyphique -*ha*, lycien « **B** » -*ke*).

45. Il s'agit dans ce cas du texte **Z** (et non **Y**), soit la pierre d'Hyllarima **D** 7, où Zauzich croit pouvoir retrouver (p. 29) deux curieux « vers grecs », dont voici sa traduction : « Dein Sohn [*y-s*] vor Jugend wie ein Mäuslein [*m-y-s*] war. Das war dein Sieger ! ».

46. Zauzich écarte la grande inscription de Kaunos, **D** 16, qui a résisté à son déchiffrement (p. 34).

comme la contraction (pour le mètre) du nominatif $\mu\upsilon\varsigma$ normal à cette époque en attique, *IG*, I², 571, 670, 686⁴⁷. On ne voit donc pas comment une telle forme, isolée et occasionnelle, pourrait servir de comparaison avec la forme carienne supposée, en admettant par-dessus le marché les transformations phonétiques nécessaires.

Parmi d'autres spécimens de ce « gréco-carien », citons, pour A, 1-5, un verbe *i-t-r-lh-o* ou $\kappa\tau\rho\theta\omicron$ qui pourrait être $\hat{\iota}\delta\rho\upsilon\tau\omicron$ « hat gestiftet »; dans E, P et X, on aurait les formes *a-t-s-r-s*, *ē-t-s-r-s* et *s-t-r-i-s* qui seraient, d'une manière ou d'une autre, des « karische Schreibungen » (p. 14) répondant à l'aoriste $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\eta}\rho\iota\sigma\epsilon$ au sens de « hat aufgestellt »⁴⁸. Comme substantifs, relevons en T (la bilingue d'Athènes)⁴⁹ un mot *s-a-n-s* équivalent à $\sigma\alpha\nu\acute{\iota}\varsigma$ mais au sens d'« image » (??), et des noms curieux de la « prêtresse » ou du « prêtre », en Y *i-a-r-a-e-s* « $\iota\epsilon\rho\acute{\epsilon}\iota\alpha\varsigma$ », en M *ī-b-i-a-ī-a-r-s*, soit « $*\iota\beta\iota\alpha\text{-}\iota\alpha\rho\acute{\epsilon}\varsigma = * \iota\beta\iota\omicron\text{-}\iota\epsilon\rho\acute{\epsilon}\varsigma$ » (??). Enfin, parmi les noms de personne ou de lieu, où apparaissent des noms inattendus⁵⁰, on ne peut passer sous silence en S = D 6 (Kindya) un *p-a-t-l-k-s* qui représenterait un « grec » $[\Pi]\alpha\tau\alpha\lambda\epsilon\zeta\omicron\varsigma$; mais dans la partie grecque de cette pierre, très mutilée, on pensera que $[\alpha\tau\alpha\lambda\epsilon\zeta\omega]$ est plutôt le futur $\kappa[\alpha]\tau\alpha\lambda\acute{\epsilon}\zeta\omega$ ⁵¹.

En dépit de la marge d'incertitude qui doit être accordée à tout déchiffrement quand il se trouve encore à la phase initiale, je ne crois donc pas qu'on puisse conclure avec Zauzich « Die Sprache der karischen Texte ist — und das ist an sich ein überraschendes Ergebnis — ein griechischer Dialekt », 57, p. 33. Une fois encore, les lectures proposées suscitent la méfiance et les « traductions » ne sont pas plus convaincantes que celles des prédécesseurs.

*
* * *

Pour essayer de répondre à la double question que posait le titre de cet article, on doit donc dire que, si notre documentation s'est beaucoup accrue depuis la fin du XIX^e siècle,

47. Voir Meisterhans-Schwyzer, *Gramm. alt. Inschr.*³, 1900, p. 60; Thumb-Scherer, *Handbuch griech. Dialekte*, II, 1969, p. 294.

48. En fait, ce verbe signifie « enfoncer, fixer ».

49. Pour l'interprétation de ce document par Zauzich, voir plus loin.

50. On aurait comme noms de ville Avaris en Égypte (E), Simyra en Phénicie (D et H), Petra en Syrie (O).

51. Voir L. Robert, 14, p. 10, n. 4.

la connaissance du carien n'a guère progressé. Bien des tentatives, plus ou moins convaincantes, ont été présentées pour déchiffrer l'écriture, bien des hypothèses ont été présentées sur le caractère de la langue, mais il faut avouer que les spéculations linguistiques sont prématurées, tant que l'écriture elle-même ne sera pas complètement lue : comme exemple des incertitudes qui demeurent, on peut prendre (*Appendice I*) l'inscription bilingue d'Athènes et montrer comment les transcriptions proposées en ces dernières années ne donnent rien de satisfaisant.

Pour parvenir à un déchiffrement définitif, il faudra peut-être attendre de nouvelles découvertes, soit en Carie même, où le sol n'est certainement pas épuisé, soit en Égypte, où des surprises sont toujours possibles. Alors seulement pourra-t-on préciser le caractère de la langue des Cariens et de ses dialectes : jusqu'ici, les noms propres connus par les transcriptions grecques et les rares gloses utilisables ne font guère croire à la présence d'une langue indo-européenne, mais peut-être s'agit-il d'une apparence.

APPENDICE I. — *La bilingue gréco-carienne d'Athènes*

Sans être capable de donner ici une interprétation décisive de la petite bilingue gréco-carienne qui a été trouvée à Athènes en 1954⁵² et qui demeure une pièce unique, je voudrais présenter à son sujet quelques remarques : elles porteront d'abord sur l'établissement du texte grec, et ensuite sur les différentes explications qui ont été proposées pour la partie carienne.

Rappelons qu'il s'agit d'une base de statue en marbre, dont des fragments ont été retrouvés comme matériaux de remploi dans une portion du mur dit de Thémistocle (édifié en 479) ; elle est exposée à Athènes, au petit musée du Céramique, inventaire « I 190 »⁵³. Un morceau peu important manque, en bas, à gauche ; plus grave est la lacune à droite,

52. Voir Threpsiadis, 20, et les autres travaux cités sous ce numéro ; le texte grec repris notamment dans *Suppl. Epigr. Graecum*, XIII (1956), n° 36 ; G. Pfohl, *Griech. Inschriften*, Munich, 1966, p. 14, n° 7.

53. Description technique par F. Willemsen, *Athen. Mitt.* 78 (1963), p. 125-128 et fig. 22.

car si le texte grec peut être restitué avec grande vraisemblance, il manque irrémédiablement plusieurs lettres cariennes à la fin de la ligne 3 (dessin, fig. 1).

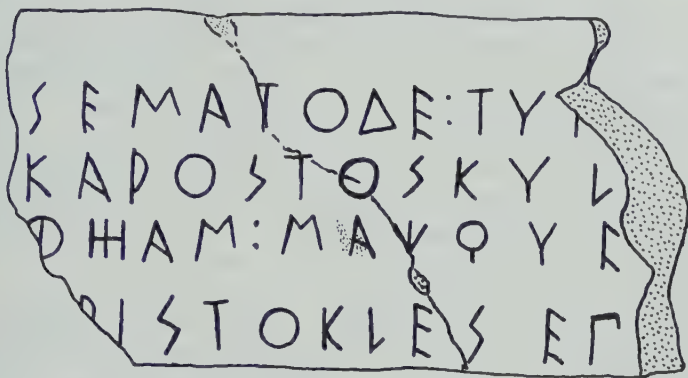


Fig. 1. — Bilingue gréco-carienne d'Athènes.

La date, vers 525/520 avant notre ère, est assurée par divers critères, surtout par la signature du sculpteur Aristoklès qui est connu par ailleurs⁵⁴.

L'inscription comporte quatre lignes finement gravées, la dernière en caractères en peu plus grands; elle suit un schéma banal — à part l'insertion du texte carien à la ligne 3 — c'est-à-dire « monument d'un tel, fils d'un tel » et signature d'artiste.

Il convient d'abord d'établir le texte grec, en essayant de le compléter à droite. A la fin de la ligne 1 figure le début du nom du défunt, soit *tau*, *upsilon* et la partie inférieure d'une haste verticale légèrement inclinée vers la droite. Puisqu'il s'agit d'un Carien (ethnique à la ligne 2), on a aussitôt pensé au nom carien Τύμνης, qui est connu par diverses sources⁵⁵; ainsi, la plupart des érudits sont d'accord pour restituer Τύμ[νεō], en pointant le *mu*⁵⁶. Une question complémentaire

54. Discussion chez L. H. Jeffery, *Ann. Brit. School Athens*, 57 (1962), p. 126-127 (cité ensuite : Jeffery), avec date vers 525 ; vers 520, Willemssen, *o.c.*, p. 129.

55. Exemples chez L. Robert, *Hellenica*, X (1955), p. 190 ; L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Prague, 1964, p. 527, § 1615 [cité : Zgusta]. On a ordinairement le génitif Τύμνεω ; forme Τύμνō (génitif du type Ἀρχαγόρω) sur une monnaie d'un Tymnès, dynaste de Terméra de Carie, au vi^e s., Babelon, *Traité*, II.1, n° 692.

56. Je ne vois pas la légitimation du génitif Τύμ[νου] chez Jeffery.

intéressante, mais insoluble, est de savoir si ce Tymnès pourrait être un personnage déjà connu⁵⁷.

Bien sûr, il a pu exister en carien d'autres noms en *Tu-* qui ne nous auraient pas été transmis⁵⁸; cette voie incertaine a été suivie par Zauzich, 57, p. 24, qui propose, au lieu d'un *mu*, le reste d'un *iota* et voudrait compléter *Tu[δος]* en utilisant un nom « *Τύις* », fourni par le dictionnaire de Pape-Benseler; malheureusement, cette lecture a été abandonnée depuis longtemps et le nom n'existe pas⁵⁹. D'autre part, une telle restitution est inspirée à Zauzich par le désir de lire *t-y-i-t-a-s*, sinistroverse, le nom du Carien défunt (ligne 3, au milieu), ce qui est invraisemblable, comme on le verra plus loin. Enfin, ce qui reste à droite invite à voir un *mu* plutôt qu'un *iota*.

A la ligne 2, l'ethnique *Καρός* est intact. Suivent l'article et le patronyme, au génitif, mais le nom est de nouveau incomplet, *ΣΚΥΛ* [. Dans son tout premier article, Threpsiadis, 20, avait restitué *Σκύλ[ωνος]*, mais ce nom bien rare est peu attendu ici⁶⁰. Bien vite, on a proposé *Σκύλ[ακος]* qui est pratiquement certain⁶¹, puisque ce nom bien grec de *Σκύλαξ* a été porté⁶² avec prédilection par des Cariens, dont le plus célèbre est Skylax de Karyanda, amiral de Darius I^{er}⁶³. En passant, remarquons que la raison de ce choix est obscure pour nous, mais il a dû s'agir d'une ressemblance phonétique avec un nom indigène, plutôt que d'un phénomène de « traduction »⁶⁴.

57. D'une part, remarques de H. Bengtson, *Historia*, 3 (1954-55), p. 302-305 : des Cariens ont dû émigrer à Athènes après la révolte ionienne, et l'on pourrait se demander si notre Tymnès ne serait pas un fils du célèbre Skylax de Karyanda (voir ci-dessous), mais ce serait trop invraisemblable. D'autre part, série d'hypothèses de G. E. Bean et J. M. Cook, *Ann. Brit. School Athens*, 50 (1955), p. 147-148 : notre Tymnès pourrait être le même que le père d'Histiée mentionné chez Hérodote, V, 37 et aussi, que le dynaste de Terméra connu par la monnaie à légende *Τύμνῶ*, citée ci-dessus.

58. Zgusta, p. 525, n'en offre pas d'autres.

59. Il s'agit d'un vase de Cumès, *IG XIV*, 862 (ancienne lecture, *CIG*, 32).

60. Un exemple dans le Péloponnèse, *IG V 2*, 368, 60.

61. *BCH*, 78 (1954), p. 106, etc. ; Jeffery, p. 126 (mais l'adjonction de *νῶ* donne une ligne trop longue) ; on ne peut pas écrire *Σκύλα[κος]* avec Willemsen, *o. c.*, p. 128 (suivi par Pfohl, *l.c.*) : il ne subsiste pas la moindre trace d'une cinquième lettre.

62. F. Bechtel, *Histor. Personennamen*, p. 586.

63. Voir les remarques de H. Bengtson, cité ci-dessus. Il y a naturellement d'autres exemples du nom dans les inscriptions grecques de Carie.

64. Zgusta, p. 470, ne fournit pas de forme carienne (en transcription) qui soit comparable. Oserait-on évoquer le nom lycien *Skkulija*, cité *ibid.* ?

A la ligne 4, la signature de l'artiste est claire, sauf que l'on peut hésiter, pour le verbe, entre l'imparfait ou l'aoriste, tous deux usuels. On lira donc : Σῆμα τόδε : Τύμ[νεῶ] | Καρὸς τῷ Σκύλλ[ακος] | ... | [ʼΑ]ριστοκλῆς ἐπ[οίε].

Venons maintenant à la ligne 3, qui a été gravée en carien avec le même soin. Dix signes seulement subsistent, tous de lecture certaine (en dépit de quelques hypothèses sur lesquelles on reviendra). La gravure est du même style que celle des lettres grecques (notamment les *alpha*, et les deux lettres correspondant à des *mu*, quelle qu'en soit la valeur), avec une séparation identique (point double après le signe 4). La direction *dextroverse* de l'écriture n'est pas imposée *a priori*⁶⁵, mais ressort à l'évidence de l'orientation des lettres *alpha*, « *mu* » et du □ final. Ceci n'a pas été compris par ceux qui, tels Shafer, **39**, et Zauzich, **57**, ont voulu pratiquer à tout prix une lecture de droite à gauche.

Que peut représenter cette ligne ? La majorité des interprètes ont estimé, comme le conseille le bon sens, qu'elle constitue un résumé de l'épithaphe grecque, et l'on attend « un tel, fils d'un tel », ou « monument d'un tel », etc., quelle que soit la structure précise.

C'est pourquoi — en dehors d'autres considérations de critique interne — il nous sera permis d'écarter sans grande discussion l'hypothèse absurde de Shafer, **39**, p. 409, qui rapproche le carien, non de l'épithaphe, mais de la signature de l'artiste : il s'agirait d'un sculpteur carien, qui aurait signé en premier lieu dans sa propre écriture, de droite à gauche⁶⁶, et sous la forme suivante : [Aris]tuqkls matopc, « Aristoklès a fait ». Une telle lecture n'apporte évidemment rien de solide⁶⁷.

Pour la commodité, on classera les autres essais chronologiquement.

1) La tentative qui paraît être, en théorie, la plus naturelle, demeure celle de Max Treu, **21**, qui essaie de retrouver,

65. Les inscriptions carienne d'Égypte sont en majorité sinistroverses, celles de Carie même ordinairement dextroverses ; voir les transcriptions rassemblées chez Ševoroškin, **36**, p. 308-312.

66. Pour le sens, voir les objections plus haut ; noter aussi que le signe 6 est un *alpha*, et non un *lambda* comme le souhaiterait Shafer.

67. On remarquera que le même signe, en forme de *mu*, aurait dans ce texte deux valeurs différentes, *s* et *m*.

de gauche à droite, le schéma « un tel / fils / d'un tel », en découpant le carien en trois éléments :

t-w-a-m: m-a s-q-u-l[...]

Le premier nom correspondrait, tant bien que mal, *Twam*, à Tymnès; après la séparation, on aurait, soit un morphème d'appartenance, soit un « préfixe patronymique », soit même un mot bref signifiant « fils ». Enfin, la lecture *Skul* répondrait fort bien au radical de ce nom qui a été plus ou moins hellénisé sous l'aspect de Σκύλαξ.

L'ensemble est ingénieux, assez vraisemblable⁶⁸. Malheureusement, des objections se présentent par la suite, lorsque l'on constate que les lectures nouvelles proposées par Treu pour les lettres qui seraient à transcrire *t*, *w*, *s*, *q* et *l* ne se transportent pas dans les autres inscriptions avec un succès quelconque. D'autre part, dans le cas de la dernière lettre à droite ou **£**, considérée ici comme *l*, une telle valeur semble franchement erronée, pour les raisons qui seront examinées plus bas, 3).

2) Une seconde voie qui paraît assez raisonnable de prime abord a été explorée par F. Steinherr, 22, p. 190. Suggérant à ce moment pour le signe ① une valeur *q*, il lirait ainsi le premier mot, dextroverse, *q-ē-r-s*; le texte indiquerait seulement « le Carien X... », « du Carien X... » ou quelque chose d'analogue⁶⁹.

Cette hypothèse paraît se heurter à une objection fondamentale. Quelle que soit la lecture de l'ensemble de l'alphabet carien, la lettre A doit bien représenter un *a*; or, sur la pierre d'Athènes, il saute aux yeux que le signe 3 est un A (semblable au signe 6 et aux deux A du texte grec) et qu'il est impossible de le prendre pour une sorte de *r*. En second lieu, on remarquera qu'un radical de type « *Qers-* » pour le nom des Cariens⁷⁰ serait assez curieux; du reste, une telle mention a dû paraître superflue aux rédacteurs de ce texte laconique.

68. On n'en dira pas autant d'une note contemporaine de Kretschmer, *Glotta*, 34 (1954), p. 160, dont il suffit de citer un passage : « Das letzte Wort der karischen Zeile lautet Ψquλ[ακι], in lat. Umschrift *Psqyl[aki]*, Gen. Sing. im Chinaluy ».

69. Le passage de Steinherr, qui ne transcrit que le premier mot, n'est pas très clair : « Damit gelingt auch die Lesung des in der... Bilingue aus Athen genannten *Karos* im karischen Text... nämlich *q-ē-r-s*. »

70. Je compte revenir ailleurs en détail sur les formes du nom des Cariens dans plusieurs langues de l'Antiquité.

3) Plus tard, V. Ševoroškin s'est attaqué lui aussi au problème, **36**, notamment p. 311⁷¹. Comme on sait, le signe ① joue un rôle important dans ses lectures⁷²; il représenterait une liquide, qu'il note par un *lambda*, ici *L*. On obtient, suivant son système, dextroverse, *L-ñ-a-s: s-a-k-i-u-v...[.]*.

Les mots qui apparaissent ainsi ne se retrouvent pas ailleurs en carien⁷³; sous cet aspect, ils ne semblent pas susceptibles de recevoir une interprétation convaincante⁷⁴, et le rapport du carien avec le texte grec ne ressort pas mieux.

Sur un point, cependant, la lecture de Ševoroškin doit marquer un progrès évident. Déjà, en 1962, L. Jeffery avait noté, en passant, l'intérêt de la dernière lettre carienne, le signe 10 ou **Λ** aux éléments horizontaux inclinés : « Possibly the last letter, read as *lambda* by Treu, is in fact *vau*, which its shape rather suggests... »⁷⁵. Indépendamment, semble-t-il⁷⁶, Ševoroškin est arrivé à la même conclusion. Du point de vue purement formel, le signe 10 est gravé comme les *epsilon* du texte grec (avec haste verticale prolongée en bas), mais sans le trait horizontal du milieu. Cette forme correspond exactement à l'un des dessins archaïques du *digamma* en Grèce centrale, en somme à un *digamma* dont le second trait horizontal est placé très bas⁷⁷; plus tard, le dessin devient plus carré et plus simple, avec la forme **Ε**⁷⁸.

Ševoroškin a bien montré que cette dernière forme, inconnue en carien d'Égypte, qui emploie le **F**, est régulièrement celle du carien de Carie⁷⁹, sauf dans les régions du Sud, où reparait le **F**⁸⁰. Le *digamma* carré doit donc être distingué

71. Aussi dans **33**, p. 44.

72. Voir en dernier lieu **50**, p. 156-160.

73. Voir l'index de **36**, s. vv.

74. Dans **36**, p. 259, le savant russe propose de voir dans *Saki-uv...* le début d'un nom propre composé.

75. Jeffery, p. 126, note 7.

76. Aussi Stoltenberg, **25**, p. 140 et 145 (1958), mais sans justification explicite, plus tard Meriggi, **41**, p. 88 (1966), tableau (signes 6 et 7), avec remarques dans la note 26, p. 90.

77. Voir par exemple chez L. H. Jeffery, *Local Scripts of archaic Greece*, p. 66, Attique, second type de *digamma*; p. 79, Eubée, second type; p. 96, Thessalie, premier type; p. 104, Locride, second type.

78. *Ibid.*, p. 79, Eubée, troisième type; p. 89, Béotie, *id.*; p. 96, Thessalie, second type.

79. Ševoroškin, **33**, p. 14-15; **50**, tableau après la p. 172, col. XI-XIV.

80. *Ibid.*, col. XV (D 15 et D 16, Kaunos).

du signe plus ou moins arrondi, de forme **C** ou **λ**, avec lequel on le confondait jadis⁸¹; des inscriptions de Carie, D 9 et D 11, distinguent d'ailleurs nettement les deux lettres, ainsi que l'une des légendes en carien des monnaies attribuées à la Carie par Robinson, n° 1 de la liste de ce savant⁸².

Une bonne preuve de l'équivalence **C** = **F** est apportée par l'équivalence d'un même radical fourni par le carien de Carie et celui d'Égypte : d'un côté **ΑΕΝΟΨ** ... sur une inscription d'Euromos, D 8, 3; de l'autre **ΑΦΝΟΨ** ... sur l'Apis en bronze du Caire, F 45,1⁸³.

En outre, ce n'est probablement pas un hasard si le **C** de la pierre d'Athènes apparaît précisément après un **Y**. On ne voit guère comment les lettres **A**, **O** et **Y** du carien représenteraient autre chose que *a*, *o* et *u*; dans ces conditions, une lecture *u-w* des séquences **YF** ou **YC** serait tout à fait satisfaisante. De telles séquences se rencontrent, ainsi dans les inscriptions d'Égypte, F 22, 57, 66, 67 et à Saqqara, ou en Carie, D 16, 11. Il semble alors que le *digamma* joue ici le rôle de semi-consonne de transition, comme dans les graphies grecques bien connues du type Σεϕυφόνιος, etc.⁸⁴, et l'on serait tenté de transcrire par *w* cette lettre du carien.

4) Ensuite, P. Meriggi, 43, p. 225, s'est exprimé brièvement sur notre texte. Il lit, dextroverse, de deux manières : ... **I**⊙ -36-a-s : *s-l?-k-q-u-v...*, ou bien *s-a?-k-q-u-v...* Pour le début, je ne comprends pas ce que représente «...**I**» : P. Meriggi aurait-il supposé notre inscription incomplète à gauche? Ceci est absolument exclu.

D'autre part, la tentation de lire le signe 6 comme un *l*, avec *s-l?-k*, même avec un point d'interrogation, doit être résolument écartée, malgré le désir de retrouver par ce moyen une forme qui évoquerait le patronyme Skylax. En effet, il s'agit ici d'un *alpha*, absolument certain (la barre

81. Ševoroškin, 35, p. 82-83 (tableau comparatif).

82. Robinson, 8, p. 270, etc. Sur cette monnaie, le *digamma* montre une forme particulière (les deux traits horizontaux inclinés l'un vers l'autre), mais je crois qu'il n'y a pas à hésiter sur l'interprétation (comme semble le faire Ševoroškin, 50, tableau, col. X, après 36, p. 311, n° 87, etc.).

83. Les deux passages ont été comparés par Steinherr, 15, p. 333, fig. 2, mais avec la forme **F** dessinée dans les deux cas. En soulignant la différence *formelle* entre **F** et **C** dans 24, p. 48, note 4, je regrette de ne pas avoir reconnu en 1956 cette équivalence *de valeur* entre les deux variantes du *digamma*.

84. Voir par exemple M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, 1972, § 163 et 266.

médiane inclinée vers la droite est visible, malgré une fissure de la pierre) et qui ne saurait être pris pour un *lambda* symétrique de type classique⁸⁵.

5) Enfin, on reviendra sur la lecture la plus récente, celle de Zauzich, **57**, p. 24. Adoptant (comme Shafer) une lecture sinistroverse qui nous a paru aberrante, il lirait : ...*t-u-ī-t-a-s* : *s-a-n-s* ou « [Du Carien(?)] Tyis, image ». Il a déjà été question plus haut du nom « Tuitas » et de son correspondant illusoire Tuis. En outre, on relèvera comme difficultés que le **£** final et le **Ψ** auraient une même valeur *t* (?), et pareillement, le **⓪** comme le **M** seraient *s* (?). Enfin, l'idée que le mot obtenu *s-a-n-s* aurait quelque chose à faire avec le grec *σπύς* « battant de porte », etc., mais au sens d'« image » (??) ne se laisse même pas discuter.

Comme on le voit, la conclusion est assez décevante. Mais il ne faut pas oublier que la ligne carienne est incomplète à droite et que l'absence de parallèles nous empêche de restituer la fin ; si un hasard malencontreux n'avait pas fait disparaître cette partie de la stèle, peut-être disposerions-nous d'un élément éclairant, avec trois ou quatre lettres de plus. D'autre part, un autre coup du hasard fait que ce bref texte nous présente précisément quatre lettres parmi les plus difficiles et les plus controversées, c'est-à-dire **⓪**, **HH**, **Ψ** et **ϕ**. Cependant, quelles que soient les grandes difficultés qui subsistent pour ce document, j'estime qu'il faut respecter certaines exigences philologiques, sur lesquelles j'ai insisté plus haut : lecture de gauche à droite, présence de lettres qu'on ne peut « corriger » (en lisant *r* pour *a*, *l* pour *a*, etc.), présence très probable d'une séquence *u-w* vers la fin. Et en fin de compte, en admettant que le **M** du carien (tracé ici exactement comme les *mu* du texte grec), représente effectivement un ancien *san*, donc *s* (ce que la plupart des érudits acceptent)⁸⁶, on lirait provisoirement : (dextr.) ?-?-*a-s* : *s-a*-?-?-*u-w*-[...(.)].

85. Naturellement, les *lambda* de la partie grecque de notre texte ont la forme en crochet de l'alphabet attique du ^{vi}e siècle. Pour le carien, on dispose de plusieurs formes pour la lettre que l'on suppose être un *l* ; voir Ševoroškin, **50**, tableau après la p. 172.

86. Voir par exemple le tableau récapitulatif de Ševoroškin, **35**, p. 82-83 (unanimité pour cette valeur, sauf chez Mentz, **9**, p. 279 ; en dernier lieu, chez Zauzich, **57**, p. 38, deux valeurs possibles, *s* et aussi *m* [?]).

APPENDICE II. — *Liste chronologique des travaux concernant l'écriture et la langue des Cariens (1932-1972)*⁸⁷

1. J. Friedrich, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler* (= *Kleine Texte...*, her. von H. Lietzmann, 163), Berlin, 1932; section VIII, « Karische Texte », p. 90-107 [reproduit, dans la transcription préconisée par F. Bork, cf. p. 156 (tableau), 76 textes d'Égypte et de Carie, avec les dessins correspondants; brève bibliographie, p. 91, de 1893 (Sayce) à 1931 (Bork); recueil sobrement présenté, toujours indispensable].

2. A. Laumonier, « Inscriptions de Carie », *BCH*, 58 (1934), p. 345-351, n° 39, inscription carienne d'Hyllarima [voir plus loin, L. Robert, 14 et L. Deroy, 23, n° 7].

3. W. Brandenstein, « $\Xi\Phi\chi\psi$ in den epichorischen Alphabeten Kleinasien », *Klio*, 27 (1934), p. 69-73 [le Φ serait *vo*; le χ serait à transcrire *p* plutôt que *h*].

4. *Idem*, article « Karische Sprache » dans Pauly-Wissowa, *RE*, Supplementband VI (1935), col. 140-146; notamment, § 2, noms propres et gloses; § 4, l'alphabet; §§ 5 et 6, considérations sur des suffixes et les possibilités de déchiffrement [comme la plupart des travaux de W. B., ingénieux et souvent suggestif, mais la base philologique n'est pas toujours suffisante].

5. W. Eilers, « Das Volk der *karkā* in den Achämenideninschriften », *OLZ*, 38 (1935), p. 201-213 [après Herzfeld, montre que v. p. *karkā* désigne les Cariens].

6. E. Sapir, « $\kappa\acute{o}\delta\alpha$: a Carian Gloss », *JAOS*, 56 (1936), p. 85 [pour une interprétation sémitique; en fait, comme l'a montré J. Friedrich, *ZDMG* 96, 1942, p. 485, cette « glose » n'existe pas et il s'agit, chez Athénée XIII, 580 d, de l'adverbe grec $\kappa\acute{o}\delta\alpha$ dans une citation d'un Comique].

7. R. Paribeni, « Etimologie dalla lingua dei Cari (?) », *Riv. Fil. Class.* 64 (1936), p. 292-293 [au sujet de la glose

87. J'ai laissé intentionnellement de côté les sections qui traitent de l'écriture carienne dans les traités généraux sur l'histoire de l'écriture; elles sont, le plus souvent, trop succinctes ou vieilles; on peut voir les remarques de J. Friedrich, *Geschichte der Schrift*, Heidelberg, 1966, p. 108-109 (mais un tableau, Abb. 196, emprunté à Jensen, est périmé); du même auteur, dans *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*, 1954, les lignes consacrées au carien, p. 135 sq., sont insuffisantes. D'autres travaux ont été, à l'occasion, cités dans les premières pages de cet article.

γισσα chez Étienne de Byzance; hypothèses peu consistantes].

7a. W. Brandenstein, « Streifzüge... Zwei Karische Ortsnamen », *Glotta*, 25 (1936), p. 32-35 [sur Ἀλάβανδα et Σουάγγελα chez Étienne de Byzance].

8. E. S. G. Robinson, « Coin-Legends in Carian Script », *Anatolian Studies presented to W. H. Buckler*, Manchester, 1939, p. 269-275 [premier catalogue de légendes ou de signes cariens sur des monnaies, depuis Sayce, *TSBA*, IX, 1 (1887), p. 154; voir plus loin L. Deroy, **23**, n° 18].

9. A. Mentz, « Schrift und Sprache der Karer », *IF*, 57 (1940), p. 265-280 [tentative ambitieuse, avec nouvelle lecture de plusieurs signes et interprétation des inscriptions, qui n'a pas convaincu, cf. Friedrich, *Idg. Jahrbuch*, XXVI, p. 368 : « ganz dilettantisch in Lesung und Deutung »].

10. P. Kretschmer, « Die urgriechischen Sprach- und Volksschichten », *Glotta*, 28 (1940); sur le carien, remarques p. 240-244 [se prononce contre les lectures de Bork; conclut que la langue est encore « rätselhaft »].

11. W. Eilers, « Kleinasiatisches », *ZDMG*, 94 (1940), p. 189-233, avec publication d'une stèle carienne de Saqqara, à Berlin (p. 230-232, Abb. 3) et republication d'une base inscrite, à Berlin, Friedrich n° 51 (p. 228-230 et Abb. 2) [objets republiés en détail dans **24**].

12. V. Bertoldi, « Σουάγγελα, Tomba del Re », *Par. Passato*, 3 (1948), p. 5-11 [sur la glose Σουάγγελα; rapproche audacieusement γελα « roi » du libyque GLD, berbère *agellid* « roi », etc.; cf. la réponse de Friedrich, **17**].

13. G. Pugliese Carratelli, « Cari in Libia », *ibid.*, p. 15-19 [commentaires sur l'article précédent].

14. L. Robert, « Inscriptions inédites en langue carienne », *Hellenica*, VIII, 1950, section I, p. 5-22, fig. 1-2 et pl. I-VI, VIII-X, XXVIII-XXX [fondamental pour l'étude des textes cariens de Carie, l'historique des sites et des découvertes; à compléter par les dessins de Deroy, **23**].

15. F. Steinherr, « Zu den neuen karischen Inschriften », *Jahrb. kleinas. Forschung*, 1 (1950-51), p. 328-336 [liste des inscriptions de Carie, avec remarques diverses, et dessin commenté (par Bossert) du grand texte de Kaunos, Robert, **14**, n° 16].

16. J. Leclant, « Fouilles et travaux en Égypte, 1950-1951 », *Orientalia*, 20 (1951), p. 474; mention des graffites cariens découverts en 1951 dans le tombeau de Montouemhat, à Thèbes (pl. LXIV, 37 et 38) [ces 14 graffites n'ont pas encore été publiés *in extenso*; dessins provisoires et transcriptions chez Ševoroškin, **36**, p. 310 et 314-315].

17. J. Friedrich, « Karer in Numidien ? », *Orientalia*, 21 (1952), p. 231-233 [réponse à Bertoldi, **12**].

18. O. Masson, « Textes cariens d'Égypte, I », *Revue Hittite et Asianique*, XII (1953), p. 32-38 et pl. XII-XIV [article refondu intégralement dans **24**].

19. G. Sjöflund, « Karische Inschriften aus Labranda », *Opusc. Atheniensia*, I (1953), p. 199-205 [tablettes fragmentaires, signes et marques diverses provenant des fouilles d'A. W. Persson à Labranda, 1948-1951; publication sans commentaire épigraphique ni linguistique; dessins chez Deroy, **23**, n° 17].

20. J. Threpsiadis, Βῆμα [Athènes], 6 mars 1954, p. 3; première annonce par son inventeur de la découverte à Athènes d'une base bilingue, grecque et carienne (dessin) [photographies dans *BCH*, 78, 1954, p. 108, fig. 10; *AJA*, 58, 1954, pl. 43, 2; voir ensuite J. Threpsiadis, Πρακτικά de la Société Archéologique d'Athènes, 1953, p. 65-68; F. Willemsen, *Ath. Mitt.*, 78, 1963, p. 125-129].

21. M. Treu, « Eine griechisch-karische Bilingue und ihre Bedeutung für die Geschichte der karischen Schrift », *Glotta*, 34 (1954), p. 67-71 [essai de lecture, avec proposition de nouvelles valeurs].

21a. O. Masson, « Épigraphie asianique... L'épigraphie carienne », *Orientalia*, 23 (1954), p. 439-441 [bilan critique des documents nouveaux, à la date de 1954].

22. F. Steinherr, « Der karische Apollon », *Die Welt des Orients*, 2 (1955), p. 184-192 [remarques diverses et nouvelle publication (fig. 1-4) de l'ichneumon inscrit de Munich, Friedrich n° 75; cf. **24**, I].

23. L. Deroy, « Les inscriptions cariennes de Carie », *Ant. Class.*, 24 (1955), p. 305-335, nombreux dessins et 3 planches [complète par des dessins, mais sans essai de transcription, le recueil de L. Robert, **14**, et d'autres publications, comme **8** et **19**].

24. O. Masson et J. Yoyotte, *Objets pharaoniques à inscrip-*

tion carienne (= I.F.A.O., Bibl. d'étude, XV), Le Caire, 1956, 80 p., 29 fig. et IX pl. [nouvelle étude détaillée des textes cariens d'Égypte, graffites exceptés].

Comptes rendus : L. Deroy, *Orientalia*, 28 (1959), p. 101-102 ; A. Heubeck, *Gnomon*, 31 (1959), p. 332-336 ; J. Leclant, *Rev. Phil.* 1960, p. 339-340.

24a. F. Steinherr, « Der Stand der Erforschung des Karischen », *Proceedings of the twenty-second Congress of Orientalists...*, Istanbul, 1951, II, Leyde, 1957, p. 44-49 [bref historique, état de la question en 1951].

25. H. L. Stoltenberg, « Neue Lesung der karischen Schrift », *Die Sprache*, 4 (1958), p. 139-151 [tentative sans lendemain, cf. Ševoroškin, **36**, p. 79-84].

26. *Idem*, « Die karische Grabinschrift von Kaunos », *Anl. Class.* 27 (1958), p. 108-109 [essai d'interprétation du texte chez Deroy, **23**, n° 14].

27. *Idem*, « Deutung karischer Inschriften », *Archiv Orientalni*, 27 (1959), p. 1-4 [complément du précédent, avec le n° 45 Friedrich, etc.].

27a. O. Masson, « Documents énigmatiques à inscription pseudo-chypriote et pseudo-carienne », *Festschrift J. Friedrich*, Heidelberg, 1959, p. 315-321 [§ 3, doutes sur le caractère carien d'un scarabée, n° 52 Friedrich].

28. A. Bernand et A. Aly, *Abou-Simbel, inscriptions grecques, cariennes et sémitiques des statues de la façade*. Le Caire, Centre de documentation égyptologique, Collection scientifique, s.d. (vers 1959) ; portefeuille de 56 p. non numérotées, contenant entre autres la revision des graffites cariens d'Abou-Simbel [ces collations n'ont pas encore été étudiées en détail ; voir cependant Ševoroškin, **36**, p. 310-311 et 316].

29. Vl. Georgiev, « Der indoeuropäische Charakter der karischen Sprache », *Archiv Orientalni*, 28 (1960), p. 607-619 [se fonde uniquement sur les gloses « cariennes » et quelques noms propres (en transcription grecque) pour affirmer qu'il s'agit d'une langue indo-européenne d'Asie Mineure ; la démonstration paraît insuffisante].

30. V. V. Ševoroškin, « Le problème du carien » [en russe], *Voprosi jazikovnanija* [Moscou], 1962, 5, p. 93-100 [état de la question ; suggestions pour de nouvelles lectures].

31. *Idem*, « Sur le caractère hittito-louvite de la langue carienne » [en russe], *ibid.*, 1963, 3, p. 83-84 [résumé de la thèse soutenue dans **36**].

32. D. Levi et G. Pugliese Carratelli, « Nuove Iscrizioni di Iasos », *Annuario Scuola Archeol. Atene*, 39-40 (1961-62) [1963], p. 632, « iscrizioni carie », 1-3 [le n° 1 est, en fait, un graffite grec; n° 2, signes cariens incisés sur un fragment de vase (dessin); n° 3, tesson avec des signes cariens (dessin et petite photo, fig. 58)].

32a. R. D. Barnett, « A Review of Acquisitions 1955-62 of Western Asiatic Antiquities... », *The British Museum Quarterly*, 27 (1963-64), p. 80 et pl. XXX, c [republie l'anneau d'argent inscrit, Friedrich n° 50; voir également **24**, p. 11; J. Boardman, *Antike Kunst*, 10 (1967), p. 7].

33. V. V. Ševoroškin, « On Karian », *Revue Hittite et Asiatique*, XXII (1964), p. 1-55 [intéressante étude d'ensemble, en anglais, préfigurant **36**; discussion détaillée de la valeur des signes (tableau, p. 26); transcription, dans le système préconisé, de 108 inscriptions (p. 41-46)].

34. *Idem*, « Aegyptisch-karische Inschrift am Sockel einer Isisstatuette (Leningrader Staatsermitage) », *ibid.*, p. 57-65 et pl. I-IV [publication d'un bronze de Léninegrad jusqu'ici méconnu; version russe correspondante dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 1964, 2, p. 128-134].

35. *Idem*, « Zur karischen Schrift und Sprache », *Kadmos*, 3 (1964), p. 72-87 [étude plus brève, conçue comme « résumé » de **36**].

36. *Idem*, *Issledovanija po dešifrovke karijskich nadpisej* [Recherches sur le déchiffrement des inscriptions cariennes], Moscou, Académie des Sciences, 1965, 359 p., nombreux dessins [ce livre, entièrement rédigé en russe, contient un historique détaillé des recherches sur le carien et l'exposé complet des théories de l'auteur; transcription de toutes les inscriptions connues à cette date, d'après son système (p. 307-312) et dessins correspondants (p. 313-319), avec index carien (en transcription; p. 322-339)].

Comptes rendus : R. Gusmani, *Arch. Glott. Italiano*, 52 (1967), p. 79-84 ; V. Pisani, *Paideia*, 22 (1967), p. 420-424 ; L. Zgusta, *Arch. Orientalni*, 36 (1968), p. 153-154.

37. L. H. Jeffery, « Old Smyrna : Inscriptions on Sherds... », *ABSA*, 59 (1964) [1965], p. 42, n° 23 : graffite d'aspect carien, sur un pied de vase [petite inscription incisée en spirale; essai de transcription].

38. V. V. Ševoroškin, « Essai de déchiffrement des inscriptions cariennes » [en russe], *Vestnik Drevnej Istorii*, 1965, 1 p. 31-50.

39. R. Shafer, « A Break in the Carian Dam », *Ant. Class.* 34 (1965), p. 398-424 [tentative vaine et très prétentieuse d'un renouvellement complet des lectures et des interprétations].

40. J. V. Otkupščikov, *Karijskie nadpisi Afriki, Predvaritel'nye rezul'taty dešifrovki* [Les inscriptions cariennes d'Afrique, résultats provisoires du déchiffrement], Léninegrad, Université, 1966, 35 p. [Dans cette brochure, l'auteur prétend démontrer que les caractères des inscriptions cariennes « d'Afrique », c'est-à-dire d'Égypte et de Nubie, ne sont que des lettres grecques, et que le contenu révèle aussi du grec. Ceci n'a pas convaincu].

Comptes rendus : O. Masson, *Revue d'Égyptologie*, 19 (1967), p. 193-195 ; A. Heubeck, *IF* 72 (1967-68), p. 331-333 ; H. J. Jordan, *OLZ*, 63 (1968), p. 125-130.

41. P. Meriggi, « Zur neuen 'para-karischen' Schrift », *Kadmos*, 5 (1966), p. 61-102 [à propos de tablettes en écriture inconnue étudiées par J. Friedrich, *ibid.*, 3, 1964, p. 156-169 ; article important pour le carien grâce à ses comparaisons de signes, tableau III, « Karische Schrift auf aegyptischen Gegenständen » et tableau IV « Die Schrift in Karien selbst »].

42. O. Masson, « L'ostrakon carien de Hou-Diospolis Parva (38 Friedrich) », *Europa, Festschrift für E. Grumach*, Berlin, 1967, p. 211-217, pl. XX [nouvelle édition du n° 38 Friedrich].

43. P. Meriggi, « Zum Karischen », *ibid.*, p. 218-228 [complément à **41** ; remarques diverses, surtout à propos de Ševoroškin, **33**].

44. G. M. A. Hanfmann et O. Masson, « Carian Inscriptions from Sardis and Stratonikeia », *Kadmos*, 6 (1967), p. 123-134, pl. I-IV [publication de six graffites cariens trouvés à Sardes et d'une tablette fragmentaire de Stratonicee].

45. I. M. Djakonov, « L'alphabet carien et sa place parmi les plus anciennes écritures alphabétiques (déchiffrement et pseudo-déchiffrement des inscriptions cariennes) » [en russe], *Vestnik Drevnej Istorii*, 1967, 2, p. 235-248 [prend position pour Ševoroškin, **36**, etc., contre Otkupščikov, **40**].

46. M. Popko, « État actuel des recherches sur la langue carienne » [en polonais], *Przegląd Orientalistyczny*, Varsovie, 1967, p. 253-258 [résume notamment les travaux de Ševoroškin].

47. W. Dressler, « Karoide Inschriften im Steinbruch von Belevi », *Jahreshefte Oesterr. Archaeol. Institutes*, 48 (1966-67) [1968], p. 73-76 [découverte de petits graffites d'aspect carien, dans une carrière antique de la région d'Éphèse].

48. J. V. Otkupščikov, « Sur le rapport de l'alphabet carien avec le syllabaire créto-mycénien et chypriote » [en russe, avec résumé italien], *Atti e Memorie del 1º Congresso Intern. di Micenologia — 1967*, Rome, 1968, p. 426-432 et 433-437 [conclusion : l'écriture carienne appartient au même système que l'écriture « gréco-phrygienne », remontant en définitive à la même source sémitique].

48a. V. V. Ševoroškin, « Karisch und Lykisch », *ibid.*, p. 462-472 [dans le cadre des langues anatoliennes, comparaisons entre carien et lycien].

49. V. V. Ševoroškin, « Karisch, Lydisch, Lykisch », *Klio*, 50 (1968), p. 53-69 [notamment, § I, sur l'épigraphie carienne; § II, interprétation des signes cariens; § III, l'écriture carienne et ses rapports avec les écritures grecque, lydienne, lycienne, etc.; § IV, le carien et les langues « hittito-louvites »].

50. *Idem*, « Zur Entstehung und Entwicklung der kleinasiatischen Buchstabenschriften », *Kadmos*, 7 (1968), p. 150-173 [notamment, § 1, au sujet de Meriggi, **41** et **43**; p. 156, note 5, contre Otkupščikov, **40**; p. 164, tableau des valeurs proposées, état de 1968; § 2, au sujet du « para-carien » et de Meriggi, **41**; §§ 3-6, sur les autres écritures de l'Asie Mineure].

51. G. Neumann, « Eine neue Inschrift aus Chalketor », *Kadmos*, 8 (1969), p. 152-157, pl. I [inscription vue par G. Bean en 1968, d'apparence presque grecque, comparable aux petites inscriptions du même site relevées au XIX^e s., chez Deroy, **23**, n° 4].

52. A. Kammenhuber, « Karer, Karia. Karische Sprache », *Kleine Pauly*, III (1969), col. 118-121 [excellente mise au point, bonne bibliographie].

53. O. Masson, « Les Cariens en Égypte », *Bull. Société Française Égyptologie*, 56, novembre 1969, p. 25-36 [vue d'ensemble; informations préliminaires sur les documents cariens trouvés à Saqqara-Nord (cf. *Kadmos*, 8, 1969, p. 170)].

53a. V. Ševoroškin, « Zu den 'späthethitischen' Sprachen », *XVII. Deutscher Orientalistentag — 1968, Würzburg =*

ZDMG, Suppl. I, Wiesbaden, 1969, p. 250-271 [concerne surtout le « lycien B » ou milyen, mais nombreuses allusions à des faits cariens].

53b. *Idem*, « Zur Erforschung der kleinasiatischen Onomastik », 10. *Internationaler Kongress für Namenforschung*, II, Vienne, 1969, p. 341-350 [notamment § D, sur des noms propres cariens].

53c. Kl. Tuchelt, *Die archaischen Skulpturen von Didyma* (= *Istanbuler Forschungen*, 27, 1970), p. 120-121, graffite de quatre signes sur un vase de Didymes du VI^e s. [*ibid.*, note 15, commentaire et transcription par F. Steinherr; reproduction dans *Istanbuler Mitteil.* 13-14 (1963-64), p. 57, n° 64, Tafel 25/1].

54. W. B. Emery, « Preliminary Report on the Excavations at North Saqqara, 1968-9 », *Journ. Egypt. Arch.* 56 (1970), p. 6 et 8, pièces avec des inscriptions cariennes; choix de stèles reproduites pl. X, 1-2, et XV, 1-5 [voir aussi **53**, **55**, **57**].

55. R. V. Nicholls, « Recent Acquisitions by the Fitzwilliam Museum, Cambridge », *Archaeological Reports for 1970-71*, Londres, 1971, p. 75-76, n° 26, fig. 16 [publication provisoire d'une des nouvelles stèles de Saqqara].

56. P. Roos, *The Rock-Tombs of Caunus*, I, Goeteborg, 1972, p. 93 et 109, inscription carienne de deux lignes au-dessus de la tombe « E 1 » [dessin; commentaire et transcriptions par F. Steinherr (cf. *Kadmos*, 10, 1971, p. 175)].

57. K.-Th. Zauzich, *Einige karische Inschriften aus Aegypten und Kleinasien und ihre Deutung nach der Entzifferung der karischen Schrift*, 38 p., Wiesbaden, 1972 [développe une communication présentée en août 1971 au congrès de papyrologie de Marbourg; présentation de nouvelles valeurs phonétiques, d'après les « bilingues » égypto-carienes; transcription d'environ vingt-six inscriptions, dont quelques stèles de Saqqara, cf. **54**; conclut (p. 33) que « la langue des textes cariens est... un dialecte grec ». C'est encore une tentative ambitieuse, mais non satisfaisante].

Olivier MASSON.

VARIANTES, VARIÉTÉS DIALECTALES ET CONTACTS LINGUISTIQUES EN DOMAINE ARABE*

SOMMAIRE. — *Les variantes de formes qu'on relève dans un dialecte ne peuvent pas être considérées dans tous les cas comme*

*Abréviations. Barthélemy : A.B., *Dictionnaire arabe-français. Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem*, Paris, 1935-1955. — Blanc : H.B., *Communal Dialects in Baghdad*, Cambridge (Mass.), 1964. — Brunot : L.B., « Notes sur le parler arabe des Juifs de Fès », *Hespéris*, 22 (1936), 1-32. — BSL : *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. — BSOAS : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*. — Cesàro : A.C., *L'arabo parlato a Tripoli*, Milan, 1939. — Djidjelli : Ph. Marçais, *Le parler arabe de Djidjelli (Nord Constantinois, Algérie)*, Paris, s.d. — ELS : D. Cohen, *Études de linguistique sémitique et arabe*, Paris-La Haye, 1970. — Études : J. Cantineau, *Études de linguistique arabe*, Paris, 1960. — Feghali : M.T.F., *Le parler de Kfar 'Abida (Liban-Syrie) (= Kfar) ; Syntaxe des parlers actuels du Liban*, Paris, 1928 (= Syntaxe). — Fischer : W. F., « Die Sprache der arabischen Sprachinsel in Uzbekistan », *Der Islam*, 36 (1961), 232-263. — GLECS : *Comptes rendus du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques*. — Harrell : R. S. H., *The Phonology of Colloquial Egyptian Arabic*, New York, 1957. — Johnstone : T. M. J., *Eastern Arabian Dialect Studies*, Londres, 1967. — Juifs d'Alger : M. Cohen, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, Paris, 1912. — Lazard : G. L., *Grammaire du persan contemporain*, Paris, 1957. — Mauritanie : D. Cohen, *Le dialecte arabe (Hassāntya) de Mauritanie*, Paris, 1963. — Mirambel : A. M., *Grammaire du grec moderne*, Paris, 1962. — Mondry-Beaudouin : *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval*, Paris, 1884. — Newton : B. N., « An Arabic-Greek Dialect », *Word*, Suppl. vol. 20/3 (1964) (= *Papers in Memory of George C. Pappageotes*), 43-52. — Nomades : J. Cantineau, « Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient », *Annales de l'Institut d'Études Orientales d'Alger*, 2 (1936), 1-118, 3 (1937), 119-237. — Rastorgueva : V. S. R., « A Short sketch of Tajik grammar », *International Journal of American Linguistics*, 29/4 (1963). — Saïda : W. Marçais, *Le dialecte arabe des Ulād Brāhīm de Saïda (Département d'Oran)*, Paris, 1908. — Tlemcen : W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris, 1902. — Tsereteli : G. V. T., *Arabskie Dialekty Srednej Azii*, Tbilisi, 1956. — Tsiapera : M. T., *A Descriptive Analysis of Cypriot Maronite Arabic*, La Haye-Paris, 1969. — Tunis : D. Cohen, *Le parler arabe des Juifs de Tunis*, I. *Textes et documents linguistiques et ethnographiques*, Paris, 1964 ; II. *Étude linguistique*, Paris-La Haye, 1973. — Vinnikov : I. N. V., *Jazyk i folklor buxarskix Arabov*, Moscou, 1969 (= *Jazyk*), « Slovar' dialekta buxarskix Arabov », *Palestinskij Sbornik* 10 (73) (1963) (= *Slovar'*).

des variantes libres. Elles sont souvent conditionnées, en fait, par le contexte social. Chacune d'entre elles peut apparaître comme un symptôme de la situation dans le groupe, du locuteur dont elles révèlent les normes linguistiques. Celles-ci sont diverses à l'intérieur d'un même groupe et définissent des sortes de sous-dialectes en contact. Mais du fait de la hiérarchisation interne de la société, les normes d'un de ces sous-dialectes peuvent, dans une certaine mesure, se substituer, pour les locuteurs d'un autre sous-dialecte, aux leurs propres et constituer alors leur idéal linguistique. Les conséquences de ces transferts de normes sont importantes pour l'évolution des parlers. Lorsque, dans des cas extrêmes, l'idéal se fixe sur un dialecte hétérogène, il arrive qu'il conduise à une réinterprétation des structures du parler. — Ces phénomènes sont ici illustrés par des exemples empruntés au domaine dialectal arabe.

L'exploration dialectale d'un domaine linguistique donné fait surgir, dans des termes souvent complexes, le problème de la définition des unités qui doivent être prises en considération. Sur quelles bases établir une entité dialectale ? De manière générale, ce sont les critères géographiques qui sont privilégiés. Le dialecte apparaît essentiellement comme la somme des usages linguistiques d'un groupe humain à l'intérieur de certaines limites territoriales. D'où le procédé fréquent d'en fonder la description sur les données fournies par quelques informateurs, ou même un seul, l'hypothèse implicite étant que ces données seront tenues pour valables par l'ensemble de la communauté. L'hypothèse est cependant rarement vérifiée. Et même d'ailleurs lorsqu'il se dégage un certain consensus sur ces données, une observation attentive de l'activité linguistique réelle des membres de la communauté révèle des différences et conduit à la reconnaissance, sur tous les plans qu'envisage la description, de variantes plus ou moins nombreuses, mais toujours troublantes pour l'établissement d'isoglosses.

Il est facile de voir, quand on compare divers dialectes, que le degré d'homogénéité linguistique dépend de l'homogénéité sociale de la communauté considérée. Le parler d'une tribu nomade, celui d'un village de montagne isolé présentent en général moins de formes « optionnelles » (mais ils en présentent tout de même !) que celui d'une grande ville¹. Mais la dimen-

1. Voir la remarque de W. Marçais dans *Djидjelli*, 211, n. 2 ; pour des considérations générales sur « les compartimentages sociaux et les variétés de langage,

sion des communautés n'est pas le fait essentiel. C'est surtout la complexité de la structure sociale qui est déterminante. Dans une étude récente sur les dialectes de l'Arabie de l'Est, dialectes de faible extension géographique et humaine dans leur ensemble, T. M. Johnstone était conduit à souligner le haut degré de variation pour les formes acceptables dans certains d'entre eux². Mais la remarque est valable pour bien d'autres régions que l'Arabie de l'Est.

La question est d'abord celle de la nature et du statut de ces variantes. Sont-elles « libres » ? En apparence elles le sont si on considère le fait qu'elles coexistent dans la même communauté, parfois chez le même individu. Mais un examen précis des données fait apparaître que le plus souvent elles sont en fait déterminées, dépendant à la fois de la situation de l'individu dans le groupe et du contexte dans lequel vient s'insérer l'acte de parole. Un exemple puisé dans la littérature³ : l'écrivain égyptien Taha Hussein, pour caractériser un de ses personnages, indique que celui-ci « alourdit » de façon excessive certains phonèmes, c'est-à-dire qu'il les articule avec cette résonance particulière pharyngo-vélaire qui définit ce qu'on appelle l'*emphase* en arabe. Or c'est là un trait du langage des intellectuels. Par le simple usage qu'il en fait, le personnage transmet donc des informations extérieures au contenu explicite de son message. En fait une double information, l'une volontaire : « Je suis un intellectuel », l'autre involontaire, surgie du contexte contrariant dans lequel s'insère cette information : « Je voudrais passer pour un intellectuel, alors que je ne le suis pas. » La variante se révèle ici ce qu'elle est bien en réalité :

Marcel Cohen, *Pour une sociologie du langage*, Paris, 1956, 168-94, avec bibliographie commentée pp. 195-213. — Des remarques précises sur la dialectologie sociale se trouvent dans C. A. Ferguson et J. Gumperz, *International Journal of American Linguistics*, 26/3 (1960). — Voir aussi G. R. Pickford, *Word* 12 (1956) 211-33 et R. Reichstein, « Études des variations sociales et géographiques des faits linguistiques », *Word* 16 (1960), 55-95 et spécialement la « note en conclusion » de A. Martinet, *ibid.* 95-99. — L'étude la plus considérable concernant un problème de dialectologie sociale en domaine arabe est celle de *Blanc* ; elle est consacrée aux différences linguistiques en relation avec les appartenances religieuses. — Il faut rappeler, pour une étude d'un domaine non sémitique, J. Bloch, « Castes et dialectes en tamoul », *Mém. de la Soc. de Ling.* 16 (1919), 1-30.

2. Johnstone, p. xxxii.

3. Cité dans C. A. Ferguson et al., *Contributions to Arabic Linguistics*, Cambridge (Mass.), 1960.

un *symptôme* de la situation de l'individu et même de ses aspirations. Elle est donc chargée d'une signification que le locuteur saisit instantanément. Elle constitue un élément de la langue et doit entrer dans la description sous peine d'occulter un aspect de la fonction communicative de la langue.

Il est bien évident que de tels faits procèdent de la coexistence de système différents, caractéristiques de sous-groupes, avec des normes qui leur sont propres. Mais ces normes peuvent être érigées en idéal linguistique pour d'autres groupes (ou des individus d'autres groupes) dont le système est fondé sur des normes différentes. Ce dernier phénomène peut être d'une importance extrême, on le verra, dans le cours des évolutions.

Les faits doivent être considérés aussi sous un autre angle. En toute rigueur, on pourrait considérer que des caractéristiques de cette sorte déterminent des dialectes différents. Lorsque ces caractéristiques sont relativement nombreuses et que le groupe qui les présente peut être assez nettement défini selon des critères de nature non linguistique, on aboutit en général à une telle conclusion. Ainsi arrive-t-il, pour certaines cités arabophones, qu'on distingue un parler de Musulmans et un parler de Juifs⁴. Mais le cas le plus fréquent est celui du croisement. Les sous-groupes concernés ne sont pas en relation de complémentarité, mais au contraire très largement intersécants. Une variante peut bien constituer un discriminant ethnique, d'autres marquent les différences de sexe, d'âge, de profession, de niveau social, etc., et chaque individu participe à la fois de plusieurs des sous-groupes. C'est dans ce sens qu'il serait possible de parler d'idiolecte.

Notons tout de suite que de tels phénomènes ne sont évidemment pas propres aux dialectes arabes. Mais il n'est pas impossible que leurs causes soient, dans le détail, plus ou moins caractéristiques de la société concernée, liées aussi à la structure propre de la langue. C'est pourquoi il peut sembler utile d'essayer de les définir pour chaque domaine linguistique.

Dans une description du parler de Tunis par exemple, on peut légitimement poser comme des variantes les formes *bīt* et *bayt* pour « chambre » et *mūt* et *mawt* pour « mort ». En fait un grand nombre de formes contenant un *ī* ou un *ū*

4. Voir, outre *Blanc, Juifs d'Alger*, *Brunot, Tunis I*, II.

admettent des variantes à diphtongues : respectivement *ay* et *aw*. Mais s'agit-il de variantes « libres » ? La réponse dépend de la définition même du parler. Si on considère la population de Tunis comme un tout homogène, les variantes sont « libres », puisqu'elles sont toutes acceptables et qu'elles peuvent être employées parfois par le même individu à des moments différents. Cependant elles n'ont certainement pas la même valeur pour le locuteur, car elles sont caractérisantes. Les variantes à diphtongues sont normales dans l'usage linguistique des femmes ainsi que des Juifs, hommes et femmes. Les hommes musulmans n'ont normalement que les formes à voyelles longues. Il en résulte qu'un Musulman qui emploie *bayt* ou *mawt* (au lieu de *bīt* ou *mūt*) marque son discours d'une connotation qui peut recevoir des interprétations diverses selon les circonstances. Mais pour un Juif, c'est l'utilisation de *bīt* ou *mūt* qui est particulièrement marquée. En fait, il ne l'emploie éventuellement qu'en s'adressant à un Musulman, signifiant par là même qu'il accorde une valeur normative à l'usage de ce dernier.

Le problème se complique d'ailleurs pour les générations les plus jeunes. Il apparaît maintenant que l'école, qui est ouverte également aux garçons et aux filles, amène ces dernières à chercher à effacer les traits « féminins » de leur langage ; et l'ancienne distinction n'est plus opérante que chez les filles non scolarisées, ce qui lui confère une valeur nouvelle.

Il faut ajouter ici, par parenthèse, une observation qui montre la nécessité de tenir compte d'un tel fait (faut-il l'appeler « sociolinguistique » ?) dans la dialectologie comparée. Les formes à diphtongues sont en réalité les plus anciennes, comme en témoigne la langue classique qui ne connaît que *bayt-* et *mawt-*. Mais dans les parlers évolués, les diphtongues anciennes *aw* et *ay* sont représentées soit par *ō* et *ē* respectivement, comme dans divers dialectes périphériques, soit par *ū* et *ī* comme à Tunis et dans d'autres cités. On peut se demander si *ō* et *ē* ne constituent pas chronologiquement une étape intermédiaire entre *aw* et *ay* et *ū* et *ī*. La coexistence dans le même groupe de *aw* et *ū*, *ay* et *ī* à l'exclusion de *ō* et *ē*, rend peu vraisemblable, au moins pour Tunis, une telle étape. Il faut, à titre d'hypothèse, distinguer ici deux lignes isoglosses.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, ce simple exemple montre que certaines au moins des variantes qui apparaissent

dans les parlers ne sont « libres » que si on considère la communauté sous un aspect global. Elles sont en fait « conditionnées » socialement.

*
* *

La structuration sociale des diverses communautés arabophones se manifeste ainsi dans de nombreux phénomènes linguistiques qu'il est possible d'illustrer abondamment.

Un premier clivage est celui qui différencie, sur des points non dénués de portée, l'usage linguistique des deux sexes. On vient de voir l'exemple de Tunis qui concerne un trait de phonétique important étant donnée la fréquence dans le dialecte des formes comportant une voyelle longue issue d'une ancienne diphtongue. Ce trait n'est pas le seul, et Tunis ne constitue pas un exemple isolé. Ailleurs on trouve bien d'autres discriminants relevant aussi bien du système phonologique que de la morphologie, de la syntaxe ou du lexique, avec en particulier une abondance d'expressions construites et de clichés qui appartiennent exclusivement au langage de l'un ou l'autre sexe. Les plus frappants sont certainement les traits phonétiques, car ils marquent le discours tout entier et en toute circonstance. Ainsi à Djidjelli-ville (Algérie), à l'occlusive post-palatale *k* (parfois *k^s* ou *k^ʰ*) des hommes correspond, de manière régulière, une prépalatale affriquée *č* chez les femmes⁵. De même, on notait chez les Juifs d'Alger, à l'époque où ils constituaient un groupe arabophone, entre autres discriminants, la correspondance *q* (occlusive post-vélaire sourde) chez les hommes, *ʔ* (occlusive glottale) chez les femmes. De plus, celles-ci articulaient de façon caractéristique la pharyngale sonore *ε*⁶. Les femmes du Caire ne distinguent pratiquement pas les consonnes pharyngalisées dites « emphatiques » : *t̤*, *d̤*, *s̤*, *z̤* des occlusives simples de même point d'articulation *t*, *d*, *s*, *z*⁷. Chez les Juifs de Tunis, un phénomène analogue pouvait être relevé, il y a quelques

5. *Djidjelli*, 19 ; voir aussi, pour quelques usages propres aux femmes, 163, 241, 300, 503. — Sur l'usage particulier, chez les femmes de Djidjelli, de « l'altération expresse », p. 247 n. 2. Le même phénomène est relevé à Sousse, L. Saada, *GLECS*, VII, 61.

6. *Juifs d'Alger*, 31 ; autres détails : 123, 172, 488 n. 8.

7. *Harrell*, 81. Ce trait semble moins général parmi les nouvelles générations, voir les remarques de K. Prasse dans Motie Ibrahim Hassan, *In-nās wil-malik*, Copenhague, 1971, p. x.

années encore, mais sous une forme complexe. Dans les couches sociales les plus élevées, celles en particulier qui étaient en contact avec la population française, les femmes, de façon plus radicale encore que celles du Caire, ne réalisaient pas le trait d'emphase et confondaient ainsi deux séries de phonèmes différents. Mais la valeur du discriminant s'inversait en quelque sorte dans les couches populaires où le langage féminin se caractérisait par un « excès d'emphase », un renforcement de la tonalité sombre des phonèmes emphatiques et une extension, plus grande que chez les hommes, de la vélarisation à travers les mots qui contenaient de tels phonèmes.

Sur le plan morphologique, on peut signaler pour Tlemcen (Algérie), l'usage d'une forme de diminutif nominal employé très fréquemment par les femmes. Il est de schème $C_1C_2i\dot{w}vC_3$ (féminin $C_1C_2i\dot{u}C_3a$)⁸ : *şġîwör* « tout petit », *şġîura* « toute petite » (de *şġîr* « petit »), *zeêwöq* « petit laideron », féminin *zeeuqa* (de *zeîq*), etc. Le diminutif commun aux deux sexes est de schème $C_1C_2iC_2vC_3$, féminin $C^1C^2iC^3a$: *şġîyer*, *zeêyöq*. Certaines formes de pluriel sont aussi caractéristiques du langage des femmes : *hmâim* « bains » au lieu du commun *hammâmât*, *derhâmân* « argent (monnaie) » au lieu de *drâham*, etc. Dans un parler libanais, celui de Batroun, les femmes ne font pas de distinction de genre pour le pronom personnel au singulier et emploient la seule forme *'ente* alors que les hommes réservent cette forme au féminin⁹.

Ainsi des traits qui peuvent être donnés pour de simples variantes (dans la mesure où ils ne sont pas tout simplement ignorés du descripteur) se révèlent en fait chargés de signification pour le locuteur.

Il s'agit, dans ce qui précède, d'un effet de la ségrégation relative des sexes qui caractérise certaines communautés arabophones. Mais les ségrégations sont de natures diverses et même lorsqu'elles se sont affaiblies ou qu'elles ont pratiquement disparu, elles n'en ont pas moins laissé des traces dans l'usage linguistique qui dénoncent immédiatement chez le locuteur son appartenance à un groupe particulier. Il en est ainsi, dans diverses cités arabophones où coexistent des groupes d'origines ethniques ou d'obédiences religieuses

8. *Tlemcen*, 99 ; voir pour d'autres indications sur les usages féminins, pp. 113, 115.

9. *Feghali, Kfar*, 268 n. 1.

différentes. A propos de la situation de ce point de vue en Iraq, le P. Anastase Marie de Saint-Élie écrivait : « Une particularité du peuple de l'Iraq est que chaque communauté a un dialecte particulier, si bien que dès qu'un seul mot traverse les lèvres du locuteur, celui-ci peut être reconnu comme musulman, chrétien ou juif »¹⁰. L'exemple de Baghdad, étudié avec beaucoup de précision par H. Blanc¹¹, illustre très clairement cette divergence des usages linguistiques des diverses communautés. Pour s'en tenir à l'essentiel, on peut signaler, entre le parler des Musulmans (M) d'une part et ceux des Juifs (J) et des Chrétiens (C) de l'autre, les discriminants suivants (qui sont référés ici, pour plus de clarté, aux traits correspondants en arabe classique (AC) :

— Sur le plan phonologique.

(AC) *q* : (M) *g* : (J, C) *q*; (AC) *k* : (M) *č* (dans des conditions définies) : (J, C) *k*; (AC) *r* : (M) *r* : (J, C) *γ* (chez un très grand nombre d'individus), (AC) *ǔ*, *ǐ* correspondent à (J, C) *ə*, mais à (M) *ũ*; (AC) *ǎ* : (M) *ǎ*, *ũ*, *ě* selon les contextes : (J, C) *ǎ*; (AC) *-ǎ* (final) : (M) : *ʔa* (le plus souvent) : (J, C) *-ǎ*; (AC) *ā* (en d'autres positions) : (J, C) *ē* ou *ī*.

Les différences dans la structure syllabique et l'accentuation peuvent être illustrées par les formes suivantes :

(M) *ṣāḥbi* « mon ami », *gūbti* « ma chambre » : (J) *ṣaḥēbi*, *qəbəlī*.

Sur le plan morphologique, les faits les plus saillants concernent la conjugaison. A l'accompli, les suffixes sont : (M) Sing. 1. *-t*, 3. fém. *-at*; plur. 2. *-tu*, 3. *-aw* : (J, C) *-tu*, *-ət*, *-təm*, *-u*; pour les pronoms indépendants, comparer : (M) Sing. 1 *āni*, 3. mas. *huwwa*, plur. 1. *əḥna*, 2. *əntu*, 3. *humma* : (J, C) *āna*, (J) *huwwi*, (C) *huwwa*, (JC) *nəḥna*, *əntəm*, (J) *həmmi*, (C) *həmma*. — Pronoms suffixes : (M) Sing. 1. *-i/ya*, 2. fém. *-č*, 3. mas. *ʔ*, *-a*, fém. *-ha* : (JC) *-i/-yi*, *-k(i)*, *-(n)u*, *-(h)a*. — La désinence du fém. est (M) *-a*, (JC) *-a* ou *-i* selon des conditionnements différents pour chacun des deux dialectes. — Le nom d'unité s'obtient par suffixation de *-a* pour (M), de *-āyi* pour (JC). —

Il faut, parmi les traits syntaxiques importants, signaler surtout la différence de valeur du préverbe *dā-* qui constitue

10. Dans un commentaire sur Maerūf al-Ruṣāfi, *Luḡat al-ʿarab* (1926), 141 n. 2, voir Blanc, 182 n. 2.

11. Blanc, qui fournit les indications commentées ici.

la marque du jussif et du « présent progressif » pour (M), mais seulement du jussif pour (JC); J et C utilisent le préverbe *qa-* (*qad-* dans certains cas pour J) comme marque du présent.

Pour tous ces traits, le parler des Juifs et celui des Chrétiens vont d'accord en s'opposant à celui des Musulmans. On n'en doit pas conclure que ces parlers soient identiques. Ils sont au contraire différenciés sur de nombreux points. Ainsi la série ancienne des interdentes est conservée chez les Juifs (comme d'ailleurs chez les Musulmans), elle est confondue avec la série des dentales correspondantes chez les Chrétiens. En syllabe ouverte non accentuée, les voyelles brèves tombent dans le parler des Juifs, *a* est conservé chez les Chrétiens et les Musulmans. Aux diphtongues *aw* et *ay* classiques correspondent les voyelles longues *ū* et *ī* chez les Juifs, *ō* et *ē* chez les Chrétiens et les Musulmans. Les voyelles longues non accentuées de l'arabe classique sont brèves dans le parler juif mais non dans les autres. Ce ne sont là que les faits les plus frappants, ils suffisent à montrer la netteté de la discrimination.

A la vérité, la situation en Iraq, et tout particulièrement à Bagdad, est extrême. Il s'agit ici de parlers différents appartenant à des types distincts. En Iraq, comme ailleurs en domaine arabophone, il y a une ligne de démarcation nette entre les dialectes de certaines vieilles cités et ceux des nomades. Or le parler des Musulmans est actuellement de type « nomade », alors que ceux des Juifs et des Chrétiens sont de type « vieux-citadin »¹².

Les différences ne sont pas toujours aussi radicales. Ainsi que l'a fait remarquer H. Blanc¹³, « en matière de différences dialectales liées à l'affiliation religieuse, le domaine arabophone présente tout un spectre de situations, allant de l'absence quasi totale de différentiation à la division tranchée qui existe en Bas Iraq ». L'essentiel est que, dans de très nombreuses cités, et avant tout dans celles du Maghrib,

12. Voir des considérations précises et nuancées sur l'histoire du peuplement de la cité dans Blanc, 167-70. J. Lecerf, *Word* 25 (1969), 160 (= *Linguistic Studies presented to André Martinet*, III) montre qu'il s'agit, pour le parler des Musulmans, d'une évolution du vieux dialecte citadin sous l'influence des parlers nomades et non pas d'une substitution pure et simple d'un parler de nomades à un parler de citadins. — Sur la différence entre parlers de nomades et de citadins et la coexistence de l'un et l'autre type dans les mêmes cités, Blanc, 13.

13. Blanc, 13.

quels que soient le nombre et l'importance des discriminants, ceux-ci sont¹⁴ souvent assez sensibles pour que l'appartenance religieuse d'un individu se dénonce immédiatement par son discours. Le cas de Fès est connu, ayant fait l'objet d'études particulières¹⁵. L'usage linguistique des Juifs s'y distingue de celui des Musulmans sur divers points : (M) q : (J) ' ; (M) $s, z, \check{s}, \check{z}$: (J) s, z seulement (\check{s}, \check{z} au contact d'emphatiques) ; (J) forme unique en $C_1C_2\check{V}C_3-t$ à l'accompli sing. de la 3^e pers. fém. et des 1^{re} et 2^e pers. : (M) distinction entre $C_1\check{V}C_2C_3\check{V}t$ pour la 3^e pers. fém. et $C_1C_2\check{V}C_3-t$ pour les autres. Pour la conjugaison de l'accompli des verbes dont la racine est du type $C_1C_2C_2$, M présente des formes à voyelle prédésinentielle $-i-$ que J ne connaît pas (« j'ai, tu as aimé » (M) *ħabbt* : (J) *ħabbat*). Dans la conjugaison de l'inaccompli, le thème $-C_1\check{V}C_2C_3$ (*i-darb*) caractérise J par rapport à M qui utilise un thème $-C_1C_2\check{V}C_3$. On note pour le pronom personnel des formes propres à J : *yāna*, après voyelle, pour la 1^{re} pers., *nōwa, nīya, nōma* (à côté de *hōwa, hīya, hōma*) pour les 3^e pers. ; de même J confond, sous la forme *nīn*, les pronoms mas. et fém. de 2^e pers. du sing. restées distinctes ailleurs. D'autres différences résident dans l'utilisation vivante, chez les Juifs, du thème verbal dérivé à préfixe *n-* pour l'expression du passif, ainsi que dans la forme que prend chez eux le thème à préfixe *t-/tt-* : *illaemāl*, avec allongement caractéristique de la voyelle thématique.

Nous avons peu de renseignements sur ces usages différents dans les parlers des autres cités marocaines. Ils n'en existent pas moins. On peut signaler chez les Juifs de Marrakech par exemple, la même correspondance (M) prépalatales chuintantes (\check{s}, \check{z}) : (J) sifflantes (s, z) et le même traitement des formes du singulier de l'accompli : *ḍrabt* « j'ai, tu as, il a frappé ». Des distinctions dans le traitement des chuintantes et des sifflantes peuvent être relevées dans d'autres régions, à Tinghir par exemple. Mais cette fois, à (M) $s, z, \check{s}, \check{z}$ correspondent normalement (J) \check{s}, \check{z} seulement (\check{s}, \check{z} au contact d'emphatiques)¹⁶. A Debdou, on signale

14. Il faut dire *étaient* dans un certain nombre de cas, du fait de la disparition des communautés juives de plusieurs cités arabophones.

15. Outre Brunot, voir L. Brunot et E. Malka, *Textes judéo-arabes de Fès*, Rabat, 1939 ; *Glossaire judéo-arabe de Fès*, Rabat, 1940.

16. Voir les « textes judéo-arabes du Maroc » dans H. Zafrani, *Pédagogie juive en terre d'Islam*, Paris, 1969, 145-69. Pour Marrakech, 146, l. 2 du texte (*tasri* « tu achèteras », *yahraz* « il sortira »), l. 7 (*ħabbt* « j'ai aimé »), 147, l. 1

(M) *q* : (J) *k*, et la conjugaison de l'accompli, opposant, au singulier, une 1^{re} et 2^e personnes (la 2^e au mas. seulement) de forme C₁VC₂C₃-*at* à une 3^e fém. de forme C₁C₂VC₃-*t* (*köllat* : *ktall*), caractérise le parler juif¹⁷.

En Algérie, il n'existe plus de groupes juifs arabophones. Mais on possède des renseignements sur les caractéristiques que présenteraient naguère les parlers de certains d'entre eux. Ainsi à Tlemcen, à (M) *q* et *k* correspondaient respectivement (J) *k* et *č*. Par ailleurs, (M) *h* est souvent représenté par (J) *Ø* et (M) *aw*, *ay* par *ū* et *ī*. Il faut noter aussi qu'à la préposition (M) *meā* « avec », répond, en construction avec les pronoms suffixes, (J) *māe* devant voyelle, *mae* devant consonne. En outre, on a : pour « maintenant » (M) *dərwoq*, (J) *dāba*; « pourquoi ? » : (M) *līyāh*, (J) *liyās*; « quoi ? » : (M) *aš* : (J) *ašle*, *ašənhūwa*, *ašənhīya*¹⁸. A Alger aussi on pouvait relever divers discriminants¹⁹. Outre la faiblesse dans l'articulation des consonnes emphatiques qui les réduisait souvent aux simples correspondantes, faiblesse propre à l'usage juif, on peut signaler les correspondances suivantes : (M) *h* : (J) *Ø*; (M) *q* : (J) *ʔ*; (M) *tʰ* : (J) *t* et, dans certains cas, (M) *d* : (J) *dʰ*; souvent (M) *š*, *ǧ* : (J) *s*, *dʒ*. De plus, la réduction du système des voyelles brèves à un phonème unique de timbre neutre (avec des variantes diversement colorées selon l'entourage) et l'*imala* très accusée en finale sont des traits du parler des Juifs. Sur le plan de la morphologie, il faut signaler surtout la forme du pronom suffixe de 3^e personne mas. sing. après voyelle : (M) *-a* contre (J) *-u*. Par ailleurs, on a relevé (M) *meā* : (J) *māe* « avec », (M) *hna* : (J) *innä* « ici », (M) *dərwoq* : (J) *dābā* « maintenant », (M) *(y)āmās* : (J) *albārah* « hier ».

A Tunis, c'est essentiellement, mais non exclusivement, dans le système phonologique que les usages musulmans et juifs divergent le plus profondément. Le tableau suivant, où les parlers musulman et juif sont confrontés à l'arabe classique (AC) dégage les phénomènes principaux :

(*eṣṣāzəl* « l'homme », etc. Pour Tinghir, 157, l. 9 du texte (*šīyyəd* « maître »), p. 158, l. 8 (*mšāḱān* « les pauvres »), l. 14 (*žkā* « absolution »).

17. Ch. Pellat « Abraham et Nemrod dans le parler arabe des Juifs de Deb-dou », *Hespéris* 39 (1952), 121-45.

18. *Tlemcen*, 17, 18, 39, 57, 70, 72, 108, 111 et n. 1, 112, 167 n. 4, 174, 183 n. 1 et 2, 198, 201.

19. *Juifs d'Alger*, passim.

(AC)	(M)	(J)
<i>t, d, ṭ, ḍ</i>	<i>t, d, ṭ, ḍ</i>	<i>t, d</i>
<i>ṭ, ḍ, ḍ̣</i>	<i>ṭ, ḍ</i>	<i>ṭ, ḍ</i>
<i>s, z</i>	<i>s, z</i> }	<i>š, ž</i> (<i>s, z</i> devant <i>r, š, z</i> devant emphatique)
<i>š, ž</i>	<i>š, ž</i> }	
<i>š</i>	<i>š</i>	<i>š</i>
<i>h</i>	<i>h</i>	Ø (ou allongement de voyelle)

Ainsi à la double série : dentales, interdentes de AC, répond la même double série pour M (à cette différence près que le dialecte a assimilé *ḍ* à *ḍ̣*, deux phonèmes que AC n'a tenu lui-même distincts que dans les stades les plus anciens), mais une seule série, occlusive, pour J. J a confondu *s* et *š* d'une part, *z* et *ž* de l'autre²⁰; *s* et *z* constituent des variantes conditionnées par le contact de *r* (non emphatique, subséquent); en outre, en présence de consonnes emphatiques subséquentes, *š* et *ž* sont réalisés *š* et *ž*. En ce qui concerne le vocalisme, M et J présentent des réalisations et une distribution différentes des phonèmes. En fait diachroniquement, J a réduit à un phonème unique *a*, les anciennes voyelles brèves *ā* et *ī*; *ū*, au demeurant, ne restant distinct que dans des limites assez étroites. M n'a opéré cette réduction que partiellement. En revanche, J a conservé les diphtongues *ay* et *aw* devenues *ī* et *ū* en M, ainsi qu'on l'a vu plus haut²¹. Il semble que des situations analogues peuvent être définies pour d'autres cités tunisiennes, notamment pour Sousse²².

Sur le plan morphologique, les discriminants essentiels sont les suivants : les pronoms personnels indépendants sont, au pluriel, (M) *aḥnā, aṇtūmā, hūmā*, (J) *aḥnā, aṇlūmān, ūmān*; pour les verbes dont la 3^e radicale est Y, la 3^e personne du pluriel est (M) *naṁšīu*, (J) *naṁšīyū*; les verbes dont la 1^{re} radicale était un hamza sont aussi traités de façons différentes, par exemple à (M) *āmār* correspond (J) *āmār(r)*; il en est de même pour le thème « intensif » des verbes à 2^e radicale semi-voyelle, (M) *zāwīwāz, šeyyīr*; (J) *žūwāž/žūwāz, šīyyār/šīyyār*; à la copule d'existence (M) *ēād* (avec négation *mā ēāts*) « il y a, il n'y a pas » répond (J) *bqa, ma bqāš*²³.

20. Comparer les faits signalés pour Tinghirt, ci-dessus p. 224.

21. P. 219.

22. L. Saada, *Le parler des Juifs de Sousse* (manuscrit).

23. Le tableau des discriminants se trouve dans *ELS*, 151-2; pour la comparaison des deux systèmes phonologiques, *ibid.* 161-71.

Les parlers lybiens n'ont pas été observés de ce point de vue. Pour Tripoli, on peut néanmoins indiquer quelques traits fort significatifs : (M) *g*, (J) *q*; (M) *t*, (J) *č*; pour la morphologie : (M) *mōlā-i* « mon maître », (J) *mōlā-ya*; sur le plan lexical : (M) *išūf* « il voit, verra », (J) *yara*²⁴.

Il faut noter qu'en divers points du Maghrib oriental (et aussi au Caire, semble-t-il)²⁵, des groupes de Chrétiens arabophones, fixés le plus souvent depuis de nombreuses générations, ont pour dialecte le maltais, avec des particularités qui le différencient souvent de celui de l'île de Malte même.

Pour être moins marquée peut-être en Orient, si on laisse de côté la situation de type extrême qui a été décrite pour l'Iraq, la différence n'en existe pas moins en de nombreux endroits. En fait, ici aussi, nous ne disposons d'aucune recherche particulière sur les aspects envisagés ici et on ne peut que glaner, ici et là, quelques renseignements isolés. C'est ainsi qu'on relève la correspondance, à Alep, de *q* chez les Musulmans, ' chez les Chrétiens (et aussi chez les femmes musulmanes)²⁶. D'autres discriminants semblent porter sur la réalisation des interdentales et des voyelles issues d'anciennes diphtongues. Au Caire, le parler des Juifs se distinguait de celui des Musulmans par la conjugaison du verbe à l'inaccompli avec *n-* au lieu de ' - comme marque de la 1^{re} personne au singulier et par la disparition de la corrélation consonantique d'emphase²⁷. D'autres différences, sans doute mineures, mais tout de même caractérisantes, sont signalées à Sanaa, à Jérusalem, dans diverses régions du Liban. Sur la côte orientale de la péninsule arabique, des distinctions importantes existent sur certains points, entre les Musulmans sunnites et chi'ites : ainsi des formes comme *silah* au lieu de *salah* « écorcher », *ḡurab* au lieu de *ḡarab* « battre », *simie* au lieu de *simae* « entendre » appartiennent aux usages des Chi'ites²⁸.

24. Cesàro, 24 n. 1, 46 n. 2, 244 n. 1.

25. N. Tomiche, *Le langage* (*Encyclopédie de la Pléiade*, vol. publié sous la direction de A. Martinet), Paris, 1968, 1181.

26. Barthélémy, sous *q*.

27. N. Tomiche, réf. n. 2 ci-dessus, 1182. — Sur des discriminants liés à l'appartenance ethnique dans d'autres dialectes arabes voir Goitein, *Jemenica* XVIII. — Voir aussi, J. Cantineau, *Les parlers arabes du Hôran*, Paris, 1946, 153.

28. Johnstone, XXIX, 93. — Sur la situation dans un village libanais, vue par un indigène, voir le texte publié par H. Fleisch, *Mél. de l'Univ. Saint-Joseph, Beyrouth*, 40 (1964), 346.

De tels discriminants peuvent naturellement être liés à la structuration topologique. A Alep, comme en bien d'autres cités arabophones, les communautés religieuses sont relativement séparées dans leur habitat. Mais précisément, dans la mesure où cette séparation peut n'être que partielle, les traits propres à l'une des communautés tendent à s'étendre dans les quartiers où ils sont majoritaires et à devenir de ce fait caractéristiques d'une partie de la ville plutôt que celles du groupe. Ainsi de nombreux Musulmans habitant des quartiers à prédominance chrétienne connaissent aussi, au moins à titre de variante, une réalisation glottale pour l'occlusive uvulaire *q* des Musulmans²⁹. Mais les différenciations topologiques peuvent être indépendantes de ce type de ségrégation religieuse. L'histoire de la constitution de l'agglomération se reflète souvent dans les variantes dialectales. C'est sans doute pourquoi à Mossoul, on peut donner pour caractéristiques de certains quartiers, une réalisation *e* de la voyelle qui est *a* dans les autres. Il est significatif que, citant un proverbe baghdadien, un auteur local éprouve le besoin de noter, à cause précisément de certaines des formes linguistiques qui y sont utilisées : « Ceci est un proverbe dans le dialecte du quartier *Aṣḍamiya* »³⁰. A Tunis, les usages linguistiques dans le ghetto et ceux du reste de la population juive, installé dans d'autres quartiers, plus ou moins mélangé aux Européens (Italiens ou Français), n'étaient pas identiques et caractérisaient clairement le locuteur³¹. Des observations sur de tels phénomènes peuvent être faites en grand nombre, lorsque le descripteur ne se contente pas de donner comme de simples variantes des traits qui sont souvent de véritables *shibboleth* sociales. Un exemple rare, mais combien significatif, est celui de W. Marçais qui, dans sa description du parler de Tlemcen, a relevé soigneusement toutes les variantes venues à sa connaissance, en essayant d'en fixer la localisation. C'est ainsi qu'il est possible d'établir un tableau de correspondances entre le parler central (Tlemcen-ville) et un parler périphérique (banlieue) — ici T et B — qui interfèrent fréquemment dans l'usage courant : (T) *q* : (B) *k* au moins

29. Voir aussi, pour la répartition des formes de la préposition *la/i* à Alep, Barthélémy, 742.

30. Al-Hanaḡī, *al-Amtāl al-Baġdādīya*, Bagdad, 1962, 27 ; voir Blanc, 193 n. 97 a.

31. Tunis II, *passim*.

dans de nombreux cas; à la différence de (B), (T) ne fait pas de distinction de genre dans la conjugaison au singulier; le pluriel des verbes à 3^e radicale Y ou W est, à l'inaccompli, respectivement en *-îu*, *-âw* (T), en *-û* (B); le participe actif de *ġâ* « venir » est (T) *mâġî*, (B) *ġâi*; le pluriel des noms quadri-consonantiques est (T) $C_1C_2\hat{a}C_3iC_4$, (B) $C_1C_2\bar{a}C_3iC_4$; (T) *rahna* « nous voici », (B) *râna*; pronom enclitique de 3^e personne devant suffixe indirect : (T) *-hû-*, (B) *-ôh-* (exemple : (T) *iġibhûli*, (B) *iġiböhli* « il me l'apporte(ra) »; les noms en $C_1C_2\hat{u}/\hat{i}$ + pronom suffixe ont la forme (T) C_1C_2v- (*ġrû-ya* « mon petit chien », (B) $C_1\check{v}C_2w/y-$ (*ġerw-i*); les noms en C_1C_2a + pronom suffixe ont la forme (T) $C_1C_2\hat{a}t-$ (*mrât-i* « ma femme », (B) C_1VC_2t- (*mert-i*); (T) *mnain* « d'où ? », (B) *mnîn*; (T) *faiwoq* « quand ? », (B) *wimta yemtâš*; (T) *derwoq*, *droq*, *drôq* « maintenant », (B) *dākeltu*; (T) *earûs* « fiancé », (B) *earîs* », etc.³².

Est-il nécessaire de s'attarder sur les traits de langage en rapport avec des groupements professionnels ? Naturellement, il s'agit là souvent, sauf dans le cas de groupes professionnels castés, de différences relevant des vocabulaires techniques et, subsidiairement, des argots³³. Mais il est possible que l'appartenance à de tels groupes modifie profondément la langue qu'ils utilisent dans les relations ordinaires. Dans certaines régions de l'Arabie de l'Est, les fortes immigrations d'ouvriers d'autres pays arabes, attirés par l'industrie pétrolière, semblent en voie de déterminer des usages caractéristiques à base locale, mais marqués par des influences égyptiennes ou syro-palestiniennes très sensibles. Pour l'instant, ces usages tendent surtout à différencier les ouvriers du reste des populations locales. De même dans le Qatar, les marchands, en général d'origine persane, ont un parler où dominant des traits bahrainis³⁴.

Ainsi sexe, habitat, religion, profession, et bien d'autres faits extra-linguistiques qui n'ont pas été examinés ici³⁵,

32. *Tlemcen*, 18, 61, 70, 72, 79, 111 et n. 1, 112 n. 1, 115, 123, 124, 133 n. 1 et 2, 135 n. 4, 142 n. 1, 181, 183 n. 1 et 2, 203 n. 3.

33. Un phénomène intéressant de ce point de vue est attesté au Caire où les joailliers musulmans, qui ont remplacé récemment des joailliers juifs, ont hérité, au moins pour certaines formes, de leur argot, fondé essentiellement sur un vocabulaire hébraïque plus ou moins altéré.

34. *Johnstone*, 35-6.

35. Il y aurait par exemple à examiner encore les discriminants entre les générations, qui sont souvent très marqués et dont l'importance pour la déter-

déterminent, dans une mesure qui parfois peut être importante, des comportements linguistiques différenciés qui sont autant de symptômes de l'identité du locuteur. On ne peut donc en aucune façon, ainsi qu'il a été indiqué dès l'abord, considérer de tels comportements comme libres, se manifestant dans des variantes totalement facultatives. En fait, dans un très grand nombre de cas, il s'agit réellement de variantes conditionnées par le contexte social. Ce n'est pas, ordinairement, par l'effet d'un choix volontaire qu'une femme du Caire articule les emphatiques de la manière qui a été décrite, ni qu'un Chrétien d'Alep emploie une forme *'āl* « il a dit » avec la valeur que son concitoyen musulman donne à la forme *qāl*. La valeur symptomatique reste donc liée à un système et à un ensemble bien définis. Elle est arbitraire dans ce sens que la substance propre du signe ne l'impose pas par elle-même. Une emphase accusée caractérise au Caire le langage des hommes, mais celui des femmes juives à Tunis. De façon analogue, la valeur discriminatoire de l'opposition *qaltu* : *gālāt* « j'ai dit » en Iraq change de signe selon qu'on la considère à Bagdad et dans le Bas Iraq ou dans le Haut Iraq et en Anatolie. Dans le premier cas, elle différencie les non Musulmans des Musulmans, dans le second, les sédentaires, quelle que soit leur appartenance religieuse, des non sédentaires³⁶. Ailleurs, dans la Gebia mauritanienne, à l'intérieur d'une même tribu, un discriminant social s'établit non sur l'absence ou la présence d'un trait linguistique, en l'occurrence un phonème, mais sur sa distribution lexicale. En effet, chez les lettrés, et de manière générale parmi les couches les plus élevées socialement, une réalisation arrière-vélaire *q* est fréquente dans des formes où le reste de la population ne connaît pratiquement que *g* : *ḥaqq*, *ḥagg* « justice, droit ». Cependant *q* peut alterner aussi avec *g*. Mais une telle variante est socialement dépréciative; elle n'est fréquente que chez les sujets peu lettrés, c'est-à-dire tout particulièrement les femmes et les serviteurs³⁷.

L'état d'avancement des études arabes, et spécialement de la géographie dialectale, ne permet pas de dégager avec

mination des transferts de normes (voir ci-dessous p. 235) est essentielle. Malheureusement les données recueillies sont très peu nombreuses, éparses à travers la littérature dialectologique; voir, à titre d'exemples, *Juifs d'Alger*, 31, *Johnstone*, XXVIII, *Fleisch*, *Mél. Univ. Saint-Joseph, Beyrouth*, 349.

36. *Blanc*, 6.

37. *Mauritanie*, 37.

précision les circonstances qui sont à l'origine de toutes les différenciations constatées. Il est cependant clair qu'elles reflètent d'abord deux types de phénomènes historiques en interaction : l'hétérogénéité originelle du peuplement dans un certain nombre de régions et les conditions de ségrégation relative, qui peuvent exister en domaine arabe, entre les différents constituants de la population³⁸. C'est ainsi que des conservations chez les femmes ou les minorités religieuses de traits disparus ou transformés ailleurs, sont souvent dues à des contacts moins intenses avec des groupes hétérogènes. Dans de nombreuses cités ouvertes à la sédentarisation des nomades, les influences linguistiques de ces derniers se sont exercées beaucoup plus fortement sur les Musulmans que sur les Chrétiens ou les Juifs. Les effets de cette disparité peuvent être extrêmes comme à Bagdad où le parler des Musulmans, on l'a vu, a presque toutes les caractéristiques de celui des tribus qui nomadisent dans le Bas Iraq, alors que celui des Juifs semble continuer celui du Bagdad abasside et en tout cas se rattache aux parlers des cités anciennes du Haut Iraq, indemnes de traits bédouins. Dans plusieurs villes maghribines aussi, l'articulation sourde du *qâf*, celle des vieilles cités, caractérise le parler des Juifs par rapport à celui de leurs concitoyens musulmans, qui ont la réalisation *g* des nomades. Il en est ainsi à Tripoli, Oran ou Sidi-Bel-Abbès par exemple³⁹.

A Djidjelli, où au contraire c'est l'influence des autres cités du Constantinois qui a conduit à restituer une réalisation occlusive *k* à l'ancien *kâf* devenu d'abord *ċ*, les femmes sont, dans l'ensemble, restées réfractaires à cette innovation. On a vu qu'à Tunis, un autre fait de conservation, celui des diphtongues *aw* et *ay*, caractérise en même temps que les femmes musulmanes, les Juifs, hommes et femmes. Dans l'Arabie de l'Est, les innovations touchent les différentes couches de la population en proportion de l'intensité des contacts qu'elles entretiennent avec les immigrés.

Mais les groupes qui se révèlent conservateurs sur un point peuvent à leur tour innover sur d'autres, souvent en fonction d'autres contacts particuliers qu'ils peuvent avoir. Ainsi des évolutions propres aux Juifs peuvent avoir été

38. Voir d'autres indications dans *Djidjelli*, 19, 367 ; *Nomades*, 36.

39. L'ancienneté de la réalisation *q* à Tripoli est confirmée par le fait que les emprunts du berbère tripolitain à l'arabe ont *q* et non pas *g*, *Cesáro* 24.

provoquées ou précipitées par des relations culturelles auxquelles les Musulmans restaient étrangers ou qui étaient moins intenses pour eux. Les liens particuliers entre des communautés juives arabophones, l'influence exercée sur un grand nombre de celles-ci par des immigrants hispanophones (puis italianophones), les rapports beaucoup plus étroits qu'elles ont entretenu avec la culture française, expliquent très clairement certains de leurs usages caractéristiques au Maghrib. Il n'est pas exclu, par exemple, que le traitement des sifflantes et chuintantes dont témoignent divers parlers juifs de cette région soit dû à l'influence des hispanophones, comme la perte des emphatiques, au moins dans quelques couches, a été provoquée par la volonté plus ou moins claire de parler « à la française ».

Il faut tenir compte aussi de la fréquente hétérogénéité originelle dans les composantes d'une population. La colonie juive de Marrakech ne date que du xvi^e siècle, sous le règne du saadien Aḥmad ed-Ḍahabi (1578-1603). Elle était auparavant installée à Aghmat-Urika⁴⁰. Elle a pu apporter dans son nouvel habitat un autre type de dialecte qu'elle aurait conservé et qui expliquerait les particularités de son langage actuel. A Tunis, le parler des Juifs, comme la plupart des parlers citadins du Maghrib, n'a, on l'a vu (p. 226), qu'une série de dentales, celle des occlusives, alors que Tunis musulman, comme le reste du pays, sauf Mahdia, a gardé distinctes les interdentes⁴¹. Faut-il attribuer cette conservation à d'éventuelles influences bédouines ? Cela irait contre la très vraisemblable hypothèse de W. Marçais qui assigne la confusion des deux séries de dentales à la période pré-hilalienne de l'arabisation. La tradition de l'origine kairouanaise, au moins en partie, du peuplement juif de Tunis

40. H. Zafrani, *Pédagogie juive en terre d'Islam*, Paris, 1969, 24.

41. ELS, 110. — On peut noter incidemment à ce propos qu'il est difficile de considérer la présence des interdentes dans les villes de Tunisie comme une restitution due à une influence des parlers de nomades. J. Cantineau avait formulé cette hypothèse pour les parlers de l'Algérois pour lesquels elle est également invraisemblable. S'il est possible d'admettre que des contacts avec des nomades, dont les dialectes possèdent des interdentes, peuvent avoir aidé à leur conservation dans certains parlers citadins, on voit difficilement comment ils auraient pu rétablir, dans leur distribution première, des phonèmes qui avaient déjà été confondus. Il s'ensuit qu'il faut supposer, au cours de l'arabisation des cités maghribines, une période ou un domaine sans confusion des interdentes et des dentales. — Remarquer aussi la conservation des interdentes chez les Juifs de Bagdad, voir p. 223.

expliquerait sans doute mieux le phénomène si l'on songe que Kairouan semble avoir été le centre de diffusion, dans une partie du Maghrib au moins, du type d'arabe citadin « pré-hilalien »⁴².

Cette hétérogénéité aboutit en tout cas, dans tous les groupements humains où elle se manifeste, à créer des situations de contacts entre des variétés linguistiques.

Les effets de ces contacts peuvent produire dans certains cas, des phénomènes complexes, mais dont la signification, quelque subtile qu'elle soit, est toujours sensible aux locuteurs (si elle échappe parfois aux descripteurs). Un bon exemple est celui des rapports qui existent dans un grand nombre de dialectes entre l'occlusive post-vélaire *q*, la palatale sonore *g*, et l'occlusive glottale '. Dans la plupart des anciens dialectes citadins, *q* est le représentant normal du phonème noté par la lettre *qâf* en arabe classique et dont la réalisation traditionnelle est également *q*⁴³. Dans certains dialectes de même type, le phonème originel a abouti à la glottale ', alors que l'ancienne glottale a été dans l'ensemble, réduite à Ø⁴⁴. Par contre, les parlers nomades ne connaissent comme aboutissant normal de ce même phonème qu'une réalisation sonore, plus ou moins profonde selon les cas, qu'on peut noter *g*. Mais cette dernière réalisation s'est étendue au cours de l'histoire et a supplanté les autres articulations dans quelques villes, comme Tripoli par exemple, et surtout dans les campagnes. Il en est résulté un contact constant de dialectes à *q* et de dialectes à *g*, qui a enrichi les uns et les autres d'un phonème supplémentaire. Le processus est clair. Les villes empruntent aux campagnes des termes campagnards ou paysans comportant un *g*. Ceux-ci viennent souvent s'opposer à des termes indigènes étymologiquement identiques et comportant normalement un *q*.

Ainsi la racine *QYD* fournit à Tunis juif deux verbes différents, l'un proprement indigène *qād* « diriger, commander », représenté en particulier par la forme participiale *qāyad* « caïd », et l'autre, étrangère, *gād* « conduire, mener (une bête) ». Le nom de la « vache » est d'origine campagnarde

42. Sur ce type de parlers, et de manière générale sur les diverses phases de l'expansion de l'arabe au Maghrib, voir W. Marçais et A. Guiga, *Textes arabes de Takrouna*, I, XXIII, G. S. Colin, *Encyclopédie de l'Islam*³, III, 333-340, *Initiation au Maroc*, 211.

43. J. Cantineau, *BSL* 40/1 (1939), 81 ; *ELS*, 111-5.

44. *Études*, 69.

et a la forme *bagra*, tandis que l'adjectif dérivé par lequel on désigne la viande « bovine » est *baqri*⁴⁵. La corne d'une bête est *gərn*, mais la « corne » en tant que matière première est *qarn*. A Tlemcen, *g* pour *qâf* est également représenté dans des termes d'origine rurale : *begra* « vache », *slūgi* « chien de chasse », *gurbi* « cabane ». Mais l'opposition *g* : *q* peut aussi différencier des significations de mots étymologiquement identiques. A *begra* « vache » s'oppose *bagra* qui désigne spécialement la sourate coranique de la Vache; *gubba* « coupole de marabout » : *qobba* « alcôve »; *geuwād* « guide » : *qauwad* « proxénète »; *zreg* « gris (chevaux) » : *zrōq* « bleu »; *šerg* « Est » : *šōrq* « pèlerinage »⁴⁶.

Dans les dialectes paysans ou nomades, c'est évidemment l'inverse qui se produit. La réalisation *q* s'introduit par emprunt, soit aux dialectes citadins, soit à la langue littéraire. Ainsi dans la ḥassāniya de Mauritanie, un terme de nature juridique comme *eaqd* « acte de mariage » s'oppose à *eaqd* « chance » étymologiquement identique; de même *gəbla* désigne une région de la Mauritanie, tandis que *qibla* nomme la direction de la Mecque. Une liste de doublets comme celle qui a été relevée chez les Ulād Braḥīm de Saïda et dans laquelle toutes les formes en *g* ont une valeur particulière au dialecte, tandis que les formes en *q* sont représentées soit en arabe classique soit dans la koinè algérienne pourra illustrer l'ampleur du phénomène⁴⁷ :

gleb « vomir » : *qleb* « renverser »; *bga* « être exténué » : *bqā* « rester »; *serreg* « apporter du bois en charges » : *sarraq* « traiter de voleur »; *woṛga* « feuille d'arbre » : *worqa* « feuille de papier », etc.

Mais le fait remarquable est que les emprunts ne se limitent pas à des formes ayant des significations différentes. Dans le même dialecte, on signale des variantes comme *qdīm* et *gdīm* signifiant tous deux « vieux »; de même *qrīb* et *grīb* « proche »; *qabel* et *gabel* « avant »; *elqā* et *elgā* « rencontre »; *maqqabra* et *meggebra* « cimetière ». Ici l'opposition *q* : *g* semble neutralisée. En fait, la valeur des deux « variantes » est-elle réellement la même ? Il peut être tenu pour fort probable que la connotation au moins est différente et que

45. *Tunis* II, 30. Comparer anglais *ox* : *beef*, *calf* : *veal*, etc.

46. *Tlemcen*, 17; voir aussi *Barthélemy*, 737.

47. *Saïda*, 44.

les formes en *q* sont d'un niveau stylistique plus élevé. En tout cas, on peut l'assurer pour divers autres dialectes. Comme on l'a indiqué plus haut, *q* pour *g* caractérise le langage des gens cultivés en Mauritanie. A Tunis, *baqra* pour *bagra* « vache » est aussi une variante, mais elle caractérise le langage tenu⁴⁸. Notons, bien qu'il s'agisse d'un fait un peu marginal, que dans le chant populaire, *g* substitué à *q* donne une coloration paysanne au texte. La prononciation ' pour *q* (à l'instar des égyptiens du Caire) dans des formes comme *ya 'albi* pour *ya qalbi* « ô mon cœur » caractérise la chanson sentimentale. Ainsi le même phonème peut avoir une valeur distinctive dans certains cas, et n'est utilisé dans d'autres que pour moduler la valeur stylistique et affective du terme employé. L'acquisition d'un phonème étranger ne résulte pas dans le simple accroissement d'une unité, il peut conférer un nouveau moyen d'expression à la langue emprunteuse.

* * *

De manière générale, comme on l'a vu, les contacts, divers dans leur nature et dans leur intensité pour les divers sous-groupes qui constituent la communauté, déterminent au-delà d'une norme qui peut être commune, des idéaux linguistiques différents. Un individu appartenant à un groupe, ou même un groupe tout entier, peut reconnaître pour sienne la norme d'un autre groupe, où celle qui définit un autre état de langue; il se constitue un nouvel idéal linguistique. Cet idéal peut porter sur une norme homogène au parler du groupe. Le cas de ce type le plus fréquent est celui où il se fixe sur la langue littéraire ou sur une variété dialectale considérée comme supérieure, avec pour conséquence la création d'une hiérarchie de niveaux d'usage⁴⁹. Du point de vue de l'évolution linguistique, on assiste alors à des phénomènes de blocage ou même de régression en quelque sorte par restitution. Ainsi le parler de Tunis juif, dans lequel l'articulation laryngale n'est plus possible, maintient une sorte de phonème virtuel correspondant à *h* du parler

48. Voir aussi J. Cantineau, *Le dialecte arabe de Palmyre*, Paris, 1935, p. 63. Sur la valeur de *q* pour ' en cairote, Harrell, 29, 41.

49. Pour l'étude de ces niveaux en arabe d'Égypte, voir la référence de la p. 217 n. 3.

des Musulmans⁵⁰. La place du *h* théorique *y* est marquée par une quantité phonique variable en nature et qui peut être soit un allongement de la voyelle adjacente (*mābul* « fou » pour *māhbūl*), soit une gémiation de la consonne qui précède (*ddan* « il a peint » pour *dhān*), soit, lorsque le phonème théorique est à l'intervocalique, une sorte d'occlusive glottale (*šā'al* « facile » pour *šāhāl*)⁵¹. A Damas, un phénomène analogue (mais non identique a été signalé, déterminé par la norme littéraire)⁵².

Des exemples de renversements d'évolution, sous l'influence d'un tel transfert de norme, ont été notés sur de nombreux points du domaine. A Djidjelli, comme dans un grande partie de l'Arabie de l'Est, on assiste au rétablissement d'anciennes palatales qui étaient devenues affriquées⁵³; à Alger juif, on avait pu mettre en relief une évolution *q* > *q'*⁵⁴ et dans le Kuwait, *y* < *ġ* redevient *ġ* sous l'influence de l'usage koinique⁵⁵.

Il est à remarquer de ce point de vue, que l'influence des normes étrangères au parler du groupe peut s'exercer inégalement sur ses différents membres. Il en résulte un certain manque de synchronisme dans les évolutions. De la même façon que, socialement, les individus, du fait de leur niveau, vivent réellement dans des époques différentes, leurs usages linguistiques peuvent appartenir à des stades diachroniques distincts. Pour ne citer qu'un cas, mais de portée générale, la dialectologie est souvent amenée à constater un tel manque de synchronisme entre les hommes et les femmes, au moins dans les sociétés où la ségrégation des sexes est relativement marquée, entraînant une plus ou moins grande ouverture de l'un au monde extérieur, un plus grand conservatisme chez l'autre; nous en avons vu des exemples. Or cette différence de rythme peut aboutir, par le seul fait qu'elle se manifeste à un moment donné par la coexistence de formes différentes, l'une ancienne, l'autre nouvelle, à de nouveaux

50. *Tunis* II, 34

51. *Tunis* II, 34-36.

52. J. Cantineau, « The Phonetic System of Damascus Arabic », *Word*, 12 (1956), 116-24.

53. Pour Djidjelli, où il s'agit exclusivement de la palatale sourde *k*, voir *Djidjelli*, 19. — Sur *č*, *ġ*, *y* provenant de *k*, *q* et *ġ* en bahraini, *Johnstone*, 33, aussi *BSOAS*, XXVIII, 238, 240.

54. *Juifs d'Alger*, 44.

55. *Johnstone*, 29-30.

procédés d'expression. C'est ainsi que s'explique sans doute un phénomène curieux relevé dans quelques dialectes arabes : celui de l'existence d'une distinction de genre dans les pronoms de première personne. Une telle distinction, qui d'ailleurs ne semble pas fréquente dans les langues du monde (est-elle même attestée ?) n'a aucun répondant en arabe ancien ni en sémitique de manière générale⁵⁶. Mais les dialectes modernes connaissent, pour ce pronom, des formes diverses. La plupart ont soit *'anā*⁵⁷, qui correspond à la forme classique, soit *'āna*, attestée déjà dans des dialectes anciens⁵⁸; un petit nombre d'entre eux connaissent une forme *āni*, ignorée de l'arabe ancien, mais identique à celle de l'hébreu⁵⁹. Or, dans quelques-uns des dialectes qui possèdent cette forme, sa fonction a été réduite à l'expression du féminin seulement, celle du masculin étant assurée par *āna* ou *anā*. Ainsi en est-il au Hadramout⁶⁰, chez des Druzes de la montagne ḥōrānaise⁶¹, sporadiquement, semble-t-il, dans le Sahel tunisien⁶². Or, pour les Druzes et le Sahel tunisien au moins, les faits sont clairs. Les hommes ont emprunté les formes en *-a* qui sont celles des koinés syrienne et tunisienne. Les femmes ont conservé les vieilles formes en *-i*. La fixation de cette opposition *anā/āna : ani* pour l'expression du genre a été probablement facilitée par l'analogie des pronoms de 2^e personnes *anta : anti* où le masculin est marqué par *a*, le féminin par *i*. Mais l'essentiel est qu'elle a son origine dans un phénomène sociologique : l'idéal koinique se substituant,

56. Le néo-syriaque connaît une distinction de genres à la première personne dans la conjugaison des verbes : masculin *paṭḥin*, fém. *paṭḥan*. Historiquement, ces formes sont constituées par un ancien participe mas. *paṭiḥ*, fém. *paṭḥa* + un suffixe pronominal *-n* : d'où *paṭiḥ + n > paṭḥin*, *paṭḥa + n > paṭḥan*.

57. Par exemple en Libye, au Caire, en Ouzbekistan, à Şanea, chez les sédentaires de Syrie, Liban, Palestine et les grands nomades du Nejd.

58. La forme, signalée dans des dialectes anciens (C. Brockelmann, *Grundriss der Vergleichenden Grammatik der Semitischen Sprachen*, Berlin 1908, I, 297; d'après Ibn Ya'īš I, 414-5), est dominante au Maghrib (mais Zaer a *anā*) ; c'est celle aussi des nomades d'Orient étudiés par J. Cantineau.

59. En arabe andalou, dans le Sahel tunisien, chez les Bédouins de Syrie. La forme semble constituée à l'analogie du pronom suffixe de première personne *-ni*. Elle peut résulter dans certains cas de l'imala de *-a*.

60. Th. Nöldeke, *Beiträge zur semitischen Sprachenwissenschaft*, Strasbourg, 1904, 25 n. 3.

61. Spécialement à Şamma et à Ḍibīn, J. Cantineau, *Annales de l'Institut d'études orientales d'Alger*, 4 (1938), 176.

62. Renseignement fourni par M^{me} Arlette Roth-Laly qui le tient d'un seul informateur. — Rossi, *Şana'a* 20, signale aussi le fait dans une partie du Yémen.

plus tôt chez les hommes que chez les femmes, à la norme dialectale.

L'idéal linguistique n'est cependant pas toujours homogène à la norme du parler. Dans certaines circonstances, c'est une langue étrangère, ou la manière dont un groupe étranger, jouissant de prestige, parle la langue du groupe, qui est prise pour norme. L'idéal devient de parler sa propre langue comme la parle l'étranger. On a signalé plus haut le parler « à la française » de femmes juives de Tunis. Il est remarquable de constater que les particularités du langage des femmes du Caire constituent, pour les Égyptiens eux-mêmes, un *ifrangu ʿarab*⁶³.

Dans de tels cas, l'incidence de la norme étrangère peut conduire à une réinterprétation fondamentale du système aboutissant à de profonds bouleversements.

Un exemple clair du phénomène est fourni par le traitement des consonnes emphatiques de l'arabe commun dans un certain nombre de parlers⁶⁴. Une caractéristique de ces consonnes est dans l'influence qu'elles exercent sur les phonèmes qui leur sont adjacents ou qui en sont simplement proches à l'intérieur d'une même unité linguistique. En particulier, au contact d'un phonème emphatique, les voyelles les plus fermées, *i* et *u*, manifestent souvent une tendance à l'ouverture en *e* et *o*, tandis que la voyelle la plus centrale, normalement de timbre *a*, souvent *ā* ou même *e*, subit une vélarisation et un arrondissement en *ā* qui la rapproche également parfois de *o*. Dans la plupart des dialectes, des formes comme /*lāb*/ « il a été cuit » et /*tāb*/ « il s'est repenti » sont réalisées respectivement comme [t̤āb] et [tāb] (ou [tēb]). Les timbres vocaliques différents sont en fait ici des variantes conditionnées, dont la distribution est en dépendance de la nature emphatique ou non emphatique de la première consonne. Or on trouve sporadiquement, dans le domaine dialectal arabe, des réalisations qui peuvent être symbolisées phonologiquement comme /*tāb*/ et /*tāb*/ (ou /*tēb*/). L'opposition consonantique est ainsi supprimée en faveur d'une nouvelle opposition issue de la phonologisation de variantes vocaliques jusque-là rigoureusement conditionnelles. Le phénomène a été relevé chez les Juifs

63. Voir K. Prasse, ouv. cité (à la p. 220, n. 7), p. x.

64. ELS, 126 ; D. Cohen, *Word* 25 (1969), 63.

égyptiens⁶⁵ et certains au moins de ceux d'Alger⁶⁶. Mais c'est aussi un des phénomènes qui caractérisent le maltais par rapport aux autres dialectes arabes⁶⁷, des parlers de l'Asie centrale soviétique⁶⁸, et du Tchad⁶⁹. L'énumération des groupes qui ont un tel usage suffit à expliquer le phénomène qui n'est que la réinterprétation du système arabe en fonctions de systèmes hétérogènes sans « emphase », mais à vocalisme plus riche que celui de l'arabe, avec pour résultat, l'appauvrissement du système consonantique qui perd une corrélation portant sur de nombreux ordres (dental, parfois liquide et même labial) et un enrichissement du vocalisme par l'introduction d'une opposition /a/ : /e/ ou /ā/ : /ā/ et parfois des deux. Le caractère marginal par rapport à l'ensemble arabophone des groupes dont il a été question, tournés davantage vers le monde extérieur, échappant, dans une plus ou moins grande mesure suivant les cas (totalement dans le cas du maltais), aux forces unificatrices que subissent les autres arabophones, justifie le transfert de norme. Il n'en reste pas moins que pour les Juifs par exemple, les contacts avec l'ensemble arabe, au milieu duquel ils vivaient, restaient intenses et limitaient les évolutions indépendantes. Si de tels contacts étaient des plus réduits pour les Maltais, la profonde cohésion linguistique de la population, restée arabophone monolingue dans sa masse jusqu'à l'époque moderne, limitait, au moins dans l'usage populaire, l'influence des systèmes étrangers sensible surtout dans la langue littéraire. Pour le Tchad, au moins pour la région d'Abbéché où le phénomène est signalé, il s'agit de populations encore en voie d'arabisation, le plus souvent multilingues et dont les habitudes et les normes sont hétérogènes à l'arabe⁷⁰.

Il n'en est pas de même de quelques groupes d'arabophones extrapériphériques, coupés du centre de l'arabophonie et investies par des langues de structure totalement différente. C'est le cas spécialement des Maronites de Kormakiti, dans

65. N. Tomiche, *Le langage (Encyclopédie de la Pléiade)*, 1968, 1180.

66. *Juifs d'Alger*, 51.

67. *ELS*, 146.

68. *Tsereteli*, XXI-XXII, l'affirme clairement. Il faut souligner cependant que *Vinnikov (Jazyk, Slovar')* note des emphatiques, peut-être en partie par référence étymologique, comme le pense *Fischer*, 238.

69. A. Roth-Laly, *GLECS*, 14 (sous presse).

70. A. Roth-Laly, *GLECS*, 15 (sous presse).

l'île de Chypre, et des petits groupes d'Arabes de l'Asie centrale soviétique, isolés à l'intérieur d'un domaine iranien (tadjik) et turc (ouzbek).

Les faits les plus remarquables du point de vue phonologique sont ceux que présente le parler des Maronites chypriotes. L'inventaire consonantique ne laisse apparaître que peu de modifications par rapport à l'arabe central : apparition d'une labiale sourde *p* et de deux prépalatales affriquées, l'une sourde, *č*, et l'autre sonore *ǰ*, dans quelques formes, empruntées pour la plupart. Mais c'est en fait, dans sa structure même, que le système est modifié, présentant une nouvelle organisation en fonction des faits grecs.

1. L'opposition sourdes-sonores. Elle est en grande partie neutralisée dans des conditions analogues à celles que connaît le grec moderne. Deux phonèmes en contact sont, le plus souvent, tous deux sourdes ou tous deux sonores, selon un principe d'assimilation régressive : ainsi *hažra* « pierre », mais *gžar* « pierres ». L'influence sonorisante, dans le sens progressif, des nasales sur les occlusives sourdes est également de règle, au moins à l'initiale : *kiser* « il a cassé », mais *ngiser* « il a été cassé ». En finale, on relève des variations dont il est difficile d'étudier la distribution dans l'état actuel de la documentation : *kund* « j'étais » (<**kunt*), mais *pint* « fille » (<**bint*).

2. L'opposition occlusives - spirantes. Le système phonologique de l'arabe commun comprend, outre des fricatives sifflantes (*s*, *z*, *s*) et prépalatale (*š*) sans occlusives correspondantes, un certain nombre de spirantes et d'occlusives de mêmes localisations : *b*, *f*; *t*, *t*; *d*, *d*; *k*, *h*, *ǰ*. Adoptant la loi de dissimilation articulaire du grec, qui fait aboutir deux occlusives ou deux spirantes en contact à un groupe occlusive + spirante ou spirante + occlusive⁷¹, l'arabe de Chypre a profondément modifié la distribution des spirantes et des occlusives qui leur correspondent. Dans le dialecte, lorsque l'un de ces phonèmes se trouve en groupe, son degré d'aperture est conditionné par le phonème en contact. Ainsi la 3^e personne de l'accompli du verbe « écrire » est au sing. *kideb* (<**kalab*), alors que la première est *htufl* (<**ktubl*). La 1^{re} et 2^e pers. sing. de *hab* (<**habb*) « aimer » est *huft* (qui devient ainsi homonyme de la même pers. du verbe)

71. *Mirambel*, 47.

ħaf « avoir peur », tandis qu'à *rah* « il est parti » correspond normalement *ruħt*, sans aucune modification radicale.

Dans le cas de *f*, qui fonctionne comme la labiale spirante correspondant à *b*, son opposition avec l'occlusive est maintenue hors des groupements consonantiques. Il n'en est pas de même pour *ġ* qui n'est plus que la variante spirante de *g* lorsque ce phonème se trouve en groupe. L'ancien *ġ* qui constitue dans la langue commune la sonore correspondant à *ħ*, s'est confondu dans le dialecte avec l'ancienne pharyngale sonore *ε*.

3. Un autre trait caractéristique de l'arabe de Kormakiti relève d'un phénomène qui semble proprement chypriote et non généralement grec⁷². C'est celui de l'apparition d'un élément transitionnel *k* dans les groupes constitués par une labiale ou une dentale et de *y*. De même qu'en grec chypriote, παιδιά aboutit à *paidkʷá*, δερμάτιον à *demátʷon*, ἀγκάθια à *añkátkʷa*, le pluriel arabe **tyur* de *tor* est *tkyur*, l'inaccompli **pyakol* de *kel* « manger » est *pkyakol*. Il faut ajouter que le nouveau groupe *ky* peut aboutir à une affriquée palatale *č* : *pkyakol* ou *pčakol*.

4. Dans un grand nombre de mots, le parler de Kormakiti, seul parmi les dialectes arabes, a un *ħ* pour *t* de la langue commune. Ainsi *ħnayn* « deux » (< **tnayn*), *llaħe* « trois » (< **tlata*), *ħmenye* « huit » (< **tmanyā*)⁷³. Or il semble qu'un tel passage de *t* à *ħ*, bien qu'il ne soit pas généralisé à Chypre où l'évolution normale a été *θ > φ*, est attesté au moins sur certains points de l'île, notamment au Nord-Est, dans le district de Karpas, non loin donc de Kormakiti, où on relève χαλασσα pour θαλασσα, etc.⁷⁴.

5. Une autre particularité de l'arabe chypriote est plus difficile à interpréter. En effet, dans ce dialecte, tout groupe de consonnes à nasale initiale développe par épenthèse une orale de même point d'articulation que la nasale entre les deux consonnes : **nsa* « il a oublié » donne *ntsa*, **qamħ* « blé » aboutit à *kamph*, **gaml* « poux » à *gambl*, *'ims* « hier » à *'imps*, **mradu* « sa femme » à *mpradu*. Une hypothèse possible est qu'il s'agit d'une épenthèse protectrice qui permet au

72. Mondry-Beaudouin, 45.

73. Ainsi chez *Tsiapera*, 56. Newton fournit bien *ħmenye* (et *tmanyā*), mais seulement *tlata*. — Dans quelques cas, *f* aussi est passé à *ħ* : *ħok* « sur » (< **fok*), *ħwost* « dans » (< **f-wost*).

74. Mondry-Beaudouin, 41.

groupe de se maintenir. Dans ce cas, l'impossibilité pour le grec de conserver un groupe nasale+spirante aurait eu sur le parler arabe un effet indirect.

Bien d'autres particularités de ce parler, si particulier lui-même parmi les dialectes arabes, pourraient être rapportées à une interférence de systèmes. Il en est une, sur le plan morpho-syntaxique, qui semblerait témoigner d'un processus plus complexe que les autres.

Dans l'aire linguistique syro-libanaise, dont dépend le parler de Kormakiti⁷⁵, on utilise une sorte de particule préverbale *ta* pour l'expression de diverses valeurs modales. En gros, préfixée aux formes de l'inaccompli, elle marque la finalité, l'intention et aussi une sorte de jussif atténué, de « futur avec l'idée de convenance »⁷⁶. Il s'agit donc, au moins dans une certaine mesure, d'une sorte de subjonctif et les usages de la particule recouvrent en partie ceux de *va* en grec. Mais dans le parler de Kormakiti, *ta* semble avoir très exactement la même fonction que *va*, et dans le discours mélangé, au cours duquel on passe souvent de l'arabe au grec ou inversement, *ta* et *va* sont parfaitement interchangeables⁷⁷. Le fait remarquable est dans l'existence dans le dialecte d'un autre préverbe de forme *lla*, non connu ailleurs, pour l'expression du futur⁷⁸. C'est cette innovation qui peut s'expliquer peut-être comme l'effet d'un parallélisme avec un trait du grec chypriote. Celui-ci, pour le futur, connaît l'usage d'une particule *έννα* (à côté de *θεννα* : *θέλω νά*)⁷⁹. On aurait ainsi *ta* et *lla* arabes dans le même rapport que *έννα* : *va* chypriotes. Historiquement, *lla* doit être l'aboutissement de l'arabe *ħalla* qui est à l'origine aussi du *ta* syro-libanais. Dans l'hypothèse envisagée ici, *ta* de Kormakiti n'en serait qu'une forme secondaire. Cependant, il faut le souligner expressément, il ne s'agit là que d'une pure hypothèse.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, qui reste douteux, les faits qui viennent d'être cités, semblent bien signifier,

75. La communauté maronite de Chypre est d'origine libanaise, mais installée dans l'île depuis près d'un millénaire. Dans l'ensemble, les maronites ne parlent plus actuellement que le grec. Seul le petit village de Kormakiti a conservé l'usage de l'arabe.

76. *Feghali*, *Syntaxe*, 422.

77. Voir *Newton*, *passim*.

78. Ainsi chez *Newton*. *Tsiapera* qui ne fournit pas d'étude syntaxique, ne signale pas cette forme. Noter que *ta* de Kormakiti recouvre les fonctions des deux préverbes grecs *θα* et *να*.

79. *Mondry-Beaudouin*, 78.

pour ce qui concerne la phonologie tout au moins, une sorte de réinterprétation du système de l'arabe sur la base de celui du grec.

Ce type d'interférence apparaît aussi clairement dans un autre parler « extra-périphérique », celui des Arabes de la région de Boukhara. Ici ce sont le tadjik essentiellement, l'ouzbek dans une moindre mesure, qui ont fourni les normes interprétatives : comparer *sār* « il est devenu » : *sār* « il est allé » (étymologiquement **ṣār*, **sār*). Un autre trait où s'est marquée l'influence des langues non arabes est dans le traitement des anciennes interdentes évoluées ici en sifflantes : $s < t$, $z < d$, \dot{d} , dans une au moins des variétés décrites⁸⁰. Dans le domaine dialectal arabe, l'instabilité des interdentes est un fait abondamment attesté, au moins dans les parlers citadins. Mais de manière générale, ce que l'on constate, c'est leur transformation en occlusives, *t* et *d* se confondant respectivement avec *t* et *d*, tandis que *\dot{d}* devient *\dot{d}*. On relève bien, dans les dialectes du Proche Orient, quelques formes dans lesquelles les interdentes étymologiques sont représentées par des sifflantes. Mais il s'agit dans l'ensemble d'emprunts relativement récents, postérieurs en tout cas à l'évolution des spirantes interdentes en occlusives dentales. Pour certains, ils proviennent directement de la langue littéraire. Ainsi les Chrétiens libanais ou syriens connaissent, dérivées d'une même racine *FLF*, les formes *ilāta* pour nommer le chiffre « 3 » et *salus* comme nom de la Sainte Trinité⁸¹. D'autres formes, d'origine arabe également, sont passées par le turc qui, précisément, interprétait les interdentes comme sifflantes ; ainsi *zābeṭ* « chef militaire, officier » provient de l'arabe classique *ḏābiṭ*- (réalisé *\dot{d}ābiṭ*-) par l'intermédiaire du turc *zābiṭ*. Dans la mesure où le traitement des Arabes d'Asie centrale est généralisé et ne distingue pas de couches « populaire » ou ancienne d'une part, « savante » ou récente de l'autre, on a tout lieu de supposer que c'est l'influence tadjik (ou ouzbek) qui en est responsable⁸².

Mais c'est surtout par des faits de morphologie et de syntaxe qu'on pourrait le plus clairement illustrer les interférences entre l'arabe et le tadjik.

80. Voir *Tsereteli*, passim.

81. *Feghali, Kfar*, 37-38, 47-49 ; *Barthélémy*, 499, Ferguson, *Word* 12 (1957), 460-478. Sur le même phénomène à La Mecque, G. Schreiber, *Der Arabische Dialekt von Mekka*, Münster, 1970, 7.

82. Voir *Fischer*, 238.

Quelques traits sont particulièrement frappants :

1. L'arabe commun connaît une construction déterminative par juxtaposition des deux noms en rapport de détermination, généralement appelée rapport d'annexion : *kitāb al-malik* « le livre du roi » (litt. « livre-le-roi »), *bint malik* « une fille de roi » (litt. « fille-roi »). Cet usage, réservé au seul cas où deux noms sont en rapport de détermination, recoupe en partie ceux de la construction connue en persan sous le nom d'*izafet* : *ketāb-e Hasan* « le livre de Hasan ». Mais l'*izafet* ne connaît pas les limites de l'état d'annexion arabe. De manière générale, « lorsqu'un substantif est accompagné d'un déterminé, le déterminé vient en premier lieu, suivi d'une particule -e... »⁸³. La règle couvre tous les cas, et, à la différence de l'arabe, le déterminant, en persan, peut appartenir aux catégories les plus diverses : adjectif, pronom, adverbe, etc. Il peut être même une proposition relative.

Or la conséquence du parallélisme arabe — iranien sur un point a déterminé deux phénomènes propres au dialecte en question : d'une part l'utilisation d'une particule *-in* d'*izafet* à la place même où elle se situe en iranien, d'autre part l'extension de la construction à tous les cas de détermination nominale :

— nom + nom : *hilm-in leyl* « rêve de nuit, nocturne » (litt. « rêve nuit »);

— nom + infinitif : *rod-in daḡalan* « entrée » (litt. « lieu entrer »);

— nom + adjectif : *hōyt-in ealī* « mur haut »;

— nom + adverbe : *šarb-in fūk* « lèvres supérieure » (litt. « lèvres sur »);

— nom + construction prépositionnelle : *ādami-n giddaman-ak* « l'homme (qui est) devant toi »;

— nom + proposition à premier élément verbal : *kabs-in šarinā* « le mouton que nous avons acheté » (litt. « mouton nous avons-acheté-lui »);

— nom + proposition à premier élément pronominal : *ġarabī-in anā qaədini* « l'arbre sur lequel je suis assis » (litt. « arbre je suis assis dessus »);

83. Lazard, 62.

— nom + proposition à premier élément prépositionnel : *bint-in ilay kerritinni* « la jeune fille qui m'a enseigné » (litt. « fille à moi elle-a-enseigné-moi »)⁸⁴.

Une telle construction n'a d'ailleurs pas éliminé le vieil état d'annexion sans particule d'*izafet*. Celui-ci est toujours en usage, mais il a subi une transformation importante. La présence ou l'absence de l'article devant le terme déterminant permet, en arabe commun, de distinguer le complexe défini du complexe indéfini : *wald al-wazīr* « le fils du vizir », mais *wald wazīr* « un fils de vizir ». En arabe de la région de Boukhara, le groupe *walt wazīr* (sans article) ne peut avoir, semble-t-il, qu'une valeur « définie » : « le fils du vizir ».

3. C'est encore l'influence tadjike qui est responsable de ce phénomène. En effet, le dialecte ne connaît plus l'article défini (*a*)l, présent dans tous les autres dialectes décrits, que dans des constructions particulières plus ou moins figées : *fi-l-ḥaya* « vivant » (litt. « dans la vie »), *balbeyt* (< *bab-īl-beyt* « porte de la maison ») « porte », etc.⁸⁵. Le tadjik n'a pas non plus d'article défini. Un fait intéressant cependant, et qui peut bien être la conséquence indirecte de cette perte de l'article défini, c'est la création d'un article indéfini⁸⁶. Celui-ci a la forme *fad* ou *fat* (< **fard* « unité », avec assimilation, comme en tadjik, de *r* à la dentale subséquente). Ainsi l'opposition défini : indéfini se maintient encore, sous une forme et avec des nuances d'usage quelque peu différentes des anciennes ; *fad*, *fat* en effet, est également employé avec le sens « un seul » ou « un certain » : *fat walad εandak* « tu n'as qu'un seul fils » (litt. « un fils chez-toi »)⁸⁷. Mais de manière générale, dans les cas où les autres dialectes utiliseraient le substantif sans article, l'arabe de Boukhara emploie *fad* : *dak fad bāḡ-in kabīr kən εandu* « il avait un grand jardin » (litt. « lui un jardin grand était chez lui »)⁸⁸. Par contre, le nom nu apparaît en arabe de Boukhara, là où les autres dialectes utiliseraient l'article (*a*)l : *intu kalīl bāḡ* « donne-lui (la) clef (du) jardin »⁸⁹, *bāḡ ḥallah walt pāsā* « le

84. Exemples tirés de *Vinnikov, Slovar' passim*.

85. *Vinnikov, Slovar'*, sous *il*.

86. D'autres dialectes, surtout maghribins, connaissent un article indéfini, mais qui, à la différence de l'arabe de Boukhara, s'oppose à un article défini.

87. *Tsereteli*, 3, 1. 3.

88. *Tsereteli*, 3, 1. 2.

89. *Tsereteli*, 3, 1. 9.

fil du pacha ouvrit la porte du jardin » (litt. « jardin ouvrit-lui fils pacha »)⁹⁰.

4. L'arabe de Boukhara appartient au groupe des dialectes, fréquents surtout en Orient, qui connaissent pour la conjugaison, la forme innovante à préverbe. Mais alors que ce préverbe est *b-* dans d'autres dialectes orientaux, il est *m-* ici⁹¹. Or il se trouve que le tadjik connaît une particule préverbale *me-* dont l'une des fonctions est de constituer la marque d'un aspect duratif et qui, de ce fait, peut être assimilée au préverbe arabe⁹².

5. Une particule *ki* est connue, dans de nombreux dialectes arabes, avec une double valeur : celle de préposition « comme, à l'instar de, à égalité avec » et celle de conjonction « quand, lorsque »⁹³. A Boukhara, la valeur prépositive est absente pour cette particule. Mais dans le sens de « lorsque », elle est d'un usage courant : *min hamān ki ġādīli* « lorsque tu es partie d'ici »; *ummi ki mālet* « lorsque ma mère est morte »⁹⁴. Or le tadjik possède une conjonction relative *ki* utilisée aussi pour introduire le discours⁹⁵. C'est cette dernière fonction qui se trouve assurée également par le *ki* du dialecte arabe : *fat aħed muqūl ki mīyet* « l'un dit qu'(il était) mort », *dīki qōlet ki mā sendi* « elle dit : je n'(en) ai pas »⁹⁶.

6. L'arabe distingue généralement le pronom personnel de 3^e personne de l'adjectif démonstratif. En tadjik, comme en arabe de Boukhara, les deux fonctions sont assumées par la même forme : tadjik *vay*, arabe *ha(d)* « il » et « ce »⁹⁷. *had* en arabe est un ancien démonstratif, devenu ainsi pronom personnel sous l'influence du tadjik. L'ancien pronom personnel *hū* lui-même, qui n'a conservé sa fonction que dans

90. *Tsereteli*, 3, 1. 11.

91. *b-* existe encore, en cette même région, dans le dialecte de Geinau : Burykina, Izmailova, *Zapiski Kollegii Vostokovedenov* 5 (1930), 544, voir *Fischer*, 247 n. 3.

92. Voir *Fischer*, 247. — Sur les fonctions de *me-* tadjik, *Rastorgueva*, 57, G. Lazard, *BSL* 52 (1956), 145, 151-2, 154-7.

93. < *ktf < *kayfa*, Landberg, *Glossaire datinois*, 2591 ; *Saïda*, 166, 188 n. 1, *Textes arabes de Takrouna* II, 3531 ; *Vinnikov, Slovar'*, 179.

94. *Vinnikov, Slovar'*, 179 sous *ki*.

95. Voir, sur le parallélisme des emplois, *Fischer*, 262.

96. *Vinnikov, Slovar'* sous *ki*.

97. Le dialecte arabe a d'ailleurs emprunté au Tadjik l'élément d'élargissement *ham* et présente un *ham-ad*, parallèle dans sa constitution à *havay* (< *ham* + *vay*), voir *Vinnikov, Slovar'*, 232, 234.

le complexe négatif *mō-hū* « il (n'est) pas » est utilisé presque exclusivement comme démonstratif, surtout sous la forme élargie *hamū* (tadjik *ham*+arabe *hū*) : *yoğdu, hamū bint ğibūhā* « allez, amenez cette fille », *karīb hamū madīna ğākin* « il vint près de cette ville »⁹⁸.

7. L'arabe de Boukhara a emprunté au tadjik le préfixe privatif *be/i-* : *bi-abū* « orphelin » (litt. « sans père-de lui »), *bi-ħabar* « ignorant, sans connaissance (de) », *bi-leħla* « imberbe », etc. Conséquence de cet emprunt ? La vieille préposition *bi* « avec », présente dans tous les dialectes, est pratiquement sortie de l'usage, ne subsistant plus que dans quelques complexes figés : *bi-šān* « du fait de », *b-ruħ* « soi-même », etc. ou avec des pronoms suffixes⁹⁹. Pour l'expression de l'instrumental, on a recours, au moins dans l'un des dialectes, celui du district d'Arab-Khan, à une vieille particule *ya* (<*iyya-*) dont l'usage était extrêmement limité déjà en classique et qui est utilisée, dans l'ensemble des dialectes, surtout pour la liaison de deux pronoms personnels : *ya-mū miğsilūnu* « ils le lavèrent avec de l'eau »¹⁰⁰.

8. Un trait également remarquable est la transformation en suffixe de la proposition copulative *u* « et » sur le modèle du tadjik *ū* : *rod-u samō la mašūfu* « je ne vois pas la terre et le ciel », *giddām umm-u abūy moğdi* « j'irai vers sa mère et son père ». A l'instar de la particule tadjike, *u* a la forme *yu* après voyelle : *mara-yu zūğ* « la femme et le mari », *madinti raššeta-yu harabt* « j'ai abandonné la ville et je me suis enfui ».

De tels faits illustrent certes des aspects extrêmes des influences de contact. Mais ils peuvent contribuer à mettre en lumière l'intérêt de l'analyse socio-linguistique des variantes. La simple constatation de leur existence, sans la détermination de la valeur symptomatique de chacune d'entre elles, ne suffit pas à rendre compte de toute la substance de la communication; elle relève d'une conception abstraite de la langue comme code, et ignore en même temps certains des critères qui sont à la disposition du locuteur pour le « décodage ». On voit ici que, de surcroît, l'établissement de

98. Vinnikov, *Slovar'*, 234 sous *hu*.

99. Vinnikov, *Slovar'*, 28 sous *bi*.

100. Vinnikov, *Slovar'*, 244 sous *ya*.

cette symptomatologie n'est pas important seulement pour l'appréhension de l'acte de communication en tant que tel; il peut être essentiel pour mettre à nu les mécanismes de certains phénomènes d'évolution et de ce qui les motive.

David COHEN.

6, rue Louvois
78220 Viroflay.

UNICITÉ SYNTAXIQUE DE LA PROPOSITION EN BIRMAN

SOMMAIRE. — *Que l'énoncé soit verbal ou nominal, la syntaxe birmane est fondée sur la succession déterminant-déterminé et les exceptions apparentes sont dues à une traduction trop euroéo-centrique.*

La langue parlée et la langue écrite ont la même structure mais les possibilités d'expansion sont plus exploitées en langue écrite et le vocabulaire grammatical diffère d'un style à l'autre. C'est le vocabulaire de la langue parlée qui sera généralement utilisé dans les exemples.

1. *L'énoncé minimal* peut être verbal ou nominal; distinguer ces deux types d'énoncé revient à supposer que nom et verbe s'opposent; c'est en effet l'hypothèse de départ de ce qui suit; elle est fondée sur la spécificité des marques grammaticales et cette spécificité apparaît dans l'énoncé le plus simple : l'énoncé minimal, formellement différent selon qu'il est « nominal » ou « verbal ».

1.1. L'énoncé verbal peut être injonctif : /'θua/ « va » ou descriptif : /'θua Tɛ/ « (il) va », /tɔ Tɛ/ « (il) excelle, (il) réussit bien ».

L'énoncé nominal ne peut différencier l'injonctif du descriptif par leur forme; il est généralement descriptif : /ʔətɔ/ « suffisance, bonne qualité », c'est-à-dire « c'est parfait », /ʔətu/ « similitude » c'est-à-dire « c'est pareil ». Le sens des termes peut seul suggérer un injonctif : /θə'Pɔ/ « opinion, caractère » c'est-à-dire « faites à votre idée, décidez vous-même ». L'énoncé nominal se distingue de l'énoncé verbal par l'absence de marque finale (/tɛ/ dans l'exemple précédent) et par la présence, lorsqu'il s'agit de déverbatifs, de marques de dérivation : préfixe, comme dans l'exemple cité, suffixes divers, reduplication (exemple cité également), composition.

L'un des emplois les plus courants de la phrase nominale, en langue parlée, est l'identification : /da 'thi/ « ceci (est) un parapluie ». En langue littéraire, on se sert, dans ce cas, d'une phrase verbale : /θi ha 'thi phyi[?] θi/ « cette chose est un parapluie » dans laquelle la présence de /phyi[?]/ « être tel ou tel », « exister », « se produire » (mais non « avoir telle qualité » ni « être présent »), entraîne automatiquement l'emploi de la marque finale /-θi/, terme littéraire correspondant au /-tɛ/ de la langue parlée.

1.2. L'énoncé verbal descriptif se prête, mieux que les autres, à l'adjonction de marques et aux expansions. La marque finale qui le caractérise n'est pas toujours /-tɛ/, trois autres alternent avec elle; toutes les quatre sont mutuellement exclusives de la façon suivante : trois marques positives, /-tɛ/ mode objectif et virtuel, /-mɛ/ mode subjectif et hypothétique, /-pi/ mode actuel, s'opposent à une marque négative unique, discontinue : /mə...-'phu/ ainsi : /'θua Tɛ/ « (il) va » (selon le contexte : habituellement, par nature, en ce moment, hier); /'θua Mɛ/ « (j')envisage de partir » ou « (je) pense qu'(il) partira » ou « (je) suppose qu'(il) est parti » (le contexte détermine si c'est l'acteur ou le locuteur qui envisage); /'θua Pi/ « (le) voilà parti » (soit qu'il parte sous mes yeux, soit que je constate son absence); /mə 'θua 'Phu/ « (il) ne va pas (d'habitude, par nature) », « (il) n'ira pas », « (il) n'est pas allé », « (il) n'est pas encore parti ».

L'énoncé verbal injonctif-négatif s'oppose à l'injonctif-positif : /mə 'θua Nɛ'/ « ne va pas ».

Quant à l'énoncé nominal il n'est pas susceptible d'avoir des modes marqués grammaticalement, ni d'opposer une forme positive à une forme négative mais son sens peut être négatif : /ʔə'yu/ « folie », /ʔə'yaɪn/ « cruauté ».

2.1. L'énoncé verbal descriptif ou injonctif peut s'enrichir également par l'adjonction d'un autre verbe, ce qui donne le schéma suivant : V1V2 marque finale ou V1V2 : /'θua lai[?] Tɛ/ « (on) va, (on) suit », c'est-à-dire « (on) accompagne » ou « (on) s'en va effectivement, réellement »; /'tha lai[?]/ « pose », c'est-à-dire jusqu'à ce que le résultat cherché soit atteint et que l'objet soit déposé. Le second verbe peut donc, soit ajouter son sens à celui du premier (aller+suivre = accompagner) soit lui conférer un aspect (pose+suis = pose effectivement). Lorsque des verbes successifs additionnent ou combinent leur sens, ils sont habituellement au nombre de

deux ou de quatre, plus rarement en nombre impair. Lorsque la combinaison a un rôle sémantique, elle est variable à l'infini : théoriquement, n'importe quel verbe peut compléter le sens d'un autre, dans les limites de la compatibilité sémantique toutefois. Par contre le nombre des verbes susceptibles de marquer l'aspect du verbe précédent est limité et les éléments d'une telle combinaison sont indifféremment en nombre pair ou impair : /*'sa pyi[?] lai[?]*/ « mange, jette, suis » c'est-à-dire « mange tout, n'en laisse pas ».

2.2. L'expression verbale, qu'elle soit simple ou complexe, peut également être affectée d'une *particule d'aspect* qui ne peut fonctionner comme verbe indépendant : /*la Pa Tε*/ « (il) est venu », façon polie de s'exprimer à cause de la présence de /-*Pa*/, /*chi[?] lai[?] Pa*/ « gratte, suis, marque de politesse » c'est-à-dire « effacez » (ordre poli). Dans les exemples précédents, /-*pa*/ est une marque aspectuelle spécialisée dans la fonction de marque verbale; elle s'adresse à l'interlocuteur, que celui-ci soit acteur ou non. Elle s'emploie également en langue littéraire et, dans ce cas, concerne le lecteur ou le destinataire (lettre, supplique, rapport).

2.3. L'énoncé verbal peut enfin s'enrichir de *circonstances* : celles-ci sont toujours placées avant le verbe et ses marques, mais l'ordre respectif des circonstances est indifférent. On emploiera ici le terme « complément de circonstance » dans un sens large qui recouvre « sujet », « objet », « compléments divers », que ceux-ci soient des noms ou des propositions entières, dont le fonctionnement est identique à celui du nom et qui peuvent toujours commuter avec lui.

Il n'y a pas lieu d'opposer « sujet » et « complément », notamment « objet », du fait que les verbes n'ont pas de distinction de voix, ce qu'illustre la comparaison des deux phrases suivantes : /*mi' Pa' Tue Ko 'ca Tε*/, /*mi' Pa' Tue*/, « les parents », /*Ko*/ « à », /*'ca*/ « faire entendre », « entendre » : « on avertit les parents », et /*'əme ha tho sə'Ka Ko 'ca Tε*/, /*'əme*/ « mère », /*ha*/ « quant à », /*tho sə'Ka*/ « ces paroles » : « la mère entendit ces mots ».

3. *L'ordre des différents compléments* n'est pas soumis à des règles strictes, la seule règle absolue étant qu'ils doivent se trouver avant le verbe; si l'un d'eux est le déterminant immédiat du verbe et non pas seulement un précisant, c'est lui qui doit se trouver directement avant le verbe : /*thə'Min*

'sa Tɛ/, «(il) mange du riz cuit», c'est-à-dire «(il) mange», par contraste avec «(il) use ou consomme autre chose que de la nourriture», /myo' 'sa Tɛ/, «(il) vivait d'une ville» (du revenu d'une ville); /ye θɔʔ Tɛ/, «(il) boit de l'eau» «(il) boit» par contraste avec «(il) absorbe autre chose qu'un liquide», /she Leʔ θɔʔ Tɛ/ «(il) absorbe du tabac roulé» «(il) fume».

3.1. Si l'on change l'ordre des compléments, dans ce cas précis, ou que, d'une façon plus générale, il y ait ambiguïté sur le rapport des différents compléments avec le verbe, des marques sont utilisées; les principales sont /-ka'/ marque de l'acteur ou de l'origine, dans l'espace ou le temps (l'origine dans le temps est le passé), /-ko/, marque du point d'impact ou d'aboutissement, du but, du temps à venir (alterne avec Ø quand le point d'impact est déterminant immédiat du verbe), /-ma/ marque du lieu sans déplacement, du temps présent (dans ce dernier cas /-ma/ alterne avec Ø); ainsi l'on dira : /'ŋa 'hiŋ Ko ja' Ka' 'sa Tɛ/ «c'est du poisson que (j')ai mangé hier soir» ou /ja' Ka' 'ŋa 'hiŋ 'sa Tɛ/; /'ze Ko 'θua Tɛ/, «(il) va au marché» et /nɛʔ Pyaŋ mənɛʔ Ko/, «pour demain matin», /'ze Ka'la Tɛ/ «(il) vient du marché» et /meNiʔ Ka'/ «l'année dernière»; /di ʔəkha Ma/ ou /di ʔəkha/ «cette fois» et /ʔeŋ Ma/ «à la maison».

3.2. Des marques auxiliaires s'insèrent entre ces marques primaires de direction et le terme qu'elles régissent : /myo' The Ko 'θua Mɛ/ «(je) vais en ville» /-'thɛ/ ou /ʔə'thɛ/, «l'intérieur», /θiʔ Piŋ Pɔ Ma ne Tɛ/, «(il) vit sur l'arbre» (/pɔ/ ou /ʔəpɔ/, «le dessus»).

4. Il n'y a pas de *catégorie adjectivale*, mais des verbes d'état fonctionnant comme verbes, des déverbatifs (substantifs) de ces verbes d'état et enfin des subordonnées déterminant ou précisant un nom suivant : /'thi ni Tɛ/, «le parapluie est rouge», /'thi ʔəni/ «le parapluie rouge», /uɛ Tɛ' 'thi/, «le parapluie que (j')ai acheté». Dans l'exemple «le parapluie rouge», le préfixe /ʔə-/ marque de substantivation (comparer avec /loʔ/ «travailler, faire», /ʔəloʔ/ «le travail»), apparaît, et il en est ainsi chaque fois que le déverbatif est un nom de couleur; dans les autres cas, ce préfixe est invisible car il tombe en composition. Toutefois, en langue littéraire, pour produire un effet de style, les deux termes d'un composé sont parfois séparés et le préfixe /ʔə-/ apparaît alors /'θa ʔəŋɛ/ au lieu de /θəŋɛ/ «le jeune fils».

4.1. Lorsque l'état est désigné par un terme emprunté au pâli, langue qui possède des adjectifs, cet état est placé avant le nom : /θəmaŋ 'thi/ « parapluie ordinaire ». Un tel adjectif ne peut être employé en fonction de verbe en birman.

4.2. Le rapprochement de deux composés qui sont, sémantiquement, comparables et opposés : /lu'Ci/ « l'adulte » et /luKə'le/ « l'enfant », éclaire, en partie, la nature de la relation entre l'état et le nom auquel il se rapporte. Dans /lu'Ci/, /lu/ est un nom, « homme », /('ə)'ci/ est un déverbatif du verbe d'état /'ci/ « être grand » (par la taille, l'âge ou la situation sociale, selon le contexte) et dans /luKə'le/ 'kə'le/ est un nom « enfant » ne fonctionnant jamais comme verbe; /'ə 'ci/ et /kə 'le/ sont rigoureusement parallèles et leur relation avec /lu/ est identique. Or, s'il nous est difficile de nous représenter ce que peut signifier « un âge adulte d'homme », par contre « un enfant, un petit d'homme » est immédiatement clair et s'interprète comme « un petit issu d'un homme » mais aussi comme « un petit appartenant à l'espèce humaine ». Cette relation s'éclaire davantage encore si l'on élargit la comparaison jusqu'aux composés désignant les plantes et leurs différentes parties : /θi'Yueʔ/ « feuille d'arbre », de /θiʔ/ « plante ligneuse » et /yueʔ/ « feuille », /hnə'pyəYueʔ/ « feuille de bananier », de /hnə'pyə/ « Musa paradisiaca », composés qui ne désignent pas tant la partie d'un tout que l'appartenance d'une catégorie d'objet « feuilles » à une espèce particulière, un peu comme le « jaune d'œuf » est défini par « œuf ». Les classeurs qui sont employés dans la numération : /'meNMa' 'θoN Yəʔ/ « trois femmes » (être humain fém. + trois + classeur des êtres humains), /'ə 'θi 'ŋa 'Loŋ/ « cinq fruits » (fruit + cinq + classeur des objets ronds) désignent, eux aussi, des catégories générales et, dans les exemples ci-dessus, l'on voit que les espèces particulières « femme » et « fruit » les précèdent.

5. L'ordre est donc, avec une parfaite régularité, un ordre précisant-précisé, avec des nuances diverses, dont celle de déterminant-déterminé.

Denise BERNOT.

PARATAXE ET CONSTRUCTION ERGATIVE AVEC EXEMPLES EN AVAR ET TONGIEN

SOMMAIRE. — *L'essentiel de la construction ergative, c'est la non-orientation du verbe par rapport à son/ses déterminant/s. Et c'est par là qu'elle relève de la parataxe : il y a simple juxtaposition des éléments de l'énoncé, au lieu de leur subordination hiérarchique, ou hypotaxe. Dans une construction ergative, par exemple un énoncé correspondant à « il y a nourriture - poisson », rien dans la syntaxe n'indique si le poisson mange ou est mangé. C'est la situation qui s'en charge ; dans la chaîne parlée, l'ambiguïté n'est levée que par l'adjonction d'un deuxième déterminant à fonction agent marquée. La différence entre les deux systèmes réside dans les relations entre le verbe et ses déterminants : solidarité dans la construction objective, indifférence et absence de l'opposition de voix, par l'effet de la non-orientation essentielle du verbe, dans la construction ergative. Tenter de réduire une construction ergative à un schéma objectif, c'est passer à côté de sa réalité linguistique propre, c'est en étudier la traduction au lieu de l'original.*

« Il faut », a dit Alfred de Musset, reprenant le vieil adage, « qu'une porte soit ouverte ou fermée ». Or, toutes transpositions respectées, dans une construction ergative¹, une porte n'est justement ni ouverte ni fermée : un énoncé en construction ergative ne dit pas « le poisson mange », pas plus qu'il ne dit « le poisson est mangé ». Il dit autre chose. C'est ce que nous nous proposons d'éclaircir, à partir d'exemples pris à l'avar² et au tongien³, au cours des pages qui suivent⁴.

1. André MARTINET, *La linguistique synchronique*, P.U.F. Paris 1965, chap. X 2, p. 206-222.

2. L'avar est une langue caucasienne parlée au Daghestan. V. Claude TCHEKHOFF, « Une langue à construction ergative : l'avar », dans *La Linguistique*, P.U.F. Paris 1972-2.

3. Le tongien est une langue polynésienne parlée à Tonga.

4. Aux ouvrages cités au cours de ce travail, on ajoutera : Vaclav ČERNÝ

On comparera d'abord les deux systèmes, construction ergative d'une part, et objective de l'autre, avec, pour celle-ci, les verbes intransitifs et transitifs. Ensuite, on étudiera les rapports de la construction ergative avec la diathèse du verbe, et, enfin, comment elle se situe dans le cadre de la parataxe. Au sens large du terme, la parataxe peut être définie comme la juxtaposition des éléments de l'énoncé, au lieu de leur subordination hiérarchique appelée hypotaxe. On étudiera ici plus particulièrement la parataxe du syntagme prédicatif, les relations du verbe avec ses déterminants.

1) *Les constructions ergative et objective.*

Elles présentent des ressemblances et des différences qu'il faut bien distinguer.

Formellement, on les reconnaît de la manière suivante :

Soit un énoncé a) *Jean vient*, et un autre b) *Jean aime Marie*. Si, dans l'énoncé b) *Jean* présente le même traitement que dans l'énoncé a), nous sommes en présence d'une construction objective. Si *Jean*, de l'énoncé a) est au même cas que *Marie*, il s'agit d'une construction ergative :

Constr. obj.	{	a)	Jean	<i>vient</i>	}	Constr. erg.	
		b)	Jean	<i>aime</i>			Marie
			a)	Jean			<i>vient</i>

Autre exemple :

Constr. obj.	{	a)	le père	<i>vient</i>	}	Constr. erg.	
		b)	la mère	<i>amène</i>			le père
			a)	le père			<i>vient</i>

Some remarks on Syntax and Morphology of Verb in Avar, in *Archiv Orientalni* 39..1, p. 45-56. Aert H. KUIPERS, Caucasian in *Current Trends in Linguistics* I, Th. Sebeok ed. Mouton, Paris 1963, p. 315-344. René LAFON, Ergatif et passif en basque et en géorgien, in *B.S.L.* LVI, Klincksieck, Paris 1971, p. 327-343. Emmanuel LAROCHE, Un ergatif en indo-européen de l'Asie Mineure, in *B.S.L.* LVII, 1962, p. 23-43. André MARTINET, Verbs as function markers in *Studies in General and Oriental Linguistics*, ed. Roman Jakobson TEC Co. Ltd, Tokyo 1970. Geneviève N'DIAYE, *Structure du dialecte basque de maya*, col. Janua Linguarum 86, Mouton, The Hague-Paris 1970.

Prenons un exemple en avar :

- a) *emén* *vač* — *ula* « il y a venue du père »,
 substantif « venir » modalité
 à marque zéro « présent »
 « le père » verbe
 en français, « le père vient ».
- b) *ebel* — *ica* *emén vač* — *ula* « la mère amène le père »⁵.
 subst. marque comme ci-dessus
 « agent »
« la mère agent »

Le schéma est celui d'une construction ergative :

- a) $\overline{emén}$ *vačula* « le père vient »
 b) *ebelica* $\overline{emén}$ *vačula* « la mère amène le père »

emén « le père », est au cas zéro dans les deux énoncés. *Ebelica*, qui serait le sujet pour une traduction en français, se comporte comme un syntagme autonome marqué⁶.

Autre exemple en tongien :

- | | | | | |
|----|-----------------|-----------|-----------------------|--------------------------------------------|
| a) | <i>'oku</i> | <i>ui</i> | <i>'ae tamai'</i> | « il y a appel du père » |
| | mod. temp. | prédicat | syntagme | |
| | « présent » | « appel » | 1 ^{er} détt. | |
| | | | « le père » | |
| b) | <i>'oku</i> | <i>ui</i> | <i>'ae tamai</i> | <i>'e he fa'é</i> « il y a appel du père » |
| | comme ci-dessus | | | syntagme « agent » |

la mère agent » : en français « la mère appelle le père ».

Il s'agit là aussi d'une construction ergative :

- a) 'oku ui 'ae tama'i « il y a appel du père »
 b) 'oku ui 'ae tama'i 'e he fa'é « il y a appel du père par la mère ».

5. Ces énoncés ne sont introduits ici qu'à titre d'exemples pour les déterminants. Pour une analyse détaillée de ces constructions, v. note 2 pour l'avar, et C. TCHEKHOFF, *Structure syntaxique du tongien*, à paraître.

6. André MARTINET, Linguistique structurale et grammaire comparée, *T.I.L.*
1. Klincksieck, Paris 1957, p. 7-21.

7. L'accent qui apparaît sur la finale de *tamai* en a) se met automatiquement sur la dernière voyelle du dernier monème dans des énoncés de ce genre. Il ne change pas la marque fonctionnelle du déterminant. V. note 4.

Par contre, si on examine les énoncés suivants en tongien :

- a) 'oku sio 'ae lamai « le père voit »
 mod. temp. prédicat syntagme de
 « présent » 1^{er} détt.

- b) et son expansion :

'oku	sio	'ae lamai	ki	he	fa'é
comme ci-dessus			ind. de	mod.	« la mère »
			fonction	défini	
			de 2 ^e détt.		
			syntagme de 2 ^e détt.		

« le père voit la mère », ou encore :

- a) 'oku ou ui « j'appelle », et avec expansion directe :
 b) 'oku ou ui koe « je t'appelle », ces énoncés indiqueraient la présence, en tongien, d'une construction objective, à côté de l'ergative⁸.

2) Construction ergative et SUJET.

Dans les langues à construction objective, on peut définir le sujet comme le déterminant obligatoire du verbe⁹. Le sujet forme avec le prédicat un complexe indissociable, un « nexus », comme, par exemple, le nexus jespersenien¹⁰.

Rien, sinon la crainte de blesser les usages, ne s'oppose à appeler SUJET¹¹ également, le déterminant obligatoire, s'il y en a un, de la construction ergative; par exemple en avar, un verbe ne peut apparaître sans déterminant¹².

On peut alors récrire de la manière suivante les exemples cités plus haut :

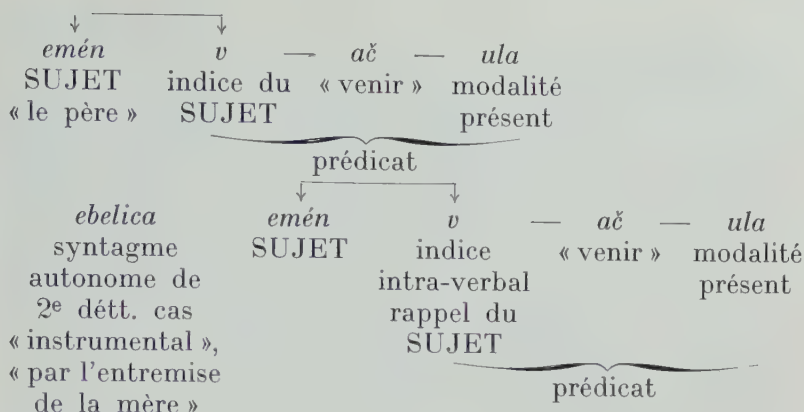
8. En effet, la langue présente les deux systèmes.

9. Denise FRANÇOIS, *Cours polycopié de Syntaxe Fonctionnelle*, Publications de l'U.E.R. de Linguistique Générale et Appliquée, Université René-Descartes, 17, rue de la Sorbonne, Paris 1972, 39 p., p. 30.

10. Otto JESPERSEN, *Philosophie de la Grammaire*, trad. par Anne-Marie Léonard, Paris, Éd. de Minuit 1971, 513 p.

11. La distinction graphique obtenue par l'emploi des majuscules pour le SUJET de la construction ergative n'est introduite que pour rendre immédiate la séparation des deux systèmes.

12. On verra plus loin qu'il en va autrement en tongien.



On remarque que le SUJET est à marque zéro (voir n. 6), conformément aux mécanismes de l'économie linguistique¹³ : déterminant obligatoire, sa présence n'apporte qu'une information zéro. L'avar présente un SUJET de ce type. Mais il y a des langues à construction ergative, dont le tongien, où le « verbe » peut apparaître sans aucun déterminant, présentant alors un véritable prédicat d'existence (1). Il n'est donc pas question de SUJET dans ces langues. On a conservé pour elles le terme de premier déterminant dans les énoncés où celui-ci apparaît.

3) *Non-orientation du prédicat.*

Dans la construction objective intransitive¹⁴, le prédicat

13. André MARTINET, *Économie des changements phonétiques*, A. Francke, Berne 1955, chap. 4.

14. Dans les intransitifs vrais du français, il n'y a pas d'orientation du prédicat non plus : pour le comprendre, il est impératif de bien faire le départ entre fonctions syntaxiques et valeur sémantique. Une fonction syntaxique est une unité discrète, elle n'existe que par opposition à une autre fonction qui lui est symétrique.

Syntaxiquement les verbes intransitifs du français répondent au schéma S V, les verbes transitifs, à S V O. A l'intérieur du schéma S V O, le sous-système S V Objet zéro ne doit pas être confondu avec S V du verbe intransitif. Dans un verbe transitif, l'opération se fait du sujet au verbe, et du verbe à l'objet; ceci ne pose pas de problème dans des énoncés comme *l'enfant bat le chien*. On peut alors poser Sujet = agent, Objet = patient; dans de tels énoncés, agent et patient participent aux deux plans, syntaxique aussi bien que sémantique. Dans un énoncé du type de *l'homme craint le froid*, l'adéquation Sujet = agent, Objet = patient, est aussi valable syntaxiquement. En conséquence, on se servira ici des termes *agent syntaxique*, au sens de : *agent sémantique* sous-tendu par *fonction syntaxique* *Sujet d'un verbe transitif*, le symétrique étant le *patient*

n'est pas orienté par rapport au sujet. En d'autres termes, sa valeur d'agent ou de patient relève du sens du verbe, et ne s'appuie sur aucune modification syntaxique. Ceci vaut même pour des langues comme le français, à verbes intransitifs constamment hantés par le schéma de la diathèse actif-passif. Mais cette absence d'orientation est plus sensible en tongien, parce que, dans son appréciation des données, le descripteur n'est pas troublé par son optique personnelle d'usager de la langue : il voit les faits avec une plus grande objectivité. On a vu plus haut que le tongien présente les deux structures, ergative et objective, et à l'intérieur de la dernière, des « verbes » proprement intransitifs qui s'opposent à des structures à objet direct : avec les verbes intransitifs, l'expansion est introduite par un monème fonctionnel¹⁵, et les signifiés des exemples transitifs et intransitifs montrent bien que la répartition en est linguistique et non « naturelle », que l'intransitivité relève du système et non de la nature des choses.

syntaxique. La dysharmonie entre les notions *homme* = « agent » de *craindre*, est due au sens inhérent à *craindre* et non à sa syntaxe. (Frédéric FRANÇOIS, Du sens des énoncés contradictoires, in *La Linguistique*, P.U.F. Paris 1971-2, 7). Quels qu'en soient les accidents sémantiques, et quel que soit aussi leur sous-système, à Objet exprimé ou Objet zéro, les verbes transitifs s'opposent à leurs équivalents passifs : c'est l'orientation du verbe par rapport à ses déterminants qui change. Dans l'énoncé à prédicat transitif à sujet seul, l'objet est implicite, la diathèse n'en est pas moins possible. Le verbe actif transitif est donc orienté vis-à-vis de son sujet, même si l'objet n'est pas exprimé.

L'homme craint : agent syntactique, *l'homme est craint* : patient.

Bien entendu, on exclura de cette analyse certains verbes très courants à schéma S V O dont l'emploi sans objet exprimé sert à donner les notions d'aspect qui manquent au système flexionnel du verbe en français : *il mange*, inchoatif, et non *il mange (du pain)*, *il boit* (habituellement), *il danse*, verbe d'état, comme *il écrit*, c'est un écrivain, etc. (Denise FRANÇOIS, *Français parlé. Analyse des unités phoniques et significatives d'un corpus recueilli dans la région parisienne*. Publication en cours).

Dans le schéma intransitif, le sujet ne s'oppose pas à l'objet, impossible. Il est simplement déterminant obligatoire du verbe. Et l'opposition agent ~ patient tombe du même coup. Dans des énoncés comme *l'homme court, saute, crie*, l'homme n'est ni patient ni agent grammatical, il est sujet. Ces énoncés présentent exactement la même structure que *l'homme souffre*. Dans une construction à verbe intransitif, le verbe ne présente pas d'orientation agent-patient vis-à-vis de son sujet. Les fonctions agent-patient présentes dans une structure transitive, n'ont pas cours ici. Sémantiquement, il en est autrement : quand *l'homme court, saute, crie*, il est agent sémantique parce qu'il agit. Quand il *souffre*, il est patient parce qu'il subit sa peine. Entre celui qui fait une action, et celui qui subit un état, il y a toutes les nuances sémantiques. Mais c'est la structure syntaxique de tous ces énoncés qui est garant de leur unité linguistique.

15. Correspondant à un « cas oblique ».

Par exemple dans

<i>na'á</i>	<i>ku</i>	<i>ui</i>	<i>koe</i>	« je t'appelais »
mod.	pronom	prédicat	pronom	
temp.	personnel	« appeler »	personnel	
passé	« sujet »		objet	
	« je »		« toi »	

avec objet direct et construction transitive S V O.

Mais	<i>na'á</i>	<i>ku</i>	<i>sio</i>	<i>kiate</i> ¹⁶	<i>koe</i>	« je te voyais »
			prédicat	monème	pronom	
			« voir »	fonctionnel	personnel	
				« vers	objet	
					« toi »	

présente une expansion indirecte; celle-ci relève du même paradigme que :

<i>na'á</i>	<i>ku</i>	<i>'alu</i>	<i>ki</i>	<i>kolo</i>	« j'allais en ville »
		prédicat	« en	ville »	
		« aller »	avec	mouvement	

ou encore

<i>na'á</i>	<i>ku</i>	<i>sai'ia</i>	<i>'iate</i> ¹⁷	<i>koe</i>	« je t'aimais »
		prédicat	monème	« toi »	
		« aimer »	fonctionnel		
			« dans »		

avec objet indirect, comme dans

<i>na'á</i>	<i>ku</i>	<i>nofo</i>	<i>'i</i>	<i>kolo</i>	« j'habitais en ville »;
mod.	S.	prédicat	« en	ville »	
temp.		« habiter »	sans		
« passé »			mouvement		

autre exemple :

<i>na'e</i>	<i>lavea</i>	<i>'a</i>	<i>Sione</i>	« John a été blessé ».
mod.	prédicat	indic.	« John »	
temp.	« recevoir	de		
« passé »	une	fonction		
	blessure »	du		
		sujet		
		sujet		

16. Où *kiate* est une variante morphologique devant pronom personnel de l'indicateur de fonction *ki*.

17. De même *'iate* est une variante morphologique devant pronom personnel de l'indicateur de fonction *'i*.

Avec expansion :

na'e lavea 'a Sione ki he va'é « John a été blessé à la jambe »,
comme ci-dessus « à la jambe »

On peut donc dire que dans la construction objective intransitive, le prédicat n'est pas orienté par rapport au sujet.

4) *La construction ergative.*

Comme le verbe intransitif de la construction objective, le prédicat de la construction ergative n'est orienté par lui-même ni vers l'agent, ni vers le patient; et cependant, il est susceptible — comme le verbe transitif — de prendre plusieurs déterminants. Et, à la différence du verbe transitif, quel que soit le nombre de ses déterminants, il garde constante cette absence d'orientation vis-à-vis d'eux. C'est pourquoi la construction ergative est difficile à interpréter pour un descripteur de langue indo-européenne. En effet, la construction ergative ressemble par le nombre de ses déterminants à ce qu'on trouve dans les conjugaisons objectives, et ce fait obscurcit trop souvent la différence essentielle entre les deux systèmes, c'est-à-dire la non-orientation de base du prédicat de construction ergative. C'est ainsi qu'il ne peut être assimilé ni au verbe intransitif — quand il n'a qu'un déterminant —, ni au verbe transitif — quand il en a deux.

Dans une construction ergative à SUJET seul, sans expansion, tout ce qu'exprime la syntaxe, c'est que le procès exprimé par le prédicat a bien lieu, et que le SUJET y est impliqué, mais elle ne dit pas comment.

Pour mémoire, citons encore en avar : *ham̃a kvana-la* (voir n. 2) « il y a action de manger, dans laquelle l'âne est impliqué »;¹⁸ rien ne nous dit si l'âne mange ou est mangé; en tongien : *'oku kai 'ae 'así* (voir n. 5) « même signifié »; ou encore : *emén aḥ — ula* (voir n. 2) en avar, *'oku ui 'a e tamai* (voir n. 5) en tongien, les deux énoncés signifiant « il y a appel du père », sans plus de spécification. Le déterminant du prédicat sera-t-il agent ou patient, l'âne mangeur ou mangé, le chasseur tueur ou tué, la question ne se pose pas ici à l'échelle de la langue. Le descripteur, usager d'une langue à construction objective, ne peut traduire de telles constructions qu'avec l'aide — généralement perfide d'ailleurs¹⁹ —

18. Que seul l'usage résout en « (on) mange de l'âne », en face de *či kvanala* « l'homme mange », ces deux énoncés répondant au même paradigme : SUJET au cas zéro + verbe.

19. Puisqu'ils introduisent une orientation qui est absente de l'énoncé original.

de prédicats orientés, puisqu'il n'en dispose pas d'autres pour les signifiés correspondants. Dans certains cas, la traduction sujet-verbe convient pour rendre un énoncé à construction ergative, comme *le père vient* : en effet, *venir*, étant un verbe intransitif en français, témoigne de la même non-orientation par rapport au sujet que le verbe correspondant en avar. Mais si la traduction comporte un verbe transitif à objet zéro, c'est là que se font beaucoup de contresens : '*oku ui 'ae tamai* ne peut être rendu ni par « le père appelle » ni par « le père est appelé » ; de même ce n'est ni « l'âne mange », ni « l'âne est mangé », etc. C'est pourquoi il vaut mieux dans tous les cas, et d'une façon générale, employer le tour préconisé par Martinet (1) « il y a appel du père », « il y a absorption de nourriture impliquant l'âne », traduction qui rend exactement l'information fournie par l'original ; ce qui, dans une construction objective, est explicité par la syntaxe, est laissé à la situation dans une construction ergative. C'est elle qui lève l'ambiguïté, qui renseigne l'auditeur sur l'orientation du prédicat. Si par contre, la situation fait défaut, n'est pas en mesure de donner cette précision, et comme, dans toutes les communautés, il peut être important de savoir qui fait quoi, — voilà sans doute un universel incontestable — la langue dispose toujours d'une tournure par laquelle elle puisse introduire la spécification nécessaire. Il s'agit d'une « syntaxe en cas de besoin »²⁰. *hamica kvanala* « l'âne mange » avec fonction agent exprimée par le monème fonctionnel *-ica* (voir n. 2).

C'est avec la possibilité d'introduction d'un deuxième déterminant direct que se précise l'opposition entre les deux structures, objective et ergative. On sait que, dans la construction objective, le verbe intransitif ne doit pas recevoir plus d'un déterminant, et le transitif en comporte deux par définition. Au contraire, le prédicat de la construction ergative, n'étant pas orienté par rapport à ses déterminants, garde une certaine indépendance vis-à-vis d'eux, et n'en commande pas le nombre non plus. En avar, comme dans la construction ergative du tongien, tout prédicat qui peut prendre un déterminant, peut aussi en prendre deux, ou trois, ou plus. C'est essentiellement un prédicat d'existence (1) autour duquel, dans un deuxième temps, s'ordonnent les spécifications nécessaires. Le verbe en construction ergative ne

20. Denise FRANÇOIS, *op. cit.*, p. 5, v. note 9.

présente pas d'opposition de voix. Seul subsiste le dénominateur commun des voix « active » et « passive », c.-à.-d. la notion verbale neutre. Il n'y a ni en avar, ni dans la construction ergative du tongien, de couple d'opposition transitif - intransitif.

On se rappelle qu'en avar, « mon père vient » et « ma mère amène mon père » sont rendus par le même énoncé, avec *ma mère* comme expansion :

<i>dir</i>	<i>emén</i>	<i>v — ač — ula</i>	peut être rendu
pronom personnel	dépendant	« venir »	modalité présent
au génitif	au cas		
« de moi »	« le père »		
		↓	
		rappel	
		intra-verbal	
		du SUJET	
		~~~~~	
		prédicat	

par « il y a venue de mon père », c'est-à-dire « mon père vient », et

<i>dir</i>	<i>ebelica</i>	<i>dir emén v — ač — ula</i>
pronom personnel	syntagme mère	comme ci-dessus
au génitif	+	
« de moi »	« instrumental »	
	« par ma mère »	

correspond à « il y a venue de mon père par l'entremise de ma mère » (voir n. 2), c'est-à-dire « ma mère amène mon père ».

De même en tongien,	<i>'oku</i>	<i>kai</i>	<i>'ae iká</i>
	modalité temp.	préd.	syntagme
		« absorption de	de premier
		nourriture »	détt.
			« le poisson »
signifie « il y a absorption de nourriture impliquant le poisson », en nos termes, « le poisson »		{ « mange » ou « est mangé ».	



Avec l'expansion 'e he tamasi'i à fonction « agent » explicite, l'énoncé 'oku kai 'ae ika 'e he tamasi'i signifie « il y a absorp-

syntagme de  
deuxième  
déterminant  
« agent l'enfant »

tion du poisson par l'enfant », ce qui, en français, correspond à « l'enfant mange le poisson ».

Le deuxième déterminant — celui que nous traduisons comme le sujet de la construction transitive — est marqué. Le signe de cette marque a pour expression formelle un cas, une désinence ou un indicateur de fonction²¹, et pour signifié la notion d'agent du processus exprimé par le prédicat.

Soit un énoncé à trois éléments, prédicat, déterminant non marqué, et agent marqué explicitement; si, dans un tel énoncé, on considère *l'ensemble comme étant l'univers du discours, et l'expansion du deuxième déterminant à signifié « agent » comme une des classes de cet univers, ce dernier fait basculer le premier déterminant non marqué dans la classe complémentaire, celle du non-agent*; celle-ci, par suite, se trouve être celle du patient; mais cette valeur de patient reste purement sémantique; en aucun cas, dans ce genre de construction, ne devient-elle une fonction syntaxique par elle-même, par ses rapports propres avec le prédicat.

C'est seulement secondairement et comme par ricochet, que le prédicat nous semble acquérir une orientation par rapport à ses déterminants; une telle interprétation est d'ailleurs la seule possible avec le schéma verbal dont nous disposons dans nos langues à prédicat orienté, mais cette « orientation » du prédicat n'est jamais une fonction syntaxique du monème prédicatif, elle découle du jeu des relations entre déterminants de l'énoncé — la seule fonction syntaxique exprimée — celle de l'agent — l'étant hors prédicat. Ceci est particulièrement frappant en avar où l'agent n'est jamais rappelé dans le verbe (2), au contraire du SUJET non-orienté, qui l'est obligatoirement.

En avar, comme en tongien, c'est la non-orientation du prédicat qui est la base fonctionnelle de la construction ergative, avec ou sans expansions.

21. Charles FILLMORE, The case for case, in *Universals in Linguistic theory*, E. Bach and R. Harms ed. Holt, Rinehart and Winston N.Y. 1970.

De cette non-orientation du verbe en construction ergative découlent ses rapports avec la diathèse d'une part, et la parataxe, de l'autre.

##### 5) *Construction ergative et diathèse.*

Il y a incompatibilité entre construction ergative et diathèse, incompatibilité liée à l'essence même des deux structures :

La diathèse actif-passif nous est si familière qu'il faut parfois faire un réel effort de rigueur pour la refuser au système linguistique qu'on étudie. Cependant, la réalité linguistique est faite d'oppositions, et non de vérités intrinsèques. De même qu'il n'y a pas d'objet, fonction linguistique, sans son opposé fonctionnel, le sujet, quelque part dans le système, de même, il n'y a pas de passif sans actif. La diathèse présuppose l'existence dans le système d'un sujet et d'un objet, elle se fait à partir de ces fonctions, mais elle n'est pas obligatoire : il peut y avoir transitivité sans diathèse. En effet, le terme diathèse étymologiquement signifie disposition²². Mais lorsqu'il est appliqué aux langues à opposition réversible actif/passif, il en vient à impliquer retournement.

Pour qu'il y ait diathèse en ces langues, il faut qu'il y ait retournement du signifié du verbe, le sujet restant le même. Ce retournement du signifié du verbe implique une marque formelle et un paradigme susceptible de la recevoir. Sans elle, il s'agit, non d'une opposition pertinente, comprenant une modification du signifié et du signifiant, mais d'un simple changement de valeur sémantique. On en rencontre parfois en tongien. Donc, diathèse veut dire changement d'orientation du verbe par rapport à ses déterminants. Or, on vient de le voir, dans une construction ergative, la rection des déterminants d'un énoncé ne vient pas du prédicat, mais de fonctions inhérentes à ces déterminants eux-mêmes. Essentiellement, le prédicat lui-même n'a pas d'orientation. Donc, il ne peut en changer. Donc il est incompatible avec la diathèse verbale.

On se rappelle qu'en avar, il n'y a pas d'opposition de voix : les aspects sont rendus abondamment, mais la langue

22. C'est ainsi qu'il s'applique aux « voix » du verbe dès les Anciens : δ. εἰςί τρεῖς, ἐνέργεια, πάθος, μεσότης. Dionysius THRAX 63729, Ed. G. Uhlig, Leipzig 1883.

n'a recours à l'opposition actif-passif en aucun cas : la fonction « agent » est explicitement marquée toujours, et reste en dehors du syntagme verbal. La question de la diathèse ne se pose donc pas en avar.

Si, comme en tongien et d'autres langues, on trouve à la fois construction ergative et diathèse, c'est qu'il y a coexistence de plusieurs systèmes.

#### 6) *Construction ergative et parataxe.*

On a vu plus haut que, dans une construction parataxique, les éléments de l'énoncé sont juxtaposés. C'est la vraisemblance ou la situation qui interviennent pour ordonner ces éléments. Leurs relations, leurs rapports sont alors extralinguistiques, situationnels : ils ne font pas partie de la chaîne parlée, de la syntaxe, mais de la chaîne d'événements qui sous-tend celle-ci. Et comme tels, ils sont aussi nécessaires pour la réussite de l'acte de communication, que ne l'est la chaîne parlée.

L'énoncé peut comprendre trois monèmes par exemple : *présent nourriture enfant*. Cet énoncé, dans une langue à hypotaxe, doit le plus normalement être rendu par « l'enfant mange ». Mais dans une langue à parataxe, il peut correspondre à des situations qui nous paraissent explicitement inconciliables. C'est parce que nous ne disposons dans nos langues à hypotaxe que de prédicats orientés par rapport à leur sujet et leur objet : pour nous, l'opposition entre « l'enfant mange » et « l'enfant est mangé » est immédiate, elle n'a pas besoin d'être explicitée par la situation. Il nous est impossible d'émettre un énoncé fait des trois monèmes, *présent nourriture enfant*, sans les ordonner syntaxiquement, sans dire si l'enfant est sujet ou objet. En d'autres termes, une langue à hypotaxe doit transformer les données de la situation extra-linguistique en fonctions syntaxiques.

On a vu que la construction ergative est justement le domaine d'élection de cette non-orientation du prédicat par rapport à son déterminant : en tongien, *'oku kai 'ae tamasi'i* = exactement « présent, nourriture, enfant ». Pour le descripteur en chambre qui ne voit ni l'appétit de l'enfant — ce serait « l'enfant mange »-, ni le requin mangeur d'hommes — ce serait « l'enfant est mangé »-, pour le descripteur, donc, l'énoncé est ambigu. Mais en tous cas, il n'y a jamais syncrétisme : il y a économie d'effort, syntaxe inutile — dans l'esprit de cette communauté linguistique — devant une situation claire pour l'auditeur comme pour le locuteur.

Et en tongien, si l'énoncé a besoin d'être précisé, il se résout en

$\left. \begin{array}{l} 'oku\ kai\ 'ae\ he\ t. \\ 'oku\ kai\ 'ae\ lamasi'i \end{array} \right\}$	'oku kai	'e	<u>he t.</u>	'ae	<u>iká</u>	« enfant »
			ou	agent	patient	agent
	'oku kai	'e	<u>he</u>	<u>ika</u>	'ae	<u>t.</u>
		agent	patient	patient	patient	

La non-orientation du prédicat de construction ergative, la non-détermination fonctionnelle de son premier déterminant, en font donc un exemple de parataxe, généralement non reconnu comme tel, par des usagers de langues à hypotaxe, pour qui un prédicat doit être orienté, pour ainsi dire de droit divin. La construction ergative se traduit forcément dans nos langues par un énoncé S V (O) avec, peu ou prou, orientation du verbe. Mais le descripteur doit bien se garder de prendre la traduction pour un reflet de la réalité du système traduit : un télescopage des deux systèmes obscurcit la non-orientation essentielle du prédicat de la construction ergative, au profit de descriptions strictement formelles qui passent à côté de la pertinence structurelle de la langue²³.

D'où la recherche inopérante, vaine mais obstinée, de l'orientation du verbe dans une construction ergative, d'où sa fréquente interprétation comme une construction passive, d'où les savantes discussions sur la diathèse actif-passif, alors que la question ne s'y pose pas. Ce sont de faux problèmes, ils ne comportent pas de solution, faute de reconnaître une réalité fonctionnelle étrangère à la nôtre.

Le descripteur doit se garder de rechercher la réalité linguistique d'un système — le sien — dans un autre — celui de la langue qu'il étudie. C'est ne pas reconnaître que les unes et les autres sont des réalités linguistiques qui ne doivent pas déborder de ce cadre, ni être prises pour des réalités tout court, universelles et générales.

Claude TCHEKHOFF.

1, rue de Marnes  
92410 Ville-d'Avray.

23. Par exemple :

« What would ordinarily be the Nominative Case becomes the Agentive, and what would have been the Accusative is changed into the Nominative, and remains Accusative, or is the Dative... », GREAVES présentant des opinions différentes dans *Hindi Grammar* § 213, cité et qualifié d'« inanité » par W. S. ALLEN, A Study in the analysis of Hindi Sentence structure, *Acta Linguistica*, 6.1950-51, Munsgaard Copenhagen, p. 71.

## TABLE DES MATIÈRES

---

<i>Procès-verbaux des séances de l'année 1972</i> .....	I
Oswald SZEMERÉNYI, La théorie des laryngales de Saussure à Kuryłowicz et à Benveniste. Essai de réévaluation.....	1
Françoise BADER, Lat. <i>nempe</i> , <i>porceo</i> et les fonctions des particules pronominales.....	27
Eric HAMP, Formations indoeuropéennes à second élément * - (H _o ) <i>k^w</i> - ..	77
Jerzy KURIŁOWICZ, Grec $\kappa\tau$ , $\chi\theta$ , $\varphi\theta$ = v. ind <i>kš</i> , etc.....	93
Nicolas G. CONTOSSOPOULOS, Les suffixes ethniques en grec moderne...	105
Wolfgang DRESSLER, Pour une stylistique phonologique du latin. A propos des styles négligents d'une langue morte.....	129
Jean HAUDRY, Parataxe, hypotaxe et corrélation dans la phrase latine.	147
Olivier MASSON, Que savons-nous de l'écriture et de la langue des Cariens ?	187
David COHEN, Variantes, variétés dialectales et contacts linguistiques en domaine arabe.....	215
Denise BERNOT, Unicité syntaxique de la proposition en birman.....	249
Claude TCHEKHOFF, Parataxe et construction ergative avec exemples en avar et tongien.....	255

---



---

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1973

---

ÉDITIONS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



15, quai Anatole-France — PARIS (7^e)

C. C. P. PARIS 9061-11

Tél. : 555-26-70

ATLAS LINGUISTIQUES DE LA FRANCE PAR REGIONS

# ATLAS LINGUISTIQUE DE LA GASCOGNE

PAR

**Jean SÉGUY**

*Professeur à l'Université de Toulouse - Le Mirail*

Enquêteur :

**Xavier RAVIER**

*Ingénieur au Centre National de la Recherche Scientifique*

**Volume V**

**LE VERBE**

PAR

**Jacques ALLIERES**

*Maître-Assistant à l'Université de Toulouse - Le Mirail*

Ce volume est consacré à la description du système verbal dialectal de la Gascogne. Il livre ainsi au public l'image d'une conjugaison où s'affirment l'originalité, l'étrangeté même du gascon.

Deux fascicules au format 21 × 27 - reliés

Fascicule 1. - Cartes - 480 pages dont 456 cartes.

Fascicule 2. - Commentaire - 324 pages ..... 149,80 F

Code (à rappeler) : 720059



## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

(Remise consentie aux membres de la Société : 20 %).

### Édition originale :

Jusqu'au tome XLI (année 1941) .....	le fascicule : 23 F
Du tome XLII au tome LV (années 1942 à 1960) .....	le fascicule : 34 F
Du tome LVI au tome LXII (années 1961 à 1967) .....	le fascicule : 45 F
Tomes LXIII, LXIV et LXV (années 1968 à 1970) .....	le fascicule : 50 F
Tome LXVI (année 1971) .....	le fascicule : 80 F
Tome LXVII (année 1972) .....	le fascicule : 75 F
Collection complète à partir du tome XL. Lacunes du tome XII au tome XXXIX. Collection totalement épuisée du tome I au tome XI.	

### Reproductions (comblant toutes les lacunes de l'édition originale) :

Tomes I-II (1869-1875 : fasc. 1 à 12) en un volume .....	112 F
Tomes III-IV-V (1875-1885 : fasc. 13 à 26) en un volume .....	168 F
Tomes VI, VII, VIII, IX, X (1885-1898 : fasc. 27 à 46) : le tome .....	80 F
Tomes XI à XXI (1898-1901) : fasc. 47 à 67) : un volume par tome :	
tomes XI, XVII, XIX à XXI : chaque tome .....	90 F
tomes XII à XV : chaque tome .....	80 F
tomes XVI et XVIII : chaque tome .....	112 F
Tomes XXVII (1926-27 : fasc. 81 à 83) et XXIX (1928-29 : fasc. 86 à 88) : le tome .....	140 F
Tomes XXXVII à XXXIX (1936-38 : fasc. 109 à 117) :	
tome XXXVII .....	112 F
tome XXXVIII et XXXIX : chaque tome .....	140 F

## MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

(Remise consentie aux membres de la Société : 20 %).

Tomes I à XXIII (1868-1935) : 5 ou 6 fascicules par tome ; le fascicule .....	20 F
Les tomes I (fasc. 2 à 4), VII (fasc. 1, 2 et 5), XIV (fasc. 1 à 4), XV (fasc. 4), XVI (fasc. 2 et 4), XVIII (fasc. 1, 5 et 6), XIX (fasc. 1), XXI (fasc. 1, 2, 3 et 6) XXII (fasc. 1 et 3) et XXIII (fasc. 1) sont épuisés.	
Table analytique des tomes I à X : un volume .....	30 F

Toutes ces publications sont en vente à la

**LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK 11, rue de Lille 75007 PARIS**



## Ouvrages disponibles

28.	A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique .....	16 F
31.	K. SANDFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction .....	40 F
32.	M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain .....	16 F
35.	G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs .....	28 F
36.	A. YON. Ratio et les mots de la famille de « reor » .....	28 F
37.	S. LYONNET. Le parfait en arménien classique .....	24 F
38.	P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, reproduction ..	80 F
40.	A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II .....	24 F
42.	F. MOSSÉ. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1 ^{re} partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.	16 F
43.	— 2 ^e partie : moyen anglais et anglais moderne .....	(Épuisé)
49.	M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique .....	28 F
50.	M. VEY. Morphologie du tchèque parlé .....	32 F
52.	J. CANTINEAU. Les parlers arabes du Hôrân (texte et atlas), 2 vol. ....	80 F
53.	J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire .....	32 F
54.	A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus .....	16 F
55.	J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques .....	48 F
57.	W. LESLAU. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional) .....	60 F
58.	A. BASSET. Articles de dialectologie berbère .....	32 F
59.	A. MIRAMBEL. La langue grecque moderne : description et analyse .....	64 F
60.	É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète .....	32 F
61.	J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais .....	60 F
62.	L. FLEURIOT. Dictionnaire des gloses en vieux-breton .....	100 F
63.	L. FLEURIOT. Le vieux-breton : éléments d'une grammaire .....	72 F
64.	A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais .....	40 F
65.	D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares .....	80 F
66.	A. CARTIER. Les verbes résultatifs en chinois moderne .....	80 F
67.	A. SAUVAGEOT. L'élaboration de la langue finnoise .....	88 F
68.	M. PETURSSON. Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie .....	(sous presse)
69.	C. PARIS. Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental) .....	(sous presse)

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)